REVUE ROUMAINE

1/'78

Publication trimestrielle
de littérature et d'art,
paraissant en français, russe,
anglais et allemand

Rédaction et administration:
1, PIAŢA SCÎNTEII
BUCAREST
Téléphone: 17.38.36

En couverture
IOSIF BENE: Offrande **(détail)**

SOMMAIRE

MIHNEA GHEORGHIU 3 LE PRÉSIDENT NICOLAE CEAUȘESCU SUR LE RÔLE DE LA CULTURE DANS LA DIALECTIQUE DU DÉVELOPPEMENT

ȘERBAN STATI 10 HUMANISME ET RENOUVEAU

LA POLITIQUE NATIONALE ET LES COORDONNÉES DE LA CULTURE

ZSOLT GÁLFALVI 18 IDENTITÉ, FRATERNITÉ, UNITÉ

Poèmes

JÓZSEF MÉLIUSZ 27 À PABLO NERUDA

WOLF AICHELBURG 29 ARBRE SOUS LA TOURMENTE

GEORG SCHERG 29 AUX JOURS NOUVEAUX

VLADIMIR CIOCOV 30 POINT NE SUIS NÉ POUR LE REPOS

ANEMONE LATZINA 31 ARRIÈRE-VUE SUR L'AVENIR

ALADAR LASZLOFFY 31 FLEURS DE PRUNIER

Prose

ANDRÁS SÜTÖ 38 UN BERCEAU DANS LE CIEL (extraits).
Avec une introduction de TITUS POPOVICI (p. 33)

Commentaires

FRANZ STORCH, GÉZA DOMOKOS } 95 LA DYNAMIQUE DES VALEURS LITTÉRAIRES

MARTA CUÏBUȘ 104 LES HEURES SPIRITUELLES DE LA VILLE DE TIMIȘOARA

ROSWITH CAPESIUS 113 NOTES SUR LA CULTURE POPULAIRE DES ALLEMANDS DE ROUMANIE

IDÉES

RADU VASILIU 120 DÉBATS SUR LE DÉSARMEMENT

LA VIE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Livres

CONSTANTIN COŞMAN 127 VICTOR ERNEST MAŞEK: *L'ART — UNE HYPOSTASE DE LA LIBERTÉ*
ALEXANDRU DUŢU 129 UN PIONNIER DES ÉTUDES ISLAMIQUES
GHEORGHE BULUŢĂ 132 ZSIGMOND JAKÓ: *PHILOBIBLON TRANSYLVAIN*
DUMITRU MICU 133 MARIN PREDA: *LA VIE COMME UNE PROIE*
IULIAN NEACŞU 136 ARNOLD HAUSER: *L'ÉTANG*
VOÎCU BUGARIU 138 LASZLO KIRALY: *LES LOUPS BLEUS*
MARTA ALBOÎU 139 GEORGE ŢĂRNEA: *HAUTE FIDÉLITÉ*
DANA DUMITRIU 141 STRUCTURES CRÉATRICES

Expositions

DAN GRIGORESCU 144 ION JALEA
VASILE FLOREA 146 FRIEDRICH BÖMCHES
CONSTANTIN PRUT 148 HUIT PEINTRES CONTEMPORAINS

Musique

LUMINIŢA VARTOLOMEÎ 152 *IONA*, OPÉRA D'ANATOL VIERU
154 Disques: COMPOSITEURS TRANSYLVAINS DES XVI—XVIII SIÈCLES

NOUVELLES DE L'ÉDITION

NOS COLLABORATEURS

LE PRÉSIDENT NICOLAE CEAUȘESCU ET LA JEUNESSE.
Tapisserie de Cornelia Ionescu Drăgușin.

Le Président Nicolae Ceaușescu s'entretenant avec les représentants de la vie culturelle à l'Exposition du livre et des moyens d'information et d'éducation des masses, Bucarest 1977.

LE PRÉSIDENT NICOLAE CEAUŞESCU SUR LE RÔLE DE LA CULTURE DANS LA DIALECTIQUE DU DÉVELOPPEMENT

par MIHNEA GHEORGHIU

Les événements qui, cette dernière décennie, ont jalonné le développement historique de la société, ont mis en évidence le rôle que peut jouer une personnalité politique remarquable pour l'ouverture vers la détente et la coopération. Le rôle important tenu dans ce sens par le président de la Roumanie est aujourd'hui reconnu en Europe et dans le monde entier. Parallèlement, le rôle du chef de l'Etat roumain, en ce qui concerne le développement économique et social de son pays, est capital et déterminant, aussi bien dans l'élaboration que dans l'application des plans audacieux de la marche en avant de la Roumanie vers les échelons supérieurs de la civilisation, du progrès matériel et spirituel du peuple.

La vaste conception humaniste et révolutionnaire du président de la Roumanie, Nicolae Ceaușescu, sur la culture est une des composantes importantes et originales de sa pensée et de son œuvre socio-politique ; elle s'est formée au cours de sa longue activité de réalisation de la révolution socialiste en Roumanie, au cours de ses efforts en faveur du développement économique, social et culturel du nouveau régime instauré dans notre pays. Dans l'ambiance stimulante et créatrice au sein de laquelle toutes les catégories sociales de la nation socialiste roumaine déploient leur activité, le président Ceaușescu a tenu à mettre en évidence le fait que, dans l'enseignement, dans la recherche, dans la production, « un rôle de plus en plus important est dévolu, dans le développement de la société, à l'intellectualité ouvrière, participante active à tout ce qui s'est fait et continue de se faire dans notre pays, des rangs de laquelle sont sortis de nombreuses

personnalités marquantes dont le rôle a été décisif pour le développement de notre nation »[1].

Parmi les principaux apports du président Nicolae Ceaușescu à la solution des problèmes du développement culturel, nous citerons la détermination de la structure théorique du concept de culture sous le socialisme, l'élucidation du rôle des mass media dans la diffusion de la culture, l'indication des rapports et des moyens de coopération harmonieuse entre la recherche, l'enseignement et la production, la définition d'un idéal humaniste et révolutionnaire de vie culturelle et d'un idéal de personnalité multilatéralement développée, l'appréciation du rôle tenu par la culture dans la connaissance réciproque et le développement des liens pacifiques, du respect mutuel entre tous les peuples du monde. En conférant à la notion de culture une large extension, dialectiquement structurée, le président Nicolae Ceaușescu inclut dans ce concept tout ce qui possède dimension cognitive et axiologique, tout ce qui se rattache à la sphère de la découverte et de la créativité, — c'est-à-dire au mode d'existence spirituelle et à l'objectivation civilisatrice de l'homme. Un interconditionnement dialectique fonctionne entre la culture et la civilisation : l'apport de la culture est essentiel pour édifier une civilisation — cet univers des biens forgés par l'homme et dans lequel il existe et crée ; à son tour la civilisation constitue le seul cadre propice au développement de l'acte culturel, le seul dans lequel la création soit possible et ait un sens. Se rapportant à certains problèmes actuels de la culture socialiste, le président Ceaușescu soulignait, dans son exposé au Congrès de l'éducation politique et de la culture socialiste (1976), le caractère actif de la culture dans le développement social, mettant en évidence la nécessité, dans la formation des jeunes, d'une fusion organique entre l'éducation politico-idéologique et l'éducation artistique : il montrait que la nouvelle synthèse culturelle réalisée par la culture socialiste doit se situer en prolongement des traditions patriotiques, historiques et spirituelles de la nation. Il préconisait en même temps la prise de nouvelles mesures appelées à élargir la démocratie culturelle, afin de valoriser toutes les énergies et tous les talents populaires.

Cette conception est à la base de l'élaboration d'une politique culturelle scientifiquement fondée, à même d'assurer aux œuvres nouvellement créées un développement dynamique et une pénétration efficiente au sein des masses. S'adressant aux écrivains, le président Ceaușescu soulignait que « la ligne directrice de notre art tout entier, celle de la littérature nouvelle, est la conception de la classe ouvrière sur le monde et sur la vie — le matérialisme dialectique et historique — , idéologie dominante en Roumanie, arme éprouvée du parti communiste, de tout le peuple pour l'édification du régime socialiste »[2]. Le président Nicolae Ceaușescu attirait en même temps l'attention sur la nécessité d'assumer les principes du marxisme-léninisme dans un esprit créateur et d'en faire une application adéquate, en repoussant toute tendance à les dogmatiser, à les poser en préceptes absolus et à ignorer leurs liens permanents avec la pratique.

[1] *Discours de clôture à la Conférence Nationale du Parti Communiste Roumain* qui s'est tenue du 7 au 9 décembre 1977

[2] Nicolae Ceaușescu, *La Roumanie sur le chemin du parachèvement de l'édification socialiste*, t.3, Ed. Politiques, 1969, p. 673

Pour définir le rôle de la culture dans la vie sociale, le président Ceaușescu part de la vérité, confirmée par le développement historique tout entier, que la science, la culture et l'enseignement sont des facteurs essentiels de l'activité humaine, du progrès général de la société et de l'épanouissement de la civilisation. S'interconditionnant au cours du processus du développement, ces facteurs déterminent, par leur action, de profondes implications sociales. La société socialiste permet l'harmonisation supérieure de l'action de ces facteurs en vue de satisfaire aussi bien les intérêts sociaux généraux que les aspirations de chacun de ses membres pris à part. Mieux encore : socialisme et communisme se fondent sur un développement maximum de la science, de la culture et de l'enseignement, étant donnés l'existence de structures socio-économiques fondées sur des relations de coopération et d'équité, et le refus de toute forme de discrimination, d'antagonisme.

L'action des facteurs culturels, dans le contexte de la vie sociale de chaque nation, sert à approfondir la conscience nationale, à promouvoir les valeurs humanistes, l'idée de liberté et d'indépendance, à intensifier les efforts de développement au moyen de ses propres forces. Au cours du processus d'épanouissement de la nation socialiste, la culture s'avère l'instrument principal de modelage de l'homme nouveau, spécifique à ce type de société. En effet, ainsi que l'a montré Marx, le socialisme est une création historique consciente, un processus dans lequel l'action des facteurs subjectifs est en continuelle croissance. Partant de cette thèse, le président Ceaușescu a mis en relief à maintes reprises le fait que la culture accroît la conscience et forme le caractère ; il a montré également le rapport direct existant entre la formation de la personnalité et l'affirmation créatrice de cette dernière, ses tâches et ses responsabilités historiques, le devoir qui lui incombe de participer au maximum à l'édification du socialisme. Dans ce sens, indiquait le président Nicolae Ceaușescu, « notre parti a souligné et ne cesse de souligner en permanence le rôle important que jouent la science et la culture dans l'œuvre d'édification socialiste, ainsi que la nécessité d'élever sans cesse le niveau technique, scientifique et culturel, de tous les travailleurs. C'est là une exigence essentielle du progrès de la société socialiste » [3].

La culture socialiste se définit aussi par l'engagement révolutionnaire des créateurs en vue de servir les idéaux socialistes, par son rôle mobilisant. Approfondissant les fonctions de la littérature et de l'art socialistes, le président Ceaușescu a précisé devant le Congrès de l'éducation politique et de la culture socialiste dont nous avons précédemment parlé, la vocation sociale de la création littéraire et artistique, la façon dont celle-ci doit s'ancrer dans la réalité de la société socialiste. Dans l'esprit d'une conception humaniste, révolutionnaire, mais en même temps compréhensive de ce que cette création a de spécifique, le président Ceaușescu définissait comme suit les exigences de la société socialiste à l'égard de l'art révolutionnaire : « Nous avons besoin d'une littérature et d'un art qui rendent, avec le plus d'éclat et de la façon la plus variée possible, du point

[3] Nicolae Ceaușescu, *La Roumanie sur le chemin du parachèvement de l'édification socialiste*, t. 3, Ed. Politiques, p. 123

de vue artistique, la réalité contemporaine, la vie des bâtisseurs du socialisme, leurs succès et leurs joies, les difficultés et carences existantes, les mentalités rétrogrades et les vices condamnables de certains individus. Nous sommes révolutionnaires et ne voulons pas d'œuvres qui enjolivent la réalité, dépeignent la vie en rose ; nous n'avons pas besoin de fadaises artistiques. Au contraire, nous considérons qu'une telle représentation idyllique de la vie ne peut qu'être nuisible au développement spirituel et à la combativité révolutionnaire de l'homme socialiste. Mais nous n'avons pas non plus besoin d'un art qui nie les réalités, les déforme, les noircisse, peignant en couleurs sombres la vie et le travail héroïque de notre peuple. Un tel art présente, de plus, un caractère maladif et, comme tel, il est profondément nuisible. Les travailleurs ont besoin d'un art véritablement révolutionnaire, qui rende de façon véridique et objective la réalité, s'avère pénétré d'un puissant souffle mobilisateur, militant avec passion pour le perfectionnement de la société et de l'homme. »[4]

Une mesure dont l'initiative, au niveau national, revient au Congrès de l'éducation politique et de la culture socialiste et qui a eu un remarquable succès est celle de l'organisation du Festival « Cîntarea României » — Le Chant de la Roumanie (la première édition a pris fin l'été dernier et la seconde bat son plein), large manifestation culturelle de masse, appelée à polariser toutes les valeurs de la création populaire, à découvrir de nouveaux talents, à démontrer l'originalité et la vitalité de la création culturelle socialiste.

Un rôle important revient aux mass media, qui confèrent à la culture un caractère de généralité presque absolu. Le président Nicolae Ceaușescu a analysé à plusieurs reprises les fonctions et les responsabilités qui incombent à chacun des moyens de communication de masse, pour la réalisation de la politique du parti et la diffusion des valeurs culturelles. Nombreux sont, dans ses allocutions, les jugements concrets concernant la presse, la radio et la télévision, les indications ayant pour but de relever la qualité des programmes audiovisuels, d'améliorer le dialogue engagé avec les masses par l'entremise de la presse. Le rôle culturel des mass media se conjugue, dans le vaste processus de conscientisation des masses, avec celui de former la conscience politique de chaque citoyen. De la sorte s'obtient, dans le processus de leur diffusion, une synthèse unitaire entre les valeurs politiques et culturelles, ce qui ne peut que servir à la propulsion de l'esprit humaniste, révolutionnaire.

Selon la conception du président Ceaușescu, la culture socialiste se caractérise par un humanisme profond, intégral. De tout temps la culture authentique a favorisé les principes humanistes, mais l'humanisme est une notion dont le contenu concret se modifie en fonction des étapes du développement social. L'humanisme de la culture socialiste se distingue des autres formes et manifestations de l'humanisme du fait que, pratiquement, l'homme y est considéré comme la valeur suprême et qu'il institue des rapports harmonieux entre l'homme et la société :

[4] Nicolae Ceaușescu, *Exposé sur l'activité politico-idéologique et culturelle-éducative de formation de l'homme nouveau, bâtisseur conscient et dévoué de la société socialiste multilatéralement développée et du communisme en Roumanie*, présenté au Congrès de l'éducation politique et de la culture socialiste, le 2 juin 1976, Bucarest. Ed. Politiques, 1976, p. 58.

« L'essence de l'humanisme révolutionnaire — à la différence de l'essence de l'humanisme bourgeois qui cultive l'instinct égoïste, l'individualisme, la lutte pour le bien-être personnel au détriment du bien-être d'autrui — consiste à placer l'homme au centre de toutes les préoccupations et de toute activité de la société et, en même temps, à établir des rapports harmonieux, organiques, entre l'individu et la collectivité. L'humanisme révolutionnaire conçoit l'affirmation et le développement pléniers de la personnalité humaine, non pas isolément, mais dans le cadre de l'ensemble de la société, promouvant le principe rationnel et généreux selon lequel on ne saurait réaliser le bonheur personnel en transgressant le droit d'autrui au bonheur, mais seulement dans le cadre de la réalisation du bonheur général de la collectivité, du peuple, de l'humanité. »[5]

Développant l'idée de l'homme omnilatéral, qui, selon Marx, est l'être qui parvient à totaliser consciemment l'histoire dans sa propre expérience, le président Nicolae Ceaușescu avançait en 1969, devant le Xe Congrès du Parti Communiste Roumain, le concept de personnalité multilatéralement développée, le concept d'homme nouveau, transformé par son propre travail créateur, par l'assimilation des valeurs sociales et culturelles de la société socialiste. Partant de l'idée que l'homme, dans le socialisme, est la valeur suprême et que la réalisation de son bonheur et de son bien-être est le but du développement matériel et spirituel, le président Ceaușescu considère que la personnalité multilatéralement développée est, justement, le résultat du modelage social et culturel de cet homme-là. L'homme nouveau est réclamé et réalisé dans le cadre même du processus de l'édification socialiste. Cette thèse devient explicite si nous avons en vue que le socialisme suppose — en même temps que le développement intense des forces de production et que l'affirmation puissante des conquêtes scientifico-techniques dans la production matérielle et sociale, en même temps auss qu'une direction scientifique de la société, le développement de la démocratie socialiste, la mise en place de rapports nouveaux entre les hommes, rapports fondés sur la solidarité, l'entraide, le développement de la conscience socialiste, la responsabilité accrue de chaque citoyen, l'application ferme des principes de l'éthique et de l'équité socialistes.

Le processus du développement multilatéral de la personnalité implique, en premier lieu, l'assimilation des valeurs et des idées fondamentales du matérialisme dialectique et historique et, en second lieu, l'acceptation, à travers ce prisme et dans un esprit de valorisation critique, de l'héritage de la culture nationale et universelle. La signification de la culture dans la formation de la personnalité consiste justement dans le fait que c'est par le développement de l'horizon culturel que se forme un homme qualitativement nouveau, pouvant comprendre toute la complexité de la vie sociale et du programme de construction sociale, pouvant agir avec compétence dans la production et dans la vie socio-politique.

Une attention toute particulière est accordée au rôle éducatif de la science pour la formation de la personnalité. Une composante essentielle de l'humanisme authentiquement révolutionnaire est l'éducation dans l'esprit des principes, des

[5] Ibidem, p. 69

valeurs et des idées de la science, en vue de former, à l'échelle du peuple entier, une attitude rationaliste et scientifique devant la vie, qui permette de déployer une activité sociale dynamique, efficiente, fondée sur la connaissance et la maîtrise des phénomènes de la réalité.

Les impératifs du développement culturel ont déterminé le président Ceaușescu à accorder une importance à part aux sciences sociales et à la recherche dans ce domaine ; par ce moyen, precise-t-il, la construction du socialisme peut bénéficier d'une base théorique assurant la connaissance et la direction compétente des processus sociaux. La fondation, en 1970, de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques, dont le camarade Nicolae Ceaușescu a été proclamé président d'honneur, a marqué un moment essentiel pour l'organisation scientifique, à un échelon qualitativement nouveau, de la recherche dans les disciplines sociales, pour la mise au point de programmes coordonnés réunissant toutes les forces créatrices de ce domaine, pour l'instauration d'une intégration adéquate entre la recherche, l'enseignement et la vie sociale.

Le président Ceaușescu inclut aussi, dans la sphère de la culture, les sciences de la nature, les sciences exactes et les sciences techniques. Pour spécialisé qu'il soit dans un domaine ou dans un autre, l'acte de connaissance n'en reste pas moins un fait de culture, il est l'une des formes par lesquelles se réalise l'aspiration humaine à la connaissance totale. L'interconditionnement du développement des sciences naturelles et des sciences sociales est, à son tour, un fait, ou plus exactement un principe de base pour la réalisation du développement culturel. Un rôle majeur et une finalité pratique de premier ordre sont accordés par le président Ceaușescu au développement des sciences exactes, des sciences techniques et à la recherche dans ces domaines, du fait que ces disciplines ont un rôle particulièrement important pour aider à la connaissance objective de la réalité, pour assurer à l'homme sa domination sur la nature, pour moderniser la production et garantir aux processus sociaux une direction scientifique.

Ayant défini le plan quinquennal de 1976 à 1980 comme celui de la révolution scientifique et technique, le président Ceaușescu a souvent mis en relief les implications économiques, politiques et sociales de cette révolution, son rôle dans la transformation des structures sociales, dans le modelage de la personnalité humaine, dans l'édification de la civilisation socialiste en Roumanie, et il a énoncé en même temps plusieurs principes essentiels concernant le développement de la science. C'est ainsi qu'il relève la necessité d'une unité organique entre la recherche scientifique, l'enseignement et la production — condition de base du progrès économique, social et scientifique, vers une meilleure qualité de la vie. En conséquence, la recherche est appelée à résoudre les problèmes importants de l'économie socialiste, à se rapprocher de l'industrie, des laboratoires des grandes fabriques et des usines. La place centrale, dans l'ensemble de la recherche scientifique, est réservée par le président Ceaușescu aux sciences techniques, celles surtout des domaines modernes — l'automatique, la cybernétique, l'informatique, l'électronique, la physique nucléaire, l'optique, etc. En préconisant cette politique de la science, le président de la Roumanie a demandé que les principaux efforts se concentrent du côté où le maximum de résultats peuvent être obtenus, en vue de stimuler le progrès multilatéral du pays. Il a préconisé dans

ce sens, la mise en valeur supérieure des résultats de la recherche scientifique et de la création technique, ainsi que des découvertes scientifiques et de leurs applications pratiques.

Un autre principe de la politique de la science — composante importante de la politique de la culture — est celui de la promotion continuelle de la recherche scientifique interdisciplinaire. Le président Ceaușescu recommande une fusion harmonieuse de la recherche fondamentale et de la recherche applicative, en fonction des thèmes prioritaires imposés par la commande sociale et par les nécessités de la production.

C'est dans le cadre complexe de l'intensification de la coopération scientifique et technique internationale — processus considéré comme une nécessité objective actuelle — que le développement scientifique et technologique est envisagé par le président Ceaușescu. Il plaide en faveur du développement de la science et de la culture dans un climat d'entente et de collaboration entre les peuples. La science devient elle-même un facteur du développement mondial d'ensemble, un facteur du nouvel ordre économique et politique international.

Dans cet esprit, le président Ceaușescu demande le libre accès des pays en voie de développement à la science et aux technologies modernes, l'intensification de la collaboration culturelle et scientifique entre les peuples.

Tout le système international des relations culturelles doit, d'ailleurs, favoriser la coopération entre les pays, la création d'un nouvel ordre international, d'un monde meilleur et plus juste. Dans cette optique, le système des relations culturelles est appelé à garantir le respect et la mise en valeur de l'apport spécifique des cultures nationales. La contribution de chaque nation au patrimoine universel est indispensable pour la mise en œuvre des objectifs de la civilisation contemporaine. Ainsi que le soulignait le président Ceaușescu, la promotion de la coopération entre les nations est une exigence essentielle du monde d'aujourd'hui. A notre époque, la civilisation ne peut évoluer que par l'apport de toutes les nations, par la fusion du génie de tous les peuples dans le patrimoine unique des valeurs du monde. Il faut donc assurer les conditions nécessaires à l'affirmation pleine et entière, libre et sans entraves de chaque nation dans le concert de la pensée et de la création universelles, développer des rapports d'égalité totale entre tous les Etats du monde, liquider les discriminations et les empêchements de toute sorte dans les relations entre Etats.

En développant, dans la perspective de cette philosophie politique, sa conception de la culture et de la science dans un esprit humaniste-révolutionnaire, le président Ceaușescu s'est imposé sur le plan international comme l'un des théoriciens et des hommes politiques d'action originaux et dynamiques, et il est apprécié pour ses nombreuses initiatives dans la sphère de la politique étrangère, pour la promotion de la coopération entre les peuples, ainsi que de contacts et d'échanges culturels particulièrement fertiles.

Selon sa conception, l'action des facteurs culture, science, enseignement considérée à l'échelle de la vie internationale, peut grandement faciliter les processus de détente, de connaissance réciproque et de collaboration entre les nations, ainsi que l'intensification des échanges de valeurs. Ces processus contribuent par ailleurs, au même titre que les relations économiques, à accentuer les tendances à la formation d'un nouvel ordre économique et politique international et d'un climat de floraison intense de la vie culturelle sur toute notre planète.

HUMANISME ET RENOUVEAU

par ŞERBAN STATI

Certains événements, dans la vie d'un peuple, concentrent comme en un foyer unique la sagesse décantée des expériences vécues, aussi bien que les énergies constructives et les aspirations d'avenir; ils caractérisent ainsi sa force de création historique et marquent son devenir. Pour le peuple roumain, ce fut un de ces événements que la Conférence Nationale du Parti Communiste Roumain, dont les travaux se sont déroulés à la fin de l'année précédente. Une fois de plus, les débats qui ont eu lieu au sein de ce vaste forum démocratique et les décisions qui y ont été prises ont mis en évidence le réalisme et la clairvoyance scientifique avec lesquels les destinées de la Roumanie sont conduites par le parti, force politique qui galvanise toutes les volontés de la nation sur la voie que celle-ci s'est choisie : l'édification de la civilisation socialiste sur le sol d'un pays libre et indépendent. Civilisation à même d'assurer à tous le développement multilatéral de la personnalité humaine, dans le cadre d'une vie digne, d'une abondance croissante pour tous les membres de la société, afin qu'ils puissent bénéficier sans entraves des conquêtes de la science et de la culture et que soient mises en valeur en même temps leurs immenses capacités de création matérielle et spirituelle.

Après trente années d'existence vécue sous le signe des renouveaux permanents, dans une liberté conquise au prix de durs sacrifices, le XIe Congrès du parti élaborait, en 1974, le vaste et clair Programme d'édification de cette civilisation du socialisme au développement multilatéral et de la marche en avant vers le communisme — tandis que le début du plan quinquennal 1975—1980 inaugurait sa transposition dans les faits. Compte tenu des amples et rapides mutations qui caractérisent l'époque contemporaine et de leurs multiples implications, la Conférence Nationale de 1977 allait donner trois ans plus tard une impulsion nouvelle à la mise en œuvre des objectifs du Programme, en préconisant plusieurs mesures décisives, destinées à élever le niveau qualitatif de toute l'activité économique et sociale de la Roumanie, à augmenter la richesse nationale

et, par là, à accentuer la hausse du niveau de vie matérielle et spirituelle du peuple entier. De cette manière, la civilisation et la culture roumaines voient se préfigurer leur évolution plus rapide, leur épanouissement plus complet.

Si tout cela est devenu possible et nécessaire, c'est que dans la réalité quotidienne, dans le processus même de la création de valeurs nouvelles, dans l'affrontement des problèmes complexes qui surgissent à chaque pas, les hommes de ce pays — tout à la fois propriétaires, producteurs et bénéficiaires de l'avoir national — font sans cesse montre de nouvelles ressources en matière d'inventivité et d'énergie, de formes d'action nouvelles et plus efficaces. Confrontés avec les difficultés, ils décèlent mieux les moyens d'en venir à bout, de détecter ce qui est périmé et doit être rejeté, afin d'ouvrir la voie aux progrès futurs. Il faut connaître et valoriser cet immense potentiel du nouveau en continuel afflux, pour en extraire les orientations d'ensemble de tout le processus constructif. Pour le parti des communistes, qui réunit dans ses rangs les meilleurs des ouvriers, des paysans et des intellectuels de toutes les nationalités, assumer les aspirations légitimes du peuple, ses expériences, cristallisées dans des programmes scientifiques d'action a toujours été une raison d'être, une modalité d'existence. Une fois de plus s'est trouvée mise en relief, lors de la récente Conférence Nationale, cette faculté du parti d'exprimer la sagesse et la force créatrice d'une nation en train de forger consciemment son avenir.

Une preuve éloquente en est le fait que les travaux de la Conférence ont été précédés, conformément à une pratique profondément enracinée chez nous, de débats généraux, approfondis, au sein du parti tout entier, dans tous les collectifs de travailleurs du pays; au cours de ces débats ont été avancées des dizaines de milliers de propositions, ont pris contour des idées nouvelles, des solutions inédites à plus d'un problème difficile, tandis qu'étaient mis impitoyablement en lumière tous les inconvénients. Ces débats ont également relevé le rôle décisif, dans la dynamique démocratique de la vie sociale, culturelle, économique et politique roumaine, de l'activité infatigable déployée par la secrétaire général du parti, le président Nicolae Ceaușescu, à la tête des communistes et du peuple entier. De la connaissance directe de la réalité de chaque secteur d'activité, de ses nombreuses et incessantes rencontres, sur les lieux mêmes du travail, avec des ouvriers, des paysans, des hommes de science et de culture, avec les éducateurs et avec ceux qui étudient, le président Ceaușescu extrait l'essence d'initiatives dont l'importance est cruciale. La densité d'énergie révolutionnaire de la pensée et de l'action du secrétaire général du parti a marqué de son sceau l'ample Rapport qu'il a présenté devant le forum des communistes et qui a formé l'axe même des travaux. Modèle élevé de la façon créatrice d'aborder, dans l'esprit de la conception du matérialisme dialectique et historique, les problèmes fondamentaux du développement de la société roumaine, ainsi que de toute la vie internationale, en déchiffrant leurs lignes de forces et en traçant, sur cette base, les moyens d'action concrète, le Rapport a remporté l'adhésion unanime des participants à la Conférence et — comme l'ont démontré, appuyés par l'action quotidienne, les milliers de messages émanant des citoyens, des organisations de masse, des collectifs d'usines, d'exploitations agricoles, d'institutions, d'écoles et d'universités — l'adhésion de tout le peuple. L'importance particulière du Rapport du président Ceaușescu a déterminé la Conférence Nationale à consacrer ce document comme un véritable programme d'action, appelé à orienter, au cours de l'étape à suivre, le processus d'édification, en Roumanie, de la société socialiste multilatéralement développée.

Options fondamentales

Il convient de signaler d'emblée que toutes les mesures adoptées par la Conférence et systématiquement détaillées dans ses documents s'articulent en un tout unitaire et subordonné à un seul but : celui de créer au peuple roumain, à tous les points de vue, les conditions d'une vie matérielle et spirituelle supérieure, dans un rythme plus rapide que ne le préconisaient les préliminaires du plan quinquennal en cours. Tout cela se fonde sans doute sur les réalisations obtenues jusqu'ici — qui témoignent de l'extraordinaire capacité des travailleurs de devancer le temps lorsqu'il sont persuadés que leur activité sert la cause du bien-être général.

Au point de vue de la production matérielle, par exemple, une meilleure organisation, une plus grande productivité, les rationalisations en cours de route, le dynamisme accru par le raccourcissement du circuit recherche scientifique — pratique productive, ont créé un important supplément de richesse nationale et ouvert de nouvelles perspectives à une efficience croissante, sous tous les aspects. Il faut d'autant plus le souligner que la Roumanie a dû faire face, en raison du séisme catastrophique de mars 1977, à des pertes immenses se chiffrant à plus de deux milliards de dollars. Et voilà qu'infirmant les pronostics pessimistes formulés à l'étranger, l'héroïsme, le calme et la ténacité de millions de citoyens, conduits par les communistes, eux-mêmes les premiers jour et nuit sur les chantiers de la reconstruction ou sur les nouveaux fronts de travail, ont réalisé l'impossible : il a fallu dix mois pour liquider les difficultés créées par le cataclysme et pour réaliser, voire pour dépasser, les prévisions concernant la production matérielle. Si la Conférence a décidé de redimensionner les stipulations du plan quinquennal en cours, ce n'est là que la conséquence logique de cet état de fait.

Mais il ne s'agit pas là simplement d'ajouter, aux accumulations, principalement quantitatives de jusqu'ici, d'autres qui se succèdent à un rythme plus rapide que prévu. Non; ce qui est important, c'est que par la mise en œuvre du programme supplémentaire, tout le pays entre résolument dans une phase où ces accumulations se transforment en une qualité nouvelle. *L'expression synthétique de ce saut qualitatif réside dans le fait que la Roumanie passera du stade de pays en voie de développement à celui de pays au développement moyen*, au cours du prochain plan quinquennal (1981—1985) dont la Conférence a également tracé les directions fondamentales. La réalisation, en un délai historiquement bref, de cet objectif stratégique de première importance et pour lequel sont désormais réunies toutes les conditions nécessaires, donnera pleinement la mesure du progrès de la civilisation roumaine sous le signe de l'humanisme le plus conséquent. Car l'accroissement considérable du revenu national, fondé sur l'épanouissement d'une économie moderne, dynamisée par les acquis de la révolution technique et scientifique, ne manquera pas de se répercuter sur la qualité de la vie de chaque citoyen, celui-ci voyant de mieux en mieux satisfaits ses besoins matériels et spirituels, eux aussi accrus dans l'éclosion progressive de la personnalité humaine à l'échelle de toute la société.

Prenant connaissance de ces orientations décidées par la Conférence Nationale du Parti Communiste Roumain et embrassées sans réserves par le peuple, certains commentateurs étrangers ont exprimé leur perplexité : « Et pourquoi tant de hâte ? Pourquoi un taux d'accumulation aussi élevé ? Vous pouriez consommer davantage du revenu national et vous rendre dès maintenant la vie plus fa-

cile. . . » Chacun est libre de penser ce qu'il veut, mais, en ce qui nous concerne, il nous semble que cette perplexité ne peut avoir pour source que la méconnaissance, qu'un regard jeté superficiellement, ou encore qu'une obnubilation de l'esprit par des préjugés. Non, les Roumains ne sont nullement victimes d'une « fixation », ils ne voient pas dans la production un but en soi, ils ne sont pas hypnotisés par les chiffres ni ne sont grisés par la vitesse. Non, ce qu'ils savent très bien — à partir de leur propre expérience — c'est que pour la Roumanie, pays qui de son passé capitaliste a hérité un faible développement et un niveau de vie assez bas, l'option en faveur de taux de croissance élevés était et demeure la seule possible. C'est uniquement le développement rapide des moyens de production, d'une économie diversifiée, réceptive au nouveau qui peut garantir au pays l'indépendance et un mieux-être dûment fondé. Nous lancer étourdiment dans le gaspillage de la richesse nationale afin de vivre, et pour bien peu de temps, au-dessus de nos moyens réels, puis nous retrouver bientôt dénués de ressources, rejetés en arrière par des crises et à la discrétion d'autrui — voilà qui ne nous tente guère. Sur notre continent même, l'histoire récente nous offre plus d'un exemple de ce genre. Ils renforcent en nous la conviction d'avoir raison de persévérer sur la route choisie.

Il y a plus encore. Un préjugé, assez répandu chez ceux qui connaissent mal nos réalités ou ne veulent pas en tenir compte, c'est de considérer que nous sacrifions notre présent pour mieux doter ceux qui, demain, nous succéderont. La vérité, c'est qu'en Roumanie, loin de voir une rupture entre aujourd'hui et demain, nous y voyons une continuité. L'augmentation du bien-être des travailleurs d'aujourd'hui annonce le mieux-être de l'avenir. La preuve en est que ce sont les progressions économiques dont nous avons parlé qui permettent de mettre en pratique un programme, à son tour accru, de relèvement du niveau de vie. Les préliminaires du début du plan quinquennal en cours prévoyaient une hausse d'environ 20% de la rétribution moyenne réelle; néanmoins les succès obtenus ont permis, dès l'été de 1977, de passer à la majoration des rétributions selon un quantum plus élevé, de sorte que d'ici 1980, la rétribution moyenne réelle sera augmentée de 32% par rapport à 1975. Parallèlement, les retraites auront augmenté, elles aussi, de 23% en moyenne et les allocations pour les enfants de 30%. Pour comprendre pleinement la réalité, il faut ajouter le fait que toutes ces augmentations ont lieu alors que l'index d'évolution des prix, sur tout le parcours des cinq ans, ne dépassera pas 6%, les prix des produits de base et les loyers demeurant inchangés et le pays ne connaissant ni le fléau de l'inflation, ni celui du chômage.

Les orientations dans le domaine socio-culturel sont particulièrement significatives pour notre manière d'envisager la hausse du standard de vie. Dans ce secteur, les dépenses de l'Etat sont de 46% plus élevées qu'au cours de la période 1971—1975 et elles auront atteint, d'ici 1980, dix mille lei environ par famille. Traduit en faits, cela signifie entre autres le développement incessant du réseau des écoles et des institutions d'enseignement supérieur, de mieux en mieux équipées, desquelles bénéficieront, gratuitement, un nombre croissant d'élèves et d'étudiants, futurs cadres qualifiés, dont le pays a grandement besoin, étant donné les nouveaux lieux de travail que le développement économique et social ne cesse de créer; cela signifie l'accroissement et la diversification de la production de livres, à des prix accessibles à tous les budgets, et qui viennent enrichir le réseau des bibliothèques; cela signifie une plus grande production de films, un plus grand nombre de spectacles et de concerts, nécessitant de nouveaux

édifices modernes; cela signifie de nouvelles œuvres d'art dans les musées et les expositions, dans les parcs ou sur les places publiques; cela signifie un réseau agrandi de TV et de radio, de plus nombreuses bases sportives, l'amélioration quantitative et qualitative de l'assistance médicale, elle aussi gratuite. Comme parallèlement à l'augmentation de la richesse nationale, un programme détaillé a été élaboré en vue d'une réduction graduelle de la semaine de travail, il s'ensuivra pour chaque citoyen une vie spirituelle plus riche, une hausse de son niveau d'instruction et de culture, de sa connaissance de la réalité, et, par conséquent, de son degré de créativité. Pareille conception rationnelle de la qualité et de la dynamique de la vie se traduit évidemment, non pas par l'uniformité menant à l'aplatissement, invoquée par tant d'analystes pertinents des sociétés de consommation capitalistes, mais, au contraire, par un développement harmonieux, aux dimensions multiples, de la personnalité humaine maîtresse de ses destinées.

Qualité et sens de la démocratie

Il s'agit en l'occurrence de la manifestation, dans le concret de l'œuvre d'édification socialiste, de l'humanisme révolutionnaire qui l'anime, humanisme qui requiert simultanément une certaine qualité de l'action sociale, soumise elle aussi à l'évolution. Car l'édification de la nouvelle société ne peut être — dans l'esprit du matérialisme dialectique et historique — que le fruit de l'activité consciente des masses; il s'ensuit que la direction, que l'organisation de toute la vie ne peut se fonder que sur le fonctionnement, perfectionné à mesure que la réalité de la civilisation socialiste devient à son tour plus riche et plus complexe, d'une démocratie elle-même d'une type nouveau, révolutionnaire. Voilà pourquoi, au cours de ses débats, la Conférence Nationale du Parti Communiste Roumain a mis un accent particulier sur les problèmes du développement de la démocratie. Il s'agit, à l'étape actuelle, de trouver les voies les plus adéquates à l'amplification et à l'approfondissement du caractère *participatif* de cette démocratie. Sur le parcours de plus d'une décennie, l'expérience roumaine s'est avérée particulièrement fertile dans ce sens, grâce surtout au style d'activité préconisé par le président Ceaușescu : soumettre aux débats généraux les décisions les plus importantes; se consulter directement avec ceux qui travaillent dans les différents secteurs de la création matérielle et spirituelle, sur les objectifs à atteindre et sur les meilleures modalités d'action. Graduellement, l'expérience a cristallisé aussi de nouvelles formes institutionnelles de la démocratie participative, uniques dans leur originalité et qui fonctionnent en une parfaite consonance avec les institutions de la démocratie représentative. L'essentiel consiste à assurer un cadre dans lequel tous ceux qui travaillent directement dans la sphère de la production matérielle et spirituelle puissent débattre et décider, en pleine connaissance de cause, de tout ce qui concerne la réalisation des objectifs, le perfectionnement des méthodes de direction, l'amélioration des conditions de travail et de vie, dans une alliance harmonieuse entre l'expérience des masses et celle des cadres de direction. En même temps se trouvent renforcés et le contrôle exercé par les travailleurs sur le déroulement de toute l'activité et leur responsabilité directe quant à la prise et l'application des décisions.

Dans le sens que nous venons d'exposer, le point nodal du développement de la démocratie socialiste roumaine est le renforcement de la participation im-

médiate de la classe ouvrière à la direction de tous les secteurs de la vie. C'est là une nécessité qui découle de la position même de la classe ouvrière en tant que classe dirigeante et majoritaire de notre société. Porteuse de brillantes traditions révolutionnaires, cette classe, liée à la forme de production matérielle la plus avancée, la plus dynamique et par conséquent la plus intéressée à la promotion du nouveau dans tous les domaines de la vie, a su réunir autour d'elle les masses les plus larges, qu'elle dirige dans la lutte pour la réalisation des aspirations à la liberté sociale et nationale, à l'épanouissement matériel et spirituel dans un monde affranchi de toute exploitation. Sa position dirigeante s'affirme d'autant plus aujourd'hui où, dans sa physionomie même, des transformations se sont produites par l'élargissement considérable de son horizon d'instruction et de culture, de connaissance et de maîtrise de la réalité, élargissement qui est la conséquence non seulement de l'offensive du progrès technique et scientifique dans les procesus industriels et dans ceux du relèvement de la qualité même de la vie, mais qui est dû aussi au trésor d'expérience acquise par la classe ouvrière au cours de l'heureux accomplissement de sa mission historique. Il est donc naturel que la récente Conférence Nationale du parti — lui-même exposant de la classe ouvrière, de son idéologie révolutionnaire — ait proclamé qu'il faut effectuer l'élévation de la démocratie socialiste à des degrés supérieurs, au moyen d'une plus grande participation directe des travailleurs à l'élaboration des décisions, à la prospection des nouvelles voies de développement. En même temps, notre vision dialectique de l'évolution de la société socialiste suppose que le rôle dirigeant de la classe ouvrière s'allie à de plus grandes responsabilités et à une création active pour toutes les autres classes et catégories sociales, fraternisant dans la grande cohésion de notre peuple. Le processus d'homogénéisation sociale qui se déroule en Roumanie préfigure d'ailleurs — par l'élèvement du niveau de tous les membres de la société, par l'effacement graduel des principales différences entre le travail physique et le travail intellectuel, entre le village et la ville — le fait que l'avenir communiste dont on pose aujourd'hui les assises réalisera une société sans classes, dont la physionomie sera définie par le faisceau, des plus hautes qualités de la conscience, de la personnalité humaine.

Il est évident que le processus de perfectionnement évoqué ne peut laisser en dehors la sphère de la culture, où des phénomènes d'effervescence dynamique, dont la « Revue Roumaine » a maintes fois parlé, sont déterminés, justement, par l'afflux massif de talents issus du peuple et mis en valeur, entre autres, par le Festival national « Cîntarea României » — le Chant de la Roumanie. Un degré plus élevé de responsabilité, de conscience civique et de préparation a déterminé là aussi l'adoption de mesures qui peuvent surprendre à l'étranger et viennent une fois de plus à l'encontre des préjugés. C'est ainsi qu'a été supprimé le contrôle exercé sur la presse, la radio, la télé, les éditions, sur toute activité culturelle et artistique, la responsabilité incombant intégralement aux conseils de direction des organes et des institutions respectifs. Simultanément, ces conseils de direction ont acquis une physionomie nouvelle, du fait qu'en font désormais partie un grand nombre d'ouvriers et d'autres personnes engagées dans un travail directement productif. De ce fait, la liaison avec la vie, avec les aspirations populaires, qui définit la culture socialiste, n'en est que renforcée.

Du rôle toujours plus grand que les masses populaires sont appelées à jouer dans l'évolution de la société au point de vue éthique, il est aisé de déduire le degré supérieur de la démocratie socialiste. La généralisation progressive du comportement moral propre à la classe ouvrière, qui se veut solidaire dans la lutte

pour le mieux-être et cherche à obtenir le bonheur de chacun à l'intérieur et au moyen du bien-être général, augmente l'influence de la collectivité sur l'individu. Aussi lorsqu'un individu, surtout s'il est jeune, se conduit d'une manière aberrante par rapport aux normes de vie en commun et en vient à enfreindre les lois, il est possible de procéder à son égard, non pas en l'éliminant de la société, mais en le confiant à un collectif de travail, ou bien à l'école et à la famille, qui ont pour tâche de veiller ensemble à ramener et à maintenir le coupable dans le droit chemin, à le transformer du point de vue psychique et moral en un adulte digne et probe, utile à la société. C'est là le sens, particulièrement humaniste, des améliorations approuvées par la Conférence Nationale dans le domaine législatif. Il va de soi que les infractions qui présentent un grand péril social continueront d'être sanctionnées avec la plus grande sévérité, et que la loi punit celui auquel la société a tendu généreusement une main secourable et qui refuse obstinément de s'amender.

Pour la paix selon la justice et l'équité

Tout en évoluant selon ses orientations indéfectiblement humanistes et démocratiques et tout en bâtissant sa prospérité d'aujourd'hui et de demain, la Roumanie ne néglige à aucun moment le contexte international au sein duquel nous vivons tous, habitants d'une même planète, confrontés à tant de problèmes décisifs dont certains se posent, de nos jours, d'une manière brûlante, alarmante. C'est pourquoi la Conférence Nationale du Parti Communiste Roumain, le Rapport du président Ceaușescu en premier lieu, ont insisté sur l'analyse scientifique, réaliste, de la situation internationale actuelle, sur les voies d'action en vue de la consolidation de la paix et la réalisation d'un monde plus juste et meilleur. De plus en plus clairement, les événements qui occupent l'arène mondiale indiquent, au nombre des tendances fondamentales de notre époque, la volonté, toujours plus ferme des peuples, de mettre un terme à la politique impérialiste, colonialiste et néocolonialiste, à la politique de la force et du diktat, volonté de se développer librement, en maîtres de leurs propres destinées. Et ceci dans des circonstances difficiles, où il existe de fortes tendances à intensifier la luttte entre différents Etats ou groupes d'Etats qui visent à un nouveau partage du monde, des zones d'influence et s'emploient à gagner de nouvelles positions dominantes. Particulièrement nocives, ces tendances font partout courir de graves dangers à la paix et créent à tout moment des foyers de tension, voire de conflits armés. Une seule solution s'impose: l'union des efforts vigilants des peuples, l'union des forces progressistes, anti-impérialistes de tous les pays, grands, moyens ou petits, en vue de neutraliser les manœuvres qui peuvent mener le monde à l'abîme. C'est là une mission historique qui, pour difficile qu'elle soit, n'en est pas moins réalisable et pour l'accomplissement de laquelle la Roumanie, agissant avec autant d'abnégation que de souplesse, a pris à maintes reprises de fructueuses initiatives.

Parmi tout ce qui peut être fait directement pour sauvegarder la paix et édifier sans heurts un monde où tous les peuples puissent bénéficier équitablement des bienfaits du progrès, le peuple roumain accorde une importance particulière à la lutte pour amorcer effectivement le processus de désarmement, en stoppant

ELENA GRECULESI: Fête

ION JALEA: L'Union (détail du bas-relief sur le monument de Focşani)

la course démentielle aux armements et en allégeant graduellement les budgets nationaux de l'énorme fardeau des dépenses militaires, obstacles importants dressés sur la voie d'un plus rapide épanouissement de la civilisation. La Roumanie a proposé que, les budgets militaires étant d'abord gelés, puis progressivement réduits, une partie des sommes ainsi obtenues soient canalisées en vue d'aplanir les flagrantes inégalités existant aujourd'hui sur le plan mondial entre pays riches et pays pauvres, situation créée par une longue période d'exploitation coloniale et que les pratiques colonialistes et néo-colonialistes actuelles tendent non seulement à perpétuer, mais encore à aggraver. Injustes, inacceptables pour l'humanité, de pareils décalages ne peuvent disparaître que par la mise en place d'un nouvel ordre économique international; c'est là une cause à laquelle la Roumanie est entièrement acquise, le président Ceaușescu étant l'un des promoteurs les plus actifs de ce concept sur le plan international. Facteur constitutif d'une paix durable, le nouvel ordre économique, pour l'instauration duquel la solidarité des pays en voie de développement est essentielle, présume l'accès rapide des pays faiblement développés aux technologies modernes, l'évolution équilibrée des diverses zones du monde dans le cadre d'une stabilité économique internationale, ainsi qu'une pratique internationale d'où soient bannies toutes les formes, ouvertes ou insidieuses, de la politique de force ou de domination monopoliste.

Dans la vision intégratrice mise en avant par notre pays, la culture et la science peuvent rendre des services extrêmement importants en vue d'instaurer le fertile climat de la paix et de la coopération internationale. Les échanges culturels et scientifiques représentent toujours un gain en fait de connaissance mutuelle; circulant, les valeurs spirituelles authentiques créent une communication interhumaine dont les thèmes principaux sont la confiance réciproque, le respect du génie créateur de chaque nation, l'estime et l'amitié. Le meilleur de la création de chaque peuple devient effectivement un bien de l'humanité tout entière. Voilà pourquoi la Roumanie attache un très haut prix à l'organisation — à l'échelle régionale de la zone des Balkans, et à l'échelle européenne ou intercontinentale — de manifestations nouvelles qui par la science et la culture, donnent de l'éclat et de la profondeur à la connaissance mutuelle, comme, par exemple, les festivals folkloriques ou autres, les expositions internationales, les colloques et les congrès qui facilitent les échanges d'idées. Promotrice et hôtesse, cette dernière année, de nombreux événements qui ont eu un important écho — tels le Festival européen de l'amitié par la musique et la danse, le Festival de folklore des pays balkaniques, l'Exposition interbalkanique de peinture ou le Congrès mondial de l'humanisme — la Roumanie espère que de pareilles manifestations prendront place dans la vie spirituelle de la Terre en tant que témoignages de la volonté active de paix et de progrès.

Comme on a pu le constater après ce passage en revue de quelques points de vue et de quelques orientations actives de la politique étrangère roumaine, tels que les a stipulés la Conférence Nationale du Parti Communiste Roumain, le peuple roumain envisage avec optimisme l'avenir de ce point de vue aussi, en dépit des problèmes compliqués de la vie internationale. Car nous croyons, ici, en Roumanie, au pouvoir constructeur de l'homme; nous croyons que ce qui l'élève à la dignité de maître du monde où il vit, c'est son pouvoir de création et non pas celui de destruction. Fondant l'édification de notre propre société sur la raison, nous croyons fermement que même dans des circonstances critiques, la raison peut et doit triompher sur notre planète tout entière. C'est là, tout à la fois, un credo et un appel à l'action.

IDENTITÉ, FRATERNITÉ, UNITÉ

par ZSOLT GÁLFALVI

Les droits et leur garantie

En tant que résultat de l'évolution historique, sur le territoire de notre pays à côté des Roumains, se sont établis, dans les siècles passés, des populations hongroises, allemandes et autres. Ainsi qu'il ressort des données du recensement effectué en 1977, la population de la Roumanie socialiste comprend, outre les Roumains qui en forment la grande majorité, plus d'un million sept cent mille Hongrois, plus de trois cent cinquante mille Allemands et un nombre de beaucoup plus petit de représentants d'autres nationalités. Mais la notion de cohabitation ne saurait se réduire ni exclusivement, ni même avant tout, à un fait géographique. Le passé commun, le travail effectué coude à coude, la lutte menée ensemble par les masses populaires, quelles que soient leurs nationalités, contre les oppresseurs, ont créé, au cours de l'histoire, de fortes traditions fraternelles, couronnées — au cours des plus de trente ans écoulés depuis le renversement de la domination fasciste — par le processus de réalisation de l'unité morale et politique du peuple tout entier, sous le signe de l'édification d'une société où règne le droit et l'équité. Aujourd'hui, alors que les conditions sont celles d'un approfondissement et d'un élargissement permanent de la démocratie, caractéristiques du socialisme, la fraternité des travailleurs, indifféremment de leur nationalité, s'est haussée au rang de politique d'Etat. La Constitution du pays stipule et garantit dans tous les domaines de la vie sociale, économique, politique et culturelle, l'égalité en droits du peuple roumain et des nationalités cohabitantes. L'esprit et la lettre de la Constitution sont devenus et deviennent des réalités grâce aux actions quotidiennes des constructeurs de la société socialiste, grâce au processus des transformations révolutionnaires qui créent le cadre économique, l'organisation et les institutions nécessaires pour que l'égalité en droits soit pratiquement assurée sur tous les plans.

Ainsi que l'a souligné à plusieurs reprises le président Nicolae Ceaușescu, généralisant les faits de la pratique historique et sociale, toutes les valeurs matérielles et spirituelles qui

ont été créées et se créent ici, sur le sol de notre patrie commune, sont le fruit des efforts et du travail effectués en une fraternelle unité par tous les travailleurs roumains, hongrois, allemands et d'autres nationalités. Ensemble ils ont dessiné le profil d'aujourd'hui de la Roumanie socialiste et c'est aussi de leur travail commun que dépend l'avenir des générations à venir. Exprimant une vérité historique incontestable, cette constatation définit non seulement nos droits, mais aussi nos responsabilités. A la table des valeurs matérielles et spirituelles produites en commun, et à celle des droits, conquis en commun aussi, tous les citoyens de la Roumanie socialiste — Roumains, Hongrois, Allemands et d'autres nationalités — sont également amphitryons, ils se partagent les biens réalisés par leur travail commun, bénéficiant les uns comme les autres des possibilités créées et des résultats du développement socio-économique du pays tout entier.

Initiateur et organisateur de cette politique, le Parti Communiste Roumain a de tout temps conçu la solution marxiste-léniniste du problème national comme un processus complexe, dans lequel la totale égalité en droits ne peut se fonder que sur la propriété commune des moyens de production; c'est sur cette base que s'appuie le développement proportionnel, harmonieux, planifié, de toutes les régions du pays. Cette orientation de principe est mise en pratique avec esprit de suite et sans défaillance. C'est ainsi qu'en suite des décisions prises aux IXe, X^{e} et XIe Congrès du parti, qui ont eu lieu au cours des treize dernières années, s'est accéléré — dans le cadre du développement planifié du pays tout entier et de toute l'économie nationale — le rythme des investissements industriels dans de nombreuses régions, arriérées sous cet aspect dans le passé, et où vivent un grand nombre d'habitants appartenant aux nationalités cohabitantes; c'est le cas, par exemple, des départements transylvains de Covasna, Harghita, Sălaj, Bistrița-Năsăud, etc. La distribution nationale des forces de production, le développement équilibré de l'industrie, la modernisation accélérée de l'agriculture — également sur des bases industrielles — la possibilité assurée à de grandes masses d'hommes de travailler dans des métiers de haute qualification, créent une base solide qui permet de promouvoir pratiquement l'égalité. En même temps, la garantie de l'égalité totale en droits présente d'autres et multiples aspects relevant du domaine politique, social, juridique, du développement de l'enseignement, de la création culturelle et scientifique, de la culture de la langue.

Dans cet esprit de parfaite égalité et dans le cadre d'une démocratie socialiste constamment élargie, les travailleurs hongrois, allemands et d'autres nationalités participent activement, avec tous les citoyens du pays, à la solution des affaires de la société, étant représentés d'une manière équitable dans les différents organes de direction de la vie d'Etat et de la vie civique. Les faits, dans ce sens, parlent d'eux-mêmes. Voici quelques-uns des plus significatifs. Dans la législature actuelle de la Grande Assemblée Nationale de la Roumanie, 8,2% des députés ont été élus dans les rangs de la population de nationalité hongroise tandis que 2,2% sont de nationalité allemande, ce qui dépasse, par conséquent, la proportion des nationalités respectives dans l'ensemble de la population. Dans les Conseils populaires, les nationalités cohabitantes sont proportionnellement représentées dans chaque département, ville ou commune. La structure par nationalités de la population de la Roumanie se reflète aussi dans la composition du Parti Communiste Roumain, dans celle des organisations de masse et des organisations publiques. A l'initiative du président Nicolae Ceaușescu fonctionnent depuis 1968 — dans le but d'intensifier la participation des nationalités cohabitantes à toute la vie économique, politique et culturelle du pays — le Conseil des travailleurs de nationalité hongroise et le Conseil des travailleurs de nationalité allemande, l'un et l'autre à l'échelon national; sur le plan départemental fonctionnent 15 Conseils des travailleurs de nationalité hongroise, 10 Conseils des travailleurs de nationalité allemande, 2 Conseils des travailleurs serbes et 2 Conseils des travailleurs ukrainiens. Organismes de large représentation démocratique, qui entrent dans la composition du Front de l'Unité Socialiste,

ces Conseils contribuent d'une manière effective, dans un esprit de collaboration fraternelle, à l'activité pratique de développement de l'économie et de la culture, à la conduite des affaires politiques et sociales; leur rôle est d'examiner les problèmes spécifiques aux populations respectives, afin de satisfaire leurs intérêts d'une manière qui concorde avec les intérêts généraux de la société socialiste unitaire qui se développe en Roumanie.

Dans le Programme du Parti Communiste Roumain, adopté au XIe Congrès, se trouve élaboré sous une forme claire et détaillée le point de vue du parti en ce qui concerne le développement de la nation et des nationalités. Il y est souligné que, de même que la nation, la nationalité est une catégorie ayant une longue perspective historique, et que son développement et sa libre promotion exigent une attention toute particulière au cours du processus de réalisation de la société socialiste au développement multilatéral et du passage à l'édification du communisme. Tel est, dans la Roumanie contemporaine, le cadre politique et social et tels sont les principes de base, les conditions économiques qui assurent le développement de la vie culturelle, polychrome, variée, sans cesse enrichie, des nationalités qui vivent sur le même sol que le peuple roumain.

Que dit l'histoire?

Les traditions fraternelles sur lesquelles se fondent les réalités de nos jours sont nées, disions-nous, au cours des luttes séculaires contre l'oppression sociale et nationale, ainsi que du travail créateur effectué en commun. L'histoire même a enseigné aux hommes de ces parages — d'origine ethnique et de langues différentes — qu'ils ne peuvent survivre, se développer, conquérir leur liberté et leur dignité que s'ils comprennent que leurs intérêts sont communs. En portent témoignage de nombreux épisodes du passé, tels que la révolte des paysans serfs roumains et hongrois de Bobîlna, contre l'exploitation féodale (1437), la grande révolte de 1514 conduite par Gheorghe Doja qui a rassemblé en une grande armée les serfs roumains et hongrois, les ouvriers des salines de Cojocna, les mineurs de Trascău et de Rodna (Allemands pour une bonne part), ou encore la révolte paysanne de 1784 ayant pour chefs Horia, Cloşca et Crişan et qui, une fois de plus, a réuni les serfs roumains et hongrois. On ne saurait oublier non plus que Roumains et Hongrois se sont trouvés côte à côte dans les batailles menées par Iancu de Hunedoara en 1442 contre les Ottomans, la contribution des troupes des Saxons et des Szeklers aux campagnes entreprises par Mihaï Viteazul (Michel le Brave) en 1599, la solidarité des masses roumaines, hongroises et saxonnes du temps de la révolte menée en 1703 contre les Habsbourg par Ferenc Rákoczi II, le soulèvement de la paysannerie roumaine, hongroise et serbe de Banat, conduite par Pero Seghedinaţ (1735); les exemples de ce genre sont nombreux.

Cette coexistence multiséculaire a trouvé aussi une expression dans les traditions littéraires et dans celles de l'art — bref dans la vie spirituelle en général. Bien qu'à diverses époques du passé, les classes exploiteuses dominantes et plusieurs puissances étrangères avides d'expansion aient essayé de dresser les nationalités les unes contre les autres, les fils les plus clairvoyants de la population roumaine, hongroise, allemande, serbe et d'autres nationalités se sont efforcés sans relâche de rendre leurs concitoyens conscients de leurs intérêts communs, de faire mieux se connaître, entre elles, les nationalités et de cultiver en elles un respect réciproque. C'est selon un pareil credo qu'ont agi, dans des conditions particulièrement troubles, voire tragiques, des personnalités importantes de la Révolution de 1848 — les érudits roumains Nicolae Bălcescu et Gheorghe Bariţ, le poète hongrois Sandor Petöfi, le penseur allemand Stefan Ludwig Roth et bien d'autres. Ces efforts se reflètent d'une manière convaincante dans la littérature, l'art et dans tous les produits spirituels du passé. Prenons le cas de la Transylvanie, au siècle dernier. Du temps de l'empire

austro-hongrois, les milieux dominants y ont mené sans relâche une politique de dénationalisation et d'assimilation. Sous le signe du concept de « nation politique » — concept non-scientifique, diffusé dans des desseins de chauvinisme, d'impérialisme — ils visaient à déposséder le peuple roumain, majoritaire sur le territoire transylvain, de sa propre culture et de sa langue. Pour réaliser ce projet d'assimilation forcée, tout a été mis en œuvre : oppression, directe ou indirecte, politique de limitation et de persécution de l'enseignement roumain, terreur spirituelle, pressions psychologiques de toutes sortes. Les travailleurs roumains, leurs intellectuels courageux, pénétrés de la conscience de l'unité nationale, de leurs droits sacrés sur leur sol ancestral, ont résolument tenu tête à toutes ces tentatives et les ont rendu vaines, tandis que les représentants hongrois du développement démocratique et du progrès soutenaient de toutes les façons leur combat. Un exemple en est donné par Lájos Mocsary, dont l'activité a été intense contre les lois d'assimilation forcée, de 1868 et 1876. Dans cette lutte, un rôle important revenait à la connaissance mutuelle par la littérature et l'art. Dès les premières décennies du siècle précédent paraissaient en version hongroise quelques-unes des plus belles créations de la poésie populaire roumaine; à ce point de vue, Ferenc Kazinczy, personnalité marquante de la vie littéraire hongroise s'est avéré un pionnier des plus zélés. Plus tard, ces efforts n'ont fait que s'amplifier. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, les lecteurs hongrois ont eu toujours plus d'occasions de connaître, non seulement la poésie populaire roumaine, mais aussi d'autres créations de la vie littéraire et spirituelle roumaine. Il est, à ce propos, un fait éloquent : le premier recueil de poésie populaire roumaine en traduction hongroise (d'après le recueil de Vasile Alecsandri) a été publié en 1859 par Carol Acs; participant à la révolution de 1848—1849, il avait été condamné à mort, puis, sa peine ayant été commuée, il avait appris le roumain dans les prisons des Habsbourg. Mentionnons aussi que les vers d'Eminescu, le grand poète national roumain, ont été, dès son vivant, traduits en partie en hongrois, et que la presse littéraire hongroise progressiste suivait systématiquement la vie littéraire roumaine. En même temps, Bucarest, capitale de la Roumanie, abritait un certain nombre de révolutionnaires hongrois de marque émigrés et leur offrait de larges possibilités d'y déployer une vie culturelle hongroise des plus riches. Au début de notre siècle, l'activité des lettrés progressistes des deux peuples était organiquement liée à la lutte pour la libération sociale et nationale. Citons dans ce sens Ady Endre qui, par sa poésie, par sa littérature militante, par ses liens d'amitié avec les poètes roumains Emil Isac et Octavian Goga, a combattu en faveur de la fraternité roumano-hongroise.

Dans les conditions nouvelles créées après le 1er décembre 1918 — date du parachèvement de l'Etat unitaire roumain — les traditions de fraternité et de cohabitation se sont sans cesse enrichies. La Grande Assemblée Nationale des Roumains, qui s'est réunie à Alba Iulia et qui a proclamé l'union de la Transylvanie à la Roumanie, stipulait de larges droits démocratiques pour les nationalités cohabitantes. Bien que plus trad, les milieux réactionnaires de la bourgeoisie et des latifondiaires n'aient pas tenu compte de ces principes et se soient efforcés d'attiser des antagonismes entre les Roumains et les nationalités cohabitantes, la conscience accrue des intérêts communs a élevé à un niveau supérieur la lutte populaire pour le développement démocratique du pays. Cette lutte avait comme militant sans défaillance la classe ouvrière de Roumanie et son avant-garde, le Parti Communiste Roumain.

Dès sa fondation, en 1921, ce parti, valorisant sur des fondements scientifiques et révolutionnaires la longue expérience de l'histoire et des luttes communes, s'est appliqué à amener tous les travailleurs à la conscience que, quelle que soit leur nationalité, ce n'est qu'ensemble, en repoussant les diversions chauvines, qu'ils parviendront à liquider l'oppression, aussi injuste et pourvoyeuse de souffrances et d'humiliations pour les uns que pour les autres. Au Congrès de constitution du parti, les communistes hongrois, allemands et d'autres nationalités se trouvaient aux côtés de leurs camarades roumains, et c'est ensemble

aussi qu'ils ont participé aux grandes grèves et aux grandes manifestations, au déploiement quotidien des luttes de classe et qu'ils ont résolument élevé la voix lorsque le fascisme a attenté gravement à l'indépendance et à l'intégrité territoriale de la patrie. Une noble page de solidarité s'est trouvée écrite lorsque, sous la conduite des communistes, avec la participation directe de l'organisation de masse des travailleurs hongrois de Roumanie, MADOSZ (créée en 1934) et d'autres partis et organisations de masse, se sont déroulées dans les villes de Cluj, Reşiţa, Braşov, Oradea, Timişoara, des manifestations communes au moyen desquelles les travailleurs roumains, hongrois, allemands, serbes, protestaient contre le Diktat nazi et fasciste de Vienne (1940) qui arrachait à la Roumanie une partie de son territoire.

Quand, après le renversement de la domination fasciste et par la victoire de l'insurrection nationale armée antifasciste et anti-impérialiste du 23 août 1944, les conditions historiques et sociales nécessaires ont été réunies pour qu'ensemble le peuple roumain et les nationalités cohabitantes prennent en mains leur propre destinée, les traditions de la lutte commune et de la fraternité ont acquis, grâce à ces nouvelles possibilités, un rôle fécondant et stimulant. Aujourd'hui, les conditions favorables à l'égalité en droits pleine et entière, dans tous les domaines de la vie sociale, économique, politique, administrative et culturelle, sont garanties, comme nous l'avons montré, par la Constitution de la Roumanie socialiste, par la pratique permanente d'une politique d'égalité effective en droits, de libre accès aux bienfaits de la civilisation matérielle et spirituelle créée par le développement socialiste du pays.

L'exemple des mass media

La culture hongroise, allemande, serbe, ukrainienne, juive, etc., de Roumanie, la vie culturelle des nationalités cohabitantes, qui se déroule dans les mêmes conditions sociales et économiques que celle des Roumains, sont — chacune avec sa spécificité historique, traditionnelle, spirituelle et linguistique — partie organiquement intégrante de la culture unitaire de la Roumanie socialiste, et chacune est une participante active au circuit spirituel de tout le pays, au processus, enrichissant pour tous, de l'échange de valeurs spirituelles. En même temps, les travailleurs appartenant aux nationalités cohabitantes s'assimilent les valeurs de la culture roumaine, toute comme les meilleures œuvres des créateurs venus de leurs rangs parviennent au public roumain. La connaissance réciproque de nos valeurs, l'estime et le respect mutuels, du fait justement de cette connaissance, nous enrichissent tous, consolident et approfondissent la fraternité et l'amour de la patrie commune, sentiments qui, implicitement, exhortent au travail pour le bien commun. Un vaste réseau d'écoles, de publications (revues, journaux), de maisons d'édition, de théâtres, de foyers culturels et autres institutions de culture, joint à la création des conditions matérielles et spirituelles nécessaires à leur fonctionnement, garantit aux nationalités de Roumanie le droit d'acquérir et de développer leur culture dans leur langue, d'enrichir continuellement la création spirituelle multiple de chacune des nationalités.

En Roumanie paraissent à l'heure actuelle plus de cinquante quotidiens, hebdomadaires, revues et périodiques dans les langues des nationalités cohabitantes. Ces chiffres attestent d'eux-mêmes les vastes possibilités dont disposent les nationalités cohabitantes en matière d'information et de développement culturel dans leur propre langue. Parmi les publications, citons les quotidiens centraux à grand tirage: « Elöre » pour le hongrois et « Neuer Weg » pour l'allemand, ainsi que les quotidiens ou les hebdomadaires politiques départementaux. Leurs lecteurs sont informés, dans leur propre langue, des événements de l'intérieur et de l'étranger, ce qui contribue à créer une atmosphère où chacun se trouve chez soi, au sein

de la patrie commune. Le réseau de journaux politiques est complété par les publications de diverses organisations politiques et sociales et par des revues littéraires et culturelles. C'est ainsi que l'Union Générale des Syndicats, l'Union de la Jeunesse Communiste, l'Organisation des Pionniers éditent des hebdomadaires en langue hongroise, et que l'Organisation des Pionniers ainsi que le Conseil National des Femmes ont leurs publications mensuelles. La revue hongroise illustrée « Uj Elet » » paraît deux fois par mois, sous les auspices du Front de l'Unité Socialiste. Les lecteurs ruraux ont, eux, leur journal traditionnel « Falvak Dolgozó Népe ». A Bucarest, le Conseil de la Culture et de l'Education Socialiste publie l'hebdomadaire politique, social et culturel « A Hét », très prisé par ses nombreux lecteurs. Par les soins du même Conseil paraît à Cluj-Napoca la revue « Korunk », particulièrement importante aujourd'hui dans la gamme des publications mensuelles consacrées à la formation intellectuelle du grand public et qui ne fait que poursuivre ses grandes traditions progressistes selon les conditions et les exigences de l'époque contemporaine. Les revues « Müvelödés » (en hongrois) et « Volk und Kultur » (en allemand), contribuent efficacement à la diffusion des connaissances culturelles et scientifiques, au soutien de la création culturelle de masse. A son tour, l'Académie de la République Socialiste de Roumanie publie, en langue hongroise, « Nyelv és Irodalom tudományi Közlemények » et, en langue allemande, « Forschungen für Volks-und Landskunde », deux revues scientifiques très importantes, consacrées aux questions d'ethnologie, d'ethnographie et d'histoire littéraire.

Près de 18% des membres de l'Union des Ecrivains de la République Socialiste de Roumanie appartiennent aux nationalités cohabitantes. L'Union des Ecrivains édite en hongrois, à Tîrgu Mureş, la revue mensuelle « Igasz Szó », à Cluj-Napoca l'hebdomadaire « Utunk », à Bucarest « Neue Literatur », revue mensuelle de langue allemande, tandis que la revue littéraire de langue serbe, de ce même forum, est rédigée à Timişoara. Les studios de la radiodiffusion roumaine — ceux de Bucarest comme ceux de province — ont des émissions dans les langues des nationalités cohabitantes. D'une grande popularité jouissent les émissions TV en hongrois et en allemand. Toutes mettent au service de la culture dans la langue maternelle les moyens les plus modernes de communication en masse, et connectent des centaines de milliers d'auditeurs et de téléspectateurs au circuit unitaire de la culture socialiste.

En même temps que la télévision et que la radiodiffusion, le vaste réseau, extrêmement varié, de quotidiens, d'hebdomadaires, de revues culturelles, littéraires, sociales et politiques s'avère un instrument aussi important qu'utile pour l'information, la culture et la formation d'une conception d'ensemble sur le monde; il stimule, par là même, le déroulement de l'activité créatrice littéraire, artistique et scientifique des nationalités cohabitantes, offrant en même temps aux écrivains et aux artistes — professionnels ou non — ainsi qu'aux représentants des différents domaines de spécialisation scientifique, la possibilité de s'exprimer dans leurs langues. Par ailleurs, toute cette presse représente une tribune vivante et efficiente pour approfondir la fraternité unissant le peuple roumain aux nationalités cohabitantes, et on retrouve également dans les revues et journaux de langue hongroise, allemande ou serbe les signatures des écrivains, des artistes et des scientifiques roumains les plus compétents. D'autre part, la presse de langue roumaine informe constamment ses lecteurs au sujet des valeurs que créent les nationalités cohabitantes et met à la disposition de leurs écrivains, artistes et scientifiques nombre de pages où ils expriment leurs opinions. L'orientation idéatique et spirituelle identique, fondée sur la conception matérialiste-dialectique du monde — unité réalisée dans une grande variété de styles, de modalités, de sensibilités — l'échange permanent et réciproque de valeurs, la participation à la solution des problèmes qui intéressent tout le pays, la perpétuation des traditions de fraternité, tout contribue à ce que nous tous, qui pensons et nous exprimons dans notre langue maternelle — en roumain, en hongrois, en allemand, etc.

— nous parlions en dernière analyse la même langue: celle du travail commun, celle de l'épanouissement de la patrie commune.

La création littéraire et artistique: polychromie et buts communs

Aussi bien à l'Union des Ecrivains de la République Socialiste de Roumanie qu'à l'Union des Compositeurs ou à celle des Artistes plasticiens, les créateurs roumains, hongrois, allemands et d'autres nationalités œuvrent en une entente fraternelle. Les littératures des nationalités cohabitantes ont les mêmes conditions socio-économiques que la littérature roumaine, elles sont pénétrées des mêmes idéaux, ceux de l'humanisme socialiste, et maintiennent en même temps vivante leur spécificité, qui plonge ses racines dans leurs traditions, dans leur spiritualité et dans leur langue propres. Ce sont justement les œuvres de personnalités très variées au point de vue de l'âge, de la méthode de création, de la sensibilité et des options expressives, mais engagés dans une même cause et poursuivant les mêmes idéaux, qui confèrent à la littérature contemporaine de la Roumanie sa diversité, sa complexité et son attrait. Par leurs œuvres, les écrivains et les artistes appartenant aux nationalités cohabitantes enrichissent le trésor commun des valeurs spirituelles de la Roumanie socialiste. Ces dernières années, l'activité dans le domaine de la traduction littéraire a connu un visible essor qu'il s'agisse de transposer en roumain les œuvres des nationalités cohabitantes ou d'effectuer le mouvement en sens opposé. En ce qui concerne les créations des artistes das nationalités cohabitantes, elles sont présentes dans diverses salles d'exposition, sur les places publiques et dans les nouveaux quartiers bâtis dans tout le pays. La musique des compositeurs hongrois et allemands figure au répertoire d'un grand nombre d'orchestres de Roumanie. L'égalité en droits est mise en honneur dans tous les domaines de la vie artistique. Au même titre que celles des artistes roumains, les créations des artistes appartenant aux nationalités cohabitantes contribuent au prestige international grandissant et à l'attraction évidente qu'exerce la culture de la Roumanie socialiste.

Un réseau d'éditions très diversifié fait que les œuvres des écrivains et des spécialistes hongrois, allemands, serbes, etc. de Roumanie parviennent rapidement entre les mains des lecteurs. A Bucarest, la Maison d'édition « Kriterion » publie en cinq langues (en hongrois, allemand, serbo-croate, ukrainien et yiddish) des livres du domaine de la littérature, de l'histoire littéraire, de l'histoire de la culture, des sciences sociales, de la philosophie, etc. et fait paraître en même temps les traductions en roumain des œuvres marquantes des nationalités respectives. Au cours des années, « Kriterion » est devenu l'un des ateliers les plus efficients et les plus vastes de la culture de chacune des nationalités. Cette Maison d'édition ne se contente nullement de publier des ouvrages littéraires, elle est en quelque sorte l'initiatrice et l'organisatrice de la production d'une série de valeurs spirituelles qui embrassent tous les domaines de la culture. Le fait est d'autant plus important qu'une nationalité ne peut participer à tous les niveaux et avec toute son énergie à la vie de la société, que si son activité et son horizon spirituel, loin de demeurer unilatéraux, englobent au contraire les différents domaines de la culture et de la science. A Cluj-Napoca, la Maison d'édition « Dacia » publie des ouvrages en roumain, en hongrois et en allemand; à Timişoara, « Facla » édite, de plus, des ouvrages en serbe. Un grand nombre d'auteurs classiques et modernes paraissent en hongrois et en allemand, à Bucarest, aux éditions « Ion Creangă » spécialisées en littérature destinée aux enfants, tandis que les éditions « Albatros », à Bucarest également, ont surtout soin de la lecture des jeunes. En outre, dix autres Maisons d'édition, aux profils différents, certaines d'entre elles étant scientifiques et techniques — mettent en circulation des livres écrits dans les langues des nationalités cohabitantes. L'activité des Maisons d'édition est dynamique et complexe, et la demande massive qui caractérise le marché

du livre influence favorablement l'augmentation des tirages et les fréquentes rééditions, attestant implicitement le relèvement du niveau culturel des travailleurs roumains, hongrois, allemands et d'autres nationalités vivant dans notre patrie.

La Roumanie s'est fait connaître aussi dans le monde par sa culture théâtrale. Polychromie dans l'unité serait peut-être la meilleure formule pour caractériser l'aspect actuel de cette culture, à laquelle le public manifeste un grand intérêt. L'une des sources de cette polychromie fondée sur l'unité idéologique, sur l'unité de principe et de buts humanistes, est le fait qu'en plus des théâtres roumains et en étroite collaboration avec eux fonctionnent chez nous six ensembles professionnels hongrois, deux ensembles allemands et un théâtre en langue yiddish. Il faut leur ajouter le théâtre-studio de l'Institut d'Art dramatique de Tîrgu Mureş, appelé à former les futurs acteurs, scène sur laquelle les étudiants présentent quatre premières à chaque saison théâtrale. Beaucoup de pays ayant une population sensiblement égale à celle de la Roumanie n'ont pas, au total, un aussi grand nombre de théâtres subventionnés par l'Etat que n'en ont, chez nous, les seules nationalités cohabitantes. Ces théâtres fondent en premier lieu leur répertoire sur la dramaturgie inspirée par la réalité autochtone, mais ils mettent également en scène des pièces de classiques roumains ou des nationalités cohabitantes, sans négliger pour autant les valeurs de la dramaturgie universelle. Les spectacles qu'offrent ces théâtres parviennent dans toutes les régions où habitent, entre autres, ces nationalités et les meilleurs sont appréciés également par l'exigeant public de Bucarest.

Parallèlement au grand nombre et au niveau artistique élevé des ensembles théâtraux, musicaux et chorégraphiques professionnels, la vie culturelle du pays englobe une activité de création artistique de masse, qui reprend et développe dans les conditions offertes par la vie moderne, les riches traditions de l'art populaire tel qu'il se pratique en ces lieux. Dans nombre de villes et de villages mènent leur activité des ensembles de théâtre, de danses, des chorales, des cercles d'art plastique, des cénacles littéraires auxquels participent des ouvriers, des paysans, des étudiants, des élèves, des artisans, etc. roumains et autres. C'est à l'Etat que revient le soin d'assurer les conditions matérielles nécessaires à ces manifestations artistiques des travailleurs — qu'ils soient roumains, hongrois, allemands ou d'autres nationalités. Par l'entremise de ses institutions et de ses organes de presse spécialisés, le Conseil de la Culture et de l'Education Socialiste veille à la publication, dans toutes les langues requises, du répertoire et du matériel méthodique adéquat. Les fructueux effets de cette activité artistique de masse, à laquelle se livrent avec enthousiasme des dizaines de milliers d'hommes et de femmes sur tout le territoire de la Roumanie, ont été mis en lumière l'année passée par la première édition du Festival National « Cîntarea României » — « Le Chant de la Roumanie » — dans le cadre duquel un grand nombre de formations artistiques et d'artistes amateurs provenant des rangs des nationalités cohabitantes ont acquis — du fait des prix qu'ils ont remportés — une notoriété qui, dépassant le plan local, a gagné l'ensemble du pays. A citer, dans ce sens, la chorale du Foyer culturel de Ditrău (département de Harghita), les formations de théâtre et de récitants du Foyer culturel de Peciul Nou — Timiş (en allemand) et celle du Foyer culturel de Bicalat — Cluj-Napoca (en hongrois), la fanfare de la Maison de la culture « Friedrich Schiller » de Bucarest, l'ensemble des syndicats de la ville de Miercurea Ciuc, la chorale « Vox humana » du syndicat de l'enseignement de Sf. Gheorghe — Covasna, la formation de joueurs de cithare du Foyer culturel de Vîrşag — Harghita, la formation de théâtre de marionnettes du Foyer culturel de Dumbrava — Timiş, les poètes-ouvriers Wilhelm Weiss de Timişoara et József Demeter de Tîrgu Mureş, les peintres Ana Kiss de la même ville et Bela Kacsa de Cluj-Napoca, le céramiste Lajos Józsa de Corund, les artistes photographes Michael Kapp de Cisnădie, Dieter König de Sibiu, Helmuth Schneider de Timişoara et un grand, très grand nombre d'autres artistes amateurs.

De toute évidence, les chiffres et les énumérations en matière d'art et, d'une façon générale, en matière de culture ne sauraient tout dire. L'éloquence la plus convaincante revient aux œuvres mêmes. Cependant, sans avoir un caractère exhaustif, les données que nous avons citées attestent qu'à cette époque, où se réalise en Roumanie la société socialiste au développement multilatéral, les différentes nationalités cohabitantes créent, sur le plan spirituel également, leurs valeurs propres, issues de leur mode de vie, de leurs traditions, de leur spiritualité spécifique, valeurs qui viennent enrichir le patrimoine culturel de tout le pays.

L'édification de la société socialiste au développement multilatéral est indissolublement liée, chez nous, à la transformation et à l'enrichissement de l'univers idéatique et émotionnel des hommes, à l'essor harmonieux et complexe de la personnalité humaine, au processus où, sous le signe de l'humanisme socialiste, les capacités et les qualités les meilleures se développent et se font connaître sans entraves. A cela participent, d'une manière unitaire et fraternelle, tous les citoyens de la Roumanie socialiste, sans différence de nationalité, et leurs valeurs spécifiques sont utiles à la culture tout entière du pays. La politique nationale du parti et de l'Etat socialiste roumain avec ses résultats pratiques, la participation de tous les travailleurs à la production des valeurs matérielles et spirituelles dont chacune bénéficie en une égale mesure, assurent aussi bien aux Roumains qu'aux autres nationalités la possibilité de considérer fièrement comme leur propre foyer cette patrie commune, où l'activité créatrice mise au service de l'homme et de sa dignité constitue à la fois un droit et un devoir pour ses citoyens, quelle que soit leur nationalité.

RENATE MILDNER-MÜLLER:
Couple

JÓZSEF MÉLIUSZ

À PABLO NERUDA

De la lettre-sonnet que l'ami et le traducteur de Tes vers T'a adressé j'apprends
que Tu as repris ton errance,
que la cachette du secret solidaire
Te protège . . .
Mais Toi, maintenant invisible, Tu jailliras de nouveau, quelque part,
dans un temps pas tellement lointain,
sur une rive libre, en soulevant des ouragans
à l'aide d'un poème élémentaire.
Mon cœur Te doit beaucoup, voilà:
dans la solitude de la guérison,
j'ai été le compagnon de Tes vers; pas seul, mais avec Anne ma douce, mon amour.
Ensemble, nous avons parcouru les routes
et le Canto general *nous a brûlés les cœurs*
sur la terre des tourments,
dans Ta si belle patrie, au-delà de l'Océan,
tout comme ici et en Asie.
Ce voyage a guéri ma solitude, mes craintes aussi.
Tes mots rapides, résonnant comme des coups de feu,
prennent dans les consciences
la place chétive de ceux d'autrefois.
De la sorte, leur force brise le passé et dissipe la solitude.
Les images qui sont tiennes, agissant sur le jour d'aujourd'hui,
me l'ont rendu réél:
cela veut dire que si l'on a une patrie la moira
se brise contre un bouclier.
Lorsque Tu chantes dans la langue de Góngora et de García Lorca,
aux inflexions de fontaine artésienne,
Tu chantes les héros, les libérateurs et les martyrs
de partout dans le monde.
Tu chantes,
et au son de ta voix l'espérance des peuples s'épanouit
comme un œillet
tout comme maintenant, ici à Bucarest, devant moi, dans ce vase,
un bouton de fleur des champs ouvre ses pétales.
C'est ainsi que je T'entends, dans la solitude de Ton départ
et je sais que Tu n'es pas seul.
En prison, derrière les barreaux, perdu dans la nuit de la jungle

sur une île, dans le bourbier, partout où le destin mène le poète,
son cri rassemble les passions d'une multitude de peuples,
les douleurs d'une multitude de gens.
Les poètes, on ne peut pas les dépouiller de leur patrie,
ni les asservir, ils ne sont pas seuls.
Dans le miroir d'or de Ton périple,
je vois ma propre image, plus claire, plus profonde,
et mon devoir aussi.
En moi vit la Liberté, comme la jungle et les eaux
dans le flot
de Tes poèmes,
comme l'amour apaisant dont le nom dans mes poèmes
— et bien au-delà — demeure toujours, éternellement,
Anne.
Ce nom Te salue également, ô guérisseur errant,
là, dans la libre cachette
du secret solidaire,
tout comme Te saluent les oiseaux chanteurs au plumage bigarré,
les nuages, le vent,
et la rouge étoile à cinq branches
qui brille au-dessus de nous tous.
Chante, Pablo Neruda, chante toujours, chante pour nous,
pour moi et pour Anne,
et pour ce monde qui se meurt, qui renaît,
pour ce monde bicéphale mais unique.

1956

Traduit par TISA BĂDULESCU

Pablo Neruda vu par l'écrivain roumain Eugen Jebeleanu

WOLF AICHELBURG

L'ARBRE SOUS LA TOURMENTE

Oui, je demeurerai, quand bien même mes feuilles
soupireraient hélas ! sous le souffle du vent.
Mes racines tiendront si la vase recueille
ma cime, et mes rameux craquant éperdûment

Si même je sentais de terribles tortures,
sous la forte pression de ton cœur tout de glace,
sous le tourment affreux qu'il faudrait que j'endure
la vie demeurerait quoi qu'on dise et qu'on fasse

Même tout amputé, pauvre manchot à plaindre,
mes racines pourtant porteraient des scions.
La force ni l'appât ne sauraient me contraindre,
Et je juge du haut de mon ascension.

Traduit par ANDRÉE FLEURY

GEORG SCHERG

AUX JOURS NOUVEAUX

O cœur extasié, doux fruit
au clair-obscur de l'âme.
Voici se refermer la rive
pour mieux protéger mon salut.
Après tant de fuite et d'errance,
le golfe de la vie, enfin.

Profonde paix, clarté limpide
montrant comme un miroir
sables, roseaux, reflets des saules,
traces de pas, l'étoile du matin,
le bras aimé, l'amour-accueil,
le berceau bas, le haut sourire.

Nul bateau en partance,
sinon ce fin nuage au ciel.
Le sang, dedans sa coupe verte
s'anime

et le soleil enfin s'y mêle
et court, à grands coups de lumière,
dans chaque veine.

Plus je ne compte
le temps trop long des solitudes.
Elles ont porté fruit.
Je suis sauvé, libre, béni,
invulnérable.

Ces jours nouveaux
je les reçois comme en prière,
l'esprit neuf, allégé,
tandis que l'étoile de grâce
monte et rayonne dans ma hutte
hier encore esseulée.
La voici vaste et lumineuse,
commencement, éternité.

Traduit par ANNIE BENTOÏU

VLADIMIR CIOCOV

POINT NE SUIS NÉ POUR LE REPOS...

Point ne suis né pour le repos, pour les étapes accomplies,
Etranger m'est l'esprit stagnant, l'esprit des eaux gisant croupies,
Celui où la mousse s'attache signe froid du septentrion
Et l'heure triste, l'heure molle, où le temps demeure en station.
Foin des journées sans soleil, et des nuits sans lune sublime
Je n'aime ni les heures mortes où se côtoient les abîmes.
Ni le cœur qui devant le cœur ne signifie pas clarté
Toute la lumière du ciel, le vert par la terre porté.
J'aime, moi, l'éclat qui fulgure, le tonnerre qui au loin gronde
J'aime la pluie au printemps, l'étoile que reflète l'onde.
Et le vent qui lorsqu'il souffle anime l'orgue des rameaux,
J'aime le ciel qui scintille et les rejets et les roseaux,
Et l'éternel jeu de la vie, l'éternel jeu de la matière,
J'aime le rêve, oiseau qui vole et haut et très loin de la terre
Plus que jamais j'aime la paix, quand vibre la vie alentour,
Et la main de l'homme qui crée, et son âme, rayon d'amour

Traduit par ANDRÉE FLEURY

ANEMONE LATZINA

ARRIÈRE-VUE SUR L'AVENIR

Oui, ça va mieux,
je l'accorde.
Comme il y a plus de feu,
c'est difficile d'y geler.
On n'y pense pas qu'aux sous et à la bouffe,
l'erreur se redresse, le pauvre s'enrichit.
Mais l'avenir n'est plus ce qu'il était.
Et où sont mes larmes d'antan ?

Oui, ça va mieux,
je l'accorde.
Comme il y a plus d'eau,
on n'y souffre guère de soif.
On n'y rêve pas que bagnole et voyages,
le tordu devient droit, les vides sont comblés.
Seul l'avenir n'est plus ce qu'il était.
Et où sont mes fièvres d'antan ?

Oui, ça va mieux,
je l'accorde.
Comme il y a plus d'air,
on n'y étouffe pas de sitôt.
On n'y vit pas que de travail et d'amour,
le sombre devient blanc et l'obscur, lumineux.
Seul l'avenir n'est plus ce qu'il était.
Et où sont mes peines d'antan ?

Traduit par ANNIE BENTOÎU

ALADAR LASZLOFFY

FLEURS DE PRUNIER

Voici les soirs d'avril ornés de fleurs de prunier blanches,
ici et là quelque flocon étincelant sous la lumière et comme une fleur s'allumant.
S'en viennent sur les blanches routes fleurs de prunier éblouissantes
et là, en contrebas, la ville même est un prunier
disséminant aux quatre vents ses blancs pétales,
et la vallée et tous les monts sont tout remplis d'étoiles . . .
Et le vent dans sa houle berce l'écume adamantine des pruniers,
Cluj éternellement en est chargée,
hiver, été,

à l'aube, sur la côte et sur la plaine et dans le val,
au soir, au point du jour,
dans un frisson flottent les fleurs légères
et l'on dirait que le vent cherche à parsemer le ciel.
Me revoici chez moi. Ma vie est là.
O, ce foyer de ma conscience humaine,
il n'est qu'un point dans l'immense univers.
Mon être ? Un coquillage entre les autres,
un frêle coquillage au gré du vent comme les fleurs de ces pruniers,
mais si les vers et les dessins, et les moteurs et les usines,
et les rêves humains ont tous pour but
de m'indiquer ma place dans le monde,
alors ce paysage, chaque soir
tout enneigé de blancs pétales de prunier,
hiver, été,
n'est pas, ne peut rester que le tableau d'un bourg ancien,
d'un lumignon niché au cœur d'une cité des temps jadis . . .
Oui, je vois bien que dans ma ville rien n'est universel:
vieux murs du port . . . tilleuls . . . églises . . . dans la brume
le grave son de l'orgue . . . des senteurs de lilas . . . soirs sur la place . . .
vieux murs gothiques sur lesquels plane rêveur l'esprit baroque . . .
et alignés le long de parcours neufs, haut sur le ciel,
les bâtiments à huit étages, au style net de tous nos rêves . . .
Des hommes, par dizaines de milliers,
ont vécu là, sur ces ruelles que je longe,
et pressenti, au long essor du vent disséminant ces fleurs décloses
au loin, l'avènement de notre conscience grandiose,
l'essor des temps agiles qui
auront forgé dans tous les cœurs victorieux
ces vers et ces dessins et ces machines où paraît
pour la première fois un printemps vrai,
oui, cette ville n'est qu'un pas vers une mer fleurie,
un départ neuf, et sur la grève épanouie,
simple, une fleur.

Traduit par ANNIE BENTOÏU

PAUL ERDÖS: Rencontres

TITUS POPOVICI

LETTRE À ANDRÁS SÜTÖ

Non, décidément, je ne puis écrire une « Préface ». Elle serait beaucoup longue, un autre livre, un roman peut-être. C'est d'ailleurs d'une préface à un quelconque « Manuel du chasseur » qu'est né le Pseudokynêgêtikos d'Odobescu, mais ce livre n'est nullement un « manuel ordinaire » (*egy brosúra*, comme l'on dit aussi dans certains milieux: « *Olvastam a brosúrádat* »); quant à moi, hélas, je ne suis certainement pas Odobescu.

De sorte que:

Mon cher András,

T'en souviens-tu ?

Nous nous trouvions ensemble, il y a de cela quelques années, à Rome, en un automne qui tombait comme une pluie d'or sur la Ville Eternelle. J'avais été arraché, au propre et au figuré, à l'empire de silences, de jonchaies tristes, de clapotis mystérieux et de rêverie du Delta. Nous avions participé à une conférence internationale des écrivains et entendu des noms prestigieux de la culture contemporaine décider à tout jamais que la littérature commençait *à Proust, Joyce et Kafka, et d'autres noms, tout aussi prestigieux affirmer qu'elle* s'arrêtait *à Balzac et à Tolstoï; que l'art moderne était une « révolte à genoux », ou l'art réaliste une « immobilisation sur le ventre»; nous avons convenu alors que « la querelle des anciens et des modernes » était encore loin d'être vidée et que la* synthèse *des deux positions, l'une plus catégorique que l'autre, était, somme toute, la clef du destin artistique de chaque écrivain pris à part. Après quoi la conférence a pris fin sur le résultat auquel aboutit toute conférence qui a pour but de résoudre, une fois pour toutes, des problèmes qui ont agité*

la conscience esthétique de plusieurs générations successives: on a constaté que le dialogue devait se poursuivre. Après quoi, durant quelques jours, nous sommes restés seuls tous les deux, dans l'état d'âme béni que vous donne, pour peu de temps, le sentiment de n'avoir aucune obligation concrète. Et devant la Colonne Trajane, dans le désert de pierre du Colisée, aux Thermes de Caracalla, au Forum et plus prosaïquement à l'Albergo di Traiano, devant un monceau de « spaghetti alla bolognese » et d'un « fiasco di Chianti rosso » nous avons parlé de nous-mêmes, du fait que, réellement, nous avions quelque chose à dire au monde. Il ne s'agissait pas de l'orgueil stupide et provincial de ceux qui s'imaginent que ce qui se passe dans leurs patelins, à Mișca ou à Cămăraș, est plus important que tout événement de l'univers: non, c'était le sentiment naturel, faute duquel il me semble qu'un écrivain ne saurait vivre, le sentiment que son monde, à lui *— cette fusion et cette résurrection, dans la conscience, des souvenirs, des rêves, des illusions, des déceptions, des joies et des tragédies, du rire, des pleurs, ou du cri de révolte — contient le monde entier, tout comme dans la semence se trouve l'arbre qui poussera ou ne poussera pas. Autrement dit, tout le possible.*

Ne te semble-t-il pas curieux — ce terme trop pâle est un euphémisme délicat et autocritique — que nous nous retrouvions plus ouverts, plus complets dans des contrées lointaines, que chez nous, où pourtant un simple numéro formé sur le cadran de ce maudit téléphone peut nous réunir autour d'un verre — d'eau minérale, bien entendu ! — et nous permettre de bavarder ? Je crois que nous avons encore peu fait, nous autres écrivains roumains et hongrois, pour réaliser la simple *vérité que non seulement nous poursuivons un idéal commun, mais que nos problèmes, nos recherches, sont aussi, en essence, les mêmes. Je fais le beau rêve, et j'agirai de mon mieux pour qu'il se réalise, de parvenir au jour où nous lirons l'un l'autre nos livres pas seulement*

après leur parution; où nous nous écrirons des lettres (ne serait-ce que dans le désir de pouvoir intituler « Correspondance » le XVIIIe volume de nos œuvres) dans lesquelles nous nous consulterons sur la meilleure manière de clore le chapitre V du roman, ou la séquence 317 du film, ou encore la scène 2 du premier acte de la pièce que nous avons en chantier; je voudrais que nous nous retrouvions le soir autour d'un bon feu sur un lit de branchages, buvant de la palinka *ou du* fenyöviz *avec le père Ioachim ou avec Elekes bácsi — parce que, tu aurais beau dire, moi, j'ai tué un ours et toi pas! —, les écoutant, eux, et aussi le vent se faufilant à travers les noirs sapins; que nous écrivions des reportages* communs *sur les problèmes délicats et que l'on dit « épineux », et si ce n'est pas possible, que nous traduisions réciproquement nos livres, ou tout au moins que nous nous consultions en matière de style . . .*

Nous avons discuté alors — t'en souviens-tu ? — des causes complexes qui faisaient que les idées qui nous travaillaient, les faits que nous connaissons, les destinées sur lesquelles nous méditons n'aient pas encore trouvé leur véritable expression dans notre littérature . . . Oui, je le sais, il me faudrait dire: « Notre littérature a connu de grands succès, mais . . . » Je ne veux pas. Je crois en la sainte insatisfaction créatrice, surtout en tant que position devant notre œuvre propre. Parlant ici de ces causes, je laisse de côté, intentionnellement, nos propres insuccès, notre incompréhension totale ou partielle de certains phénomènes, les multiples et parfois douloureuses questions que l'époque de mutations radicales, dans la conscience de la collectivité dont il fait partie, pose à l'écrivain. Je me réfère, en échange, à la vision dogmatique fermée, stérile et stérilisante qui opposait Babaïevski à Cholokhov, et, je ne sais plus quel auteur d'un malheureux « Comment s'est convaincu le père Untel » à Rebreanu, l'illusion rose à la réalité, la stagnation au mouvement, le simplisme au complexe. Lors de l'une de nos « séances » de 1955, une de ces interminables séances, inutilement tendues, qui s'érigeaient en tribunaux et dont, comme le disait Cervantes « no quiero accordarme ahora » (il le faudrait pourtant, car elles ont marqué, ces séances, les étapes d'un long processus de persuasion spirituelle et politique), toi, mon cher András, tu as formulé, avec cet humour qui n'appartient qu'à toi et qui désarme les fonctionnaires culturels à prétentions de « rédempteurs d'hérésies esthétiques », un dilemme personnel, qui n'était pas que le tien:

— Il m'arrive la chose suivante: je présente un ouvrage à la maison d'édition. On me dit « C'est mauvais, mais ça va » ! . . . Et une autre fois: « C'est bon, mais ça ne va pas ! » (Rires, applaudissements).

Je n'ai jamais, je crois, entendu une meilleure manière de formuler l'essence du dogmatisme hypocrite.

Rien, bien sûr, n'a été inutile, nous n'avons pas traversé l'histoire « sans nous mouiller » comme on dit, nous n'avons pas gardé les yeux fermés lorsque notre bouche devait se taire, et la preuve en est que tu as écrit ton livre Anyám könnyü álmot igér, *que je considère, sans la moindre exagération (et tu sais que l'esprit critique, par-*

fois même trop poussé, ne me fait pas défaut), comme marquant un moment important de notre littérature toute entière. A maintes reprises les larmes me sont montées aux yeux en le lisant; aucune honte à cela, au contraire, Tolstoï aussi pleurait facilement — ressemblons au moins en cela aux grands classiques ! — d'autant plus que ton livre est totalement dépourvu du sentimentalisme niais qui faisait fureur à certaine époque, et qu'il n'a rien d'un mélodrame; comme il est dénué de tout désir d'épater, de toute menue rancune née de la fixité et de l'incompréhension. C'est un bon livre. QUI VA !

Roman, poème, monographie, tu as réussi à réaliser la synthèse si nécessaire dont je parlais au début de cette lettre: à travers ton livre passe le temps solennellement et simplement, passent et demeurent les hommes, solennellement et simplement; leurs voix et leurs pensées, je les ai entendues, j'ai distingué leurs gestes retenus, le secret de la dignité de ceux qui si longtemps ont été humiliés, j'ai revu mes parents et les hommes de ma famille, les gens que j'ai connus plus ou moins par hasard, et qui m'ont laissé le souvenir d'un instant ou d'une destinée; j'ai ressenti avec une acuité presque douloureuse la fragrance des printemps et des automnes de mon *enfance, cette saveur unique et toujours autre, les pluies sentant le moisi et l'explosion triomphante des neiges.*

A côté de tes héros, ou plutôt en même temps qu'eux, j'ai vécu les petites tragédies quotidiennes et les grands drames de la mutation historique, mêlées en une détermination rigoureuse et nuancée, à ce que nous appelons la marche en avant de la vie, de la société, de l'histoire. J'ai souffert parce que les bottes de ta mère ne lui allaient pas, j'ai senti puérilement le besoin de te demander si tu lui en avais acheté d'autres, j'entends ta maman dire: « Il ne fallait pas tant dépenser pour moi » et je l'entends dire aux voisins: « A fiam küldte, az író »; ton père, injustement, stupidement considéré comme « koulak », m'a donné une leçon de dignité et vive a été ma satisfaction lorsque la vie lui a donné l'occasion de « se venger » de celui qui l'avait chassé de sa maison et qui — c'était normal — était tout aussi mauvais chauffeur qu'il avait été mauvais militant. Je me suis demandé — ô combien de fois ! si de pareilles déviations de la nature intime du socialisme, de l'esprit de notre parti, étaient inévitables ? Si elles ont été le prix nécessairement payé par l'homme, pour les changements fondamentaux que la révolution a apportés dans sa vie ? Pour ma part, *je ne le pense pas, et cependant à quoi bon se demander « si ça n'avait pas eu lieu ? » Les faits sont têtus, mais tu as réussi, toi, à extraire* par les moyens de l'art *leur signification, le fait que notre parti a tout fait pour les éliminer de la vie sociale et aussi — c'est un long processus — des mentalités et des consciences, car la dignité n'est pas un apanage qu'on puisse accorder ou retirer à l'individu, mais un commandement essentiel de la révolution socialiste . . . La preuve ? Ton livre. Un bon livre,* qui va.

Je ne voudrais pas ravir au lecteur la joie d'en découvrir lui-même toutes les significations, car il est si bien élaboré qu'on ne sent pas son élaboration; en tant qu'artisan de cette discipline que l'on nomme littérature, j'ai deviné et j'ai envié les

nuits au cours desquelles tu le construisais, ce livre, dont la construction n'est pas apparente, comme cela arrive si souvent.

Il est, cher ami, ce livre, un hymne adressé au sentiment d'humanité, *une réponse à la haute exhortation du secrétaire général de notre parti:* «*Soyons des communistes empreints d'humanité !*»

Et du coup, voilà implicitement, délibérément aussi, un hymne à l'amitié entre nos nationalités.

Je ne voudrais pas répéter ici des choses que nous savons tous et que chacun de nous a dites, plus ou moins brillamment, mais à mon avis, insuffisamment: l'histoire nous a placés à côté les uns des autres sur cette terre, des fruits de laquelle nous devons bénéficier en égale mesure, ainsi que le disait, en 1848, Avram Iancu; l'histoire nous a unis, nous, le grand nombre, à ses moments les plus brûlants, lorsque notre sang a coulé, rouge, solidaire, pour la justice, pour la vérité, pour la liberté, pour le pain; parfois ceux qui, boyards roumains ou magnats hongrois — croyaient par droit divin pouvoir disposer de nos vies, ont réussi à nous exciter les uns contre les autres; les mésententes ont laisée des cicatrices dans les consciences; mais leur but suprême — la dissension fratricide définitive — n'a jamais été atteint, car le sentiment de la solidarité de classe, même sans atteindre à une formulation consciente, a joué son rôle et dans ce sens la minuscule communauté humaine qui porte le nom de Cămăraș acquiert une valeur symbolique. Avoir placé cette amitié sur le socle de granit de la parfaite égalité politique, sociale et culturelle, autrement dit humaine, *demeure l'une des conquêtes fondamentales de la révolution socialiste en Roumanie. Ton livre, et c'est l'un de ses grands mérites, n'évite pas les aspérités de ce processus qui requiert, comme tout processus historique, l'assemblage scientifique de plusieurs facteurs: temps, volonté* consciente, *intelligence, bonne foi des deux côtés, estime, respect, intransigeance (dont l'humour aussi est l'une des armes, et non la moindre, devant toute violation de ce principe), connaissance mutuelle, aussi vaste, aussi détaillée que possible, civilisation, bien-être, livres, films . . . et même des «séances» !*

Un dernier mot sur l'une de tes grandes qualités qui m'ont plu dès notre première rencontre: un humour sain, de type supérieur, extrêmement subtil, dénué de toute grossièreté, l'humour de nos ascendants et dont l'essence réside, je pense, en une profonde philosophie du travail, pour dur, pour ingrat qu'il soit, même lorsque ou, peut-être, surtout lorsqu'il ne reçoit pas d'illustres récompenses: ce travail que les gens éprouvent comme une nécessité, une projection au dehors de leur personnalité, un secret de la durée, de la continuité, d'une sérénité qui n'est pas résignation débile, mais conception intime du monde.

Ce trait dominant de ton talent enveloppe chacune de tes pages d'une sage et, agissante lumière; celle, brûlante et bouillonnante du printemps, ou celle, cachée, haute, des hivers accomplis.

Je t'en félicite et je t'embrasse,

TITUS POPOVICI

ANDRÁS SÜTÖ

UN BERCEAU DANS LE CIEL

(Extraits)

Exhortation

Un beau jour, maman me dit:

— Tu pourrais bien écrire un livre sur nous.

— Voyez-vous ça ! lui dis-je en pesant ses paroles, puis, prenant la chose à la blague, je lui demandai, comme s'il s'agissait d'une cliente à satisfaire: Et ce livre, devra-t-il être gai ou triste?

— Vrai, me répondit-elle.

Ainsi donc, il était clair que ma question tombait à faux. Maman ne songeait nullement à un marchandage, mais, à en juger par le mouvement de ses mains, à cette douleur-là autour de ses tempes. Au cercle invisible qui l'étreint et qui, souvent, le fait tressaillir dans son sommeil. Elle pense alors au temps qui s'accumule derrière nous et au fait que tout doucement nous descendons, pareils aux poids de l'horloge, de plus en plus près de la terre jusqu'à ce que nous y parvenions et qu'il n'y ait plus de main qui puisse en remonter le mécanisme secret. Pourtant, s'il restait au moins un petit bouquin, non pas en guise

de consolation, mais de témoignage au sujet de quelques unes des choses qu'on a vécues, nous autres !

— Je crois que j'ai bien envie de l'écrire, ai-je avoué, vaincu.

— Alors, écoute ton envie, fiston, et ton sommeil n'en sera que meilleur !

Ce bon sommeil, ma mère me l'a promis au déclin du jour, alors que nous nous trouvions assis autour de la table de la cour, cette table calée sur des pieux en guise de pieds et qui, les jours d'été, m'attend couverte de tomates juteuses, de concombres fraîchement épluchés et de fromage blanc; elle m'attend aussi l'automne, et lorsque le temps est maussade, je la regarde depuis la terrasse couverte et je m'efforce d'apprendre d'elle quelque chose. Je la vois, là, ses pieds opiniâtrement fichés dans le sol, tandis que la pluie et la grêle s'efforcent de la laver et en hiver je la retrouve, en attente, surchargée d'une neige qui la fait ressembler à un cercueil d'un blanc immaculé.

Devant l'alléchante promesse qui m'est faite, j'ai immédiatement tendu le col, comme à l'ouïe d'une douce voix de fée. Mais les paroles, qui dans les contes merveilleux descendent d'habitude des hauteurs célestes, viennent, cette fois, d'en-bas, du ras de terre, devant les plants de mauve, d'herbe-à-cochons et de ciguë naine où ma mère, installée sur une couverture tissée au métier, est occupée à raccommoder la chemise de mon frère cadet Jóska. Frêle et menue, à croire qu'on pourrait la soulever comme une plume à bout de bras, elle paraît, vue d'en haut, plus chétive encore, Seigneur ! dérobant un instant de repos à la terre toute chaude. Dans la mèche échappée de son fichu de tête, il y a des fils blancs; ses yeux aussi se sont décolorés, comme une toile trop souvent lavée et dire qu'ils étaient naguère, d'un beau brun, de la couleur des châtaignes à peine mûres . . .

— Jette donc un coup d'œil dans l'enclos, et puis dans le village, tu trouveras quelque chose à dire sur nous aussi, c'est moi qui te le dis.

Pas besoin pour moi de lancer mes regards bien loin; toute la cour tiendrait dans un mouchoir de poche. Autant en avaient les serfs autrefois et la maison: un petit foyer chaud. Et cela, pas par amour de l'atmosphère rustique, mais pour le bienheureux motif que son père ne connaît que trop: celui *des moyens*. C'est tout ce que nous pouvions nous permettre dans les années trente. Elle a cinq fenêtres, munies de quatre pots de fleur. S'il me passait par la tête de vouloir rêver, appuyé du coude sur l'une d'elles, il me faudrait déplacer le géranium rouge de nos chansons.

— Celui-là, on l'a assez vu ! a l'habitude de dire maman. Il en sait trop, lui !

A la maison est accolée une cuisine d'été, en planches, plus loin c'est l'étable, asile pour une seule et unique vache. Du temps où nous en avions une, je n'en finissais pas d'admirer l'adresse avec laquelle elle savait protéger ses cornes, les encastrer en quelque sorte dans les dimensions exigues de la porte. Encore un peu plus loin, un poulailler tout juste grand comme une valise et un enclos minuscule, destiné aux moutons.

Tout au long du gros fil de fer tendu entre la maison et l'étable, un chien court toute la journée, recalculant, semble-t-il, pour la énième fois, les frontières de sa liberté de dix mètres. Chaque fois qu'il lui prend envie de s'aventurer plus loin, la chaîne le projette dans les airs, prête à l'étrangler. Alors il tousse et éternue d'une manière bizarre, comique, comme s'il avait avalé un cheveu. Maman rit et le tance:

— Des fois que tu voudrais t'envoler, espèce de maboul !

Le puits sommeille au fond de la cour. Son miroir reflète le visage d'un seul homme. Il ne donne que l'eau qu'on réussit à lui dérober. Il faut s'en approcher, seau et tout, à pas de loup, sinon, au moindre geste irréfléchi, il se met à tourbillonner, deviert sombre, se couvre de conferves. Seule notre commisération lui vaut d'entrer dans la nomenclature des puits.

Notre demeure garde encore les traces de toute une suite d'expériences restées en plan. A l'entrée du grenier — les vestiges de ce qui furent autrefois les outils d'un atelier de réparations: l'époque artisanale de mon père. Au fond du jardin — trois malheureuses ruches et une espèce de cloche de paille, rapetassés à l'aide de glaise: l'époque apicole. Mon père s'est adonné à cette occupation en 1927, avec trois ruchées. En plus de quarante ans écoulés depuis lors, leur nombre est passé à quatre. L'étable conserve encore l'odeur de lait de la vache qui y logeait dans les années trente: ça, c'était l'époque agricole. Dans le grenier de la cuisine d'été gisent les pièces détachées d'une batteuse: l'époque des grandes entreprises. Dans un coin de la terrasse, tout au fond, la dépouille d'un petit pressoir: l'époque viticole. Trop d'insuccès pour une vie d'homme. Recherches de rimes pour un poème dont le mot final aurait dû être *le bonheur*.

Tandis que je médite sur tout cela, un bruit mélodieux se fait entendre au-dessus de ma tête, puis s'étend peu à peu. Mon père arrive en courant du fond du jardin, et m'annonce, tout agité, que les abeilles ont essaimé. Juste à ce moment, les cloches se mettent à sonner le glas d'un jeune conducteur de tracteur; ainsi la mort fait, de son côté, son apparition parmi nous, tandis que parmi les autres soucis de ma mère fait surface celui des noces prochaines de mon plus jeune frère, Gergely. Sur le versant de la colline, dans la cour de l'Exploitation d'Etat, le générateur s'est réveillé. Asthmatique, le moulin halète, tandis que le crieur du village s'époumonne à nous informer des dernières dispositions. Une Roumaine — sans doute une parente du jeune conducteur de tracteur — traverse, en larmes, le verger. Maman se lève et la suit longuement d'un regard chargé de tristesse. Dans la ruelle, trois Tziganes font grincer leur violon, deux gars, aux voix peu sûres, entonnent des airs de désolation. Le menton appuyé sur leurs instruments, les Tziganes guignent le ciel du coin de l'œil, comme s'ils jouaient pour l'essaim d'abeilles que mon père vient justement de perdre de vue. Je lance tout autour un regard investigateur. Si je tiens à tout prix à mettre mes espoirs dans un sommeil réparateur, il me faut commencer par prendre part aux soucis du lieu et me mettre moi-même à la recherche de l'essaim égaré.

Séduction

Le souffle léger du vent, le soleil, les frondaisons tentantes des acacias, la ruche vide, nos calculs pleins d'espoir, l'eau du puits, la langue dans la bouche, et tout là-haut, dans les cieux, les abeilles, tout est à sa place. Notre jugement aussi. Mais dans les seules limites permises par l'expérience. Parce que nous ne connaissons qu'une méthode de s'emparer d'un essaim d'abeilles. Et, à y bien réfléchir, les outils dont nous disposons, nous les avons créés par nos propres moyens. Dans notre cas, la voie à suivre, en tous cas celle que nous connaissons est la suivante: siffler avec persévérance, s'arrêter de temps en temps et tenter d'asperger d'eau les insectes en folie.

La reine vole très haut, bien au-dessus de la maison, au-dessus du bouleau, sous un petit nuage blanchâtre. On ne s'attendait pas à ça.

— Non, c'est trop fort ! se lamente maman.

Rien à ajouter. La reine vole comme elle l'entend, suivie de la nuée des bourdons. Surpris outre mesure, nous les suivons du regard. Et voyant la vitesse avec laquelle ils s'éloignent de notre cour et de nos bidons de miel, nous nous lançons sans perdre un instant dans le tourbillon de la traditionnelle cérémonie.

— Femme, apporte le seau ! crie papa.

— Et l'herbe-aux-abeilles, dis-je pour compléter et ne pas demeurer en reste.

Le bouquet d'herbes parfumées a été préparé dès le lever du jour dans la ruche aspergée de lait, encore inutile pour l'instant, qui gît là, à même la terre. Tenant le seau d'une main et le bouquet d'herbes de l'autre, papa célèbre le rituel, en sautillant et en faisant tourner ses bras d'un geste large qui semble invoquer le ciel, au grand amusement des voisins.

— Il est impayable à danser comme ça — dit l'un.

— Après tout, pourquoi pas? répond mon père, mais son rire est un peu aigre.

Et, lui d'arroser et moi de siffler, tandis que ma figure reçoit le poudroiement d'eau qui retombe. Maman suit derrière, portant un grand seau d'eau de réserve; l'émotion la fait avancer à petits pas sautillants et elle pousse un léger cri de frayeur chaque fois qu'un des participants ailés à la noce se cogne à son visage. Car en fait, ce n'est pas une noce, c'est une guerre; les abeilles traversent en sifflant notre ligne de défense comme autant de balles de mitrailleuses qui se heurtent les unes au sol et les autres à la nuque du chien de garde. Celui-ci essaie de mordre et tout-à-coup nous le voyons se mettre à danser en hurlant, puis, sa chaîne brisée, prendre la poudre d'escampette à travers le jardin.

— Le chien, on le reverra pas de sitôt, constate maman. S'arrêtera pas d'ici la mer !

Et la voilà qui crie pour l'appeler, tandis que papa, lui, crie pour nous calmer, étant donné que notre devoir est de rattraper les abeilles et pas le cabot.

D'ailleurs, on ne l'entend plus hurler, le malheureux: sans doute, dans un état de totale apathie, souffre-t-il quelque part au loin; de sorte qu'il ne nous reste plus qu'à concentrer toute notre attention sur les abeilles.

Nous escaladons la côte d'en face, pleine d'orties, et les maudites feuilles empoisonnées parviennent à me caresser les jambes à leur manière en traversant l'étoffe de mon pantalon. Pour quelques instants cela me coupe le sifflet, c'est le cas de le dire. En échange, mon agilité s'en trouve redoublée et en un rien de temps je me vois là-haut, dans une clairière, tandis que maman reste en arrière, avec son récipient et tout. Nous ne sommes plus que deux à poursuivre le combat. L'essaim tournoie maintenant de plus en plus haut, comme s'il voulait arriver droit au ciel. Notre aspersion ne produit aucun effet.

— Ce qu'il nous faudrait, c'est un fusil à eau, dit mon père.

En courant de la sorte, nous nous sommes éloignés et de chez nous et du village et nous voilà à travers champ. L'allée de châtaigniers de l'Exploitation d'Etat se profile devant nous, comme un dernier espoir, car, plus loin, il n'y a plus qu'un terrain en friche et après, un boqueteau d'acacias, très loin, juste à la limite du village voisin. Nous courons, enjambant les sentiers de bordure, franchissant des champs de pommes de terre. Comme point de repère nous avons maintenant un pommier au tronc puissant, noueux, au-dessus duquel notre essaim tournique sans daigner pour autant s'y poser. Ayant serré d'un cran la ceinture de son pantalon, papa s'est remis avec une ardeur redoublée à son arrosage. Et moi à mon sifflement, un air de cinq mesures que je connais bien. Je le sifflais

lorsque j'étais enfant, même l'hiver parfois, pendant que les abeilles dorment: peut-être, un jour, prendraient-elles leur vol ! Mais pour l'instant, le pommier n'est pas à leur goût. Après un bref tourbillonnement dans les airs et un bourdonnement à peine ralenti, nos fêtards en quête de domicile abandonnent le vieux pommier; quand on pense comme ç'eût été facile ! Une échelle, un peu de fumée de crottin et au prix d'une fatigue insignifiante, nous aurions pu rentrer lentement chez nous, portant la ruche à nouveau pleine ! Déjà, sur la figure de mon père baignant dans la sueur, s'était imprimée la satisfaction: nous étions sur le point d'éviter une nouvelle faillite possible. Un kilo de miel, ça vaut dans les quarante lei et y a-t-il, les soirs d'hiver, une plus agréable occupation que celle d'extraire le miel des alvéoles? Les pots dorés s'alignent sur les rayons du cellier et qui sait, peut-être que notre grande entreprise apicole rêvée sera un beau jour mise sur pied? Comme le rucher que j'avais vu jadis dans le jardin du curé Sándor Istó. Il y avait même un bon lit, et des piles de journaux sur une étagère. Par la fente de la palissade, j'épiais ce coin de paradis. Quel bon petit somme on aurait pu y faire !

Nous pouvons toujours courir, avec notre seau, en grimpant à l'envi . . . Amenuisé, l'essaim s'est transformé en un petit nuage lointain. C'est juste au sommet, là où on enterrait autrefois les magnats et où le vent souffle sans arrêt à travers sapins et noyers que nous le rejoignons une dernière fois, juste assez pour que, moi aussi, je sois piqué derrière l'oreille, comme notre cabot, par quelque guerrière égarée. Les suites ne tardent pas à se produire, et plus mon visage enfle, plus je siffle de travers.

— Changeons, fait mon père qui a déjà forgé un nouveau plan de bataille. Tu arroses et moi, je vais siffler.

Finalement nos gestes ne sont plus que des signes d'adieu. Nous versons ce qui reste d'eau, jetons le bouquet odorant et prenons tout doucement le chemin du retour.

Enseignements et nouveau projet

Nous restons là, dans la cuisine d'été, sous le chapeau de la lampe, comme des combattants l'ayant échappé belle. Maman me frotte l'oreille avec du persil, mon père panse son nez tout enflé. Le chien a dû trouver refuge quelque part et sans doute se passera-t-il un bon bout de temps avant qu'il ose rentrer. Calmement, sans hâte aucune, nous voilà faisant le bilan de la journée.

— Pour un vieux barbon, tu cours avec pas mal d'agilité derrière . . . tes chimères, dit maman, taquine pour consoler son homme.

Mais jamais de pareils enseignements ne sont entrés dans la tête de mon père.

— De quelles chimères parles-tu, femme?

— Elle est bien bonne, en as-tu jamais saisi une?

— En 'trente-sept, n-ai-je pas mis la main à la fin sur deux d'entre elles?

— Ouais, ça s'est passé quand, ça?

Pour justifier d'une certaine manière son échec, papa accuse les caprices du temps. Les hivers surviennent trop tôt, les printemps tardent, les pluies nous évitent. La nature même change en son essence. D'après certains gens, il s'agit tout simplement d'une vengeance divine, à cause de l'éducation athée. Bien sûr, papa n'en croit rien, bien qu'il soit parfois difficile de trouver une justification plausible et d'expliquer l'endroit et l'envers des choses. Ce qui est certain, c'est qu'on n'a pas vu depuis longtemps des abeilles à ce point enragées, et a-t-on jamais entendu dire qu'une abeille ait piqué un chien?

— Peut-être n'aiment-elles pas l'odeur de la ruche, dis-je timidement.

— Possible, répond mon père. Mais il n'est pas exclu que ça se relie à la bombe atomique. Toutes ces expériences-là, elles ont bouleversé la marche des choses.

Il a dû lire cela quelque part. En ce qui me concerne, j'évite d'approuver ou de repousser cette supposition. Je frotte de plus belle mon oreille avec du persil. J'ose quand même émettre une opinion selon laquelle l'élevage des abeilles n'est pas précisément notre fort. En quarante ans, tout juste avons-nous obtenu quatre ruches, ce qui veut dire marquer le pas.

— Où puises-tu tant de patience? lui ai-je demandé.

— Là où j'en ai trouvé pour tout, me répond-il avec conviction, jugeant sans doute la discussion close, il se met à farfouiller dans ses affaires et sort quelques outils.

Son travail à l'atelier de l'Exploitation d'Etat achevé, il répare ceci ou cela pour un voisin ou un parent, mais la plupart du temps il trouve à bricoler à la maison et on le voit recollant des assiettes, réparant le moulin à café ou la tondeuse. Dans un coin gît un immense chaudron de cuivre. Après le dîner, il le rafistole, lui aussi. Et, comme il est là, penché, rivant soigneusement et collant dessus de petites demi-lunes argentées, la discussion languit et seul le marteau a son mot à dire, et voilà renaître l'espérance qu'en automne on fera bouillir dans ce chaudron le *magiun*, cette marmelade concentrée de prunes. C'est en des soirées pareilles que mon père a mis au point, il y a bien longtemps, ce qu'il appelle son invention, une machine à éventer le blé, qui après avoir été louée, admirée, gît quelque part dans un coin de l'atelier de l'Exploitation d'Etat. Elle attend encore son brevet.

Je somnole près de la flamme douce du feu. Au son familier du marteau, je sens les souvenirs m'assaillir. Je m'efforce de retrouver le fil cassé de l'écheveau qui a roulé quelque part dans les halliers de l'enfance. Ce fil marque la route compliquée de la vie de mon père, depuis le début du siècle jusqu'au jour d'aujourd'hui, où il m'est de plus en plus difficile de voir clairement le pourquoi et le comment de la multitude tyrannique de ses efforts. Et je sais, un léger serrement de cœur me le dit, que je me suis éloigné de lui. Lorsque j'étais à ses côtés, que, pour suivre son allure, je devais faire deux pas quand il n'en faisait qu'un, que je galopais sans cesse comme un poulain derrière lui, qu'à l'époque du battage, je dormais dans le foin, collé à son dos et qu'à l'aube l'eau fraîche du puits nous lavait de la rosée de la nuit qui nous couvrait la figure, alors oui, je me sentais plus proche de ses pensées. Je saisissais au vol, d'un simple regard, ce que j'avais à faire et comment m'y prendre pour réussir. Peut-être est-ce cette pensée qui me ronge maintenant: le fait de ne plus nous entendre d'un simple regard. Le temps a dressé un mur entre nous. Il me faut éclaircir une chose: sur quoi a-t-il fondé ses efforts quotidiens? Sa qualité de membre de la coopérative agricole est symbolique. Avec ce qu'il lui est resté de sa vigueur d'autrefois, il ne peut plus ni faucher ni bêcher comme il faut. Jamais il n'a été plus loin qu'au seuil d'un métier; il s'est éparpillé en mille occupations, ce qui représente un grosse somme de travail, mais trop peu pour un métier. J'ai bien envie de croire qu'il tend plutôt à une espèce de stabilité, dont le sépare toujours une colline nouvellement surgie, comme pour l'arc-en-ciel qu'un enfant poursuit dans le poème de János Arany[1].

---

[1] János Arany (1817—1882) — le plus grand poète épique hongrois, représentant, à côté de Petöfi, le réalisme populaire.

Bien qu'il ait, lui, couru derrière, non pas à pied, mais à vélo !

Voulant, dans les années vingt, échapper à la corvée de journalier, mon père est allé à Cluj où il a été laveur de voitures, puis aide-chauffeur, pour s'en revenir au village comme mécanicien sur un domaine. De là, le voilà parti pour Bucarest en qualité de manœuvre; puis revenu encore au village, comme agriculteur, métayer de la paroisse pour un hectare de terre arable et vingt-cinq ares d'herbage, puis le revoilà mécanicien dans le village voisin et enfin, après dix années de labeur, co-propriétaire d'une batteuse.

Le tout s'est achevé sur une belle faillite. Les dettes ont tout englouti: herbage, vache, cochon, couvée.

Et voilà que se profile un nouvel arc-en-ciel.

Après la guerre, la chance l'a fait tomber, aux environs de Luduș, sur le squelette d'acier d'une batteuse brûlée. En ayant fait l'acquisition, il l'a ramené chez lui et l'a reconstituée après avoir trouvé d'occasion les pièces manquantes. On pouvait le voir transporter sur son dos, achetés à trois, quatre, sept villages de distance, des roues, des essieux, des courroies de transmission. Il fourrait un pieu dans la roue de fer, et la charriait ainsi par dessus vaux et colline, haletant, le dos courbé, mais plein d'enthousiasme. Tout étant mis en place et la peinture n'ayant plus qu'à sécher, voilà mon père inscrit, selon les commandements du temps, sur la liste des « kiabours »[1]. Ce fut un échec beaucoup plus dangereux. Une veritable catastrophe familiale, génératrice de scandale, d'une misère spectaculaire et d'incessante frayeur. « N'aie pas peur, papa » — lui écrivaient ses fils, qui de Cluj, qui d'Aïud, qui de Bucarest. « Oh ! je n'ai pas peur — leur répondait-il mais je suis très effrayé ». Et selon la volonté du chef du personnel de l'Exploitation d'Etat, mes parents se sont vu chassés de leur maison, tandis que le chef du personnel en occupait les deux pièces, non sans avoir fouillé les coins et les recoins du logis et jeté un coup d'œil jusque dans la cheminée, pour être sûr qu'aucun danger venu d'une quelconque cachette ne mettait ses jours en danger. Après quoi, il s'est mis au lit. Sous la fenêtre montait le cri-cri des cigales, mon père et ma mère se trouvaient dans le grenier au-dessus de l'étable lorsque tout à coup, du buffet où elle était alignée à côté des autres, une bouteille de sauce tomate ayant fermenté trouve bon d'éclater. La femme du nouvel occupant se précipita dans la cour en hurlant, persuadée que mon père leur avait tiré dessus. « Comment une dame a-t-elle pu s'imaginer une chose pareille ! » m'écrivait maman plus tard, dans l'une de ses lettres. « Ton père, à vrai dire, était justement en train de pleurer en rêve. Le plus grand malheur n'est pas celui dans lequel nous nous trouvons, mais celui dans lequel nous plonge le soupçon ». Ce malheur-là a passé à son tour et peu à peu, les suppositions méfiantes sont devenues moins nombreuses. Venue de Bucarest, une commission s'est livrée à une enquête. Après de longues recherches, accompagnées de hochements de tête, mon père, rétabli dans ses droits, a pu réintégrer son logis. On lui a donné du travail à l'atelier de l'Exploitation d'Etat. Ce qui ressemblait en quelque sorte au bonheur. Il a fait sur-le-champ le projet de placer une immense voile sur le toit: selon ses plans, cette voile tournant au gré du vent produirait assez d'énergie pour éclairer la maison. Mais ce n'était qu'un rêve: le vent refusait de souffler. Il s'est mis ensuite à aménager le vieux poêle afin de pouvoir, en cas où le bois manquait, nous chauffer au pétrole. Un nouveau rêve, à même de vous

[1] C'est-à-dire «bourgeois» du village, paysans riches et s'appropriant le bénéfice du travail des journaliers, autrement dit: koulaks.

donner une sensation des plus agréables: une cheminée, rendant l'hiver supportable. Il n'en est résulté qu'une odeur effroyable et une fumée suffocante, de sorte que l'invention a rejoint les autres, infructueuses, au grenier. Mais cette fois-là non plus, l'échec ne l'a pas découragé et il est possible qu'il soit immunisé contre tout insuccès par quelque sentiment profondément enraciné en lui. D'ailleurs, son inextinguible soif d'activité trouve sur place mille autres occasions de s'exercer. On ne compte plus les antennes qu'il a fixées de ses mains sur le toit des maisons. A l'Exploitation d'Etat, les tracteurs, les moissonneuses-lieuses, les hache-paille ronflent du matin au soir: c'est lui qui veille sur leur santé. Lorsque les travaux agricoles battent leur plein, on le voit courir à travers champs, comme un arbitre de football, portant dans sa serviette râpée, pleine à éclater, toutes sortes d'outils de secours, et des pièces de rechange. A quoi pense-t-il entre temps? Je l'ignore. Quand, à la tombée de la nuit, il rentre chez lui, il se plaint d'avoir mal aux reins.

Tout comme maintenant, après cette maudite course après les abeilles. Avant le coucher, maman lui enveloppe la taille d'un serviette chaude. Durant cette opération, ils se chamaillent comme deux vieux, avec tendresse, et font allusion à leur jeunesse.

— Et maintenant, qu'est-ce que tu as encore l'intention de faire?

Mon père, retenant d'une main ses caleçons longs et de l'autre la serviette chaude, s'assied au bord du lit, en frottant ses pieds l'un contre l'autre et répond avec ruse:

— J'ai bien envie de bricoler un chariot pour nos petits-enfants. Il se pourrait bien qu'il en vienne un par ici pendant les vacances.

— Bon, ça va. Et puis?

— Faudrait que je creuse un puits derrière la maison. Que dirais-tu d'un puits à pompe?

— Je dirais qu'on n'a pas de sous pour ça.

De la main, papa fait un geste de mépris. Jamais les sous n'ont rempli la maison, et leur absence non plus n'est pas un empêchement.

— On aurait de l'eau douce et fraîche.

Un instant, maman doute qu'il puisse en être ainsi, puis je vois dans ses yeux que le rêve a pris corps: elle se voit déjà en train de se diriger vers le puits à pompe, qui nous donnera sa bonne eau, douce et fraîche. Avant de se mettre à la réalisation de ces plans grandioses, papa relève encore une fois ou deux ses longs caleçons, puis feint d'être furieux contre sa femme sous prétexte qu'il leur manque de nouveau deux boutons. Maman me jette un regard complice et rit, parce que papa n'est pas un bon acteur et qu'il ne réussit pas, en de pareils moments à paraître en colère.

— Voyez un peu comme elle est gaie ! Dis voir, tu n'as pas peur de la mort?

— Qui n'en a pas peur est un menteur.

Dressée sur la pointe des pieds, maman hausse le col pour souffler la lampe. Elle a dénoué ses cheveux pour la nuit, ses épaules sont maigres, son dos osseux et son geste si léger qu'il semble que l'air même soit resté immobile. Elle continue de sourire. Dans notre crainte de la mort, il y a aussi la conscience de vivre accablés de soucis et de tracas. Je vois maintenant son visage inimaginablement jeune: comme si elle était à nouveau la femme d'autrefois, lorsque les soucis commençaient à peine à se montrer.

(.....)

Eaux agitées

Les habitants du village sont Roumains pour les trois quarts et Hongrois pour le quatrième. De cet entier, j'ai reçu comme provisions de route le monde plein de sensations de l'enfance, et de ce *quart*, j'ai appris la langue tourmentée, balise colorée sur les vagues mouvantes des eaux. J'ai dit « tourmentée » en songeant à la goutte d'eau dont la tâche n'est pas aisée du tout lorsqu'on lui demande, selon le dicton, de refléter en elle toute la mer. J'aurai beau faire, le hongrois je l'ai appris d'une communauté comptant à peine cent cinquante âmes. D'une communauté dont le seul conservateur et novateur en fait de langue était — comme en leur temps un Balassi[1], un Csokonaï[2], un Arany János — « monsieur le pasteur », avec ses vieux camarades d'armes Károli Gáspár[3] et Martin Luther, dont nous chantions les psaumes chaque dimanche à l'église. En chantant de la sorte, à défaut d'obtenir la vie éternelle, nous avons évité le plus court chemin qui y mène: celui de l'extinction. Nous avons choisi, pour survivre, les sentiers les plus tortueux. Mais ce que nous ne pouvions éviter d'aucune manière, c'était l'oppression féodale.

Selon certaines statistiques datant de 1762, la communauté calviniste était environ la triple de ce qu'elle est aujourd'hui. Vers la fin du siècle elle marquait une forte décroissance. 1764 est l'année du massacre des Szeklers à Madefalău, l'année des recrutements forcés, celle des désertions. Notre souverain en jupons, Marie-Thérèse, a jeté sur nous, cette fois encore, le lasso de la contrainte. Joseph II en a fait autant sans pitié. Des familles entières, comme celle des Csani, Bóni, Hodor, Bálint, Tolnai ont été exterminées de la sorte au cours de quelques générations, à en croire que la terre s'est entr'ouverte pour les engloutir. Les monuments funéraires en bois de leurs tombeaux en sont, aujourd'hui encore, le témoignage. Et c'est à cette époque aussi qu'une partie des vingt-sept Máté, dont les noms sont inscrits sur les registres d'état-civil, se sont éparpillés aux quatre vents. En regard du nom de tel ou tel d'entre eux figure l'épithète: *fugitivus*. Qui donc étaient ces Kósa, Kacsó, Ujlaki, Toldi? Il n'en est resté que poussière. Je suppose que madame Adèle du Prix s'est vu obligée de suivre son époux, pasteur, parce que de nature les pâtres sont errants. Mais qu'est-ce qui a pu déterminer le paysan corvéable Székely Ferenc à partir, avec ses sept enfants et son chien attaché à la charrette, pour ne s'arrêter qu'à Luduș? Les forces de répulsion et celles d'attraction ont été et demeurent diverses. Ce n'est pas le moment de les étudier. Je n'offrirai qu'un simple échantillon de l'ouvrage démographique fragmentaire du révérend Istók Sándor. Selon lui, le processus séculaire d'émiettement s'est achevé à la fin de la première guerre mondiale. De 1918 à 1938, le nombre d'âmes est encore tombé de 329 à 300. Rien que ça ! Dans l'intervalle, il y a eu 238 naissances, 130 décès, tandis que 25 habitants, se séparant de la communauté, sont passés à une autre religion et en même temps à une autre langue. Cette dernière catégorie est formée surtout par les femmes, ce qui ne doit pas nous étonner. Si la sainte communion est une nourriture symbolique, l'homme désiré est une réalité palpable. Après avoir feuilleté les vieux registres de la paroisse, il m'a fallu constater que la cause principale de cette décroissance était le pourcentage élevé de la mortalité infantile. C'est ainsi qu'en 1921, le nombre des naissances et celui des décès étaient égaux: 10. En 1927,

---

[1] Balassi Bálint (1554—1594) le premier grand poète hongrois.
[2] Csokonaï Vitéz Mihály (1773—1805), poète lyrique hongrois de l'époque des Lumières, personnalité poétique multilatérale
[3] Karoli Gáspár (1529—1591), poète, auteur de la première traduction intégrale de la Bible en hongrois

année où je suis né, nous étions dix à venir au monde, et nous ne sommes restés que quatre en vie, ce qui signifie que soixante pour cent d'hommes de ma génération sont sortis du sein maternel pour entrer directement dans celui de la terre, sans suivre les habituels méandres de la vie.

> Ma mère croyait que j'allais marcher sur leurs brisées, ne serait-ce que par pure solidarité. Penchée sur mon berceau, elle a pleuré des nuits entières. C'est que la mie de pain trempée dans du sucre et entourée d'un chiffon — pâle imitation du sein maternel — n'était nullement en mesure de me satisfaire. Et j'ai longuement hésité avant de me décider à accepter ce don de ma mère, dans lequel entraient la coqueluche, la rougeole et la fièvre, et qui s'appelle ma vie. Si je suis resté malgré tout parmi les vivants, c'est sans doute que je suis influençable. Il est vrai que les tentations ont été aussi belles que diverses. Et je ne m'en rends compte qu'aujourd'hui où quelques femmes me parlent de leurs innombrables efforts pour calmer mes cris, me portant dans leurs bras, me tenant sur leurs genoux, m'embrassant, me berçant, m'élevant dans les airs, me serrant contre leur poitrine et me chatouillant, rien que pour me donner envie de vivre.

En 1940, année du Diktat de Vienne, la communauté, déjà si chétive, a diminué d'un tiers. Le service militaire obligatoire et plus que tout, un hiver littéralement sibérien ont chassé beaucoup de monde, de sorte que les Hongrois s'en sont allé vers le nord, tandis que les Roumains s'enfuyaient au sud, de l'autre côté de la frontière temporaire. Des familles entières ne comptaient plus un seul homme au logis. Les fuyards qui étaient pris à la frontière remplissaient les prisons. Kutas Ferenc, le mari de la sœur de ma mère, est resté près d'un an au bloc à Sibiu. Le cordonnier, le charron, le forgeron, le tanneur — bref toute notre industrie ! — puis sept oncles, neuf cousins, cinq tantes ont pris la route de l'exil, ce qu'ont fait aussi l'instituteur et tous les siens.

> Juché sur une paillasse, je me suis retrouvé à Aïud, au fameux collège Bethlen, en qualité de futur instituteur. Là, sous la voûte d'entrée, j'ai été reçu par un cerbère boiteux, puis par Vita Zsigmónd, docteur en histoire de la culture, et, sur les rayons de la bibliothèque, par Móricz Zsigmónd, Illyés Gyula, Veres Péter et Tamási Aron. Je me suis découvert devant eux et me suis présenté d'une voix tonnante.
> — Pourquoi brailles-tu de cette façon lorsque je t'interroge ? m'a apostrophé un professeur-surveillant qui n'avait que quelques rares poils de moustache sous le nez. Est-ce que vous êtes tous sourds chez vous ?
> — Non, nous sommes réformés, ai-je répondu d'une voix telle que j'ai cru le voir chanceler.
> — Et combien êtes-vous ?
> — Pas trop, assez pour un service divin un peu maigre.
> — Et les autres ? Ceux qui, pourraient étoffer le chœur, à la gloire du Seigneur ?
> — Ils se sont éparpillés chacun de son côté.
> — Et tu voudrais les rassembler, avec cette voix de missionnaire ?
> — Pourquoi pas, si je pouvais, ai-je dit, abandonnant mon garde-à-vous.
> — Sache, si par hasard tu avais l'intention de devenir évêque, que nous

sommes huit cents mille réformés pour un million de catholiques, unitariens et autres. J'ai cligné des yeux, un peu troublé. J'ignorais complètement l'existence d'une si grande communauté.

Au cours des premiers mois d'après la Libération, ceux qui avaient quitté le village ont commencé à revenir. Quelques-uns d'entre eux, après avoir versé quelques larmes de joie, ont poussé plus loin, vers Cluj et Tîrgu Mureș pour s'engager comme ouvriers, hommes de peine ou portiers dans une quelconque entreprise. Les autres, c'est l'espoir de la réforme agraire imminente qui les a retenus au village. Voici quelques chiffres qui reflètent les changements opérés à la base de notre existence; après la réforme agraire partielle qui a suivi la première guerre mondiale, sur les 4135 *iugări* (un *iugăr* = 5775 m²) du domaine appartenant aux barons Kemény, 2114 ont été expropriés. (A noter qu'avant cette réforme, les paysans du village étaient propriétaires, en tout et pour tout, de 106 *iugări* de terre arable). Au cours des deux décennies suivantes, le domaine resté entre les mains des barons a encore diminué de moitié, mais même ainsi, la plupart des fermes qui s'étaient redistribué les terres ne possédaient en moyenne qu'un *iugăr* ou deux de terre arable. Nous aussi, avons eu enfin notre lopin de terre, juste de quoi joindre les deux bouts. Cela fait qu'en 1962, la communauté totalisait de nouveau 420 âmes. Puis, en quelques années, 120 habitants l'ont une fois de plus abandonnée, absorbés en grand partie par l'industrialisation intense: vie citadine, appartements confortables, loués par l'Etat pour un faible loyer. Les 32 enfants restés au village vont à l'école élémentaire de quatre ans où l'enseignement est donné en hongrois, et ils sont de 20 à 25 à poursuivre leur études à l'école de huit ans, en roumain. Parmi les élèves ayant obtenu leur bachot, un seul s'est établi au village: les autres, une demi-douzaine environ, ont préféré la ville. Nous faisons de notre mieux, en dépit de la modestie de nos moyens, pour les remplacer. Il naît chez nous sept ou huit enfants par an. Depuis que nous avons un médecin, une maison d'accouchement et des médicaments en quantité, la mort nous rend moins souvent visite. Deux ou trois fois par an.

. . . . . .

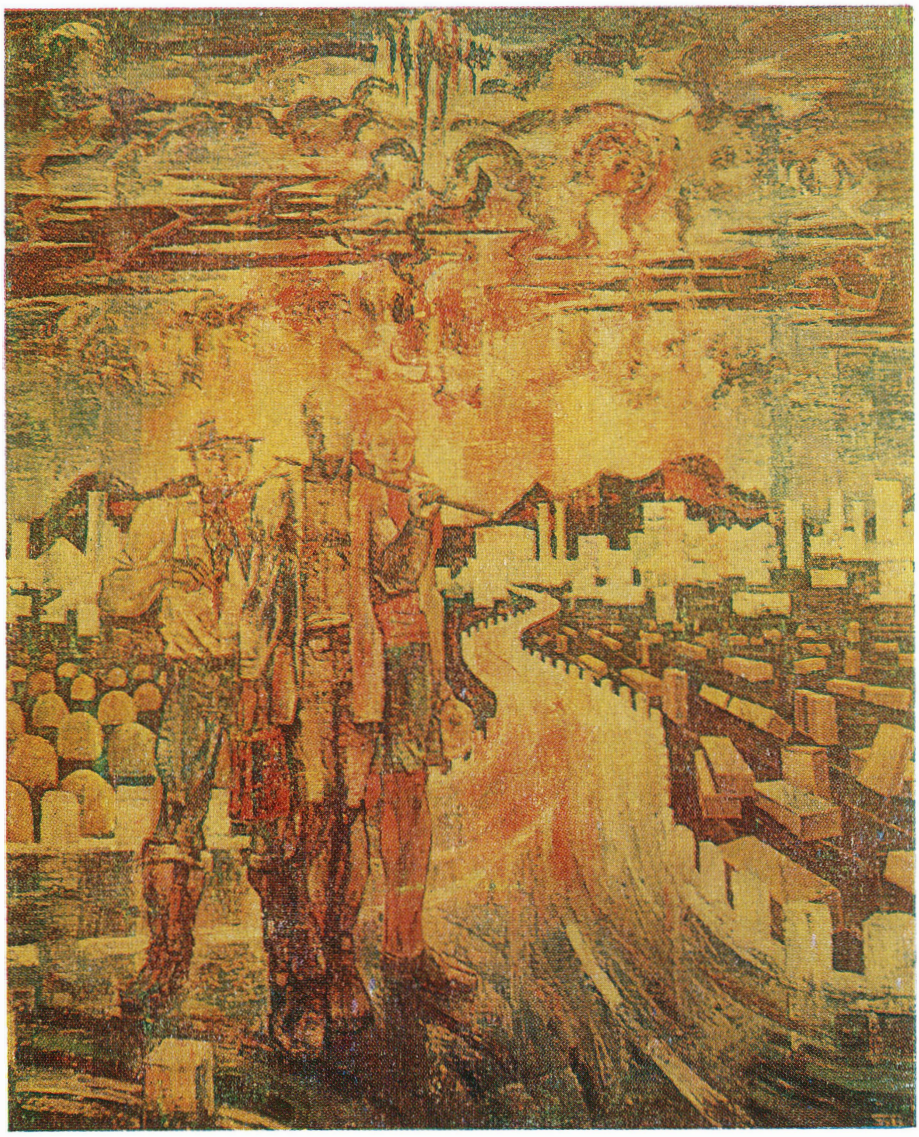
La pluie et une affaire de bottes

Voilà qu'un matin d'octobre la pluie est arrivée. Non pas la pluie tonnante, violente, l'orage de l'enfance, survenant à l'improviste, puis allant se perdre à l'horizon comme un vol de sansonnets, la pluie dont la changeante image nous a réchauffé le cœur à la lecture des souvenirs de Illyes Gyula [1], nous laissant le plaisir d'être, avec l'auteur, trempés jusqu'aux os et rêvant — pour la combientième fois — un impossible retour: nous laisser aller au gré d'une tempête depuis longtemps perdue.

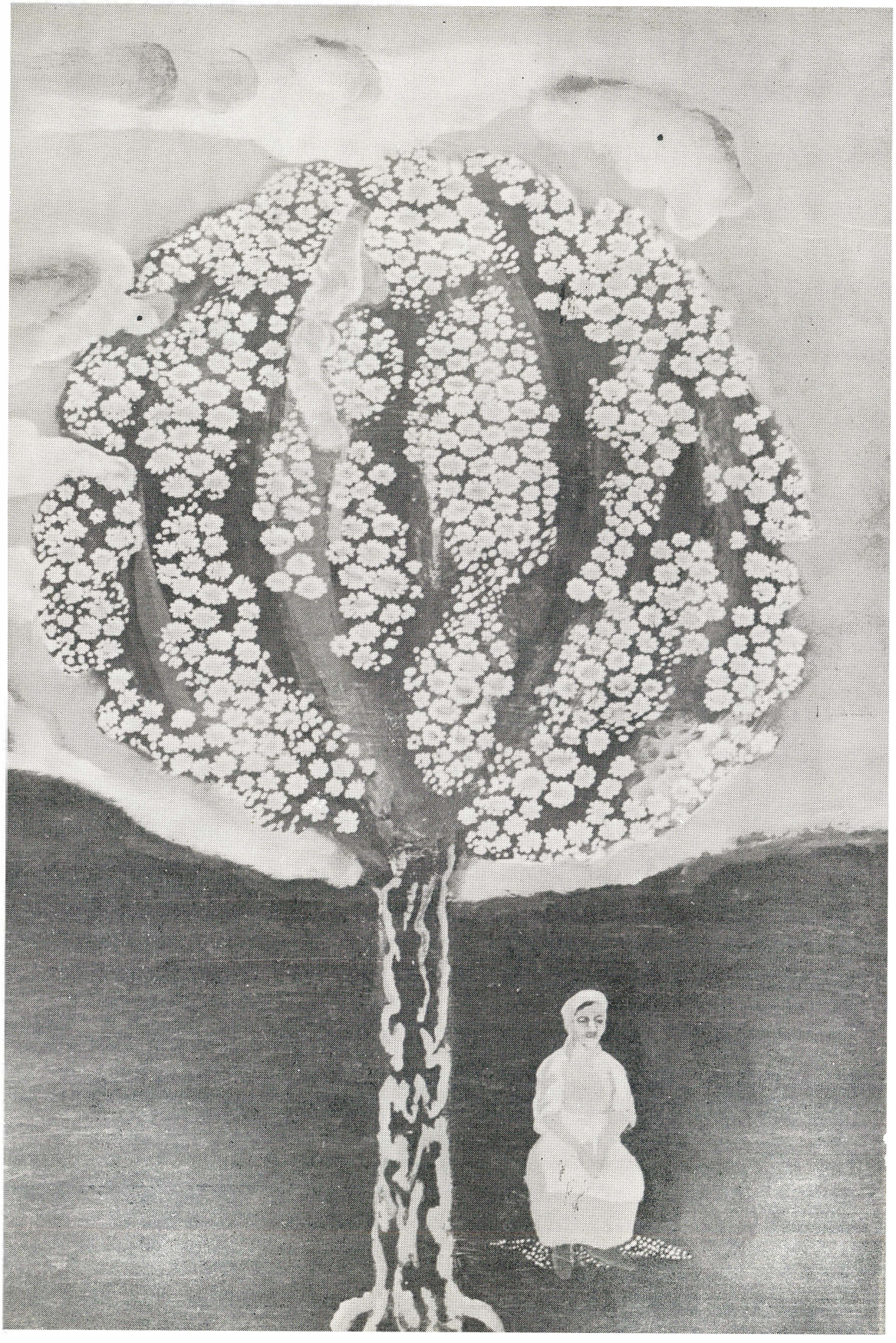
Il y a loin de là à ce dégoulinement de tonneau défoncé, exhalant d'aigres miasmes, à ce suintement gluant de plaine sur le point de se couvrir de conferves, au point qu'il répugne même aux chiens, qu'il donne à votre linge de corps une oder de moisi et qu'il mouille vos obiele[2] sur vos pieds froids comme ceux des morts. En contraste avec la pluie qui lave la canicule à gouttes d'eau grosses comme des cerises, tandis que les gosses et les oies crient de joie et que le

[1]) Illyes Gyula (n. 1902), figure importante de la littérature hongroise du XXe siècle
[2]) longues pièces de toiles ou de drap enroulées sur le pied et servant aux paysans de chaussettes

ADALBERT SZILAGY: Ensemble



CAROLINA IACOB: La légende de l'arbre fleuri ▶



ruisseau, enflé avec une vitesse miraculeuse, dégringole en bouillonnemant pour courir le monde, la pluie d'aujourd'hui, cette cystite du ciel, dévore lentement, mais sûrement, tout ce qui se trouve alentour. Y compris ce qui, en nous, se laisserait aller à la mélancolie. Et même lors qu'on lui résiste, notre peau perçait l'humidité qui nous revêt comme un drap. Sur ce terrain mouvant, nos pieds doivent se réhabituer aux exercices d'équilibre. Cette poussière jaunâtre, qu'hier encore nous détachions rien qu'en frappant du talon, colle à nos semelles comme une lourde pâte. Voyez-vous, c'est ainsi que nous sommes devenus— à proprement parler — esclaves de la terre. Et la terre entre avec nous dans la maison et nous devons la traîner, il n'y a rien à faire, même aux latrines. Nos jours deviennent de plus en plus humides. C'est comme si on avait emménagé dans un ventre.

Il faut bien vivre dans un ventre aussi. Dans la pièce voisine, lampe encore allumée au-dessus de sa tête, maman s'affaire avec zèle à diverses besognes. Après s'être informé de la façon dont j'ai dormi, elle me demande avec une ruse espiègle, si par hasard, je ne voudrais pas manger mon omelette au lit. Ce qui signifie en fait, qu'il serait tout de même temps que je m'arrache à ces planches grinçantes, vieilles de plus de trente ans. C'est ce qui s'est passé cet été aussi, lorsqu'après le lever du soleil, l'idée m'est venue de me plaindre des mouches: comme s'il ne suffisait pas qu'elles soient bruyantes, voilà maintenant, les coquines, qu'elles vous piquent. Et maman m'a dit: « Faut que tu les comprennes, mon gars. Elles se sont pas encore habituées à voir un homme comme toi au beau milieu du lit à cette heure ». Après cette discussion diplomatique, je me hâte vers la cuvette. Mon premier regard est pour chercher mon père, bien que j'aurais dû savoir qu'il s'est présenté dès potron-minet à l'atelier de l'Exploitation agricole. Je constate avec une certaine gêne que j'ignore l'heure de son réveil tout comme celle de son coucher. Jamais je ne l'ai vu somnoler après le déjeuner ou guigner un oreiller. Son exemple semble dire que la volupté de s'étirer, en bâillant longuement, non loin du lit, bref que le repos bien gagné, demeure, comme les larmes ou l'amour, le territoire réservé de la pudeur: quant à la station debout, maman ne lui cède en rien, si ce n'est en cas de maladie.

Ce matin-là, mes regards s'attardent sur ses pieds, sur ses varices bleues, sur ses gros souliers difformes. Avec eux elle a fait, depuis l'aube, autant de chemin qu'un garde-champêtre.

— Il te faudrait des bottes, ai-je dit.

Sans me répondre, elle examine ses godillots informes, bourrés de papier à leurs bouts pour que ses pieds ne jouent pas dedans, car nous savons tous qu'ils ont été faits à la mesure de ceux de mon frère, qui chausse du quarante-trois.

— Ils sont plutôt drôles, n'est-ce pas? — dit-elle avec un rire forcé — mais dis voir un peu, qu'est-ce que je pourrais me mettre aux pieds par un temps pareil?

Je ne puis donner d'autre conseil que celui d'un changement complet de situation.

— Apporte donc, dis-je, un peu de papier propre.

Un tabouret au milieu de la pièce, c'est assez pour qu'elle soit transformée en atelier de cordonnerie.

— Prenons les mesures !

— Allons-y.

Je la vois s'extirper des godillots, des « obiele », de l'entassement de bas troués, toute rayonnante devant mon idée inopinée. Je dessine au crayon la forme du pied. Je commence par le talon et termine par les orteils, me dandinant un peu pour me donner de l'importance, comme le ferait un chausseur.

— Madame a-t-elle une préférence?

— Bah ! Incrédule, elle rit — tu crois que je pourrai vraiment les commander sur mesure?

— Vous aurez des bottes selon votre désir, madame.

— Si ça pouvait être pour le Jour de l'An !

Cette fois la discussion devient tout à fait sérieuse et porte sur des questions précises: la tige ne doit pas être étroite à la cheville, le talon pas trop haut. Si elles crissent, ce n'est pas grave, car toutes les bottes de bonne qualité sont bavardes par nature. Parcourir le chemin qui mène à l'église, en foulant la neige moelleuse avec quelque chose de pareil aux pieds, sera un véritable plaisir.

C'est comme ça l'hiver ! La botte se fait remarquer de la façon suivante: lorsqu'elle s'avance entre les rangs, à l'église, elle *crisse*, mais sur la route enneigée, elle *grince*. Maman n'a guère eu sa part d'une joie de ce genre. Le bruit que nous faisions, nous, en marchant, c'était le doux piétinement de nos plantes nues, le bouillonnement de l'espèce de jus fangeux jaillissant entre les orteils, et quant à la chiffe de devant la porte, que par dérision nous appelions le paillasson, elle servait aux souliers étrangers. Pour la nudité de nos pieds, nous recherchions plutôt quelque chose de lisse, un bâton écorcé, une branche d'arbre émondée ou, finalement, une mare. Du printemps à l'automne, le commandement maternel retentissait des centaines de fois par jour: lave-toi les pieds ! Les désavantages et les conséquences de ces choses-là sont connus de tous. Les avantages le sont moins. En effet, si nous avons attribué aux mains un rôle prépondérant dans la lente transformation du singe en homme, nous en avons gardé un aussi pour les pieds. A mentionner entre autres l'égalité en droits, qui fait que d'une part, nous nous passions de gants et de l'autre, de bottes. Grâce à cette égalité, les pieds ont vu grandir leur domaine d'utilisation. D'ailleurs si nos membres inférieurs, selon la conception généralement et unanimement admise, n'avaient été utilisés que pour la marche, ils auraient été frustrés d'opérations comme celles qui consistent à se gratter, à se glisser quelque part sans faire de bruit, à palper certains objets tombés dans l'eau, à extraire des molaires, à s'approprier de menues monnaies tombées sous la table au cours d'une innocente conversation, à s'emparer de cigarettes se trouvant dans la poche des gens qui dorment à vos pieds, tout ceci grâce à l'audace de nos orteils, capables aussi de tresser un fouet à quatre cordons ou de nous faire grimper à un arbre en cas de danger. Ce qui aurait été inconcevable si nous avions été bottés. En échange, il est vrai qu'une semonce administrée à l'adversaire sous forme de coups fortement appliqués au bas du dos ne saurait être réalisée sans l'intermédiaire d'une botte. De sorte que nous constatons que la chaussure — vraie ou imaginaire — peut, d'une certaine façon, influencer la forme des relations sociales. Faute de bottes à bouts percutants, nous avons dû laisser l'application de certains arguments et points de vue administrés par les pieds, même au vingtième siècle, aux soins de ceux qui n'ont

pas hésité à mettre en fonction ce genre de chaussures militaires pour effacer ce que nos opinions pouvaient avoir de différent par rapport aux leurs. Et non sans résultat, selon certains signes. Un coup d'œil attentif autour de nous permet de découvrir, encore bien vivantes, pareilles manières de penser; elles nous ont été transmises par les bons soins d'une botte, à partir de l'immanquable bas du dos, jusque bien plus haut, au siège de la conscience. Il va de soi qu'il ne s'agit pas d'une botte comme celles, à bords rouges, que je dessine pour maman. Elles me portent, celles-ci, vers des contrées plus douces, paradisiaques dirais-je, vers le berceau d'autrefois.

— Est-ce que nous pleurions beaucoup, quand nous étions petits?

Ma mère tressaille, étonnée de ma question. Celle-ci m'est venue à l'esprit parce que, justement, je suis accroupi près du tabouret et que je promène le bout de mon crayon autour de son pied comme autour d'un monastère. Il me semble entendre résonner à mon oreille quelque chose du tintamarre avec lequel — totalement dépourvus de tout sentiment de danger — j'ai fait mon entrée sur les registres de l'état-civil. (Sur ceux de l'église, en tant que Hongrois réformé; sur ceux de la commune — curieuse transformation: le notaire, à en croire le document tombé entre mes mains, a interprété notre arrivée au monde comme suit: nationalité du nouveau-né: Réformé orthodoxe. Numéro d'enregistrement de la copie: 3/IV/4/1949).

— Ce que tu pouvais pleurer, mon gars, à ta naissance, y a pas de mots pour le dire. D'où vient que tu penses à ça justement?

— Tu nous a raconté un jour que lorsque nous étions petits et que nous pleurions, tu nous berçais du pied.

Et maman se met expliquer, comme s'il s'agissait d'une bonne blague, sa méthode personnelle pour endormir, autrefois, ses marmots.

— Vois-tu, je savais plus où donner de la tête, avec vous qui étiez venus au monde l'un après l'autre, vous étiez tantôt dans mes bras, tantôt au lit, ou sous la table et chacun de vous pleurnichait, l'un avait des crampes, l'autre Dieu sait quoi. M'aurait fallu cent mains. Je n'en pouvais plus de veiller, alors ça a été le tour des pieds. J'ai attaché à mon gros orteil la corde du berceau, je me suis couchée sur mon lit et quand tu te mettais à pleurer, je te berçais comme ça, en somnolant. Oh ! je sais bien, c'était une tromperie. Mais j'avais droit à l'absolution. Toi, tu te rendais compte de rien. Seigneur ! Que c'est vieux tout ça !

Aucun de nous ne serait fâché si la « tromperie » d'alors pouvait recommencer.

Un drôle de visiteur

A la maison je ne trouve que mon père, fort occupé à préparer le repas du soir du pourceau. Le feu brûle dans la cheminée et sur la table, dans une assiette, gisent deux œufs cassés. Je suppose qu'ils vont bientôt être brouillés. D'une main, papa tient le manche de la bassine et de l'autre la queue de bois avec laquelle il remue les eaux grasses et épaisses qui sont en train de bouillir; il fait sa besogne et me jette un regard de biais, tandis que son sourire me dit combien il est content que je sois là.

— Où est maman? ai-je demandé.

— Elle est montée au grenier.

— Est-ce que Jóska est rentré à la maison?

— Non.

— Alors, avec qui est elle montée?

— Avec un baron.

— Voyez-vous ça ! dis-je; cependant, connaissant le caractère de papa, je ne prends pas tout à la blague. Il n'y a pas trace, chez lui, de ce désir que chacun nourrit de se croire au-dessus des autres. D'humeur constamment bénigne, il se refuse même la supériorité de la plaisanterie et de l'attrape-nigaud.

Cependant papa poursuit et m'épargne la peine de faire des suppositions.

— Il dit, ce type, que lorsqu'on les a chassés, il a laissé chez nous un tableau pour qu'on le lui garde. A vrai dire, ce n'est pas lui qui l'a laissé, parce que je m'en serais souvenu, c'est sa femme et maintenant, il y a une de ses parentes qui. . .

— Bon ! Je vais voir.

Arrivé en haut de l'échelle, j'aperçois dans la pénombre le baron lui-même. Il contemple une peinture représentant l'un de ses ancêtres, un homme nanti d'une belle barbe, tandis que maman essuie la poussière accumulée sur le cadre épais. A peine m'a-t-il aperçu qu'il me salue poliment, et je lui rends la politesse, car, vous savez, ce n'est pas tous les jours qu'on se rencontre. Je l'ai fait pour deux motifs: premièrement parce que jusqu'ici, moi, je n'ai jamais vu un vrai baron dans notre grenier, et deuxièmement, parce que lui aussi, selon toutes les probabilités, regarde autour de lui pour la première fois de sa vie à ce niveau-là. On se serre la main. Un shake-hand qui peut être qualifié d'honnête, et qui n'a rien d'aristocratique en soi. Combien de mains de baronnes ai-je baisées dans mon enfance ! En échange, l'époque d'une poignée de main normale n'est arrivée que maintenant, ici, dans le grenier, près de la cheminée, dans la société des bocaux de sauce tomate et dans celle de la viande de porc fumée qui se balance sous la poutre au bout de sa ficelle. Monsieur le baron est vêtu d'un complet très ordinaire et porte des souliers sport. Il fait partie de la jeune génération et il est de stature moyenne; avec ses traits réguliers, il ne ressemble en rien à ces magots qui circulaient autrefois à travers nos villages de plaine. De son propre aveu, il travaille dans une entreprise de constructions routières et je n'ai pas besoin de l'examiner longtemps pour déceler en lui les réflexes du travail pour le pain quotidien. Tandis qu'il se redresse afin de secouer la poussière de son pantalon, sa nuque se heurte à notre viande fumée. Un peu embarrassé, il rit et sort son mouchoir. Sa main est forte, on dirait celle d'un laboureur. Comme il contredit les images que je conserve dans ma mémoire, je le vois comme un costume dont on aurait modifié la coupe pour qu'il puisse servir au travail.

— Descendons, dis-je. Voyons, va-t-il tomber à la renverse sur l'échelle? . . .

Son ancêtre sous le bras, le baron tâtonne adroitement du pied les barreaux, et, après une brève hésitation, il accepte l'invitation de ma mère, qui le convie à goûter de notre omelette. Nous parlons voitures, terre, conditions de travail, et en plein feu de la conversation, nous évitons tout appellatif: ni *excellence*, ni rien, si ne sont toutes sortes d'expressions impersonnelles et, à ce que je constate, il se débrouille assez bien dans le champ notionnel des clefs et des limes de mon père. Maman tourne la tête pour ne pas éclater de rire lorsqu'elle entend le baron parler de sa collection d'œufs d'oiseaux. Dix mille œufs!

— Grand Dieu ! s'exclame papa.

— Eh bien ! voilà qui ferait une belle omelette, dis-je afin de permettre à ma mère de rire tout à son aise.

— Ma collection a une valeur scientifique, dit le baron.

— Scientifique, bien sûr, renchérit papa, comme si lui même, errant parmi les arbres, n'avait fait jusqu'ici que dénicher et collectionner des œufs.

A vrai dire, pris ainsi à l'improviste, je ne sais trop ce qu'il faut croire de ces dix mille œufs. Me serais-je trompé sur cet homme? J'ai déjà écrit pas mal de choses sur quelque hobereaux, surtout sur certaines de leurs habitudes hors de commun, qui, d'un seul coup de pinceau, sûr et énergique, les immortalisaient en nous, simples bergers nu-pieds. Tel N.P. qui se promenant à travers champs, avait coutume, tout-à-coup, comme s'il se trouvait devant un fossé, de resté cloué sur place, puis de sauter à pieds joints: après quoi seulement, ayant regardé tranquillement derrière lui, il reprenait sans hâte aucune, sa marche régulière. Couchés dans les buissons, indifférents aux piqûres des ronces et des fourmis rouges, pareils aux membres d'une expédition partis en Afrique en vue d'observer les mœurs d'un animal rare, nous passions des journées entières à observer le vieux monsieur afin de le pincer au moment où il allait sauter pardessus son fossé imaginaire. Soit dit entre parenthèses, cette curiosité passionnée de l'enfance ne peut être comparée qu'à celle des grands explorateurs.

Lorsque nous réussissions à surprendre un pareil saut, nous nous entre-regardions, victorieux.

— Hein ! T'as vu?

— J'te crois !

Possesseurs du scalp de la faiblesse du grand adversaire, nous poussions des clameurs de véritables Indiens.

Combien de fois nous sommes-nous enivrés, les soirs d'hiver, de nos découvertes ! En ce temps-là, grand-père et son compagnon de travail, tonton Peșteanu, se mettaient à bavarder jusque tard dans la nuit et égrenaient un tas d'histoires sur les manies des « messieurs ». Dans sa jeunesse, maman avait été fille de service chez l'honorable monsieur Sz. F. sur le domaine duquel mon père était engagé, lui, comme serrurier. Eux aussi, en de pareilles soirées, déballaient leurs souvenirs. Quand ils finissaient de raconter telle ou telle histoire, les salves de rires qui éclataient faisaient trembler les vitres. Etait-ce une espèce de consolation?

Peut-être, dans notre misère, en était-ce une. Il m'est resté de ce temps-là le bienfaisant sentiment de la malice aristophanesque dont tout simple mortel est saisi, chaque fois qu'il peut rire aux dépens des dieux haut-perchés au-dessus de sa tête.

— Ce soir, il ne nous reste plus rien de la fumée d'encens pour les seigneurs ! disait par la voix de mon père le grand iconoclaste grec. Savez-vous que le boyard furieux a criblé son chapeau de balles? Il a tiré dessus comme sur une perdrix.

Il est bien entendu que cela ne pouvait se passer qu'à l'abri des quatre murs de la chaumière, la sécurité étant assurée par la distance. Car dès qu'apparaissait une quelconque excellence en chair et en os, casquettes et galurins prenaient leur vol à toute vitesse de sur les crânes chauves et nous nous retrouvions, tous, pareils à des encensoirs. Dans l'enthousiasme du respect que nous étions tenus d'éprouver, nous ne nous adressions aux roquets jaunes de monsieur le baron, et même à ses poings, qu'en les vouvoyant: « Oh ! quel beau petit toutou vous êtes, oh ! veuillez ne pas nous mordre, s'il vous plaît ! »

Mais aujourd'hui cette collection d'œufs ne peut plus être un caprice seigneurial d'autrefois. Il résulte de notre entretien que la valeur de cette collection

s'élèverait à dix mille lei pour le moins, estimation qui fait que maman devient d'un sérieux tout simplement amer. C'est qu'elle n'a jamais vu jusqu'ici dix mille lei réunis. Aussi le prestige de monsieur le baron croît-il en rapport direct avec le nombre d'œufs. Lorsque, portant sous le bras son tableau enveloppé de papier-journal, le baron prend par le jardin pour se rendre à la station d'autobus, maman le suit longtemps du regard, et, hochant la tête:

— Que le diable l'emporte, dit-elle, faut qu'il ait longtemps couru pour les réunir, ces œufs-là !

C'est vrai, il n'y a rien à dire. Nous nous attablons pour le repas du soir, mais la visite de monsieur le baron ne nous sort pas de la tête. Tous les hobereaux qui se sont succédés dans le village nous reviennent à l'esprit. Comme s'il craignait leur retour possible, le patelin se les remémore, bien que vingt ans se soient écoulés depuis leur disparition. Papa les énumère tous, il sait où ils se trouvent, ce qu'ils font, comment ils se portent, lequel a perdu sa belle-mère et lequel a perdu sa femme. Et c'est ainsi que nous apprenons qu'un tel est « responsable » de la culture des carottes et a pris pour femme une institutrice, que tel autre est serrurier à Cluj, mais qu'il a perdu son oncle, qu'un troisième s'occupe de mégisserie, qu'un quatrième est agronome dans une ferme d'Etat, qu'un cinquième est camionneur et qu'un sixième ne fait rien, étant donné qu'il est mort.

— Dis, tu te souviens de celui qui a flanqué le Tzigane dans sa contrebasse?

A proprement parler, ce n'était pas exactement un baron, celui-là. La dernière fois, nous l'avons rencontré à Cluj sur le pont qui franchit le Someș. Il se hâtait de rentrer chez lui, au retour de la fabrique, vêtu comme il l'était d'une salopette crasseuse, toute fripée. Sous le bras il tenait un panier d'osier recouvert d'un chiffon duquel sortait le bout d'un énorme concombre. Tout le temps qu'a duré leur entretien — comme les enfants ont grandi, parce que, n'est-ce pas, ils n'ont rien d'autre à faire — papa guignait du coin de l'œil le concombre. Après quoi Sa Grandeur, passablement voûtée, s'en est allée à ses affaires tandis que papa et nous, sous l'impression de la rencontre imprévue, avons continué à parler en cheminant tout au long de la rivière:

— Qu'en dis-tu?

— Je dis que vous les avez joliment arrangés, a-t-il répondu en branlant du chef, mais sans doute n'avez-vous pas pu faire autrement.

C'est mon frère qui met un frein aux souvenirs et aux critiques adressées à l'aristocratie. Il rentre au logis en faisant un raffut du diable et réclame son dîner. Sur son visage joue une lumière telle qu'on croirait qu'il vient d'embrasses longuement une fille.

— Tu vas d'abord me dire d'où tu viens, lui dit maman d'un ton rude.

— D'où je viens? Du palais, réplique le garçon en prenant une pose qui pourrait faire croire qu'il est François-Joseph auquel l'impératrice-mère ferait des remontrances.

— Et qu'as-tu fait là, au palais?

— J'ai regardé la télévision, dans le fumoir.

— T'as vu quoi?

— Un peu de tout.

A cela se bornent les détails donnés par mon frère Jóska sur le programme de la télévision, aussi maman renonce-t-elle à son interrogatoire. Elle pose sur la table un pot de marmelade de prunes. Jóska aime ça et ma-

man, pour lui faire plaisir, met tous les matins dans son paquet une tranche de pain enduite de marmelade. Pour l'instant, je ne sais ce qui se passe en lui, mais je le vois regardant ce produit fait de fruits comme si on lui avait servi des scarabées ou qui sait quels gros cafards noirs. Je le vois humant du côté du fourneau où, pour le moment, repose l'assiette qui avait contenu les œufs. Il cligne malicieusement de l'œil et s'enquiert de la personne qui en a mangé.

— On a eu un baron en visite, dit maman.

— Et il a mangé des œufs ?! dit mon frère sur un ton à croire que chaque matin toutes sortes de barons et de princes abrités chez nous lui dérobent son omelette. Et tout naturellement Jóska pose le problème de l'égalité.

— S'il a mangé des œufs, j'en veux aussi, moi !

Maman soupire, puis casse pour lui deux œufs dans la poêle. Tout en mangeant, mon frère demande:

— Pourquoi n'avez-vous pas envoyé Son Excellence au palais pour qu'il regarde aussi la télévision? Il y avait une comédie avec des hippopotames . . .

— Sa vie est déjà une assez belle comédie, mon garçon . . . dit maman tandis qu'elle fait les couvertures.

Il est certain que dans la conscience de maman, la comédie n'est pas du tout une pièce gaie.

Je couche dans une chambre qui donne sur la rue, je dors dans un parfum de fleurs d'automne, sous la photo de mes parents au temps de leurs jeunesse. Elle est immense. Un photographe ambulant, venu d'Oradea, a fait l'agrandissement d'un cliché datant d'un demi-siècle. On peut voir dans les expositions ces tons délavés d'un gris d'ardoise, signe d'agrandissement sauvage, allant presque jusqu'à la disparition d'un malheureux instantané. Mon père, en uniforme militaire, a des sourcils touffus, dûment retouchés, maman est dotée de traits mous, angéliques; ils étaient peut-être comme ça, après tout ! Les deux visages — deux paires d'yeux irradiant le bonheur — vous mènent par la pensée au premier matin de la création. Il se peut que cette photo impressionne justement en raison de cette atmosphère idyllique; s'il nous a été donné d'être beaux à ce point, il nous faut continuer de vivre les années qui nous restent, ne serait-ce que pour le souvenir. Il n'y a pas de paradis perdus; chaque jour, nos pas en traversent. C'est une possibilité que nous offre, à bon marché, la photo de foire.

Journal du matin

Avant que je descends de mon lit et que j'entre dans la cuisine, maman a déjà fait quelque kilomètres autour de la maison, occupée de ses affaires quotidiennes. Parfois j'ai l'impression qu'elle ne s'est même pas couchée, je la vois revenir du jardin, ramenant de l'eau fraîche, avec la même et constante vivacité du visage et des mouvements. Tout ce qui s'est passé hier ne fait que continuer, et les nouvelles matinales sont là pour confirmer la chose. C'est comme si, tandis que je dormais, elle avait collectionné les nouvelles, rien que pour moi. Cette nuit le ciel est devenu serein mais, selon toute prévision, cela ne durera pas: elle a vu le soleil se lever; il avait — dit-elle — un petit voile de nuage sous le menton, comme en portent certains lorsque, brusquement, une molaire fait des siennes. Elle a vu le brouillard errant sur les champs et s'envolant, pour finir, vers Cluj. Elle a aperçu papa, ratatiné, voûté dirait-on, dans son bleu de travail, se diriger du côté de l'atelier, son destin paraissant à jamais lié à celui de ses outils. Elle a réveillé mon frère Jóska — tu dors, mon chéri, comme si tu n'avais rien à faire ! —, elle a fourré dans la poche du dormeur sa tar-

tine de pain et de marmelade — empaquetée dans du papier journal, — puis, avec quelques paroles pour rire, elle l'a envoyé transporter du sable à l'équipe des maçons. Elle a appris qu'on allait construire dans le village la première maison comportant une salle de bains. Celle d'un Tzigane auquel l'Etat a accordé un emprunt. Maman est au courant de tout. Maintenant elle raconte, en s'esclaffant, que le Tzigane proteste à cause de cette salle de bains. Bien sûr, tout le monde se paie sa tête: « Dis donc, Diblă, paraît que t'auras un château avec piano et perroquet, pas vrai? »

Le Conseil populaire tient à la réalisation rigoureuse des constructions conformément au standard établi; le Tzigane, lui, s'en tient au fait qu'il n'a pas assez d'argent. Ce qu'il lui faut, c'est un logement, pas une salle de bains. Rien à faire contre le règlement: ça sera salle de bains y compris, ou rien ! Du Conseil populaire la dispute est descendue dans la rue. Bien sûr, c'est la bourse du Tzigane qui en fait les frais.

— Ecoute voir, Diblă ! Tes mioches, ils empestent le lard fumé. C'est-y bien? Une bonne baignoire pleine d'eau chaude, y a rien d'mieux. Et toi, p'tite tête, t'aimerais pas patauger comme qui dirait un hippopotame? Et puis, si tes marmots y rentrent chez toi pleins de boue, au lieu d'te mettre en peine pour chacun séparément, tu les fourres dans l'eau tous ensemble, jusqu'au cou, et j'te les frotte l'un contre l'autre, comme des patates dans une écuelle, et ça y est ! Tandis que jusqu'à maintenant tu demandais: « Dis donc, femme, on l'lave celui-là, ou on en fabrique un autre? » Maintenant, t'as plus d'soucis ! Et puis, ta moitié, quel bonheur pour elle, qui est occupée toute la sainte journée à sortir la balle de blé de d'ssous la batteuse et que la poussière elle y bouche toutes les issues ! Ça fait qu'il y faut beaucoup d'eau. Beaucoup, Tzigane ! Rappelle-toi un peu, la dernière fois qu'tu y as flanqué une raclée, il en sortait tant d'poussière qu'on y voyait plus rien !

Dépense de salive en pure perte.

— Où c'est qu'y a pas d'sous, les paroles, ça sert à rien.

Avec son histoire, ma mère qui a terminé son bulletin d'informations, m'a donné l'envie de voir ce qui se passe dehors. Donc, mon imper sur l'épaule, je sors dans la cour et entre dans celle du voisin. János vient de se construire une maison et, juché sur le toit, il y pose les dernières tuiles. Il me salue et il me semble que ses paroles tombent mollement du ciel.

— Bonjour ! Alors, t'es venu voir tes parents?

— Autant que possible, ai-je répondu.

— T'as bien fait, approuve János.

C'est un homme de petite taille, plutôt sec, mais, profilé sur le ciel, il a l'air d'un géant qui, son chapeau à la main, fait descendre du ciel des torches de lumière et les offre, tout joyeux, à sa femme qui reste là à le regarder avec piété, les bras croisés.

— Eh ! eh ! vous allez avoir une maison neuve, dis-je, futé comme pas un, comme si eux, ils ignoraient la chose.

Pourtant, ils m'approuvent:

— Oui, une toute neuve.

La femme, qui s'appelle Kiriana, est roumaine. János, lui, est à moitié hongrois. S'accordant à ces réalités, la conversation, elle aussi, est assez mêlée.

L'ancienne maison était petite, sombre, une ficelle tenait lieu de poignée de porte et comme les murs en torchis étaient minces et de guingois, pas moyen de regarder dehors, les coudes appuyés sur le rebord de la fenêtre.

— C'était, comme qui dirait, une de ces maisons agenouillées — m'explique Kiriana, qui m'invite à voir la nouvelle pièce et la cuisine.

Je regarde cette femme: avec quelle exultation son regard va de ma personne, à moi, le visiteur, au mobilier princier de ses pièces! Et je ne puis m'empêcher d'évoquer la vieille maison, sa mère, à elle, tata Anica, et son frère Augustin, mort au front.

Kiriana sourit, mais ses yeux sont humides. Tata Anica avait l'habitude de faire des crêpes à la farine de maïs, et quand elles étaient cuites, elle les pliait si adroitement qu'on les aurait prises pour des pochettes jaunes à mettre à son veston, et puis elle m'en glissait dans les mains. Jusqu'à son dernier jour, elle a espéré que son fils rentrerait du front. Elle se réveillait au beau milieu de la nuit et tendait l'oreille aux bruits de la rue. Son souvenir demeure en moi comme la flamme minuscule d'une bougie mouvante.

Un garçonnet de six à sept ans entre dans la pièce et salue vaguement; il est si calme qu'il semble marcher sur les eaux. Sa figure — de fille plutôt — est un pastel délicat, ses yeux bruns ont la douceur de ceux de sa mère et c'est d'une voix mélodieuse qu'il amollit les mots, les arrondit légèrement. Ionică — c'est son prénom — réclame maintenant son morceau de pain. Pour toute réponse, sa mère fait valser la casquette qu'il a sur la tête, mais si adroitement que le couvre-chef fait halte non pas sur le sol, mais sur le coffre, puis elle réprimande vertement l'enfant pour son semblant de salut. Considérant que son méfait étant commis, il est désormais parfaitement inutile de se fatiguer, le garçonnet récupère sa casquette, puis se met, de son pied nu, à se gratter le tibia.

— Dis donc, m'man, qui c'est le monsieur?

Ionică se débrouille et me désigne en tant que papa de mon petit garçon. L'été dernier, mon fils Öcsi et lui se versaient l'un l'autre de la poussière sur le ventre et jouaient au moulin. Je le prends dans mes bras et je le balance à la une, à la deux et à la trois, pour qu'on devienne amis. Sa mère, en échange, me prie de lui lancer la tête contre les solives pour lui apprendre à dire bonjour comme il faut, une autre fois. Ce que je ne saurais faire, étant donné que je ne ressemble pas à Goliath, mais indiscutablement à David; et fort de l'intuition de cette réalité, Ionică me prend sous sa protection, me reconduit jusque chez nous et s'offre, si par hasard j'ai soif, à m'apporter, lui, de l'eau fraîche puisée à même la source.

Nous allumons les chandelles

Après le déjeuner, je m'installe sur le tabouret, près du fourneau, pour y fumer une cigarette. C'est un petit coin amical, chaud, qui m'accueillait déjà du temps de mon enfance. Feu mon grand-père paternel avait, lui aussi, l'habitude de s'y installer. Il lui arrivait, tandis qu'il fumait, de cracher autour du tabouret, ce qui tapait sur les nerfs de ma mère. Pour peu que je penche ma tête jusqu'à rejoindre mes genoux, je sens l'odeur de glaise de la maison. Dans les nuages de fumée qui se forment autour de moi, je distingue vaguement le visage du grand-père et je sens le piquant de son menton sur mon front. Sa barbe était une fleur blanche. C'est ainsi que la nommait le vieux, en disant qu'à la veille de sa mort, l'homme fleurit. Nous nous moquions de lui. Nous ignorions la peur, du moment que personne ne nous demandait d'être courageux devant la mort. On lui tambourinait le dos, dans notre simple joie

d'exister, et nous aimions entendre résonner ses côtes, comme s'il était un tonneau dont les années auraient bu le contenu.

Maintenant, assis sur son tabouret, je me souviens de lui et j'en ai le cœur serré. Il est présent parmi nous par son absence. Plus clairement et plus fortement même que durant sa vie; du fait qu'il est parti, il a dit quelque chose à notre sujet. Il redit son jugement aussi souvent que nous nous souvenons de lui et, victorieux, il se tient chaque fois à l'écart, comme pour nous punir d'avoir osé naguère nous rapprocher de lui, au point de tendre l'oreille à ce qui se passait au plus profond de son âme.

— Quel jour sommes-nous? demande maman.

— Samedi.

À son sourire, je sais qu'elle sait parfaitement que c'est samedi.

— Nous devrions nous souvenir de ceux qui sont morts.

Ainsi donc sa question portait sur autre chose. Sur ce qui s'est dressé depuis longtemps devant nos coutumes démodées, sur ce que j'ai totalement oublié et que maman, pour suppléer peut-être à mon indifférence, a planté au plus profond de sa mémoire. D'après son regard, c'est à moi qu'elle pense. Elle cherche, parmi les précipices, le sentier qui mène à moi. Elle respecte mes idées, ma conception du monde, même si au sujet de Dieu, de la vie éternelle et de la résurrection elle n'est pas d'accord avec moi, puisque je les nie. (Ne m'a-t-elle pas dit un jour: « Quand tu en auras besoin, tu reviendras à ton Dieu que tu as abandonné, mais qui ne t'a pas abandonné, Lui »). Elle n'approuve pas mes idées, mais elle est compréhensive, et je sais quel est le prix de cette compréhension. Ses observations à mots couverts, lors d'une controverse sans éclat, m'ont indiqué qu'elle mettait ces idées-là au compte de l'époque, pas au mien. A ses yeux, c'est une sorte d'impôt spirituel, à payer tout comme l'impôt foncier: une obligation contractuelle. (L'oncle J. a formulé comme suit cette pensée: un matérialiste, n'est-ce pas, ça touche de plus fortes payes? A côté des métiers qu'il connaît, il en place un nouveau: le jugement opposé à la tradition, la pensée dite «de service ».) Cette fois, ma mère s'efforce de m'attirer de son côté, tout en gardant la distance qui sépare nos points de vue. Voulant, comme toujours, m'éviter de la peiner en quoi que ce soit, elle dirige la conversation vers ces choses éphémères et éternelles envers lesquelles notre attachement est commun.

— Tu sais où est la tombe de ton grand-père?

Je lui réponds qu'elle est dans la partie nord du cimetière, mais qu'à sincèrement parler, je suis sûr de ne pas m'y reconnaître parmi les tombes de notre parenté, toutes identiques. Je n'ai pas assisté à l'enterrement de mon grand-père. C'est à Aïud, au collège Bethlen, que m'est parvenue la nouvelle de sa mort. Plus tard, lorsque l'école m'a rendu la liberté ou plus exactement lorsqu'à l'appel de l'époque, je l'ai quittée, j'ai oublié et ma vie d'écolier, et tout le passé. En ce temps-là, toutes mes pensées ne portaient que sur l'avenir, mais entre temps cet avenir est devenu le passé, tout comme le souvenir du grand-père.

— L'avoir oublié à ce point, ton grand-père?

Rien d'accusateur dans le ton qu'elle emploie, c'est juste un avertissement; ceux qui abandonnent leurs morts en route, comme un fardeau inutile, portent en eux le faix d'une conscience chargée, à moins que cette conscience soit assez résistante pour supporter n'importe quoi.

— Comment faire pour qu'il me pardonne? ai-je humblement demandé.

— C'est le jour des Morts aujourd'hui.

C'était donc ça ! Et je vois maman heureuse du fait que je n'aie aucune objection à lui faire. Ou plutôt du fait que, d'une certaine façon, elle a réussi à me ramener au souvenir du vieillard. Maman est l'éternelle matière qui sépare et qui unit. Il y a bien longtemps, lorsque nous nous battions, nous les gosses, à deux ou trois, elle nous séparait avec douceur et avec un calme imperturbable, elle éloignait les ongles de l'un des yeux de l'autre. Par le fait même de nous séparer, elle nous réunissait chaque fois de nouveau. D'ailleurs, elle en faisait autant pour d'innombrables parents à nous, dont les désirs s'étendaient dans toutes les directions et dont les conflits éclataient de temps en temps. Maman faisait cela tout comme si elle était assise devant un métier à tisser: là où le fil cassait, elle reliait vite les deux bouts, de ses doigts noueux.

Vers le soir, papa rentré de l'atelier s'étant soigneusement lavé les mains pleines d'huile et de poussière de charbon, nous prenons tous la route du cimetière. Maman porte une brassée de fleurs blanches, des espèces de chrysanthèmes, et mon frère tient sous son aisselle un paquet de bougies, blanches aussi. Nos paroles sont sonores et joyeuses comme si nous nous rendions à une noce. La foule moutonne du côté des deux cimetières. Sur les deux collines du village brûlent maintenant deux petites villes de bougies. Les gars s'ébattent à leur aise, les filles pouffent dans l'obscurité, les enfants serrent contre leur poitrine d'énormes citrouilles transformées en masques de carnaval. Ils poseront des chandelles allumées à l'intérieur et joueront à la tête de mort, pour faire peur aux vieilles bonnes femmes.

— Ils savent pas avec quoi ils jouent, grommelle près de moi un vieux paysan, en branlant du chef.

— Et nous, le savons-nous? ai-je demandé.

— C'est pas un jeu ça, monsieur ! dit mon interlocuteur, révolté.

Il a raison: c'est de fait, un rappel, une remémoration de ceux auxquels nous devons quelque chose de notre personnalité. Ôtez aux hommes ce droit de se souvenir et vous verrez combien il est facile de les désunir.

Le paysan me regarde pour supputer si j'ai envie ou non de poursuivre la discussion. Au fond, mes objections ne seraient que formelles; en ce qui concerne la continuité des valeurs humaines, nous sommes parfaitement d'accord, et, mieux encore, c'est grâce à cet accord que tous, nous nous trouvons ce soir ici, dans le grand jardin du Néant et du Passé, ici, parmi les signes putrides de non-être, où nous constatons à nouveau, avec une insistance cent fois décuplée, que nous vivons et que nous nous souvenons.

Intime, amicale, une lumière enveloppe le cimetière. Les nuages, dans le ciel, sont annonciateurs de neige. La terre n'a pas encore gelé, et les tombes façonnées par les bêches et les serfouettes luisent obscurément; l'odeur de terre fraîchement remuée se mêle dans l'air à celle des chrysanthèmes et des bougies.

A ce que je constate, pour le moment, tout le monde s'affaire ici. Avec les gestes que l'on fait pour planter les choux ou repiquer les semis déjà grands, les hommes sèment maintenant des enfilades de bougies. Certains font leur besogne à genoux, je les vois émietter la terre, puis la niveler de leur main nue. Ils forcent les mottes dispersées un peu partout à s'assagir, à revenir là, sur cette surface de deux ou trois mètres carrés, et à se réunir sous un même signe. De temps en temps un geste apeuré, comme si la main avait atteint, avait lissé une figure vivante, mais il s'agit plutôt, en l'occurrence, d'un souvenir de la vie: le mot se colle obstinément au fait du présent: « Bientôt, aujourd'hui ou demain, il va geler et nous n'avons pas achevé les semailles ».

Ceux qui ont terminé allument leurs chandelles: ils s'asseyent maintenant par terre, les hommes fument et à l'occasion, ils rient de bon cœur.

Derrière moi s'élève un léger bruit. Deux mains me couvrent les yeux. Puis deux bras m'enserrent et j'essaie de deviner quel est celui qui me prive de la lumière des bougies. Ce doit être une femme ou une fille, bien que mes yeux me disent que les paumes sont calleuses et dures, qu'il s'en dégage un arôme de raisin, qu'à la base des doigts se montrent de grosses nodosités, que l'articulation est courte et forte comme celles d'un apprenti-forgeron. C'est une main qui a grandi sur la pioche et la faucille, et lorsque son propriétaire éclate de rire, je sais que je ne me suis pas trompé, car à sa voix mélodieuse, je reconnais Agnes, la jeune épouse de mon cousin T.F.

On s'embrasse sur les deux joues. Le cousin me tend, comme il le ferait d'un bouquet, une bouteille de rouge, il tient absolument à ce que je sois le premier à goûter le petit vin aigrelet que l'on fait ici, dans la Vallée aux Herbes.

— Alors, trinquons ! dis-je.

— Que Dieu les ait en sa sainte garde ! répond le cousin en regardant les tombeaux avant de boire.

Ce litre de vin, véritable feu de camp, rassemble purement et simplement autour de lui tous mes parents transis de froid. A voir leurs vêtements et à songer à leurs occupations, nous formons une société assez bigarrée. On y trouve de tout: un membre de la coopérative de production, un comptable, un cordonnier, un tapissier (venu tout exprès de Tîrgu Mureș pour allumer une chandelle le jour des Morts), un viticulteur, un journalier, un vacher, une couturière, un gardien de nuit, un conducteur de tracteur, un fondeur de cloches, un menuisier, un lieutenant-major passé à la réserve et deux institutrices qui, n'étant pas du pays, n'ont pas allumé de bougies. C'est pour s'amuser un brin qu'elles sont venues, disent-elles.

Des phrases, gaies, ou sérieuses, s'envolent de tous côtés et nous sommes tous heureux, après des mois et des mois de séparation, de nous retrouver. Les gosses montent et descendent la colline en courant, leurs masques de carnaval sur la figure. Voilà que la culotte de l'un d'eux a pris feu. De terreur, il s'enfuit, tandis que les autres, courant à sa poursuite, lui crient de s'arrêter, car sa course ne fait qu'attiser le feu. Mieux vaut pour lui qu'il se roule par terre. Quand, enfin, il est livré à sa mère, il a droit à une portion double de fessée, la moitié de la raclée étant une punition, l'autre, œuvre de pompier, consistant à empêcher la culotte de brûler en entier.

L'incident étant clos, la discussion reprend de plus belle et tourne autour de ce rituel des chandelles allumées. Au fond, à quoi ça sert? Diverses opinions sont émises. Tante M., qui appartient depuis quarante ans à une vieille secte orthodoxe et qui ne mange jamais de viande de porc, y va de sa citation: « Nous vivons dans la foi et non dans la vue. Nous croyons à la résurrection et aux retrouvailles ! »

— A vos souhaits ! conclut le vacher, facétieux, parce que, selon lui, l'intervention de la tante M. ressemble à s'y méprendre à un éternuement.

Quant à lui, il serait plutôt un disciple de Lucrèce, pour lequel tout ce qui arrive à l'homme est dû à la nature. La vie se suffit à elle-même, tour à tour souveraine et victime. Donc, peu d'espoirs du côté de la résurrection et des retrouvailles, du moment qu'il n'y a pas de puissance qui s'occupe de ça.

Tante M. continue de soutenir que cette coutume nous rapproche de la résurrection. L'écoutant, j'observe l'aisance avec laquelle elle se meut parmi

ses dieux, et cette aisance me rappelle celle des Grecs de l'Antiquité. La tante cite les apôtres avec une désinvolture impressionnante et indique la date exacte — l'an et le jour — où retentiront les trompettes d'or. Pour le cordonnier, il voit dans ces coutumes plutôt une attitude morale, qui n'a rien à faire avec la réaction. A la façon dont il me regarde, j'en induis que cette phrase m'a été destinée, à moi, afin de me tranquilliser, sans doute. En échange, le tapissier se souvient que son père lui a dit: « Venez sur ma tombe, non pas pour me voir, moi, ou pour que je voie quelque chose, puisque la terre bouche ma vue, mais pour que la lumière de la chandelle éclaire vos visages ». Il a dit ça si bien, le père du tapissier, qu'il ne reste qu'à l'approuver. Ce qui intéresse le lieutenant-major de réserve, c'est de savoir si ma présence en ces lieux ne me fera pas perdre mon emploi. Le charron me prie de lui expliquer la position du gouvernement au sujet de cette réunion. A quoi le gardien de nuit déclare avec feu: « Parfaitement ! parce que nous aussi on mourra un jour et qu'on sera bien content de recevoir la visite de nos descendants. Celui qui ne respecte pas ses devanciers et ses morts, c'est un homme de rien. Et pas seulement les siens, mais ceux des autres aussi. Si t'es en ville et si tu veux savoir, dans un cortège funèbre, combien qu'y a de paysans ou de fils de paysans, t'as qu'a compter combien qu'y a de têtes découvertes. »

Les réflexions du gardien de nuit portent sur ceux qui reposent ici et il déclare que c'étaient de braves gens, qui ont mené honnêtement leur existence jusqu'au moment de la fin. Selon certains écrivains, le paysan est un être d'un égoïsme infâme. Il a lu ça quelque part, le gardien de nuit, et aussi que le paysan aime mieux ses bêtes que ses propres enfants et que, s'il hait sa mère, il hait plus encore son père, parce que, selon lui, il a toujours lors du partage à lui rendre la monnaie de sa pièce. Paraît qu'un Français célèbre a vu des paysans prendre le mort de sur son lit et le coucher dans une auge pour occuper sa place. C'est possible, après tout. « Ceux qui reposent ici y ont toujours été des exemples pour nous, et je dirais même que c'est nos livres de chevet. »

Tout ce qu'on pourrait leur reprocher, c'est de nous avoir enseigné beaucoup trop de bonnes choses. Il convient de dire que leur désir d'être des hommes dignes de ce nom a été plus fort que leur pauvreté.

En d'autres termes, ceux qui dorment en ces lieux représentent l'antithèse de la littérature bucolique et de la misère romancée. Pour nous en tenir à la métaphore du gardien de nuit, la section littéraire de l'école secondaire a bien peu ajouté à ce que j'ai appris dans ces livres-là. Je dirais qu'elle m'a ramené brusquement à la réalité. Car lorsque sous le poids des enseignements reçus dans ma famille et des conseils de bonne conduite, je me suis faufilé, l'âme ivre d'excellentes dispositions à bien faire, dans le corridor en pierre de l'école de la ville, ce qui m'a fait sortir de mes rêves et montré la réalité toute nue, c'est que mon maintien modeste a été pris pour de l'incapacité et ma tête d'enfant, rasée et pleine de bonne volonté chrétienne, pour celle d'un nigaud.

Le vin est bu. Mon cousin fourre la bouteille vide dans sa poche. C'est à peine si les chandelles ont encore la force de palpiter: autant de petites mares blanches sur la terre noire. Pareil à un maître de cérémonie qui passe calmement dans les pièces hautes, le vent met fin aux souvenirs et éteint l'une après l'autre les petites flammes qui brûlent encore, qui se souviennent encore.

-- Eh oui ! C'est comme ça ! . . . dit mon père qui se prépare au retour.

Je ne puis préciser avec qui mon père a conversé en lui-même, lorsqu'après un long silence, il a fait cette constatation. Peut-être avec quelqu'un qui disait que ce n'était pas comme ça.

Maman se met en marche la première, dans son manteau usé; elle cherche, sous ses pas, le petit sentier qui serpente à travers le cimetière, elle a des mouvements légers, souples, elle est agile et sa vigilance est toujours en éveil, comme dans leur sommeil les oiseaux du jardin. Je sens que maman ne connaît pas la résignation et qu'aux moments les plus graves elle est restée la même, qu'elle a gardé sa liberté à elle, la liberté de sauvegarder. Les tombes sont hautes, elles lui arrivent aux genoux. Je lui tends la main pour l'aider à passer par-dessus mes ancêtres serfs.

— Là ! comme ça ! dit-elle en riant et en s'accrochant à moi. Marchons ensemble dans les ténèbres, fiston, parce que, lorsque notre tour arrive, nous mourons seuls.

C'est de cette manière qu'elle a participé à notre discussion.

Hiver, tu peux venir!

Ces paroles sont criées par mon frère qui contemple avec joie son nouveau bonnet de fourrure. Maman l'apostrophe:

— L'encourage pas ! Il viendra tout seul.

Le mois de novembre s'écoule. Déjà la prune se ride sur la branche. Le matin, les champs et les jardins sont couverts de gelée blanche. L'eau de la rivière s'est prise depuis la nuit dernière. C'est de cette manière que mon voisin me communique l'arrivée de la saison froide. En échange, nous sentons, nous, que le village est purement et simplement dépouillé, comme si avec la chute des feuilles on lui avait ôté un pansement et que toutes les cicatrices, tous les « bleus » de sa nudité soient maintenant visibles. Pareille à un décor impressionniste, l'été s'en est allé en glissant quelque part, bien loin, tandis que la réalité, privée de ses éléments décoratifs, se montre maintenant avec une clarté tranchante, jusqu'au dernier cep de vigne, parfaitement froid et inamical, ce qui n'est nullement idyllique. Je vois maintenant que le poulailler du voisin est penché dangereusement et que le mur de notre maison est rongé par les eaux. Privé de ses rubans verts, le village semble s'être démembré. Les maisons se sont écartées l'une de l'autre, les côtes argileuses avancent sans cesse, jusque sous notre fenêtre, en même temps que la forêt qui, à un regard attentif, est un ramassis de tronc et de branches rabougris. Et tout cela me fait penser aux poètes épris d'atmosphère intime, aux photographes et à ceux qui se targuent de connaître le peuple. Adieu les fourrés, les bocages, qui ne sont plus nulle part dans toute la contrée; envolés les Daphnis et les Chloé, en même temps que les couronnes bucoliques de l'amour.

Ma cousine a retroussé les manches du veston de son père pour lui libérer les mains. Maman a enfilé ses bas épais, reprisés, et a mis son antique gilet fourré qui lui donne un peu d'embonpoint. Tout le monde, c'est un fait, paraît plus solide que cet été. Mon frère tient à raconter l'arrivée à l'Exploitation d'un photo-reporter qui a envoyé les vachers mettre leurs beaux costumes des jours de fête, faute de quoi il ne pouvait les prendre dans son viseur. Ce monsieur a eu des objections à faire quant à leurs vêtements d'hiver, non-réglementaires selon lui. Et puis, leur sourire n'était pas celui qu'il souhaitait, sans compter qu'il n'a pu dénicher nulle part une plate-bande fleurie le long de

laquelle il les aurait placés volontiers en enfilade. Le temps n'est guère favorable aux photographies en couleurs.

Maman est en possession de ses bottes souples, commandées à Tîrgu Mureș. Ce qu'elles peuvent reluire, sur la chaise ! Tout le temps du repas, maman les lorgne du coin de l'œil, en guise de tardifs souhaits de bienvenue. A distance, elles sont parfaites, ces bottes, avec leurs jolis talons. Nous sommes tous dans l'attente du moment où elles vont être essayées. Et voilà que, le dîner achevé, l'instant est arrivé. Nous passons, toute la famille, dans la grande chambre et après un bon nettoyage du lieu où doit se passer l'événement, papa hausse la flamme de la lampe, ce qui donne à la pièce un air de fête. La voisine, venue emprunter quelque chose, reste avec nous bien sûr et s'extasie:

— Seigneur ! mais c'est un rêve!

Par respect de ces bottes, ma mère commence par se laver les pieds dans le baquet, puis elle cherche dans l'armoire ses bas les moins gros. On frappe à la porte. C'est la tata Ilona. Donc, nous sommes sept maintenant à la répétition générale. Le plus bruyant de tous, c'est mon frère. Il s'est arrêté devant la table, et du talon de la botte il martèle les mesures d'une csardas. Tout d'abord, mon père le laisse faire, puis il lui intime de rester à l'écart et de cesser de faire l'idiot. Qu'il s'occupe plutôt de la bosse qu'il a au front; il en a pris pour son grade, encore tout récemment. Jóska se met à bouder; sa bosse, il ne lui accorde pas trop d'attention et se contente de la palper, histoire de faire quelque chose. Entre temps, maman s'est assise et, après avoir une fois de plus caressé la tige de sa botte, elle se met à l'œuvre. Et chacun de lui donner des conseils: tendre d'abord le pied, mais le remuer, ne pas le tenir raide; ne pas la tirer la botte, d'un seul coup, mais se reposer en cours de besogne . . .

Quant tout est achevé, nous prions maman de se promener devant nous. Deux pas, et la voilà qui soudain s'assied au bord du lit.

— Elles me vont pas, dit-elle épouvantée. Je peux pas m'y faire, à ces bottes-là.

Tous, nous la prions de se donner de la peine, pour qu'elle s'habitue à elles, mais la tige est étroite et la serre à la cheville; et quant à ses pieds, ils sont tellement noueux, déformés et enflés . . .

— Mon Dieu ! comment que j'y ai pas pensé! Elle me regarde en frissonnant et je sens qu'il y a des larmes derrière un sourire forcé.

Moi aussi, je les regarde, ces bottes, avec stupeur. Bien sûr, il y a longtemps que j'aurais dû les commander. Et ainsi s'achève la fête. Il va falloir chercher autre chose pour l'hiver.

Le vent frappe en plein le portillon qui crie de douleur, il casse la corde où séchait le linge et balaie toutes les feuilles de la cour. Après l'histoire des bottes, c'est le feu qui constitue maintenant notre plus grand souci. A tel point que le matin nous nous réunissons tous autour du poêle comme pour un véritable service divin. D'une poignée de cendres arrosée de pétrole et de trois fagots, maman appelle le feu à la vie. Pour l'entretenir, nous courons qui dans la cour, qui dans le jardin, qui autour de l'étable, pour ramasser brindilles et copeaux. Lorsque nous soufflons pour aviver la flamme, le poêle froid nous crache tout d'abord de la cendre à la figure et quand enfin nous entendons la voix du feu, de joie nous lui lançons tout ce qui se trouve dans la caisse, éclats de bois, vrilles de soleil, vestiges d'une ruche et pieux d'une clôture, tronçons d'une mangeoire et même un vieux chapeau de paille tout troué.

En fait, à force de chercher, nous voilà réchauffés sans avoir besoin de feu. Je pense que c'est ce qui fait dire à Jóska que, plus tard, lorsque le froid aura redoublé, il ne nous restera qu'à courir, solution beaucoup plus pratique que ce casse-tête qui a pour nom: chercher du bois à brûler.

Le poêle reçoit notre offrande avec reconnaissance. Comme une femme au sang chaud, deux ou trois mots tendres suffisent à l'allumer.

— Chacun sa part, dit maman. Assieds-toi, mon gars.

Là-dessus Kiriana, la voisine dont j'ai parlé plus haut survient, tenant en main une petite pelle.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! se lamente-t-elle de sa voix fluette, l'hiver bat son plein et le petiot a encore égaré les allumettes. Auriez-vous l'obligeance de nous prêter un peu de feu? . . .

Maman remplit de braise la petite pelle. Kiriana trouve qu'il y en a trop et veut en rendre la moitié. Maman s'y oppose, parce que de toute façon la moitié s'éteint en route, sans compter que si sa voisine veut faire des crêpes, elle a juste le temps, en se hâtant. Vite la petite femme rentre chez elle, en éventant de son tablier la pelletée de braise pour l'empêcher de s'éteindre. Très vite, on voit la fumée sortir de la cheminée de sa maison. Mon frère, debout sur le seuil de la porte, hume l'air et déclare à maman qu'indiscutablement Kiriana fait des crêpes. Il a, pour appuyer son affirmation, non seulement les sensations de son nez, mais aussi l'attitude du chien, qui cesse de folâtrer et de courir tout au long du fil de fer: il flaire et jappe, ravi. Maman constate, brièvement, que les crêpes ne sont pas faites pour les chiens. Alors, qu'il cesse d'y rêver.

Le soir venu, une fille d'une vingtaine d'années, chargée d'un tas de valises, frappe poliment à la porte et nous salue en roumain.

— *Bună seara* !

— Voyez-vous ça ! s'exclame maman, et de l'embrasser, toute joyeuse.

Au premier moment, je me dis que c'est probablement une parente éloignée que j'ignorais sous cet aspect de rosier en boutons. Loin d'être frêle, elle a cependant des mouvements gracieux et elle est bien faite. Ses yeux et ses cheveux sont noirs, sa façon de mouiller les consonnes me rappelle la forme appétissante de certaines brioches.

— C'est mon cinquième enfant, ma fille à moi ! la présente l'heureuse mère, comme si la cigogne la lui avait apportée comme ça, toute faite et bonne à marier.

— Je m'appelle Rozica — et le cinquième enfant me tend la main, en me lançant comme un sourire sous ses longs cils.

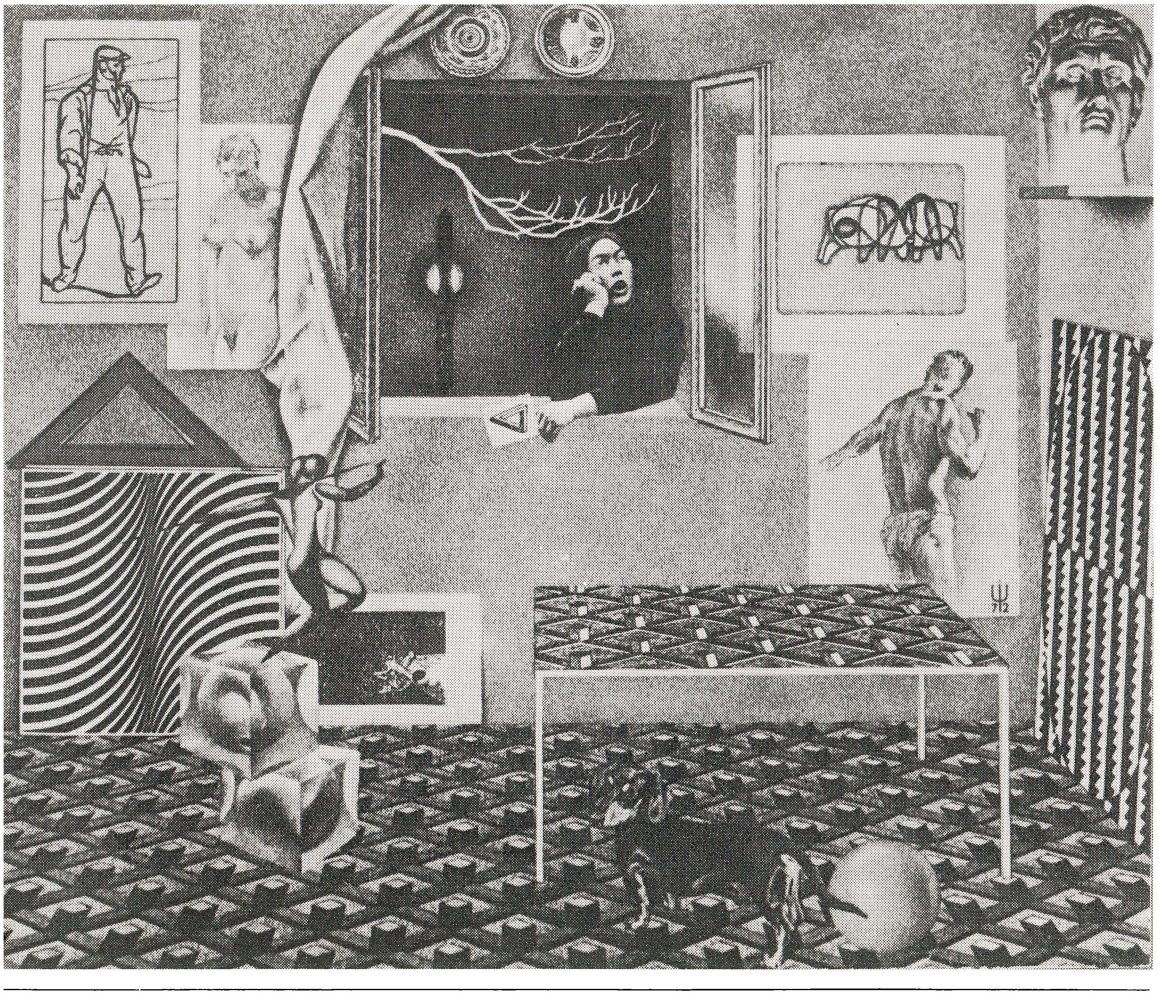
Je décline à mon tour mon nom et maman tient à faire un bref résumé de notre situation familiale; il ressort de ce rapport que je suis l'aîné de ses enfants, les autres ne pouvant être que les deuxième et troisième, et comme en ce monde il y a aussi Jóska, il est automatiquement le quatrième. Maman se plaint de ne pas avoir de fille, de sorte que Rozica est chez nous comme chez elle et, puis ajoute-t-elle, c'est une fille très laborieuse. En fait, Rozica est une institutrice roumaine venue de la ville de Gh. et qui maintenant a pris pension chez nous. Aujourd'hui, elle a un peu tardé. Son père est officier et son képi a servi à Jóska pour une photo. Sans se faire prier, Jóska la sort de derrière le dressoir. Sur cette photo, il rit, la bouche fendue jusqu'aux oreilles sous le pompeux képi et il a tout l'air d'un quidam qui à l'improviste aurait gagné la guerre mondiale.

— T'as vu? dit-il tout glorieux; c'est pas toi qu'aurais une photo avec un pareil képi.

Je lui réponds que certainement pas, faute de képi.

BERTHA MRAZEK BENKÖ: En rythme de danse

JOHANN UNTCH: Mon atelier



— Tant pis pour toi — me fait-il.

Selon lui, tout un chacun devrait avoir une photo sur laquelle il serait représenté portant sur la tête le couvre-chef de son ami. C'est un indice qui permet de vous situer. L'officier a procuré à papa de la sciure de bois. Après le dîner, près du petit poêle en tôle qui ronfle tant qu'il peut, mon père s'exclame, solennel:

— Asseyez-vous et chauffez-vous !

Souriant, satisfait, il tient sous son bras le sac de sciure en question. Papa se sent honoré de nous faire l'offrande de cette chaleur, car dans la cave creusée sous le vestibule et qui est si basse qu'on n'y peut pénétrer qu'à quatre pattes il n'y a pas de vin, et seule la puanteur des tonneaux de choucroute vous y accueille.

Donc, en guise de vin du terroir, papa nous offre maintenant la chaleur du petit poêle en tôle.

— J'ai pourtant demandé une charretée de bois, dit-il, enfin. . . une petite charretée. . .

— Et qu'est-ce qu'on t'a donné? Du hêtre ou de l'acacia?

— Du rien du tout. Bien que j'aie souligné que ce n'était pas pour moi, ni à cause du froid que c'était nécessaire.

— A cause de quoi, alors? ai-je demandé, curieux.

— Ben ! A cause de toi. Je pensais que tu allais écrire, dit papa en toussottant tout embarrassé.

— Et devant un argument pareil, ils ont quand même refusé? dis-je en feignant l'indignation.

— Ils m'ont dit comme ça, que même dans ce cas, y avait rien à faire !

— Tu auras dû inventer autre chose.

— Sauf le froid, qu'est-ce que j'aurais bien pu inventer, médite papa, puis ses yeux se mettent à briller: Et si je leur disais que quelqu'un va arriver du district et qu'il couchera chez moi et que s'il attrape froid, c'est le Conseil populaire qui écopera? . . . Hein? Je crois que l'idée n'est pas mauvaise.

Et de rire avec tant de contentement, que c'est à croire que le délégué du district a déjà pris froid et qu'il tousse à fendre l'âme tandis que le président, au garde-à-vous, en supporte les conséquences.

D'ailleurs, papa n'est pas le seul à faire preuve d'esprit inventif. Pour ne plus parler de Gy. János qui, voulant qu'on lui approuve une charretée de bois, a prétendu en avoir besoin étant donné que son fils apprend l'accordéon et qu'il doit faire des exercices, ce qui lui est impossible dans le froid, parce que ses doigts deviennent gourds. Mais l'homme n'a pas eu de chance : il s'est trouvé un fonctionnaire pour lui dire, que lui, il avait appris le violon, mais que pour ce qui est d'exercer, il ne le faisait qu'au printemps, de sorte que toute l'histoire est tombée à l'eau.

Maman m'exhorte avec des regards complices :

— Va donc en parler toi-même au président.

Je n'hésite pas longtemps et me rends au Conseil populaire qui n'est qu'à un jet de pierre de chez nous, pas loin de l'église réformée. Si je n'y rencontre pas le président, j'y trouve en échange quelques connaissances, plusieurs parents qui y sont employés, à quel titre je l'ignore. L'un d'eux me dit qu'il travaille du côté téléphonique, un autre, du côté vétérinaire, un troisième du côté de la paix et de l'ordre, puisqu'il est garde-champêtre.

Les regardant, un vieux souvenir me revient dans la mémoire. Au milieu de cette salle, il y a de cela vingt et quelques années, se trouvait

un sous-officier de gendarmerie, et sur le banc, devant lui, sept paysans. Le sous-off passait et repassait devant eux et hurlait sans s'arrêter, comme d'ailleurs hurlait alors l'Histoire elle-même. Quand il en a eu assez, il a ôté sa tunique et retroussé les manches de sa chemise. Puis, s'étant planté devant les hommes, il leur a demandé par lequel il devait commencer. Les paysans ne répondaient pas. Autant qu'il m'en souvienne, ils ne faisaient que murmurer quelque chose. C'était pour une raison semblable à la leur que je me trouvais, moi aussi, parmi eux, avec cette différence qu'on ne m'avait pas fait asseoir sur le banc, mais dans un coin à part. Le sous-off a laissé aux paysans une minute de réflexion, afin qu'ils décident eux-mêmes quel était celui qui devait étrenner le passage à tabac. C'était les faire bénéficier à sa façon de la démocratie. Finalement, l'un des paysans a pris son courage à deux mains et a dit que le mieux serait d'ajourner si possible la distribution d'horions. Sinon, oh, alors, c'était par lui qu'il faudrait commencer, compte tenu de ce que l'homme qui tremblait à l'autre bout du banc était son père, malade par-dessus le marché.

— Parfait. Alors on commencera par lui, a dit le sous-off.

L'homme, après avoir reçu une demi-douzaines de gifles, a été libre de réintégrer son domicile. Il va de soi que les autres, qui n'étaient pas malades, en ont encaissé davantage. Je les regardais partir, en proie à des états contradictoires. Par la fenêtre je les voyais s'en aller l'un après l'autre, titubant, secouant la tête, palpant leur figure et leurs oreilles, en ce nouveau changement d'époque. Quand à nous, citoyens considérés encore enfants, à ce carrefour des temps, le sous-off nous a accusés d'avoir pourchassé sa vache alors qu'il était parti, lui, dévaliser les charrettes de réfugiés.

Ma chance a été que jusqu'à ce que mon tour arrive, le sous-off s'était tellement fatigué à accomplir sa mission, que, parti le dernier, je n'ai été gratifié que de deux ou trois gifles seulement.

Sur le banc où étaient assis autrefois les paysans, le garde-champêtre, un Tzigane, contemple maintenant avec un plaisir non dissimulé sa nouvelle touloupe. En attendant l'arrivée du président, nous causons. Je lui demande en quoi consistent ses fonctions. En premier lieu, me répond-il, il lui faut, dès que le jour baisse, s'installer gentiment devant le siège de la coopérative et regarder le défilé des passants. Il va de soi qu'on lui offre souvent des cigarettes.

— Ça, c'est l'un des avantages de mon travail, l'autre c'est mon droit à la retraite.

Selon lui, l'important, au jour d'aujourd'hui, c'est de s'assurer une retraite. Un boulot qui ne vous y donne pas droit ne vaut pas la peine d'être fait.

Après avoir épuisé tout ce qui concerne son travail, il est normal qu'on en arrive au mien, c'est-à-dire à ce que j'écris. Le garde-champêtre me dit avoir écouté l'une de mes pièces à la radio, il y a assez longtemps et qu'il est sûr — à quoi bon le nier — qu'il s'agissait de Juli, notre voisine et d'un certain Roméo. Ça lui a tellement plu que je cesse de nier la paternité de la pièce en question. Puis, il me demande si je me souviens de Romică, son neveu — vous savez, bien, celui avec qui vous alliez voler des prunes dans le verger du domaine du boyard.

— Mais bien sûr — seulement, vous savez, celui de la pièce, c'est un autre Romică, pas celui-là.

Ce n'est pas pour ça qu'il m'a posé sa question, c'est pour me dire que ce Romică, c'est-à-dire son neveu, s'est payé un accordéon tout neuf, avec quarante basses. Ainsi donc, pour tout jour de fête patronymique, anniversaire ou autres occasions de réjouissance, je peux compter sur lui.

Entre temps, le président, un homme jeune, accablé de soucis, me convie aimablement à entrer dans son bureau. Lorsque je lui fais part de l'objet de ma visite, il hoche la tête avec beaucoup de bienveillance.

— Nous nous efforçons, dit-il, d'éviter tout mécontentement.

— Alors pourquoi ne donnez-vous pas aux gens le bois dont ils ont besoin?

— Comment ça? dit-il en se défendant innocemment. A qui n'en avons-nous pas donné, par exemple?

Je lui cite le cas de mon père; il ne dit rien, réfléchit, puis se penchant, confidentiel, vers moi, il me demande:

— Vous avez bien l'intention de parler de nous dans vos écrits?

— C'est fort possible, dis-je.

— Alors, on vous en donne, du bois. Une pleine charretée et passant, enthousiasmé, son bras sous le mien il ajoute: Dites du bien de nous !

— Si c'est possible, pourquoi pas? ai-je répondu avec un élan égal; je ne vais tout de même pas laisser se perdre la bonne chaleur de cette charretée de bois !

Et voilà la question réglée.

A la maison, je suis reçu comme le plus jeune fils des contes de fée, qui revient au château paternel, après avoir conquis la fille de roi et la moitié du royaume en plus. Mon père m'attend à la porte de la cour, il ne tenait plus en place, dans la maison.

— Et alors, où en sommes-nous?

— La situation est bonne, dis-je.

— Je le savais bien — dit-il en claquant la porte, tout heureux. Il suffit que tu t'en mêles, pour qu'on ait chaud.

Maintenant il me faut tout lui raconter, jusque dans les plus petits détails. Comment je l'ai emporté dans cette haute lutte, quel a été le premier mot et quel a été le dernier; il veut savoir si je n'ai rien dit qui puisse offenser le président, parce que moi, n'est-ce pas, je m'en vais, tandis qu'eux ils restent au village, c'est-à-dire sous la coupe des autorités de ressort et chacun sait que c'est sérieux, une affaire comme celle-ci, tout homme ayant de la jugeotte doit en tenir compte.

Après avoir mis au point cette question et avoir vu défiler au galop, en imagination, des charrettes pleines de bois à brûler, voilà que la porte s'ouvre et qu'entre Kiriana, tenant une assiette où sont rangées des crêpes. Elle me sert le premier, comme pour reconnaître la valeur de mon exploit.

— Je vous ai rapporté le feu que vous m'avez prêté, dit-elle en riant et elle m'exhorte à goûter ses crêpes. Dans l'assiette, il y en a cinq, autant que nous sommes.

Un berceau dans le ciel

Aujourd'hui aussi, toute une nuée de mes proches m'a rendu visite; chacun avec son destin, comme s'il portait un enfant agité dans ses bras. Lourdement appuyée sur un bâton noueux, tante M. est venue me voir, alors que la mort est sur ses talons. C'était peut-être notre dernier adieu, lorsque tout à coup le berceau rouge est passé, au plein vol, devant ma fenêtre. Il s'est montré comme ça, vers l'heure de midi, comme un poulain ailé à l'horizon du ciel nacré.

— Tiens ! Mon berceau ! ai-je crié à maman.

— Ce n'est pas le tien, dit maman. Quelqu'un l'aura emprunté parce qu'un enfant lui est né.

C'est ainsi qu'a débuté notre conversation de ce jour-là, conversation qui se proposait de disséquer l'histoire du berceau auquel le pouvoir a été donné de rappeler l'imagination du poète égarée dans l'empire des astres, ici, sur la planète, entre les mottes de terre, où ce qui fait la musique, ce ne sont pas les sphères, mais les pleurs d'enfants de paysans.

J'ai observé avant tout que le berceau rouge se rendait à destination en voyageant sur les épaules d'un homme : un paysan, de petite taille avec bonnet de fourrure et pantalons de toile bien serrés aux jambes, le portait sur ses épaules, comme si ç'avait été son propre plaisir, sa propre forme d'existence. La petite caissette rouge sautait à chaque pas. Ce mouvement d'attente impatiente d'un enfant, c'était sa façon d'exister ; et en se balançant ainsi, vide et inoccupé, après qu'il se soit avéré qu'il ne s'agissait pas d'un cheval ailé, il semblait avoir perdu son sens, comme toute chose qui n'occupe pas la place qui lui est due. Si on lui devait cependant un coup de chapeau, c'était à cause de son passé, des années où il avait servi. Maman dit que des générations entières ont envoyé au monde leur cri, à partir de lui. Et cet objet, dans lequel les hommes endorment leurs pleurs, change chez nous et de maître et de lieu, un peu à la façon du rémouleur ambulant. Un berceau ne doit jamais se reposer, ni gésir quelque part dans les greniers ou les hangars, c'est une loi. Il arrive qu'un exemplaire plus réussi devienne une véritable propriété commune. De nombreuses années s'écoulent souvent, et le nom du premier propriétaire et de celui qui l'a fabriqué se perdent dans la nuit des temps, tout comme la source des chansons populaires. Le plus grand des péchés : mettre à sécher les haricots dans le berceau.

— Abraham engendra Isaac, Isaac engendra Jacob, Jacob engendra Juda et ses frères. . . maman m'indique ainsi, avec son sérieux amusé, que ce cortège infini commence il y a bien longtemps, et elle ajoute : en échange, pourquoi Gyula n'a-t-il pas engendré un Gyuluka, et pourquoi Ferenc et Janos n'ont-ils pas engendré un Ferencke et un Jánoska, pour donner de la besogne au berceau ?

Sans doute a-t-elle franchi, par la pensée, une grande distance, car plus tard elle ajoute :

— De notre temps le souci des enfants, mon fi, ce n'était pas un souci quelconque.

Il en est ainsi depuis que le monde est monde : on ne peut quitter cette vie-ci et passer de l'autre côté, dans l'empire des ombres, sans laisser quelqu'un à sa place. Il y a des gens qui bien qu'ils aient vieilli et que leurs os, comme leurs veines, baignent dans les ténèbres, ne pensent pas à ça. En échange, la vie qui est notre seul maître et qui nous donne notre pain quotidien devrait dire : tu t'en vas, toi ? Alors, laisse un remplaçant.

Ce souci-là, nous l'avions même dans nos jeux d'enfants. Le jeu commençait, de coutume, après une noce. Lorsque les grandes personnes avaient accompli leur devoir en se mariant, la bande de gosses reprenait à son compte cette pièce étrange et pleine de mystères. On commençait par la scène la plus virile. Nous tenant étroitement embrassés à huit ou dix et titubant comme si nous étions ivres, nous occupions le milieu de la route en faisant signe aux charretiers de nous éviter, s'ils voulaient avoir la paix, tandis que le meneur de jeu, la plupart du temps un petit Tzigane authentique, grinçait sur un violon de sarments et que

le contre-bassiste frottait d'une queue de bois son ventre bien mis en évidence en marmottant à son usage une chanson à boire.

La *tzouïca*, nous la buvions dans des petits flacons de médicament ; les brioches étaient cuites dans des boîtes à cirage, on s'invitait les uns les autres en vers, et chacun avait choisi sa chacune, qui ne cessait de rabâcher, avec des lamentations authentiques au possible, l'éternelle exhortation des femmes :

— Allez, Mihály, rentre, t'es soûl.

— La ferme, t'entends ou j'cogne.

Parfois même, il cognait pour de bon. Alors la « mariée » se mettait à pleurer à chaudes larmes, en courant ça et là au bord de la rigole. Et il arrivait que, selon l'idole que le garçonnet s'était choisi, dans le monde des grandes personnes, l'épouse reçoive une bourrade, une torgnole, un bon coup derrière la tête ou bien au bas du dos, bref que les filles soient rossées comme il se doit. « Moi, j'y s'coue les puces comme l'oncle Janos ! » — « Moi, du r'vers de la main seulement, pour pas qu'elle ait des bleus. » Il y en avait aussi qui avaient une conduite exemplaire. « La femme, faut qu'elle soye aimée ; la femme elle meurt que d'une chose, l'manque d'amour. » C'est ce qu'avait dit l'une de nos idoles, le savetier enthousiaste et amoureux.

N.R. était la mariée. (Il ne faut pas que j'oublie d'aller la voir aujourd'hui.) Une créature délicate, aux cheveux châtains, aux yeux bleus. Sur le front elle avait une couronne de fleurs des champs, sur les épaules, une serviette de chanvre baptisée voile. Le marié a secoué le mûrier et a peint des souliers bleus sur ses pieds nus.

— Pour qu'ils soyent légers comme la plume et qu'y t'grattent pas l'talon !

Si nos jambes étaient courtes, le temps parcouru, par contre, était long : car on ne se contentait pas de la noce, ses suites bénies entraient aussi dans le jeu. Après des danses à n'en plus finir, la mariée de six ans et le marié de sept se retiraient avec tout le cérémonial requis dans la chambre nuptiale, c'est-à-dire là-haut, au sommet du mûrier où les jeunes époux becquetaient les petites baies en même temps que la nuée terriblement bruyante des moineaux. Le temps convenable s'étant écoulé, on hélait le marié à grands cris pour lui demander quel vin nous devions lui préparer à sa descente, du blanc ou du rouge. Parce que, selon les coutumes ancestrales, chacun avait sa signification : le vin rouge était à la gloire de la vertu de la mariée, tandis que le blanc, au contraire, communiquait au monde la triste nouvelle que la chère créature avait perdu son innocence auparavant. En bas, sous l'arbre, la joie était grande dans les deux cas, mais plus grande tout de même pour le vin blanc, parce qu'il enrichissait la pièce et lui conférait une note sombre, tragique. Dans un cas pareil, le marié devait se soûler de dépit, reconduire sa femme chez ses parents, en la tenant par la main et, arrivé là, demander :

— Alors, quoi ? Quelle épouse m'avez-vous donnée ?

Mais cette fois, la tendre mariée répondit elle-même, victorieusement :

— Du rouge! Du rouge!

— C'est vrai, Lajcsi ? demandâmes-nous, incrédules, comme nous avions vu que faisaient les grandes personnes.

— Puisqu'elle le dit, moi, j'veux bien, dit Lajcsi en sautant de l'arbre, et il ordonne qu'on lui fabrique un berceau étant donné que là-haut, il avait engendré un marmot, entre les branches du mûrier.

Alors seulement, la mariée, avec précaution descendit du haut de l'arbre, portant sous son tablier de toile, le fils de roi enveloppé dans des feuilles de

mûriers. La petite avait emprunté à sa mère peut-être ou à une femme enceinte leur expression mûre et réfléchie et s'était mise à marcher comme les canetons ou les poussins, à petits pas menus, traînants:

— J'ai des envies, dit-elle, j'veux du sucre, des noix, des groseilles. . .

Quand on en était au chapitre des envies, il y avait parfois des controverses:

— Dis donc, on avait fixé ce que tu dois vouloir?

— Oui. Tout c'que j'vois.

— Pour l'sucre et les noix, ça va; mais où c'est qu'tu vois des groseilles?

— Si j'ferme les yeux, j'les vois.

— Où ça?

— Dans l'jardin de m'sieur Edelstein.

— Faut que l'parrain il y coure et qu'il y vole une poignée d'groseilles, ordonna Lajcsi.

Entre temps, la jeune mariée avait fait neuf fois le tour du mûrier, puis s'était assise dans l'herbe en disant:

— J'sens qu'il arrive. Allez vite chercher la sage-femme!

Bien sûr, l'accoucheuse était à portée et répondait au nom de Kelemen. Celui-ci était d'humeur douce, tout à fait ce qu'il fallait pour baigner et langer le nourrisson. Entre temps, à l'aide de deux épis de maïs égrenés ou de tiges de soleil, le berceau était fabriqué. Nous y placions le Prince-Charmant-du-Mûrier, fils de roi. Le petit bout de femme le berçait et lui chantait de douces chansons tandis que nous, pareils aux bergers ravis par le Nazaréen, assis en rond, nous le regardions comme un miracle. Après, nous avons bu la liqueur des flacons de médicaments, pour que l'enfant grandisse, nous avons bu pour cette continuité qui nous fait tous venir des ténèbres vers la lumière du soleil.

— Fasse le ciel que ton lait ne tarisse pas avant l'heure.

Pour que se perpétue le nom du père — Lajcsi — nous avons baptisé l'enfant Lajos, et le doux Kelemen, qui s'entendait à tout, ayant troqué le rôle d'accoucheuse pour celui du prêtre, annonça habilement, par une prière, la fin de la cérémonie.

Cette année-là régnait une sécheresse étouffante et destructrice, les pelles résonnaient sur la terre comme autant de cloches et nos champs de maïs n'avaient pour les humecter que la sueur de nos parents. Nous, nous n'en avions cure, occupés comme nous l'étions à élever Lajos que nous avons suivi jusqu'au seuil de la vieillesse et plus loin encore, jusqu'à son enterrement. La vie, elle était comme un vieux lion qui nous laissait lui ébouriffer la crinière à notre guise et l'agacer de toutes les manières imaginables. La seule explication de sa patience était qu'un beau jour, de toutes façons, elle nous croquerait.

Ce qui d'ailleurs s'est passé.

A présent, maman fait un calcul, parce qu'il faut toujours tirer un enseignement du temps qui se passe.

— Le souci des enfants, c'était un vrai souci. Mon père Gergely Székely et ma mère, Máriskó Dezméri, dès qu'ils sortaient le soir du vestibule donnant sur la cour, rassemblaient la famille pour le dîner en criant: Sári, Máriskó, Jóska, Berta, Pista, Erzsi, Gergely, Ilona, Eszti, Zsófi, Rebeka ou comment donc qu'tu t'appelles ! Si je ne me trompe, il y en avait onze ! Mon grand-père, Mihály Székely, n'a eu, lui, que quatre enfants, mais chez mon arrière-grande-père, qui se nommait László, ils étaient douze. Le père de ton père, Mihály Sütö et sa femme, Agnes Illyés, en ont eu neuf: Kati, Máriskó, Gergely, András, Dani, Ágnes, Juliska, Anna, László, et quand ils se rendaient à la foire il fallait leur acheter

quelque chose à tous, sur les gages qu'ils touchaient comme travailleurs sur les domaines du hobereau, pas comme aujourd'hui où on se plaint de ne plus savoir quoi acheter au petit dernier ! Quant à ton arrière-grand-père qui s'appelait, lui aussi, Mihály Sütö, le révérend père Sándor Istók — que la terre lui soit légère — a noté à son propos cette poésie. Publie-la dans le journal !

Je copie la « poésie » de la chronique de la famille et la voici telle quelle:

Le paysan serf Mihály Sütö a vécu 64 ans. Sa première femme Karolina Kutas est morte jeune.

Elle a vécu 38 ans.
Sa seconde femme Rebeka Pogács est morte jeune,
Elle a vécu 37 ans.
Ils ont eu pour enfants:
Anikó, née en 1844.
András, né en 1847.
Il est mort jeune, la même année.
Laci, né en 1849.
Il est mort jeune, il avait quatre ans.
Máriskó, née en 1852.
Elle est morte jeune, à l'âge d'un an.
Laci et Máriskó sont morts la même année.
Salome, née en 1854.
Katica, née en 1856.
Máriskó, née en 1859.
Susika, née en 1863.
Debora, née en 1865.
Gyuri, né en 1868.
Gyuri est mort jeune en 1874.
Martzi, né en 1870.
Martzi est mort jeune à l'âge de six ans.
János, né en 1873.
Jànos est mort en 1874.
Gyuri, né en 1875.
Gyuri est mort en 1876.
Kati, née en 1878 et morte la même année.

Quelle espèce d'association d'idées a faite maman, à la vue du registre d'état-civil du révérend père Istók, pour qu'elle emploie le mot de « poésie »? Peut-être une prétention des temps les plus reculés, une imagination innocente qui·végète dans les couches profondes des sentiments, vision unitaire de la vie et de la poésie que l'inconstance occasionnelle de la littérature n'a pas encore réussi à dissiper. A moins qu'il ne soit question, disons, de sa propre conception artistique, de la conception sur la vie du paysan cerf Sütö Mihály, dont la troupe de quatorze membres, formée de huit morts et de six combattants vivants, est presque la seule manière de lutter contre la disparition et de suivre la route du sang, cette route qui a franchi tous les obstacles de l'histoire, à l'aide d'un seul berceau ondoyant.

Le destin à la Maître Manolé [1]) du paysan Mihály Sütö est plus sombre que celui dont fait état la ballade originale: il a emmuré, lui, deux épouses. Il lui est

[1] Héros de l'une des plus belles ballades roumaines, maître maçon qui ne peut construire l'église de Curtea de Argeş qu'en y emmurant sa femme.

arrivé, certaines années, de conduire deux de ses enfants au tombeau. En 1876 sont morts Gyuri, qui avait un an, et Martzi qui en avait six.

Seule la nature peut connaître un gaspillage forcé d'une pareille ampleur; les semences aillées des sapins se jettent ainsi, par milliers, dans les bras du vent pour que l'une d'elles au moins réussisse à se fixer dans les fentes cachées des rochers.

A en croire maman, le bataillon pédestre tout entier serait resté en vie si Szész Gyula, l'homme-à-la-seringue-dans-sa-poche, avait veillé sur lui comme cela arrive aujourd'hui. On le voit courir de maison en maison, de malade en malade, portant sur lui un tas de médicaments, et je crois significatif le fait que dans mon village d'aujourd'hui les membres de notre communauté sont les plus grands consommateurs de remèdes: ils ressentent un appétit féroce quand il est question d'avaler, même s'ils sont en bonne santé, les dragées de monsieur le docteur. De sorte que le vacher, après avoir jeté dans la crèche deux brassées de foin, s'appuie au battant de la porte et, sans se hâter, suit son traitement: il sort de sa poche, en guise de tabatière, une petite boîte de vitamines. « A quoi que c'est bon, ça? » demande le conducteur de tracteurs, chauffeur en salopette au-dehors, authentique paysan au-dedans. — « A tout ! » — « Alors, donne-moi-z-en une, à moi aussi. » Mon père possède une ordonnance que le docteur lui a faite il y a huit ou dix ans, contre ses maux de reins. Cette ordonnance-là vole actuellement de l'un à l'autre, telle un ange sauveur, dans toute la contrée. La moitié du village l'a utilisée et un message nous vient d'une troisième commune, disant qu'on va bientôt la restituer, mais pas avant de l'avoir récupérée de la ferme de Somcuța où il y a un vigneron qui a mal aux reins. Je ne sais plus qui a émis l'idée qu'en somme une pareille ordonnance-miracle ne devrait pas circuler gratuitement:

— Çui qui l'utilise a qu'à payer !

Après tout, pourquoi n'en tirerait-il pas un petit bénéfice, celui qui a eu mal aux reins le premier !?

Ramené de la sorte au présent, j'apprends que l'enfant de N.R., la petite mariée d'autrefois, vient d'échapper aux griffes de la mort, après une longue lutte, menée gratuitement, elle aussi. Jamais un baron ne s'est vu administrer jadis autant de médicaments coûteux qu'on en a donné à l'hôpital pour sauver ce frêle petit être.

Je tressaille:

— J'ignorais qu'elle eût des enfants.

— Tiens, tiens, voyez-vous ça, dit maman, et je déchiffre sur son visage des événements qui, je crois, rempliraient un roman.

Revenu à la réalité et dans le calme qui m'enveloppe, je constate qu'en somme, il n'y a là rien qui puisse m'étonner. Bien des années se sont écoulées depuis qu'on jouait dans le mûrier, avec N.R., là-haut, parmi les moineaux pépiant et que Lajcsi et elle engendraient, près du ciel, un fils de roi. De nature, je garde les souvenirs, je les porte en moi et jusqu'ici l'image de l'enfance de N.R. est restée intacte. Mais comment est-elle maintenant que, tout comme moi, hors du cercle de lumière du jeu, elle est passée par les mains de la vie, maintenant que, sans qu'on s'en aperçoive, le berceau fantastique de nos jeux s'est rempli d'ombres et qu'à la place du fils de roi pour lequel il fallait pleurer, un autre enfant, un vrai, est venu au monde et pleure de lui-même pour de bon?

— Il faut que j'aille la voir, dis-je à maman, et sur-le-champ, me voilà parti.

A peine ai-je fait trois pas que je me rends compte que mon départ n'est pas réglementaire, c'est pourquoi je reviens et lui demande:

— Tu permets que j'aille jouer un peu?

— A condition d'être rentré avant la tombée de la nuit ! dit maman, entrant dans le jeu, mais avec un rire bref, comme un soupir, sur lequel s'étend une ombre tombée du coin des yeux.

Ainsi donc, je suis parti.

J'embrasse mes amis et déjà résonne derrière moi la musique des sarments tandis que le temps revient avec nous sous la chaude neige du mûrier pleureur.

« Il y a une noce dans notre rue. . . » Ma voix fend l'amalgame du temps et brille comme une lame de couteau. Et sur la route ouverte par cette voix et par ce sentiment euphorique de jeunesse retrouvée, aucun obstacle ne peut m'arrêter. Il ne me passe pas par la tête que le monde puisse ne pas être à sa place, qu'il existe des routes qu'on ne peut parcourir et des haies par-dessus lesquelles on ne peut sauter; à ce moment-là, la mort perd tout son prestige, parce que nous la tissons en-bas comme si c'était du fil noir, et vers le soir, lorsque la faim nous prend, nous l'abandonnons là, au milieu du chemin, nous la perdons dans la poussière diurne, pareillement à la musique de sarments.

La mariée, pas plus grosse qu'un pissenlit, nous attend là-bas, parmi les touffes de groseilliers de monsieur Edelstein, parce que ce monsieur est ressuscité d'entre les morts et maintenant, après avoir beaucoup manqué lors de l'écoulement du temps, il se dirige à nouveau vers l'endroit où les voleurs pillent ses groseilles, pour prendre qui sait quel galopin sur le fait et lui promettre une raclée dont il se souviendra.

Mais peu lui chaut, à la mariée, des menaces de monsieur Edelstein. Quelle importance peut encore avoir une petite volée de coups devant la force qui la soulève à pleins bras pour que du naïf et pur moment de conte de fées elle passe à la vie de femme pour laquelle toutes les conditions sont réunies: aux pieds, ses souliers bleus de mûres, au front, la petite couronne de fleurs, sur les épaules, le voile de chanvre, quelque part, tout près, le marié nu-pieds, plus loin, le mûrier, dont il va falloir faire neuf fois le tour et en chacun de nous, la conviction bien ancrée que la vie est inaltérable.

Je pousse le portillon et la noce enfantine demeure en arrière. Peu à peu, la neige de l'oubli retombe sur elle. Dans le petit enclos de N.R., je cherche à retrouver les petits coins si sûrs et si apaisants d'autrefois; mais tout ce qui se présente maintenant, très vite, devant mes yeux a l'air d'un rassemblement d'ivrognes. Une cour aux dépendances faites à la va-comme-je-te pousse, de bouts de bois, de sarments et de baguettes et qui tiennent à peine debout, à croire qu'elles vont, dans un instant, s'étaler par terre. Le poulailler chancelle, la cuisine d'été, aveuglée, est tombée sur les genoux et il n'y a plus trace, là, de pas humains ou de l'inégalable parfum des crêpes. Trois vieux pruniers galeux, images du désespoir, cherchent leur route vers le ciel, mais la terre se dérobe sous leurs pieds tandis qu'eux, dans leurs criantes et pénibles contorsions, font de leur mieux pour se rajuster et conserver quelque chose de leur maintien majestueux et droit.

Seule la maison est neuve et bien ancrée au pied du coteau. La petite mariée est dans son lit. Elle a maigri, elle s'est fanée, le bleu de ses yeux s'est délavé sous les flots renouvelés des années. En échange, la poitrine nue, blanche comme du lait, éclate de santé et tressaute comme la voile d'un bateau. Et, pareil à un matelot courageux, un enfant, un vrai, s'y accroche des deux

mains, et tète comme s'il s'était inscrit au dernier moment à Dieu sait quel concours international. Sa mère me lance un regard hésitant, puis prenant sous l'oreiller un mouchoir propre, fraîchement repassé, elle en recouvre calmement son sein.

— Assieds-toi, dit-elle, avec une amicale timidité.

Je prends place sur le lit bas et, bien sûr, je commence par la complimenter sur le petit homme grassouillet, puis sur la maison neuve. Dans ma pensée passent les images de l'ancienne maison et celle de la petite fille fluette, souple comme un roseau.

— La maison est remise à neuf, dit-elle, mais elle ne soufle mot de la petite fille d'autrefois.

— Toi, comment ça va, qu'est-ce que tu fais? me demande-t-elle au bout d'un certain temps et, cachant un sein, elle offre l'autre au petit enfant.

— Merci pour la question.

— Vois-tu, moi... dit-elle, en me souriant tristement, je me suis partagée en deux...

— Tu aurais pu m'inviter à ta noce.

— Ce n'était pas possible.

— Pourquoi?

— Il est venu, comme ça, sans crier gare. Il n'y a pas eu de noce.

Ses mots, c'est à moi qu'ils sont adressés, mais ses regards volent loin, par-dessus moi. Je devine quelque anguille sous roche, de sorte que je ne dis plus un mot du mariage. C'est encore une habitude assez fréquente chez nous que l'enlèvement des filles vierges, ce qui n'est pas précisément une aventure qui réjouisse le cœur, comme dans les films. La tante B. n'a-t-elle pas vu le si vaillant cavalier du bal de la soirée et du jour du rapt, s'évaporer lâchement le matin? La fille, portant le fichu noir des femmes, avec, sous le bras son petit balluchon alourdi par la honte, est rentrée chez son père où l'attendaient les gifles qui conviennent à ce genre d'amusement. Après quoi, pour marier une fille marquée de la sorte, toute la parenté s'unit afin d'enjôler un époux boiteux ou faible d'esprit, car il faut que la honte soit lavée.

— Où est-il, ton homme? ai-je demandé.

— C'est ce que je me demande, soupire la jeune femme. Où peut-il bien être?

— Il t'a abandonnée?

— Nous n'étions que fiancés.

Voyant les larmes lui monter aux yeux, je n'ajoute plus rien. Les larmes coulent sur la figure du bébé et se mêlent au lait si doux de la mère. Il leur faut une alimentation variée, aux hommes, pour grandir. Plus tard arrive aussi la mère de N.R. Et tandis qu'elle secoue la neige, elle lance divers anathèmes sur les fiancés.

— Avant d'avoir la bague au doigt, l'a pas osé montrer ses crocs, çui-là, y a fallu l'alliance pour qu'il en fasse bien tranquillement à sa tête.

Dans sa sortie pleine d'amertume, la femme conteste la justification des fiançailles.

— Devant le curé, ou bien qu'il aille son chemin.

J'ose cependant émettre une autre opinion, et soutenir qu'une assez longue période est nécessaire aux gens pour mieux faire connaissance, mais, comme il va de soi, je rate la cible et mets les pieds dans le plat.

— Oui, vraiment; l'a été utile, la connaissance.

Elle aussi, la vieille, essuie ses larmes. Sa fille lui jette un regard à la fois suppliant et accusateur. Parce que ses méchantes paroles sont autant de pierres qui frappent la petite créature innocente. Avec des remords à peine dissimulés, la vieille, qui s'est rendu compte de la chose, s'affaire maintenant auprès de son brun petit-fils. Elle fait chauffer l'eau du bain, pousse les langes près du poêle, où un serpentin en papier fixé au mur flotte légèrement au souffle de l'air.

— Sois pas fâché contre moi de t'avoir reçu comme ça — me dit-elle sur un ton suppliant — et de demander à sa fille si elle n'a pas envie de manger quelque chose, elle pourrait tordre le cou à un poulet, ce soir.

Il semble maintenant qu'un certain calme, qu'un apaisement nous enveloppe.

Bien sûr, le bébé va pousser, et, le temps aidant, la honte va s'atténuer.

— J'ai vu B. János, dit la vieille plus tard, il portait un berceau à son fils, le rouge, çui d'Ignác. . .

— Moi, j'ai déjà essayé l'auge, répond la jeune femme. Le gosse y est bercé comme l'eau entre les bords. . .

— Et il y grossit comme le pain qui lève, dis-je à mon tour, pour que quelqu'un parle à la place du père. Mais je ne fais plus aucune allusion au fils de roi des branches du mûrier, et laisse la neige douce couvrir les légères retombées blanches venues des mûriers.

Journées crucifiées

. . . . . .

A l'occasion de sa fête onomastique célébrée au sein de sa famille et en présence de nombreux parents, mon père parle de ce qui n'avait pas trouvé de place dans ses pétitions. La saint-Andreï tombe le 30 novembre, mais comme c'est un jour ouvrable, nous l'avons ajournée au 2 décembre, afin d'avoir un dimanche pour le gueleton. Nous connaissons notre naturel et savons que nous nous mettons difficilement en train et que nos festins languissent et fument longuement parmi les branches de bois humides de ces si rares occasions. Avant l'heure de minuit, aucune mélodie ne semble écrite sur la figure de qui que ce soit, mais à l'aube, la personnalité de chacun de nous se tait, parce que tout ce que nous avons énoncé jusqu'alors, séparément, en prose, nous le crions tous ensemble en vers. On boit de la palinka au cumin et on chante à la gloire de tous les Andreï, présents et autres. Nous sommes solennels. En l'honneur de cet événement, Jóska, mon frère, s'est fait couper les cheveux ras et il a l'air d'un concombre frais épluché. Mon père aussi. Le barbier local n'a la main sûre que pour la tonte totale. Sur la nuque de mon père ressort à nouveau la cicatrice blanche laissée par l'éclat de shrapnell du temps de la guerre mondiale. C'est sur cette traînée blanche qu'un jour la mort l'a cherché, quelque part en Galicie. L'oncle Gergely, dont j'ai parlé au début de ce livre — les couteaux qu'on lui lance font demi-tour dans l'air et se mettent à chanter — nous raconte comment il a réussi, bien que de religion réformée, à entrer à Bucarest dans les grâces d'un prêtre orthodoxe, en compagnie duquel il a gagné un tas d'argent lors de l'Epiphanie.

Il a chanté, il a prié, il a agité l'encensoir et il se demande encore si Dieu lui pardonnera jamais cette activité masquée. L'oncle Székely, avec son destin mouvementé, rempli de dangers et d'heureux retournements de situations, est

un vivant témoignage de ce que, dans la vie, le port d'un masque est parfois une arme nécessaire, étant donné qu'il faut s'adapter aux nécessités, tout comme la pâte à son moule. Ce que Dieu va dire à Gergely? Leur dialogue, pense-t-il, sera du genre de celui-ci:

— Qu' est-ce que tu es, mon fils?

— Je suis réformé, Seigneur.

— Alors, pourquoi as-tu chanté chez les orthodoxes, mon fils?

— Pour vivre, Seigneur.

— Et pourquoi as-tu prié lors de l'Epiphanie, mon fils?

— Pour qu'on ne m'oblige pas à me baptiser, Seigneur.

— Et pourquoi as-tu agité l'encensoir, mon fils?

— Pour vivre, Seigneur.

— Alors, tu as bien fait, mon fils. L'herbe se courbe au gré du vent et demeure en vie, mon fils.

Et de prolonger « l'Amen » avec tant de fioritures comiques, que nous en rions à secouer la table du banquet. Rire qui ne s'adresse pas au sort de l'herbe, mais qui éclate à la suite de la longue litanie de tonton Jóska. Seul mon frère István s'assombrit à l'audition de la sagesse de Dieu et dit qu'un homme doit toujours et dans toutes les circonstances conserver sa dignitié. Pluie d'opinions contradictoires.

— Vois-tu, si ton père, alors, n'avait pas accepté de quitter la maison, si la hache à la main, il s'était posté sur le seuil — c'est ce que sa dignité aurait demandé. . . qu'en aurait-il tiré? demande quelqu'un.

— Des années de prison ! C'est tout ce qu'il en aurait tiré, est la réponse unanime.

— Autrement dit, il a bien fallu qu'il applique sur son visage le masque de la soumission, continue de philosopher l'oncle Joska, et, se tournant vers l'auteur de mes jours: Pas vrai, beau-frère?

Le beau-frère bafouille quelque chose, tousse et verse à la ronde une nouvelle rasade d'eau-de-vie, après quoi nous nous mettons à manger de la viande bouillie garnie de pommes de terre, du lard fumé et des saucisses. L'eau-de-vie est abandonnée au profit du vin aigrelet et la discussion s'anime à vue d'œil. Pourtant, nous en sommes toujours au sort de l'herbe. De la façon la plus inquiétante, l'oncle Jóska énumère les cas et les situations historiques où le masque de la soumission a amené richesse et bonheur, ou tout au moins, le salut. Nous sommes dans le voisinage du tombeau de Kemény Zsigmond et notre discussion semble le prolongement de ses soucis. Il est fait état de ses armes: prudence, sobriété, enthousiasme tempéré, maîtrise de soi.

— Vois-tu, beau-frère, si alors, au lieu de quitter ta maison, tu avais saisi la hache en te postant sur le seuil, que serait-il arrivé, hein? c'est toujours la même question qui est remise sur le tapis, signe que le vin fait son effet. A même question, même réponse:

— La prison.

— Tandis que comme ça, tu as récupéré ta maison.

— Récupéré.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé, quand ils t'ont intimé de ne plus faire de politique?

— Buvons ! Laisse tomber, c'est du passé, dit papa avec un geste de la main.

— Tu peux le laisser tomber, mais il est là, en toi.

Il y tient, de sorte qu'il n'en parle pas. Les souvenirs les plus douloureux sont muets; lorsqu'ils s'exprimeront, il est certain que la douleur s'en ira avec eux. Il avait l'habitude de dire: c'est le matin, on peut aller voter. A l'occasion des élections, chaque fois il se rasait et mettait une chemise propre. Il était parmi les premiers du village à signer les appels pour la paix et les protestations contre toutes les agitations belliqueuses. Il se présentait au travail volontaire, prenait part aux réunions, et avait appris un geste qu'il n'avait jamais pratiqué jusque-là: celui d'applaudir. Il avait été élu membre du comité local de l'Union Populaire Hongroise, qui, alors, remplissait un rôle important. Avec ce regard habilement coulé entre les cils et qui sait distinguer le meilleur poulain du haras, le sens pratique de la collectivité l'avait placé aux premiers rangs. Au début, il hésitait, disant que c'était à d'autres de faire cette besogne, à d'autres plus dignes que lui, plus capables de s'exprimer en public. L'instituteur, dans le style d'une noble rhétorique, soutenait en échange que ses actes lui tenaient lieu de discours. Il lui a fallu apprendre peu de vérités nouvelles. Papa n'a pu prendre part aux divers cours organisés au niveau du district et ce qu'il avait, lui, à dire, jaillissait en fait de ses mains par la voie du marteau, de la scie et de la bêche, tandis que là, au district, les gardes-champêtres et autres gardiens de l'ordre public se cassaient la tête à se demander si un métaphysicien, c'est un koulak ou un maquignon. L'été, il se levait à trois heures du matin; à quatre heures et demie déjà le moteur de six chevaux ronflait; à minuit, papa crachait la poussière de la balle de blé, se lavait les mains à l'essence et, si c'était samedi, il coupait par la colline afin de pouvoir, après le service divin du dimanche, donner son coup de main à l'Histoire, lors des réunions organisées dans le bâtiment de l'école. Lorsque le délégué du district a demandé comment il faudrait procéder à Cămăraș (où quatre-vingt-dix pour cent de la population descendent de paysans serfs) pour aiguiser la lutte de classe — autrement dit sur le dos de qui devait jouer le gourdin, dans l'intérêt du progrès — papa a été d'avis qu'il vaudrait mieux aiguiser le soc de la charrue dans l'intérêt d'un pain meilleur. Lors de la pause de midi, le délégué du secteur parlait du pope Gapon aux paysans; ceux-ci, réunis sur l'aire, mastiquaient leur lard et leur oignon; ayant noté quelque chose sur son carnet, le délégué avait dit, à la première occasion: « Que les « kiabours » quittent la salle ! » Alors, une partie des hommes avaient quitté leurs bancs et étaient rentrés chez eux. « Que se passe-t-il donc? » avait demandé maman, lorsque papa, laissant le portillon ouvert, s'était arrêté, anéanti, dans la basse-cour, le regard vide. « Ben ! rien, m'ont foutu à la porte de l'école ». Après quoi, ôtant son veston, retroussant ses manches, il s'est mis à réparer la machine à moudre les graines de pavot de la voisine.

— Pourtant, qu'est-ce que tu as ressenti alors? demande le beau-frère.

Papa verse du vin dans les verres vidés et fait un geste de la main.

— La même chose que les autres, aussi. Tout comme ceux qui sont restés alors en réunion.

— Ben moi, je suis de ceux qui sont restés, c'est vrai, dit l'oncle Feri, qui, de par ses fonctions, court chercher des cigarettes à la coopérative lorsqu'ar-

rive un délégué du district. On se sentait comme échaudés. Je suais sang et eau, mes joues étaient en feu et quand j'ai regardé mon voisin, je l'ai vu qui se tordait les mains. On se taisait et on tremblait de peur. On se disait que ça allait être notre tour, que nous aussi, on serait mis à la porte. Je savais qu'après la réunion, j'allais te rencontrer et j'en mourais de honte. Crois-moi, on restait là sur nos bancs, nous autres vieux, et on avait honte.

— Plutôt que d'avoir honte, vous auriez mieux fait d'ouvrir la bouche, parce que ce qu'ils ont commis au nom de la justice, ce n'était pas juste et ça frappait les pauvres gens, répond maman en agitant sa cuiller en bois.

— Ah! ben alors ! il n'aurait plus manqué que ça ! dit l'oncle Feri, épouvanté, farfouillant de plus belle dans la soupière où se trouvait la viande.

Quelqu'un fait allusion à certains petits souliers que l'on utilise en guise d'étalon symbolique, lorsqu'il arrive à quelqu'un de se trouver dans l'embarras. Au milieu du rire général l'oncle Feri, avec un sourire un peu forcé, prend son verre en main et porte un toast:

— En guise d'autocritique, s'exclame-t-il, vivent tous les Andreï.

— Vivent.

— Mais quand tu as vendu la batteuse, comment ça s'est passé?

C'est comme un récit de guerre: les faits doivent être racontés et reracontés; la ballade de papa se cisèle et se concentre du fait que chacun y met du sien. Au moment du récit où les choses changent de tournure, les autres interviennent, remettent une épithète omise à la place qui lui est due. Dorénavant, l'histoire est une création collective, comme une chanson de recrues.

Tout le monde le prie de la raconter à nouveau. Papa, d'un signe, indique qu'elle n'est plus intéressante, mais, enfin, pour ne faire de peine à personne, il va la redire, pour que ça serve aux écrivains. Douze paires d'yeux déchargent sur moi toute la chaleur du don de soi-même. On m'offre l'événement payé de sueur et de douleur, tout comme autrefois on me tendait un pot de miel ou une pomme essuyée au coin du tablier. Et comme papa, pudique, se tait encore, quelqu'un d'autre commence.

— Donc, il est arrivé qu'après d'innombrables requêtes, on l'appelle . . .

— Ce qu'il pouvait avoir peur ! mon Dieu ! Il pensait qu'on allait lui mettre sur le dos Dieu sait quelles autres obligations et tout le tremblement.

— Alors qu'il était déjà couvert de dettes . . .

— Donc, il s'est mis en route pour Sărmaș. Il se traînait à travers monts.

Papa corrige:

— Je ne me traînais pas, je marchais, tout simplement.

— Bon, tu marchais. Tu arrives. Me voici, camarades. Eux, ils te demandent: et alors, cette fameuse machine? où en sommes-nous, dites-donc? L'homme répond: Ça ne va pas fort. — Et en définitive, que voulez-vous? — Profiter de la nationalisation.

— Je n'ai pas voulu en profiter, je l'ai tout simplement réclamée pour moi, intervient papa.

— Gratuitement? Je ne puis la prendre que contre paiement. A combien l'avez-vous achetée? — Qui peut le savoir? J'ai mis vingt ans à la fabriquer avec toutes sortes de vieilles pièces détachées.

— Quinze ans, corrige papa.

— Quinze. Alors, signez ce papier, comme quoi c'est un don volontiers que vous faites. De bon gré et sans y être forcé par personne; ensuite, passez

à la caisse. Alors, le beau-frère se rend à la caisse comme un homme à qui, enfin, on a arraché sa dent malade. Le reste, dis-le toi-même . . .

Papa consent, parce qu'à partir de là, il lui est plus facile de poursuivre.

— J'ai reçu en main seize leï et cinquante bani. Je suis allé au marché en me demandant ce que j'allais m'acheter avec. Me voilà nez à nez avec un vieil ami. Je lui dis: j'ai mis la main sur quelques sous et je veux les dépenser. Si on allait boire un coup? J'ai demandé un litre de vin de douze leï. Et on l'a bu. Ce n'était pas beaucoup, mais assez pour m'enivrer. Au début, mon ami était un peu interloqué: quelle mouche m'avait piqué? il savait bien pourtant que jamais je n'ai invité qui que ce soit au bistrot et qu'à vrai dire on ne m'y invitait pas non plus, sachant que je n'aimais pas ça. Ç'est alors que je lui ai dit que dans cette bouteille-là il y avait le prix de quinze années de travail. Ça nous a fait rire. En fait, il n'est rien arrivé d'autre que cela: nous buvions du vin et riions.

— J'ai bien vu d'un seul coup qu'il lui était arrivé quelque chose de curieux — intervient maman — c'était comme s'il s'était remis d'une grave maladie. Et je le voyais qui recouvrait la santé à vue d'œil. Il m'a dit: dorénavant, je peux reprendre la vie à zéro. Plus tard, quand on a réemménagé chez nous, j'ai senti que ça allait mieux pour moi aussi.

Mieux?

> Les après-midi, maman noue sur sa tête un fichu blanc, pose des compresses sur son front et sur ses tempes. Ses yeux brûlent, sa figure se couvre d'ombre, sa voix est fatiguée et sans couleur. Elle travaille en silence, mais moi j'entends, du fond du jardin, le cri blanc de son voile.
> — Qu'as-tu, maman chérie?
> — Ma tête. . .
> — Tu as souvent mal à la tête?
> — Elle est assez mûre, non? pour la douleur.
> — Allons consulter un médecin.
> — Ce n'est pas la peine.
> — Pourquoi? tu veux continuer à avoir mal?
> — Je m'y suis habituée. Là, ça me passera — elle montre en riant le cimetière — là, c'est le repos, là sur la côte de la colline.
> Elle lit dans mes yeux que je m'oppose à cette pensée et, du regard, me caresse le visage. Elle veut que je m'accoutume à la grande Loi qu'elle a désormais acceptée, ou plutôt qu'elle a rangée parmi ses obligations, avec celle de préparer le dîner, d'apporter l'eau.
> — Depuis quand as-tu ce mal de tête?
> — Depuis le malheur qu'on a eu avec ce président-là. Je démontais les planches du lit et c'est alors que j'ai senti une douleur subite dans la tête. . .
> — Comment s'appelle-t-il, ce président-là !
> — Personne ne se souvient de son nom.

Pour œuvre des masses qu'elle soit, l'histoire fait cependant son entrée dans la maison des souvenirs, au bras d'une personnalité. Nous disons: l'époque d'Alexandre le Grand, de Napoléon ou de je ne sais quel Louis. De la même façon, non seulement les peuples, mais aussi les petits communautés, villages ou hameaux attribuent les différentes époques de leur histoire à des chefs d'appro-

visionnement remarquables, à des prêtres ou, pourquoi pas, à des présidents de Conseil populaire. C'est ainsi que sont nées à Cămăraș les époques de Téglás János, de Czinczér Mihály, fils de Maria, de Ion à Catrina. Chacun d'eux est resté mémorable pour l'une de ses actions. L'un a creusé un puits, l'autre a planté un saule, un troisième a tout simplement déplacé une grosse pierre sur laquelle trébuchaient toutes les vieilles. Mais la reconnaissance des hommes s'étend jusqu'à ceux qui déplacent les pierres, et ils gardent dans leur mémoire le nom du bienfaiteur.

L'époque des grandes humiliations est attribuée à un individu qui n'a pas de nom. On ignore d'où il est subitement arrivé dans le village, ni où le vent l'a mené plus loin, ni où il sévit maintenant. Par rapport à ses hauts faits, l'anonymat dont on l'a marqué est une punition assez grave.

— Raconte un peu comment ça s'est passé, quand tu as rencontré ce chauffeur-là? demande-t-on à papa.

Il ne se fait pas prier. D'une main il se gratte la nuque, puis, ô merveille ! il allume une cigarette.

— J'avais du travail à la ferme de l'Exploitation, je réparais un tracteur ou une batteuse, je ne sais plus. . . Au bord de la route, un camion était là, en panne. Tout autour, beaucoup de monde à écarquiller les yeux. Le chauffeur avait beau s'évertuer, suer, on voyait bien à cent mètres de distance qu'il n'entendait rien à la mécanique. Il tripatouillait là-dedans sans avoir la moindre idée de ce qu'il fallait faire. De loin, les hommes s'étaient mis à crier: venez donc un peu, père Andreï, voir où c'est qu'est sa maladie ! On n'aime guère se mêler des affaires des autres, aussi je me suis planté là rien que pour regarder, mais j'ai vu tout de suite de quoi il retournait: le moteur était bloqué. L'essence coulait du carburateur.

— Et cet incapable n'avait rien vu ! dit en s'esclaffant mon frère, spécialiste, lui aussi, en moteurs.

— Il n'avait rien vu ! C'est ça, justement; il n'avait rien vu ! s'exclame aussi l'oncle Feri qui, bien qu'il connaisse la fin de l'histoire, l'écoute bouche-bée, comme s'il l'entendait pour la première fois.

— Et alors? Dis, une bonne fois !

C'est tout juste si on ne lui fourre pas une trompette dans la bouche. Leurs regards le hissent sur une estrade invisible. Personne ne boit ni ne mange. L'atmosphère est comme celle du Dimanche des Rameaux. Ces regards, on dirait qu'ils couvrent de fleurs l'homme qui avait à faire un jour à la ferme et qui est parti de chez lui par la route. Nous vivons l'un de ces rares instants où la justice poétique quitte le monde des fables pour celui de la vie. Je prévois que nous allons voir à l'instant la queue touffue du renard prise dans le trou de la glace. Tout au moins, la satisfaction qui se lit sur les visages fait songer à quelque chose de ce genre. Avec son sourire victorieux, l'oncle Jóska semble avoir rajeuni en dépit de ses soixante-cinq ans. Mon frère Jóska, le benjamin, se tient les côtes à force de rire, et l'effet est tout simplement en danger d'être raté. Les autres le rabrouent:

— Tais-toi donc une bonne fois !

Et papa de dire, au milieu du silence plein de piété.

— Eh ! M'sieur, donnez-moi une clef de seize. Vous ne savez pas comment c'est, une clef de seize?

— Pour ça, faut avoir un peu de jugeotte, dit quelqu'un, en guise de sentence.

FLORIN NICULIU: Au cœur de la patrie

JENÖ SZERVATIUSZ: Ballade du Maître Manolé ▶

— Tais-toi ! Et alors, dis !

— Au lieu d'une clef de seize, il m'en donne une de vingt-quatre.

Rires sonores. Pour une bourde, c'en est une de taille.

— Où est la boîte à outils? Je vais chercher la clef moi-même.

— Il t'a suffi d'un regard, à toi, pour que la clef te saute dans la main.

Mais l'oncle Feri est tancé à son tour, parce que ce n'est pas le moment de chanter les louanges de papa et que, n'est-ce pas, on veut entendre la fin du récit, et le plus tôt sera le mieux. Au fond, tout le monde la connaît très bien, cette histoire. Je pense que le secret de cette impatience ressemble à celui qui fait que nous voyions des œuvres dramatiques des centaines de fois, sans nous rendre compte que l'auteur, caché dans la peau d'un Othello, le dénouement en poche, agit encore et encore sur nous avec la force de la surprise. La circonstance que nous revivons maintenant, même si ce n'est pas la vérité même, lui ressemble tout au moins. Et cette parcelle de ressemblance paraît déclencher en nous quelque chose comme la ruée vers l'or. Quelques personnes ne peuvent tenir en place et lèvent les bras au ciel:

— Écoute, écoute la suite !

— J'écoute.

— Je lui demande: l'allumage, vous l'avez contrôlé? Il ne sait par où commencer. Par l'accu, bien sûr. A la source !

— A tout embêtement, l'important c'est de découvrir la source ! prononce sentencieusement l'un des cousins, après quoi il me regarde afin de constater si je suis d'accord ou pas.

— Je lui dis, pour lui apprendre: il faut suivre toute la filière, c'est-à-dire: l'accu, la bobine d'allumage, le delco, les bougies, pour terminer par la chambre d'explosion. Rien à signaler à l'allumage. Voyons un peu le carburateur. Je fais couler le surplus d'essence et je lui dis de mettre en marche avec peu de gaz. Le moteur s'allume gentiment. Je n'ai plus rien à ajouter et je lui dis: monsieur, vous pouvez rouler autant qu'il vous chante. . . Alors, le malheureux, soulagé, me regarde un instant et après qu'on s'est serré la main, le voilà qui baisse la tête.

— Aurait dû l'avoir à la place de ses pieds ! décrète le beau-frère avec une sévérité de glace.

Silence. Je suis pris dans l'anneau des regards malicieux de l'assemblée. Qu'était-il arrivé, de fait? Tous sont reconnaissants envers papa d'avoir composé un final aussi moderne et de m'avoir laissé quelque chose en compte propre, pour que j'y trouve, moi, le sens voulu tandis qu'il leur laisse, à eux, le trait épique démodé, pour qu'ils jouissent pleinement du récit qui en est fait.

Et trois d'entre eux de se tourner à la fois de mon côté:

— Sais-tu qui c'était, cet homme-là? Tu n'en as pas la moindre idée? Non, le dis pas, se disent-ils l'un l'autre, très agités.

— C'est moi qui vais le dire.

— Non, plutôt Jóska !

— L'oncle Feri !

— Qu'il le dise lui-même !

— Parlez pas tous à la fois !

— Alors, Mihály ! Il sait parler mieux que les autres ! Mihály !

— Remplissez les verres ! Haussez la flamme de la lampe. Faites la lumière !

— Boucle-la, Mihály ! András, dis-le toi-même. C'est avec toi que ça s'est passé, c'est à toi de le dire !

Finalement, c'est tout de même à tonton Feri que la parole est donnée. Il joint les mains comme s'il devait dire la prière finale. Il suce sa lèvre inférieure, hausse ses sourcils clair-semés et dit en hochant la tête:

— Cet homme-là, mon garçon, c'était l'homme même qui avait chassé ton père de sa propre maison.

— Que le diable l'emporte, quelle histoire! murmure Gergely en se donnant une bonne tape sur les genoux. Ça fait la septième fois que je l'entends, ce truc-là, mais je n'aurais pas pensé que ça puisse être justement lui ! Quelle gifle, alors ! Tu lui rends un service et lui, il ne sait plus où se mettre ! A la tienne ! Il y a tout de même une justice en ce monde.

Ils rient, ils sifflent, ils font t-t-t, ils s'étonnent, et je sais que la prochaine fois il me va falloir revivre, avec eux, cette parcelle de joie, et qu'aussi souvent que nous nous trouverons réunis dans l'idée de nous amuser, ils le rediront encore et encore; je les offenserais à ne pas partager leur triomphe, à ne pas me taper les cuisses, à ne pas m'étonner en disant: ah ben ! ça alors !

Hirondelle, quand viendra l'été?

La lettre par laquelle maman m'appelle de nouveau est écrite à la hâte:

> « *Mon cher Enfant j'aurai vu ça aussi, la lumière qui s'allume chez nous c'est très beau et très bien pasqu'on a plus besoin de se donner de la peine pour voir comme c'était avec la lampe à pétrole, je pense à votre mal pour apprendre Vos leçons pauvres Enfants, maintenant je vois ce que c'est la lumière et on t'attend le Tonton Vasilică est mort et Dimanche on l'enterre viens je t'embrasse Maman* »

Je suis arrivé dans la soirée, à l'heure où l'on allume.

La lumière inondait la maison, et tous, les joues empourprées comme il convient aux jours de fête, clignaient des yeux et battaient des paupières à ma vue. Le plan d'électrification du pays se reflète dans la maison paternelle et autour d'elle, par des îlots lumineux: cinq ou six ampoules brillent dans la rue, sur les poteaux et éclairent en même temps que la neige. Dans l'appentis, une ampoule de 60 bougies crée un cercle qui embrasse la niche du chien, l'étable, la poulailler, la table sur tréteaux, le billot à casser le bois. Sous le vieil abatjour blanc de la lampe à pétrole, dans la première pièce, c'est une ampoule de 40 bougies qui brûle, tandis qu'une autre, toute pareille, pend dans la cuisine, au bout d'un fil électrique.

Mon cadeau, à moi, c'est une radio.

Maintenant, sur le buffet de la cuisine, elle chante, elle parle, elle dit les dernières nouvelles et j'ai tout simplement la sensation que c'en est fait à jamais des paisibles soirées au cours desquelles l'on égrenait des souvenirs, où l'on racontait de longues histoires ayant trait à la guerre, ou bien où l'on vivait ensemble des silences pleins de substance. Je vois brûler le feu, mais à cause de la musique *beat*, je n'entends plus la chanson des flammes. Je vois le chat sur la huche à bois, mais je n'entends plus son ronronnement. Bien sûr, c'est là une nostalgie qui ne sert à rien; peut-être qu'elle ne tourne qu'autour de moi, du fait de mes vieux souvenirs d'enfance. Quant à maman, en échange, elle n'est préoccupée, semble-t-il, que du présent, et ne se lasse pas du miracle du chauffe-eau électrique. C'est fantastique cette espèce de fil qu'on fourre dans l'eau qui,

quelques minutes plus tard, se met à bouillir, sans qu'on ait besoin de courir comme des dératés pour dénicher des fagots.

— Fiston, ça c'est une véritable merveille ! répète-t-elle en riant, sans oser encore s'approcher du récipient.

Aussi ouvre-t-elle la porte pour le cas où ça ferait explosion, ou qui sait quoi, pour qu'on puisse s'enfuir. Papa, lui, installe l'antenne; il perce l'encadrement de la fenêtre, tend le fil et le voilà radieux, il a le vent en poupe et fait à nouveau des plans.

Je le regarde et il me semble plus vieux sous la lumière crue. Sur son visage les rides se sont multipliées. Sur le mien aussi sans doute. Nous voilà maintenant hors de la paix et de l'obscurité de la vieille lampe, et nous sommes pris soudain comme d'une curieuse gaucherie: il semble que cette lumière nouvelle éclaire jusqu'à nos côtes.

Je couche dans la chambre de devant. Durant mon séjour à la maison, Rozica, l'institutrice de l'école roumaine, est allée demeurer chez des voisins. Ce soir, je laisse allumées et la lampe à pétrole et l'ampoule. Celle au chapeau de travers est là, triste, sur la table de nuit, elle palpite de temps en temps et m'envoie de l'air chaud au visage. La jeune flamme vieillit en même temps que moi et s'endort sur les feuillets d'un livre.

Elle paraît plus vivante que l'autre, qui est froide, uniforme et triomphante.

Au lever du jour, lorsque je tire les rideaux de la porte à l'apparition bleutée de l'aube, j'entends qu'on bouge dans la chambre voisine, puis ce sont des chuchotements et je vois ensuite mes vieux, assis au bord du lit. Ils regardent. C'est sans doute pour la première fois qu'ils réalisent que l'hiver frappe au carreau, ou plutôt qu'ils se rendent compte qu'une tâche nouvelle leur incombe: celle d'allumer. Papa rejette la couverture, fait trois pas jusqu'à la porte, puis, après une brève hésitation, il tourne le commutateur. Devant l'éclat de lumière, presque sonore, de l'ampoule, il baisse tout à coup la tête et cache sa figure dans ses mains. Puis il se glisse à nouveau, tout doucement dans le lit, à côté de maman. Ils sont là tous les deux, un peu penchés, leurs visages réfugiés derrière leurs mains:

— Ne regarde pas d'un seul coup, écarte d'abord tes doigts, dit papa.

— Je vois comme des étoiles, répond maman.

— Ferme les yeux.

— Même si je les ferme, je les vois.

— Ça ne fait rien. Faut bien voir quelque chose. T'as qu'à tourner du côté de la fenêtre.

Ils se tournent tous les deux du côté de la fenêtre qui, d'une certaine façon, concilie la lumière du dedans et celle du dehors. Ils restent ainsi un certain temps, puis, levant la tête comme à un signal, ils ouvrent les yeux et s'étonnent tout comme si, par erreur, ils se trouvaient Dieu sait où.

Les yeux faits à l'éclat des ampoules auquel seul mon cœur n'a jamais pu s'accommoder, je fais mon apparition à la porte et m'enquiers:

— Et alors, vous avez réussi à vous lever?

— On essaye de s'habituer, fiston, dit maman avec un rire bref, tout en ouvrant la radio:

— T'entends? celui-là, il parle en hongrois !—dit papa, s'arrêtant sur le seuil, puis il s'assied et écoute les conseils de l'agronome. D'où est-ce qu'il parle, dis?

— Mais, du studio.

— Ça doit être intéressant, Il parle de papillons.

— Non, pas de papillons, de plantes qui ont des fleurs pareilles à des papillons.

— Entendez-vous ça ! Et pourquoi ?

— Comme ça. C'est-à-dire pour nous, ce sont des émissions destinées aux villages.

— C'est comme qui dirait un réveil en fanfare ! et les yeux de papa étincellent de joie du fait qu'il a trouvé l'expression appropriée, et d'ajouter : Au régiment, ils nous chassaient du lit au son du clairon ; ceux-là, c'est à coup d'émissions pour les villages. Est-ce qu'ils vont aussi nous dire des poésies ? Comme « La poule de maman » ou quelque chose du même genre ?

— Il est encore trop tôt ; à cette heure-ci, les acteurs dorment — lui ai-je répondu.

— Et puis, l'estomac vide, ils peuvent pas réciter des vers, ajoute maman, marquant une profonde compréhension.

Après, ce sont des nouvelles concernant la production. Un speaker à voix d'airain, ému comme s'il annonçait qu'une guerre mondiale vient d'éclater ou que Dieu sait quelle personnalité a rendu l'âme, nous apprend que les gens de Mădăraș ont achevé leurs travaux de protection contre la neige et ont commencé à tresser des paniers d'osier.

— Ce qu'on en apprend, de choses, remarque papa, occupé à boire son verre de lait caillé. Après quoi il sort dans la cour, met le chien à l'attache et lorsqu'il s'en revient, l'émission est terminée. La voix d'airain nous annonce qu'elle reprendra, pour une demi-heure, à l'heure du déjeuner, puis le soir, et, certainement, demain matin à la même heure. Papa s'affaire à trouver un crayon, afin de noter les heures de programme en marge de son journal : 13 et 17 heures, puis il se tourne vers moi et me communique une idée enthousiaste, qui lui est venue subitement :

— Ces petits riens d'une demi-heure chacun, vaudrait mieux les réunir. C'est comme ta tante Roza : « je peux pas rester ma vieille, faut que je parte ». A peine si j'ai le temps de boire mon verre de lait caillé que ça y est : « notre émission a pris fin ! »

— Tu ferais mieux de mettre quelque chose sur le feu et pas faire tant de politique, dit maman qui nous fait observer que nous perdons notre temps près de l'appareil. Des soucis, on en a assez comme ça.

Et c'est ainsi qu'elle met fin à notre réunion consultative. Elle envoie mon frère quelque part et mon père ailleurs, pour des questions ménagères qui ne souffrent aucun retard ; quant à moi, elle me pardonne de ne rien faire et de me contenter de regarder le feu en me demandant quelle pensée souterraine, quelle corrélation cachée et quelle espèce de soif poussent papa à en revenir toujours à « La poule de maman », cette poésie de Petöfi, qu'il a entendu réciter un jour. A cette époque de seconde renaissance, au niveau de l'existence duquel je regarde maintenant les flammes du feu, Petöfi — en tant que notion collective, d'idéal de la culture nationale — est une source de lumière aussi mystérieuse que l'étoile du Berger dans le ciel, et cette source est présente même derrière les paupières fermées, don parvenant d'une distance, il est vrai, incommensurable ; un seul titre de poème, ou deux ou trois, dans une maison plus aisée, peuvent faire jaillir d'éclantantes lumières.

. . . . . .

Dans la lettre où elle me priait de venir à la maison, maman faisait mention de la mort de Tonton Vasilică et de son enterrement, dimanche. Avant d'entrer

dans le clos de notre voisin d'autrefois, je m'arrête un instant à la porte qui donne sur la rue. Je cherche l'angle visuel de l'enfance; à l'occident, le ciel taché de rouge et le pin dépouillé. De là, je me rappelle le défunt qui de là-haut — agrandi comme dans un jeu d'ombres et toujours plus aminci par la maladie — regardait de notre côté, à nous qui avions bâti notre maison plus bas, à gauche du chemin. Aussi souvent que je le voyais de la fenêtre de chez mes parents, il coupait du bois, réparait le toit ou bêchait le jardin: toujours les mêmes gestes et le même zèle, au rythme sans cesse ralenti, jusqu'à l'arrivée de la triste nouvelle contenue dans la lettre de maman. Et maintenant, il me semble qu'il vient de paraître, à l'horizon, debout près du pin et qu'il a jeté sa hache.

C'est tout.

Mon salut atteint le cœur de la veuve, ses larmes coulent et, d'un mouvement brusque, elle repousse toute consolation. Elle semble dire: quelle est la valeur de la parole, du moment qu'elle ne peut rien faire d'autre qu'attester ce qui est arrivé.

Elle se souvient plutôt de ce qui a été et n'est plus.

C'est ainsi que se déroule devant mes yeux le film propre à un couple mixte de la plaine, à un ménage au terme duquel, tout comme à son début, ont vibré les clochers des deux églises, la roumaine et la hongroise, sous les battements réunis de leurs quatre cloches. D'un côté, cela marquait un accord; de l'autre, la survivance d'une vieille controverse. On peut lire sur les visages une certaine perplexité: de quelle manière s'organisera le sort du défunt dans l'autre monde? Du haut du ciel, un bon Dieu double-face regardait le cercueil; d'un œil dirigé vers les Hongrois réformés il consolait la veuve; d'un regard orthodoxe, il ouvrait la voie menant à l'empire des cieux pour le fidèle qu'avait été Vasilică Moldovan. A en croire l'opinion exprimée ensuite par les gens endeuillés, le cas ne lui était pas étranger, du fait qu'il s'était présenté à maintes reprises au cours des tractations familiales. Peut-être le bon Dieu était-il présent dès le début, alors, au milieu des passions déchaînées et de la multitude de voix qui s'opposaient à ce mariage, ne pouvant comprendre pourquoi l'amour n'avait pas tenu compte de tout, selon sa nature et sa vieille habitude et n'avait pas non plus reconnu sa propre versatilité. Mais toutes ces disputes de l'amour et de l'inconstance prennent fin, de coutume, dans le lit nuptial. Le dernier mot est prononcé, non pas par les papas et les mamans, et non pas, bien souvent, par les jeunes amoureux, mais par leurs corps devenus brûlants. Après ça, arrivent les enfants qui, dans leur berceau, attendent tour à tour leur baptême. Dans nos parages, le partage, quant à l'avenir du nourrisson, se fait comme suit: les filles héritent de la religion de la mère, et, bien sûr, de sa langue, et les garçons de la religion et de la langue du père. « Il semble que, de cette façon, ce soit juste », dit l'opinion générale, se réservant d'ailleurs de soulever les mêmes objections dans d'autres cas similaires. Du coup, l'affaire commune est réglée, et le reste regarde la famille. Et peut-être aussi les formes spirituelles spontanées qui peuvent naître. Entre le voile de la mariée et le voile du deuil, les intentions subjectives de partage linguistique sont résolues au cours d'un processus objectif. Le début est bilingue, puis c'est tantôt une langue, tantôt une autre qui prédomine, pour que finalement il n'en reste qu'une, celle qu'impose la raison pratique. Le tintement des cloches continue. Le pacte conclu s'embrouille dans la mémoire du bon Dieu à deux faces, qui a d'ailleurs d'autres affaires à régler, car voici qu'une fille des environs a de nouveau été enlevée.

— Mon homme était un homme taciturne. Trop peut-être.

Il y avait dans la maison un livre de contes de Benedek Elek. Nous le lisions à haute voix tandis que tonton Vasilică coupait son tabac et le saupoudrait de sucre, tout en nous jetant un regard qui semblait exprimer son regret de ne pas pouvoir comprendre le récit. Des notions prises aux deux langues volaient à ses oreilles, il parlait l'une, il écoutait l'autre comme il l'aurait fait de la voix du vent ou de la pluie. Jánoska s'écorchait le genou et allait se plaindre à sa mère en hongrois. Celle-ci racontait tout à son mari en roumain: lui, il grondait le mioche en roumain et lui intimait de faire mieux attention une autrefois, à quoi Jánoska prenait la fuite dans la cour, où il poursuivait ses lamentations en hongrois. Il y avait pour le tourment quotidien d'autres manières de se manifester. Le prêtre hongrois arrivait par exemple à l'époque où la fille aînée devait faire sa première communion et connaître le mystère des clefs. Puis venait le prêtre roumain qui aspergeait la maison d'eau bénite, tandis que le chantre mettait l'argent dans sa poche. Après quoi reparaissaient Benedek Elek et ses contes, et tonton Vasilică se retirait à nouveau dans son mutisme. Son être continuait d'exister, prolongé qu'il était par ses enfants; il vivait par des signalements frappants et ineffaçables, il vivait dans la langue aux accents obstinés et singuliers. De même que les voyelles hongroises ne peuvent se glisser dans une autre langue, le défunt ne pouvait pas prononcer l'*a* et le *ö* hongrois. Aussi souvent que nous essayions de l'attirer dans un jeu de mots, il se retirait dernière la ligne de défense de sa propre langue. Accompagnant ses paroles d'une chiquenaude, il nous disait: « Vous voulez vous moquer de moi, polissons ! »

Le mot mal prononcé pouvait le rendre ridicule: le comique de la situation et le sourire indulgent de son auditoire lui auraient causé un sentiment de gêne, tout comme un langage correct lui donnait une impression de force, de sûreté familière. Il se peut qu'il ait parfois médité sur de pareils problèmes, car il m'a dit une fois: « Mon garçon, la langue, c'est comme la femme. Si elle n'est pas aimée, elle se fane. »

La veuve me tire les vers du nez pour en savoir plus long sur moi. Pour ma part, je ne la questionne pas. Je sais qu'elle est en deuil. Mais un instant plus tard, elle me sourit et me prie de ne pas oublier de venir la voir à Noël.

Et puisque je suis en route, je pense rendre visite à mon cousin F.D. qui habite à l'autre bout du village. Chez lui, la situation est inverse, c'est-à-dire que c'est sa femme, ma belle-sœur au rire contagieux, qui est Roumaine.

Je traverse le fragile tapis de neige jeté sur les champs et je grimpe en haut du coteau, devant lequel l'horizon s'élargit et où l'on peut compter les maisons.

F.D. habite une maison de torchis, basse, telle que j'en ai vu chez les Arabes (je croyais qu'il s'agissait d'un style national, alors que ce n'était qu'une affaire de sous). Une clôture qui m'arrive aux genoux, une véranda, une niche à chien grande comme une cage, le cochon attaché à un pieu, quelques poules et au milieu, chaussé de sandales et en chemise avec son aspect d'échalas, maigre comme un clou, le cousin casse des branchages pour le feu. Le tas de brindilles entre les mains, il manifeste son étonnement.

— Ça alors, non mais !

On s'embrasse, il me tape dans le dos, il m'amène chez lui en même temps que ses fagots. Par la porte ouverte, tout comme la vapeur lorsqu'on soulève le couvercle d'une marmite, jaillit la puanteur d'une ribambelle de marmots. Même les yeux fermés, mes narines sauraient me dire ce qu'il y a sur le fourneau,

ce qu'il y a sur la table ou ce qu'il y a sous le lit. Dans la marmite bouillent les haricots, sur la table se trouve de l'oignon haché et sous le lit, c'est sans doute la chatte qui se sera oubliée. La femme n'est nulle part. Je ne la vois pas.

J'ôte mon paletot et m'assieds au bout du lit qui gémit et menace de s'écrouler sous moi, bien que je ne sois pas bien lourd. On allume chacun une cigarette, on tire une bouffée, je compte les enfants des yeux et constate qu'il sont quatre pour l'instant, à me regarder comme si j'étais descendu par la cheminée:

— Et alors, comment ça va? ai-je demandé.

— Comme tu le vois.

— Où est Maria?

— Ben, elle est partie, me dit le cousin avec une gêne évidente, elle m'a abandonné.

— Mais qu'est-ce qui est arrivé?

Il fait un geste de la main. Qui donc pourrait énumérer les choses qui sont arrivées? Leur hectare de terre a été englobé dans la ferme collective. Lui, il n'a pas voulu rester là et il est devenu mineur dans la Vallée du Jiu, où il n'a pas pris racine non plus. Il est rentré chez lui, mais à la ferme, on n'aime guère ceux qui sont tantôt ci, tantôt là, de sorte qu'il est reparti, à l'aventure. Sa femme était parfois avec lui, parfois seule. Ne supportant pas cette vie désordonnée, elle avait supplié, pleuré, crié, réclamé un peu de continuité. Mais D., avec sa nature violente, n'était pas en état de s'établir quelque part pour de bon, et surtout, de supporter ce qui, selon lui, était injuste. C'est à l'occasion d'un bal du samedi soir que les divergences se sont fait jour.

— L'adjudant, il m'a mené en haut, dans le bureau du Conseil, et il a ordonné à ma femme qui venait derrière en pleurant, de rester de l'autre côté de la porte. Il a tiré les rideaux, puis il m'a flanqué cinq ou six paires de gifles.

— Et toi, tu n'as rien dit?

— J'y ai dit que j'étais pas d'accord. Lui, il m'a dit que mon opinion l'intéressait pas, et que ce qui comptait pour lui, c'était que l'affaire reste entre nous et que si je racontais la chose, je pourrais bien recevoir un supplément de beignes. Bien sûr, je lui ai promis de me taire. A la porte, il m'a crié de me peigner, pour pas qu'on s'imagine qu'il m'avait tarabusté. Maria m'a questionné, bien sûr. J'ui ai dit: ben ! on a un peu bavardé tous les deux. Bien sûr qu'elle a vu les traces sur ma figure et elle a recommencé à pleurer.

— Mais pourquoi n'as-tu pas fait une réclamation?

— Parce que j'avais promis de le dire à personne.

— Tu aurais tout de même pu.

— Je commençais à y songer, mais j'ai été mis en prison.

Il en rit comme d'une bonne blague.

— Combien de temps y es-tu resté?

— Euh . . . quelques mois . . . Pour une moitié de sac de farine . . . Ma femme est restée seule une fois de plus. Ça fait qu'elle en a eu assez de ce genre de vie et qu'elle est retournée chez ses parents. Elle ramène un des gosses, elle en reprend un autre, on fait ce qu'on peut.

Entre temps, les mioches se sont familiarisés et les quatre paires de sourcils froncées se sont remises, une à une à leur place; nous voilà bavardant, en hongrois avec celui-ci, en roumain avec celui-là, car leurs connaissances linguistiques se sont formées selon qu'ils se sont trouvés à l'ombre de l'un ou de l'autre de leurs parents.

Un peu égayé, le père les caractérise:

— Celui qui pleurniche là, dans le coin, parle plutôt la langue de sa mère. Il était tout petit quand je suis parti travailler à la mine, je me suis guère occupé de lui. L'autre, là, qui fourre ses doigts dans son nez, semble être le plus intelligent, il parle parfaitement les deux langues. Il devrait devenir professeur, car il aurait fallu le voir, quand on vivait encore en paix à la maison, tourner la tête tantôt du côté de sa mère, tantôt du mien, comme le tournesol, quand il y a deux soleils dans le ciel. Allons! Dis-donc quelque chose à monsieur l'écrivain, te gêne pas !

— Bou-ouh ! me fait le gosse en prenant la porte en vitesse.

— Maintenant, il ne veut pas, dit D. qui suivant l'enfant des yeux, il se rend compte qu'il a affaire à quelqu'un de plus intelligent que lui.

— Et celui-là, aux yeux bleus? dis-je en me tournant vers le troisième; comme je le prends dans mes bras, il se met à gigoter de telle manière que je le laisse retomber sur le lit.

— Espèce de bouc ! lui crie son père. Pourquoi lui donnes-tu des coups de pied dans le ventre, au camarade? Puis, s'adressant à moi: Celui-là, faudrait qu'il devienne rabbin, parce que depuis que sa mère est partie, il ne cesse pas de ronchonner.

— Elle n'a pas bien fait de partir, lui dis-je, que crois-tu qu'on puisse faire pour la ramener?

— On trouvera bien quelque chose.

Pour l'instant, il cherche à éviter ce sujet. Il ne me reste qu'à tourner autour du pot, avec soin, sans rien casser. Achever, si possible, cette rencontre, sans trop causer de blessures.

Ce n'est guère facile, car, finalement le plus petit des enfants se met à pleurer: il veut voir sa maman.

.....

Achetez du temps

Ce matin-là, on a eu beaucoup de mal — il nous a fallu plus d'une demi-heure pour allumer le feu et pour faire bouillir la *mămăliga*[1]. Non pas que nous ayons manqué de souffle pour attiser la flamme, mais il y a eu un malheureux chicot noueux que nous n'arrivions pas à fendre. Ici, le temps, cette matière onéreuse dont est faite notre vie, est mis en circulation non emballé et il ne coûte pas cher. Ce qui, à dix kilomètres plus loin, à Sărmașul, petit bourg industrialisé, est fait en quelques minutes, nous demande à nous, des heures. Par exemple: la préparation du petit déjeuner ou les achats quotidiens.

Il ne suffit de songer que d'ici le jour où sera terminé le nouveau magasin, il nous faut faire, à pied bien souvent, dix bons kilomètres pour acheter une malheureuse petite boîte de punaises.

J'entends dire mille fois par jour: « je suis pressé !»

— Tu vas où? Et surtout, ça te rapporte combien? s'exclame invariablement l'ex-petit artisan.

Mis à part ce que l'on appelle les travaux modernes, qui occupent un cinquième de la population adulte, la hâte — c'est-à-dire le temps — n'a que rarement affaire ici à la valeur matérielle qui découle de lui.

Regardons un peu autour de nous.

Lorsque les travaux d'été et d'automne, aujourd'hui en grande partie mécanisés, prennent fin et qu'il ne peut plus être ouvrier agricole, mon frère regarde

[1] bouillie de semoule de maïs, assez semblable à la polenta des Italiens.

les montagnes et attend les chasseurs qui engagent des rabatteurs. C'est ainsi que ce matin, portant en bandoulière la gibecière d'un médecin-chef, il est parti chasser le lièvre. Après avoir parcouru cinquante kilomètres, il est rentré le soir à la maison totalement enroué à force d'avoir crié.

— Dis voir, combien t'a-t-il donné pour ça? lui demande maman.

— Cinq lei et un tas de cartouches vides.

Ces tubes aux diverses couleurs sont jolis à voir. Jóska s'en réjouit comme s'il était rabatteur en Ouganda et ne permet pas que nous prenions en dérision son gain d'une journée. A y bien réfléchir, il a raison. C'est toujours ça de gagné. Et ça s'ajoute à la retraite de maman. Sans oublier l'enchantement de la chasse proprement dite. Il est vrai que son gros orteil a tendance à sortir de son godillot et que le gnaf demandera plus de cinq lei. Papa, en échange, résout le problème à sa manière et pour une question de dix lei, traverse à pied trois villages afin de se rendre chez l'un de nos parents qui est cordonnier. Quinze kilomètres, est-ce que ça compte? Je me souviens que du temps où il avait un vélo et n'était pas encore malade, il ne craignait pas de pédaler jusqu'à Cluj pour en rapporter du bleu pour la lessive. Rien que cent kilomètres, aller et retour. Alors qu'il était un vieux soldat, en 1943, il a fait, étant en permission, soixante-dix kilomètres à pied, depuis Turda, pour venir nous voir. Il a déjeuné avec nous, a réparé le tuyau du poêle et s'en est retourné par la pluie. Pareil à la tortue marine qui, où qu'elle se trouve, sait toujours où est la mer.

Comparées aux courses de grand fond de papa, celles de mon frère Jóska, bien que quotidiennes, sont loin de constituer des records. Maman lui dit:

— Va-t-en vite voir si ton oncle Gergely n'a pas besoin de viande de veau !

Jóska prend sa casquette et se perd, tout en sifflant, dans le brouillard.

Il n'a que quatre kilomètres à faire. Vers midi, il rentre: en échange il ne siffle plus et il est à bout de forces. Comptez qu'il a parcouru huit kilomètres comportant de nombreuses côtes.

— Dis voir un peu où que t'as encore vagabondé? lui demande maman.

Et c'est ainsi que nous apprenons que quelqu'un l'a prié, puisqu'il se rendait par là, de faire une petite traite en plus, de l'autre côté du coteau, pas plus loin que le lac et d'y remettre un hameçon à un pêcheur. Comme si ça comptait, ce supplément de trois kilomètres . . .

— Alors, il en veut, de la viande?

— Bien sûr qu'il en veut, mais il demande qui c'est qui la vend.

— Est-ce que je t'ai pas dit que c'était lon Ispas?

— Non, il en a pas été question, répond effrontément le garçon.

— Alors, aie la bonté de prendre ta casquette, et d'aller le lui dire.

Tandis que Jóska remet ça pour réparer sa faute, s'engageant à une nouvelle course d'une demi-journée, je me plonge dans la lecture du livre d'un savant bien connu, qui me renseigne sur les liens curieux du rêve et de la vie, du rêve et du temps, tout comme s'il avait prêté l'oreille à mes propres méditations. Il a donné à ses notes la forme d'un journal et décrit, entre autres, une journée typique de sa vie, édifiante pour le rythme du siècle. C'est ainsi que j'apprends qu'il se lève avec le jour, et se couche à dix heures du soir; sa journée est réglée comme du papier à musique: c'est un air de jazz avec des pauses d'un soupir.

Nous voici en petite société: le garçon de bureau du Conseil populaire, un garde-champêtre et papa, auxquels je présents les faits. Ils sont médusés. Jamais, même en rêve, ils n'ont pu s'imaginer que les savants puissent se lever à l'aube, tout comme les tâcherons. En échange, une certaine inquiétude se lit

sur leurs visages. Est-ce ce mode de vie morcelé en minutes, en quarts d'heure pendant lesquels nous fêtons notre anniversaire, etc. ne menace pas de nous assujettir, nous aussi, comme il l'a fait pour une bonne partie de l'humanité?

— Ton père aussi pourrait écrire quelque chose de pareil, dit maman, je crois même que ce serait plus intéressant.

— Pourquoi ne ferions-nous pas une comparaison? ai-je proposé. Voyons un peu ce que dirait le savant !

LE SAVANT: Le réveil sonne à quatre heures et demie du matin. Etat de demi-conscience. Conversation de trente minutes (au sujet de la *caciphylaxis)* entre mon moi conscient et mon moi inconscient.

PAPA: Je n'ai pas besoin de réveil. A l'aube, je sens le froid dans mon dos. Conversation entre mon moi conscient et mon moi inconscient sur la différence entre les copeaux secs ou humides. Nous manquons de combustible.

LE SAVANT: A cinq heures, je saute du lit. Extension respiratoire, génuflexions, quelque légers pédalages sur bicyclette fixe. Je me rase, prends un bain froid comme la glace, me prépare, dans la cuisine, à prendre mon petit déjeuner.

PAPA: Moi aussi, je saute du lit à cinq heures. Gymnastique: J'apporte un seau d'eau fraîche du fond du jardin. Je glisse, tombe sur le ventre. Me relever équivaut à une génuflexion, avec extension thoracique (c'est quoi, une extension?). J'allume le feu, je bois un verre de lait caillé.

LE SAVANT: Six heures. Je traverse en trébuchant la rue où la neige s'est amoncelée, je sors la voiture du garage, puis me rends à l'Institut. Brusquement, il me revient en mémoire que c'est mon anniversaire aujourd'hui; j'ai cinquante-six ans.

PAPA: Moi aussi je trébuche sur la neige amoncelée, et j'arrive au bout du village dans l'espoir d'y trouver l'un des chauffeurs: peut-être y en a-t-il un qui se rend à la ville. Je voudrais lui demander de me rapporter de la sciure de bois pour le feu. Il y en a pas un qui y aille. Ça fait trois semaines aujourd'hui que je cherche une occasion, mais il ne se trouve jamais personne pour aller dans la direction qui me conviendrait tant soit peu.

LE SAVANT: Six heures vingt. Conversation de deux minutes (la politique, le temps qu'il fait) avec le gardien de nuit dans la loge du concierge. J'entre dans mon cabinet de travail. J'allume ma première pipe. Six heures trente. Dictée au magnétophone du livre que je prépare.

PAPA: A cette heure-là, je déniche enfin un autre chauffeur. Cette fois-ci je suis rempli de joie. Il y va ! Je lui demande s'il peut m'emmener. Il me répond que oui, bien sûr, mais pour rapporter de la sciure, pas moyen, vu qu'au retour il transporte de la marchandise. Dans ce cas, partir avec lui n'a aucun sens, puisque c'est pour la sciure que j'y vais ! Un troisième chauffeur, MISTER Jani, est d'accord pour m'emmener et pour me ramener, sciure y compris. Paraît que c'est pour moi un jour faste. Je cours chez nous me préparer au voyage. Bref entretien de deux minutes avec ma femme sur la politique et, en général, sur nos perspectives économiques. Il paraît — selon les bruits qui circulent ce matin dans le village—que notre vice-président, G.G., va être débarqué. On dit qu'il aurait jeté les yeux sur la femme de M., et que ledit M. lui aurait appliqué quatre coups de gourdin: compte tenu de l'importance de G.G., celui-ci aurait demandé deux mille lei de dédommagement. En échange, les autorités locales ont infligé une amende de cent lei seulement à l'auteur des coups; et cet argent, M. ne l'a pas remis à G.G., mais à l'Etat. Tout ça ne peut que contribuer à dégrader la situation de G.G., d'autant plus que celui-ci se plaint, à cor et à cri, d'avoir été roué de coups au profit de l'Etat; s'il avait su, dit-il, quelle histoire allait résulter

de cette aventure, il aurait pris la fuite au lieu de se laisser faire. — Sur le plan économique: une de nos colonies d'abeilles est morte.

LE SAVANT: Huit heures et demie. Je reçois le chef du secrétariat pour discuter des affaires de la journée. Organiser le voyage à travers l'Europe, libeller les chèques nécessaires à la réparation de la voiture et au paiement des frais scolaires des enfants.

PAPA: Moi aussi je discute avec ma femme des affaires du jour: nettoyer l'étable pour y emmagasiner la sciure de bois, organiser un voyage à Luduş et à Band, où il paraît que l'on peut acheter des vieilles ruches. Emission de chèques: trois lei pour l'achat de levure et dix pour l'achat de pruneaux.

LE SAVANT: Neuf heures trente. Inspection des laboratoires. C'est, pour moi, la partie la plus importante de la journée. Avec mes assistants, je passe en revue les résultats des expériences.

PAPA: *Mister* Jani klaxonne. On part pour la sciure. A cause du comptable je n'ai pas de place devant, à la douce chaleur du moteur. Je me hisse en haut, par-dessus les sacs. C'est là que je retrouve mes assistants: la femme de B. Mihály qui va s'acheter du pain et le Tzigane contrebassiste qui, à l'approche des fêtes, a besoin de colophane. Il fait froid. Je me pelotonne tant que je peux, je souffle dans mes mains. Sûrement je serai gelé avant d'arriver à destination. Chaque fois que je voyage, ça me rappelle mon accident. J'apportais alors aux enfants, internes à Cluj, des chemises propres, du fromage frais, et un pot de marmelade de prunes. Sur la côte du Feleac, la voiture a fait un tête à queue. Moi, la remorque m'a projeté, en même temps que les tonneaux vides, dans un champ labouré. Je suis resté là, sur le dos, un bon bout de temps, les côtes écrabouillées, mais me demandant sans cesse où pouvait bien être le pot de marmelade. La mort, quand elle est près de l'homme, perd de son importance.

LE SAVANT: Midi et demie. Après le déjeuner, nu jusqu'à ceinture, je prends un bain de soleil. J'ai soin cependant de m'envelopper le reste du corps dans une couverture électrique, car le froid mord encore à belles dents.

PAPA: Arrivé à la ville, je me rends chez la personne qui m'a promis de la sciure. Elle n'est pas là et j'attends devant la porte. Pour passer profitablement le temps, je fais dans ma tête l'esquisse d'une nouvelle invention. Je pars du fait que chaque fois que je traîne dans la maison le panier ou le sac de sciure, ma femme constate que je salis tout. Je me dis que le cylindre intérieur devrait être mobile. Je n'aurais, par conséquent, qu'à le remplir de sciure dans l'étable et à envoyer promener le panier. Je me réjouis tellement à cette idée que j'en oublie le froid et cesse de le sentir.

(Le garçon de bureau du Conseil et le garde-champêtre s'intéressent à la couverture électrique; est-ce que, par hasard, on ne peut pas s'électrocuter avec?... Je leur explique comme je peux l'essence de la couverture enchantée.)

LE SAVANT: Après une pause d'une demi-heure pour déjeuner, je retourne à mon cabinet; je lis, je feuillette le texte que j'ai dicté au magnétophone et qui, entre temps, a été tapé à la machine. Puis je monte dans ma voiture, je rentre chez moi, quelques mouvements de gymnastique; dîner, éducation des enfants. Ma femme apporte ensuite les gâteaux, après quoi je me mets au lit, passe quelques instants en compagnie d'un roman puis j'éteins — et le lendemain, tout recommence. Jusqu'à la mort.

PAPA: Ma connaissance téléphone à une autre connaissance. Celle-ci, à son tour, se met en liaison avec quelqu'un de chez qui je pourrai prendre ma sciure de bois. Entre temps, je perds de vue MISTER Jani et le cherche des heures

entières. A y bien songer, je cours encore assez vite d'une rue à l'autre, pour mes près de soixante-dix ans. Enfin, je le retrouve. Nous partons pour l'endroit indiqué. Une grille, des fenêtres à barreaux et une sentinelle en armes devant l'entrée, qui est tout bonnement celle de la prison. Je me faufile et jette un coup d'œil: à l'intérieur, des montagnes de sciure, comme dans les contes. Matériel excellent, et très sec par-dessus le marché. Je réfléchis et me dis que, dans le poêle, ça fera tout simplement explosion. On m'intime, à moi, de rester dehors, il y a que le chauffeur à avoir le droit d'entrer. MISTER Jani, je le vois, change de couleur. Il me demande si c'est légal de prendre cette sciure-là, lui, il veut pas, qu'il dit en bégayant, être fourré dans une sale affaire. Je le rassure en lui disant qu'avant ça il faudrait d'abord qu'il soit sur le fait, conduit au poste, puis qu'il y ait un procès, un verdict, et tout à la fin seulement il serait reconduit ici, à la prison. Je ne vois pas un seul détenu. Ils travaillent tous à l'atelier. C'est de leurs mains que vient toute cette sciure. Je me souviendrai d'eux à Noël, quand je ferai du feu dans le poêle. Jamais j'aurais songé à établir entre eux et moi une si précieuse relation.

Lorsque nous avons fini, la sentinelle nous fait amicalement signe qu'on peut partir. Moi, je suis perché tout en haut sur la sciure. Nous filons à toute vitesse. Le Tzigane avec sa colophane et la femme avec son pain sont restés quelque part. Je vois d'ici la joie de ma moitié à me voir rentrer comme ça, juché sur la sciure. Maintenant, bien que le vent souffle, je me tasse plus, je regarde sans me lasser les lointains enneigés et me souviens comment, dans ma jeunesse, m'sieur l'instituteur avait pris l'initiative de fonder une chorale dans le village. On se réunissait le soir à l'école, les soirs d'hiver et on chantait:

Du haut de ce mont je regarde avec tristesse
Les meules qu'en son vol la cigogne caresse

C'était une chorale à plusieurs voix et, pareille à l'eau qui s'écoule d'un vieux baquet troué, elle diminuait sans cesse. L'année suivante, nous en étions au cinquième couplet qui commençait approximativement comme suit:

Mais après la mort, qu'est-ce que je deviendrais?

Je me souviens pas que nous l'ayons jamais terminé. Il m'arrive de demander aux autres: l'avons-nous chantée jusqu'au bout, cette chanson? Je ne sais pas. Ça allait si lentement qu'en cours de route les membres de la chorale ont eu le temps de grandir, les filles de se marier, les garçons de s'établir; il y a même certains membres qui sont morts avant qu'on en soit à la dernière strophe, celle où le poète aurait voulu être un arbre sauvage au plus profond de la forêt. Et comme ça, à quatorze heures vingt minutes, on décharge, puis, jusqu'à huit heures du soir transformation du poêle, allumage du feu et attente de la chaleur.

Une bonne journée, on a pas de quoi se plaindre.

. . . . . .

Epilogue

Avec la fin de l'année, me voici arrivé, moi aussi, au bout de mon livre. Maman m'a souhaité un bon sommeil et je me demande si je puis allonger le bras pour prendre le verre que l'on m'offre. Un sentiment m'oppresse; c'est celui, curieux, d'avoir été conduit par les flots ailleurs que je le désirais en ramant; est-cela qu'ils attendaient de moi, ceux de chez nous? Je voulais prendre sur moi une part de leurs soucis: tout me montre que je n'ai

réussi qu'à leur faire partager les miens. J'ai alourdi le fardeau qui pèse sur leurs épaules, et même de deux façons: il est possible que je les aie empêchés, un instant, d'effacer en eux les souvenirs et que, déchirant le bandage de leurs vieilles blessures, je m'en sois servi pour panser les miennes, ce qui, à première vue, n'est pas très équitable. Il se peut aussi que lorsque nous avons chanté ensemble, une joie trompeuse se soit glissée au milieu d'eux. S'il est vrai, comme je le suppose, que nous ayons chanté pour nous égayer les uns les autres, il est certain alors que la source de leur joie a besoin d'être régénérée. Mon inquiétude s'accroît et je songe à l'expérience, qui me dit que l'écriture et l'équité, bien que sœurs, s'en vont souvent chacune son chemin. Entre la parole prononcée et la justice appliquée s'allonge un sentier sur lequel l'écrivain ne peut conquérir de lauriers.

Cela ne dépend pas de lui.

C'est pourquoi ma joie actuelle ressemble plutôt à celle de ma mère, exprimée le dernier jour de l'année écoulée: le feu du poêle s'est allumé de lui-même. Hier soir, sous nos yeux, la flamme s'était recroquevillée sous la cendre et maintenant, alors que les flocons de neige tourbillonnent sous l'effet d'un vent presque printanier, elle a commencé tout à coup à pleurer. Et l'instant d'après, elle s'est mise à chanter.

Tout d'abord, j'ai pensé que c'était la chatte qui avait appris la musique, quelque part, cette nuit. Qui peut savoir ce qui peut arriver à une chatte du moment que chaque soir — ce qui est totalement injuste étant donné qu'il n'existe pas d'accord à cet effet — elle est chassée hors de la maison? Maman aussi a tout d'abord jeté un regard étonné sous le poêle. Après quoi, lorsqu'elle a brusquement soulevé le rond formant couvercle, sa figure disait qu'elle était prête à renoncer à son credo réformé, rien que pour pouvoir faire un signe de croix. Elle a dit, en riant:

— C'est un signe du ciel !

Et ça, juste maintenant où au début d'une année nouvelle, tout le monde attend des présages favorables. A minuit, les gens contemplent l'eau du puits, l'anneau, le ciel, jettent les yeux aux quatre coins du monde. Lorsque les cloches annoncent l'heure de minuit, Gergely, le seul chasseur, tire un coup de fusil pour qu'on sache qu'il est présent. Réunis en groupe, ces gens ornent, tels les oiseaux frissonnant sous l'atteinte du vent printanier, les branches dénudées des suppositions. De quoi demain sera-il fait? Mais l'an prochain et celui d'après? Quant aux sentiments de l'attente, ils passeront ensuite dans les poignées de main, dans les tapes amicales qu'on se donne dans le dos, dans un seul souhait: celui de pouvoir, l'an prochain, se raconter tout ce qui s'est passé entre temps. Nous vivons aussi longtemps que nous pouvons regarder en arrière. Il est vrai que ce vœu enveloppe l'existence même. Mais c'est *le superflu* au moyen duquel nous pouvons suppléer à *l'absence*. En lui sont comprises toutes les possibilités: à condition d'être de ce côté-ci de la haie qui nous sépare du grand-père. « Si cela est, nous aboutirons ».

Les jeunes, réunis autour d'une cruche de vin chaud, accueillent l'An neuf par des coutumes et des jeux sans âge: le peigne aux dents serrées promet une bien-aimée à belle denture, une touffe de laine — un troupeau de moutons, un sou de cuivre — la plus belle part. Il n'y a pas de jour plus rempli d'illusions que celui d'aujourd'hui.

— Si tu pouvais rester avec nous au moins jusqu'à ce qu'on fasse les beignets ! dit ma mère.

C'est comme si elle avait prévu que l'instant d'après le courrier du Conseil populaire frapperait à la porte, pour me remettre un message téléphonique me rappelant d'urgence à Bucarest.

— J'en étais sûre, dit ma mère en me jetant un regard de reproche.

Cachant son émotion, elle me tourne brusquement le dos et essaie d'attiser le phœnix né de ses cendres. Elle jette des branchages dans le feu, et même elle lui fait des incantations, pour qu'il ajourne mon départ.

— Pauvre feu, pauvre feu ! Toute la nuit tu t'es tourmenté sous la cendre épaisse. Tu aurais pu être étouffé. Le courant d'air de la cheminée aurait pu t'emporter. Tiens, prends ces branches sèches aussi ! Elles te feront forcir ! Si ce vent du matin n'était pas venu, tu n'aurais plus eu d'âme.

Heureusement qu'on peut rire de tout ça !

Je lui demande si à minuit elle ira chercher « l'eau vierge », et maman me répond par les larmes qui lui montent aux yeux. Voici qu'arrive mon père, avec une bombonne de vin qu'il traîne derrière lui. Voyant maman dans cet état, il s'enquiert:

— Bertha, qu'est-ce qui se passe?

— Que veux-tu que ce soit: il repart.

— Qui ça?

— Tu sais bien qui. Celui qui part toujours; et elle me désigne.

— Que diable, mon garçon ! Papa jette violemment sa casquette à terre et pose la dame-jeanne de telle façon qu'il manque la briser. Et ce réveillon qui arrive juste quand tu t'en vas. C'est pas juste !

Comme si, moi, je n'aurais pas voulu rester ! Je me suis tellement réaccoutumé, comme un poisson qu'on a placé dans un aquarium, à ce petit fragment de monde; un cyprin, quelques gouttes d'eau, quelques cailloux luisants; imitation des rochers, imitation de la mer; quelque part, en haut, à deux mains de distance, là où devrait se trouver le ciel, luit le gigantesque soleil jaune: une ampoule grosse comme une noisette. Et à l'intérieur — du mouvement: quelques beaux élans, quasi océaniques, jusqu'aux parois de verre qui, tandis qu'elles miment leur inexistence, nous leurrent en nous faisant croire à l'absence d'obstacles et nous appelent à recommencer sans cesse à zéro. Même si je le niais par mon départ, je tenterais l'impossible, car le poisson non plus ne peut se passer de cette petite quantité d'eau dans laquelle se trouve son esclavage, mais aussi sa liberté: sa vie.

— Que voulez-vous que je vous rapporte de Bucarest? ai-je demandé à papa, pour préparer mon départ.

— Rien, mon fils. De l'air.

— Frais ! ajoute maman, pour compléter son souhait.

Comme si elle était venue à bout de sa tristesse de tout à l'heure, elle me fait des signes et rit, et son rire semble avoir les ailes brisées. Papa lui, ne dit que ceci:

— Et puis, reviens... hein?...

Ils sont là tous les deux, dans le tourbillon blanc, et la neige couvre leurs épaules. De temps en temps je regarde derrière moi et m'efforce de m'en aller, l'âme en paix, mais en voyant leurs figures, je me rends compte que l'atmosphère n'est pas précisément celle d'un réveillon de fin d'année. C'est plutôt celle d'une ballade. Ils sont là tous les deux et leur âme regarde le monde, comme le fait le gardien, depuis la fenêtre de la tour.

Traduit par ANDRÉE FLEURY

FRANZ STORCH ET GÉZA DOMOKOS SUR LA DYNAMIQUE DES VALEURS LITTÉRAIRES

En dépit des téléphones qui sonnent sans répit dans son bureau de rédacteur en chef de la revue « Volk und Kultur » (« Peuple et Culture »), en dépit du crépitement de la machine à écrire sur le clavier de laquelle les doigts n'arrêtent que rarement leur galop, en dépit des portes inopinément ouvertes et fermées, l'écrivain FRANZ STORCH trouve encore le moyen de nous répondre. « Je viens tout juste de terminer un autre entretien », dit-il en jetant par-dessus ses lunettes un regard fatigué. Mais le sujet proposé — valeurs de la littérature allemande de Roumanie — n'est pas fait pour laisser indifférent ce journaliste et prosateur bien connu, vice-président de l'Union des Ecrivains, où que la discussion ait lieu: dans la rue ou dans le cadre de réunions internationales, à une conférence de presse ou au siège de l'Union, et même ici, dans ce bruyant bureau . . .

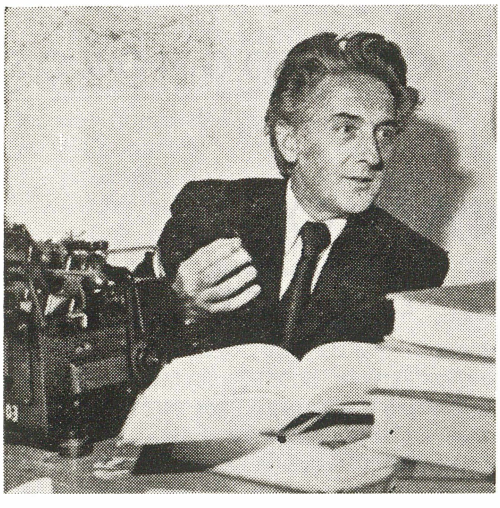
— La valeur de la littérature? m'interrompt mon interlocuteur sans me laisser le temps de formuler jusqu'au bout ma première question. A mon avis, il est aujourd'hui plus clair que jamais que la littérature peut ce que la toute-puissante science ne peut pas; qu'elle pénètre là où la science ne peut pénétrer, qu'elle a une force qui, de son côté, sait déclencher en l'homme des forces insoupçonnées; qu'elle peut déterminer la conscience à agir sur la réalité, offrant parfois des exemples dignes d'être suivis ou, d'autrefois, incitant à des confrontations d'opinions, éveillant l'esprit critique. Tout cela contribue, je pense, et non pas dans une faible mesure, au perfectionnement du monde dans lequel l'homme vit. . .

— Selon quels critères considérez-vous que doit être jugée la valeur en matière de littérature? Et, en particulier, dans le cas de la littérature allemande de Roumanie?

— A mon avis, le critère de la valeur ne saurait découler ni du meilleur des messages, si celui-ci n'est pas réalisé sur et par les coordonnées esthétiques, ni de certaines expérimentations esthétiques qui ne trouvent pas de couverture dans les réalités et les nécessités de l'époque. Dans le cas des valeurs de la littérature allemande de notre pays, ces vérités sont exprimées par les écrivains au moyen d'un heureux alliage — sans casse renouvelé — entre la tradition spirituelle propre à leur histoire et l'esprit novateur adéquat à notre temps. La littérature allemande de Roumanie est l'une des expressions artistiques d'une nationalité

formée, après tout, sur cette terre roumaine, grâce à des alluvions successives de populations allemandes assez hétérogènes, établies ici à différents moments de l'histoire; formée en une permanente cohabitation avec les Roumains et les Hongrois, elle en a gardé, il fallait s'y attendre, une empreinte caractéristique. Les particularités dont je parlais existent aussi dans des œuvres plus anciennes et on les retrouve également, en tant que vision et problématique, dans les plus récentes. Parmi celles-ci, je mentionnerai les brefs récits de Hans Liebhard, *le Douteux rapport de Jakob Bühlmann* par Arnold Hauser, la très kaléidoscopique *Chambre aux miroirs* de Georg Scherg et bien d'autres. Mais, en général, j'évite de donner des exemples: leur choix est toujours subjectif. . .

FRANZ STORCH



— *Quel est cependant, selon vous, le trait dominant de la littérature allemande de Roumanie de l'après-guerre, et quels sont les thèmes les plus fréquemment abordés par ses auteurs ?*

— La note dominante de la littérature allemande de Roumanie, comme celle, d'ailleurs, de toute littérature écrite dans ces parages, dans quelle langue que ce soit, me semble être son imprégnation profonde de l'esprit de l'humanisme révolutionnaire, qui lui fournit de puissantes impulsions fertilisant le rapport entre liberté de création et responsabilité sociale. Nous assistons, par exemple, à des attitudes lyriques aussi courageuses que responsables à l'égard des destinées de la société et du monde. Succédant aux générations plus anciennes, une jeune génération, nombreuse, fait entendre ici le timbre propre à ceux qui sont nés sous le nouveau régime. L'homme et la nature, l'homme et son milieu social, l'homme et le monde entier, en ce siècle — telles sont les relations débattues dans une grande diversité de styles et de manières.

— *Je déduis de vos dires que vous accordez beaucoup d'importance à l'interdépendance de la vie et de la littérature.*

— En effet, parce que c'est une interdépendance naturelle. S'il est vrai que les thèmes sont souvent imposés à l'écrivain par sa propre biographie, il n'en est pas moins vrai que le type de vie que nous menons et que nous édifions, tous ensemble et pour tous, imprime des accents fondamentaux au grand bouquet d'autobiographies et, partant, aux thèmes abordés, aux visions qu'a l'écrivain du monde et de la vie. De là résultent aussi une certaine cohésion de tous les citoyens de ce pays, sans distinction de nationalité, ainsi que certains traits communs dans la littérature contemporaine de la Roumanie socialiste, qu'il s'agisse de l'œuvre d'un écrivain de nationalité roumaine, allemande, hongroise, serbe. . .

— *Qu'ont-elles de spécifique, ces littératures écrites dans les langues des nationalités cohabitantes ?*

— Les traits spécifiques ne se résument pas à la langue dans laquelle elles sont écrites ou lues, ils impliquent des éléments complexes faisant partie de la structure spirituelle de l'homme. Certains de ces traits, comme je l'ai dit, découlent des données de l'histoire et

de la culture, des traditions et des coutumes des nationalités respectives, ce qui, bien entendu, se reflète dans les romans, les poésies, les récits. Non seulement ces notes distinctes ne nuisent pas au paysage littéraire, aujourd'hui plus varié que jamais, mais encore, ainsi qu'on l'a souvent constaté, ils lui ajoutent un attrait de plus. L'unité par la diversité, pourrait-on dire, est l'effet de la politique sincère et conséquente de l'Etat roumain dans le problème des nationalités, un Etat qui appartient au même titre à tous ses fils, ce qui se fait sentir aussi bien dans la vie quotidienne de ses habitants que dans leur littérature. Ce n'est pas un effet du hasard si cette réalité de la vie et du travail conjugués est devenue à son tour un thème littéraire, thème auquel sont consacrés, par exemple, la majorité des récits et des romans d'Anton Breitenhofer, ou une bonne partie des poésies et des essais de Franz Liebhardt.

— *Quelles sont les perspectives de ces littératures appartenant aux nationalités cohabitantes de Roumanie ?*

— Voyez-vous, quelqu'un disait une fois qu'une littérature est viable aussi longtemps qu'elle est non seulement lue, mais aussi produite. La phrase est un peu alambiquée, mais ce qu'elle affirme est vrai. Si, dans les librairies, on ne trouvait que des livres écrits autrefois, par des gens depuis longtemps disparus, et traitant d'un contexte social qui lui aussi n'existe plus, j'éviterais de répondre à cette question. Car l'héritage littéraire seul, même des plus précieux, ne peut donner à une littérature l'aval de la perspective. Mais si à la Maison de la culture « Friedrich Schiller » de Bucarest, les membres du « Club des jeunes poètes » tiennent des réunions en lisant et en commentant leurs propres œuvres, si sur les couvertures des livres édités par « Kriterion », dans la revue « Neue Literatur » (« Nouvelle littérature ») de l'Union des Ecrivains et dans six autres journaux et revues paraissant en allemand on voit sans cesse surgir des noms nouveaux, si le concours littéraire annuel des écoles de langue allemande nous révèle chaque fois de nouveaux talents authentiques, si dans la revue « Volk und Kultur », que je dirige, je peux, à chaque numéro, à la rubrique « Jeunes talents », présenter au public des œuvres de début, je suis alors en droit d'affirmer avec certitude que les perspectives sont des meilleures — parce qu'il existe une base matérielle généreuse et surtout, je tiens à le souligner, un climat favorable à la création.

— *Qu'est-ce qui vous a déterminé à souligner tout particulièrement ce climat ?*

— C'est bien simple: je pars de l'idée que toutes ces littératures sont aussi les composantes naturelles de la littérature de la Roumanie socialiste, qu'elles s'inspirent des mêmes réalités contemporaines et d'une vie où l'égalité en droits ne figure pas seulement parmi les prévisions constitutionnelles, mais se trouve élevée au rang de politique d'Etat, dans tous les secteurs de l'activité humaine. Sans doute pourrait-on produire des chiffres, des pourcentages. Quand j'affirme ceci, je pense à de nombreux citoyens appartenant aux nationalités cohabitantes et qui font partie des organes et des organismes d'Etat, à commencer par les Conseils populaires communaux et jusqu'à la Grande Assemblée Nationale ou le Conseil d'Etat. En ce qui me concerne, je perçois, moi, le monde moins à travers les chiffres et les statistiques que, et en premier lieu, à travers ce que je vois, je sais, je sens, je lis, dans les kiosques à journaux, dans les librairies, dans les bibliothèques. Par exemple, ça me dit beaucoup quand le rédacteur en chef des Editions « Kriterion » — Hedwig Hauser — affirme à la télévision, dans une émission en langue allemande, que jamais par le passé n'ont été écrits, imprimés et vendus en Roumanie tant de livres allemands que ces dernières années. Encore plus concluantes sont pour moi mes propres expériences, par exemple lorsqu'en entrant dans une librairie je peux y feuilleter le dernier roman de Georg Scherg, ou une nouvelle édition des poésies d'Alfred Margul Sperber ou la cassette jubiliaire de poésie et d'essais d'Oscar Walter Cisek. Je suis content quand l'animateur du cénacle littéraire « Adam Müller Guttenbrunn » de Timişoara m'écrit que plusieurs jeunes écrivains faisant partie de la géné-

ration la plus jeune y ont lu leurs productions littéraires; mais je suis encore plus content quand le facteur m'apporte le dernier numéro de la « Neue Literatur », dans les pages de laquelle ces jeunes me parlent certes dans leur langue, mais aussi dans le langage propre à notre siècle. Ça me dit beaucoup également quand le rédacteur en chef du quotidien allemand de Roumanie « Neuer Weg » constate, au cours d'une discussion amicale, que ce journal paraît aujourd'hui dans un triage supérieur au tirage global de tous les journaux et revues qui paraissaient en cette langue, ici, par le passé. Et je suis encore plus satisfait quand, sirotant mon café du matin, je découvre dans les pages de ce journal des noms de gens que je connais, des noms de savants et d'ouvriers, d'écrivains ou de paysans de nationalité allemande. Il ne saurait être question ici d'« intentions bienveillantes », mais de faits profondément humains, d'une pratique on ne peut plus naturelle qui ne donne à personne l'impression qu'il s'agirait de quelque « cadeau » d'un frère aîné, mais de l'une des manifestations de la société même, qui a créé des conditions d'affirmation égales pour tous ses membres et leur a donné à tous les mêmes chances de se réaliser.

— *Nous savons que, de votre œuvre, on a traduit en roumain deux romans, un volume de récits et nouvelles,* l'Ingénieur de gramophones *et quelque* 80 *autres récits qui sont passés avec succès par le crible de la critique. Que pensez-vous de l'acte de traduction de la littérature roumaine d'expression allemande et de la réciprocité de ces traductions ?*

— Des revues telles que « România literară », « Steaua », « Viața Românească » ont en effet publié de véritables analyses de mes œuvres, s'occupant jusque des plus fines nuances des moyens d'expression. Et cela m'honore beaucoup.

En ce qui concerne les traductions dont vous parliez, il existe en Roumanie une tradition qui, en commençant par des écrivains allemands de ce pays, tels que Frank von Frankenstein, Winterhalder, Sperber, peut être suivie jusqu'à ce jour où elles ont atteint le plus grand volume jamais réalisé. Ce qui me semble plus important encore, c'est que des deux côtés — ou plutôt de tous les côtés, car les écrivains des différentes nationalités se traduisent aussi réciproquement —, on remarque un souci manifeste de donner à la traduction une forme fidèle non seulement à la lettre, mais aussi à l'esprit des livres. Les ressortissants des différentes nationalités peuvent lire les principales œuvres de la littérature roumaine, classique autant que moderne — d'Eminescu à Sorescu et de Negruzzi à Ivasiuc — dans leurs langues maternelles respectives, cependant que le public roumain peut lire, en d'excellentes traductions, nos prédécesseurs, nos contemporains de langue allemande, hongroise, serbe, ukrainienne, yiddish.

— *Etant donné que vous êtes aussi un connaisseur raffiné de la langue roumaine, comment appréciez-vous la qualité des traductions de vos propres œuvres ?*

— J'en ai une bonne opinion, d'ailleurs confirmée par certains collègues roumains, tels que l'écrivain Constantin Chiriță et le critique Valeriu Cristea. Mais il y a un autre aspect que j'aimerais souligner, à savoir qu'étant nés ici, vivant et travaillant ici et partageant avec le peuple roumain et le bien et le mal, et les satisfactions et les soucis, bon nombre d'entre nous avons reçu l'« attestation de traducteur », pas nécessairement d'une institution examinatrice quelconque, mais de la vie même. Nombre d'entre nous utilisons dans la même mesure, ou presque, les deux langues (la langue maternelle et le roumain), étant oints traducteurs — si vous voulez — par l'histoire qui nous a fait naître côte à côte dans ces parages; nous usons des deux langues même la nuit, dans le sommeil et dans le rêve, captant des images apparentées parce que, au fond, suscitées par des faits d'expérience similaires. Ayant elle-même un je ne sais quoi de rêve à l'état de veille ou de veille à l'état de rêve — selon l'expression de l'un des participants au colloque international des traducteurs de Bucarest —, la création littéraire nous pousse à essayer nos forces dans le domaine de la traduction. Nous obéissons ainsi non seulement à l'impulsion de la dignité de création, non seulement au désir d'établir

une amicale réciprocité, mais aussi pour une raison plus personnelle, dirais-je: en tant qu'écrivain de langue allemande, on ne peut rien écrire dans cet espace carpato-danubien sans connaître intimement la trame littéraire des œuvres de vos collègues roumains, ou d'autres nationalités, leur façon d'être et de penser, les modalités qu'ils ont découvertes dans le difficile travail qu'est le déchiffrement des signes et des significations de ce temps, un temps qui est en fait notre temps à tous.

★

A la conférence à l'échelon national des écrivains de Roumanie qui a eu lieu en 1977, l'assemblée des hommes de lettres a élu GÉZA DOMOKOS, essayiste et scénariste de nationalité hongroise, pour la fonction de secrétaire de l'Union des Ecrivains. Ont certainement compté pour beaucoup dans ce choix l'énergie, la compétence et la passion avec lesquelles cet homme approchant la cinquantaine, à l'allure joviale et sportive, s'attache depuis longtemps à la promotion des valeurs authentiques, en tant que rédacteur expérimenté d'abord, puis que directeur des Editions « Kriterion ». C'est en cette qualité que nous lui avons, de notre côté, sollicité un entretien.

— *Quand a été fondée la maison d'édition que vous dirigez ? Quels sont les principaux problèmes auxquels vous avez, depuis ses débuts, été confronté ?*

— Je crois que la fin de l'année 1969 marque une date importante dans l'histoire du livre de Roumanie, du fait que le nombre des maisons d'édition a été porté au double, celles-ci ayant été orientées selon des critères modernes et judicieusement emplacées sur le territoire du pays. C'est dans ce contexte que l'on a décidé aussi de fonder une maison d'édition spécialisée dans la publication des œuvres de tous les auteurs appartenant aux nationalités cohabitantes. Le premier problème auquel nous avons été confrontés a été celui de choisir un nom adéquat pour cette nouvelle institution. J'ai proposé « Kriterion », mot d'origine grecque suggérant le discernement dans l'appréciation des valeurs. Comme vous le voyez, mon idée a été adoptée. De sorte que souvent on me considère comme étant le « parrain » de la maison. . .

— *Comment fonctionnait et fonctionne encore cette balance des valeurs ? Quelle a été la première difficulté que vous avez dû résoudre ?*

— Je commencerai par répondre à la deuxième partie de la question. Pour curieux que cela paraisse, cette difficulté était, en ce qui nous concerne, d'ordre psychologique. Une question de détail, au fond, devenait pour nous essentielle. C'était la tendance de certains créateurs provenant des rangs des nationalités cohabitantes à se cantonner presque exclusivement dans leur région d'origine, à s'enfermer dans un provincialisme où ils risquaient de s'isoler, bien que leur talent les autorisât à une large diffusion, à la mesure d'ailleurs des possibilités d'affirmation créées par la politique culturelle de l'Etat socialiste roumain. C'était là, je pense, la séquelle d'une situation sociale et culturelle révolue. Nous sommes partis du principe, primordial pour la nouvelle culture socialiste, de la large audience offerte aux talents réels, quelle que soit leur nationalité; quant aux critères de valeur, nous nous rapportions à nos valeurs nationales. Ce fut un premier pas dans le méticuleux travail d'éditeur.

— *Et le second pas ?*

— Le second, eh bien, il tient d'une ambition plus grande: celle de rapporter aux valeurs universelles tout ce qui est valeur réelle dans la création littéraire de ces contrées.

— Encore un moment d' « histoire », avec votre permission. Quelles traditions existaient en Roumanie en matière de publication de la littérature des nationalités cohabitantes ? Sur quel terrain donc est née l'actuelle maison d'édition ?

— Sur le territoire de la Roumanie, l'activité éditoriale date du début du XVIe siècle. En Transylvanie, à Sibiu, à Alba Iulia, à Cluj existaient des typographies qui, à l'instar de celles de Scheii Braşovului ou de Tîrgovişte, s'attachaient à promouvoir la culture des Roumains, la culture des Hongrois, des Saxons. En ce qui nous concerne, nous pouvons dire que nous sommes tributaires, en quelque sorte, des grands éditeurs du XVIe siècle — Honterus, Heltaï Gaspar —, ou de Misztofalusi Kis Miklos, imprimeur célèbre en Europe au XVIIe siècle. Dans le cadre d'une tradition plus récente, nous sommes cependant redevables aux anciennes Editions d'Etat pour la littérature, fondées en 1948, dont un secteur distinct et fort actif s'occupait des œuvres des nationalités cohabitantes. Notre activité éditoriale n'a donc pas été fondée sur un terrain vague. Notre expérience englobe tout ce qui a été, au fil du temps, accumulé dans ce domaine.

GÉZA DOMOKOS

— Par quel livre ont débuté les Editions « Kriterion » ?

— Le premier livre paru sous l'égide de notre maison est le roman de l'écrivain hongrois de Roumanie András Sütö: *Un berceau dans le ciel**, livre qui, deux ans plus tard, était traduit en roumain et en allemand. Un succès éclatant: trois éditions — 150 000 exemplaires vendus !

— Comment expliquez-vous ce succès ?

— A mon avis, pour la méthode et le procédé de création, l'écrivain est un continuateur des traditions de la prose réaliste littéraire hongroise de la Roumanie; en ce qui concerne la construction, il se sert des nouvelles modalités du roman moderne. Le livre traite des problèmes d'un village transylvain dans les années 50, avec les grandes convulsions, les transformations, le renouvellement des relations humaines, y compris des rapports de famille; il aborde les moments difficiles de la vie des gens, le destin commun des Roumains et des Hongrois qui peuplent la même région, leurs influences réciproques. C'est un livre typique pour l'ensemble de la littérature hongroise de Roumanie. Je l'affirme en songeant à tout un ensemble de thèmes, de problèmes qui sont en permanence au centre des préoccupations des écrivains hongrois de chez nous: le respect des traditions et le désir de les perpétuer, mais aussi la lutte contre toute inertie, le débat des problèmes actuels de notre société, ses conflits, d'ordre moral surtout, l'affirmation d'une nouvelle manière de concevoir et de vivre la vie, le renouvellement des techniques littéraires, l'évolution de la langue, etc.

— En parlant de ces aspects, vous avez probablement en vue d'autres noms d'écrivains encore. . .

---

* Voir page 38

— En effet. Et c'est justement en ce sens que je tiens à mentionner le roman *Pierres dans la fontaine tarie* d'István Szilagy, dont ont été successivement tirées deux éditions; puis la prose et la poésie d'Aladar Laszloffy, de Zoltan Panek, Sándor Kányády, Gyula Szabo, Domokos Szilagy.

— *A ce que je remarque, les écrivains que vous citez s'inscrivent plutôt dans la génération moyenne. Vous qui en faites partie, avez-vous une certaine prédilection pour elle ?*

— Mais non. Simplement, les autres générations exigent quelques explications supplémentaires. En ce qui concerne les « doyens » de notre littérature, tels Jozsef Meliusz, Ferenc Szemler ou Istvan Horvath, je peux dire avec certitude — la critique de spécialité ne me démentira pas — que l'on remarque dans leurs œuvres un phénomène de rajeunissement, phénomène lié en premier lieu aux techniques de création et en second lieu à la diversification des thèmes inspirés du passé aussi bien que de notre vie de tous les jours. Avec les jeunes aussi, il s'est passé quelque chose d'intéressant. Mais là, il me faut retourner un peu en arrière, à la section existant dans le cadre des Editions d'Etat pour la littérature, dont j'ai déjà parlé et où parut la collection « Forrás » (« La Source »), collection lancée toujours par moi à l'époque. Pratiquement, dans le domaine de la poésie et de la prose ont apparu trois générations « Forrás », dont je mentionnerai, parmi ceux de 35—45 ans, Tibor Bálint, Gisella Hervay, Kalman Szőcs, László Király, László Csiki, Lajos Magyari, et parmi les plus jeunes, Geza Szöcs, détenteur du prix de début de l'Union des Ecrivains de Roumanie.

— *En quoi consiste la spécificité de la littérature hongroise de Roumanie ? Quelles sont ses données majeures ?*

— Il serait assez difficile pour moi de préciser ces « spécificités », de crayonner des délimitations. Car elles se manifestent toutes par des nuances et non pas dans les thèmes abordés, ceux-ci étant, ainsi que je l'ai déjà souligné, communs à tous les créateurs de Roumanie: problèmes sociaux, éthiques, l'expérience historique à laquelle tous nous prenons part. Ce qui me semble caractériser la littérature des auteurs hongrois de notre pays, c'est qu'elle a une manière d'aborder l'histoire comme un *memento*, et ce n'est pas là un hasard. Je pourrais dire que dans la littérature hongroise de Roumanie se manifeste une recrudescence du roman historique, de l'essai, du commentaire sur des thèmes historiques. Je vais vous expliquer pourquoi. Entre les frontières du pays, aux côtés du peuple roumain, vivent et coopèrent nombre de nationalités, établies ici depuis des siècles. Au fil du temps, l'existence de ces nationalités a souvent été l'occasion, pour les classes exploiteuses comme pour les grands empires, de semer la discorde parmi les travailleurs, de dresser les populations des diverses nationalités les unes contre les autres, d'éveiller des suspicions. Tout cela pour faciliter l'exploitation. L'histoire, il est vrai, nous a montré qu'aux moments décisifs ces manœuvres n'ont pas eu d'écho, que finalement a prévalu la lutte unie des travailleurs, sans distinction de nationalité, contre l'exploitation, pour la justice nationale et sociale. Les diversions chauvines, nationalistes, que le nazisme encourageait et mettait à profit, ont provoqué bien des souffrances, mais de celles-ci les hommes ont tiré des leçons. Nos écrivains hongrois, dans leur majorité, abordent ces sujets à partir de documents qu'ils interprètent, qu'ils transposent dans leurs œuvres, dans l'idée majeure de cultiver l'estime réciproque, l'amitié, les rapports fraternels. Abordés de prédilection, les thèmes historiques sont donc traités avec lucidité critique et analytique; dans un sens moral, dirais-je. Le livre de Jozsef Meliusz, *Destin et symbole*, paru en 1946, réédité chez « Kriterion » en 1972 et récemment traduit en roumain, constitue à cet égard un exemple, de même que notable me semble le livre de Janos Varro, *Qui gagne la bataille*.

— Dans le cadre de cette maison d'édition vous lanciez, il y a quatre ans, la collection en langue roumaine « Bibliothèque Kriterion », qui continue d'ailleurs à paraître par vos soins. C'est une collection de prestige, de par la diversité des titres parus et la popularité des livres qui en font partie. Par quoi cette initiative éditoriale se caractérise-t-elle ?

— Par un certain équilibre que nous nous efforçons de maintenir entre la littérature de l'entre-deux-guerres et celle de notre temps, entre la poésie et l'essai, entre le roman et la prose courte. Dans cette collection ont paru des livres de valeur tels que *le Singe pleurnicheur* de Tibor Bálint, *les Loups bleus** de László Kyrály, *la Chambre aux miroirs* de George Scherg, *l'Ingénieur de gramophones* de Franz Storch, ainsi que des volumes de littérature de l'entre-deux-guerres signés, entre autres, par Károly Kós ou Istvan Nagy. Je tiens à souligner qu'un écrivain roumain signe la préface de chaque nouveau livre paru lorsque l'auteur fait partie des nationalités cohabitantes. J'ai instauré cette coutume, et la préface du *Singe pleurnicheur* signée par Eugen Barbu, celle des poèmes d'Ady Endre signée par Marin Sorescu, celle des *Petits-fils des Olténiens* d'Istvan Nagy, signée par Dumitru Radu Popescu, celle de *la Chambre aux miroirs* signée par Constantin Ţoiu sont non seulement des marques de fraternité mais aussi, et en premier lieu, un aval donné aux œuvres que nous éditions. Mieux encore, le volume 50 de cette collection sera un recueil de textes d'auteurs roumains sur la littérature hongroise, allemande, serbe, ukrainienne, yiddish de Roumanie, recueil où figurent la regrettée Veronica Porumbacu, l'une de nos traductrices d'une grande finesse de goût, préfacière et inestimable soutien de cette collection, puis Ana Blandiana, Constantin Chiriţă, Fănuş Neagu. Dans la même collection paraîtront également, à l'occasion du centenaire de sa naissance, le livre d'Ady Endre *le Baron et les Cumans*, dans la traduction de Constantin Olariu et avec une préface de Ov. S. Crohmălniceanu, puis les poèmes d'Ady traduits par Eugen Jebeleanu, ainsi que *le Livre du paradis* de l'écrivain en yiddish Iţic Manger, dans la traduction de Iosif Andronic et avec une préface de Paul Anghel. Je mentionne également que nous avons, dans cette collection, édité une anthologie des poètes ukrainiens de Roumanie et un volume de prose des écrivains serbes.

— Cette collection vous pose-t-elle des problèmes de traduction ?

— Nous nous sommes, au début, heurtés à de tels problèmes. Entre temps, un corps de traducteurs en roumain s'est formé auprès de nos éditions, dont je tiens à mentionner les plus actifs: Romulus Guga, Dan Culcer, Veronica Bîrlădeanu, Mihaï Nadin, Adrian Hamzea Lidia Bacîru, etc.

— Que pouvez-vous nous dire au sujet des traductions de la littérature roumaine dans le langues des nationalités cohabitantes ?

— Nous publions annuellement quelque 30 titres de littérature roumaine classique et contemporaine. Parmi les classiques, nous avons traduit en hongrois Eminescu, presque intégralement, Mihaïl Sadoveanu, Liviu Rebreanu et à peu près tout ce qu'il y a de plus important dans la lyrique et le roman roumain contemporains. Nous avons également l'intention de lancer sous peu une série d'ouvrages d'esthétique roumaine et de monographies. Nous éditions ainsi bientôt l'étude *Panait Istrati* d'Al. Oprea. Tout ce travail dont je vous ai parlé ne saurait être mis sous l'enseigne de « services » occasionnels rendus à la culture roumaine ; il exprime la conscience du fait que la véritable amitié du peuple roumain et des nationalités cohabitantes, leur vraie unité se fondent sur leur connaissance mutuelle. Une connaissance à laquelle « Kriterion » a la noble mission de contribuer, et de manière non négligeable ! Comme vous le voyez, la tâche de notre maison d'édition est, en général, celle d'animer le chantier littéraire

---

*) V. page 138

de toutes les nationalités cohabitantes de Roumanie, d'y oir la manifestation concrète de l'égalité de tous les créateurs, accordant l'attention qu'il convient à l'héritage littéraire, à l'histoire de la culture, au folklore de ces nationalités, du folklore hongrois et allemand au folklore serbe, ukrainien ou yiddish. Et nous avons la satisfaction de voir les efforts de nos huit années d'activité éditoriale récompensés : environ 60 livres primés jusqu'ici.

— *Sachant que l'activité de « Kriterion » est bien appréciée outre frontières, nous vous prions de citer quelques-uns des livres édités par elle, qui ont suscité des échos positifs.*

— Volontiers. Les volumes d'Arnold Hauser — narrations, récits, romans — circulent en Autriche, ceux de Franz Liebhardt en R. D. Allemande et en R. F. d'Allemagne ; la prose et la poésie de Jozsef Meliusz connaissent, par notre entremise, une large audience en Hongrie. La traduction en hongrois de l'épopée finnoise « Kalevala », réalisée en Roumanie par Kálman Nagy et imprimée par nous, a été reprise à son propre compte par « Europa », une prestigieuse maison d'édition de Budapest. Nous avons, jusqu'ici, exporté 4,5 millions de livres en Hongrie, dans la R. D. Allemande, en R. F. d'Allemagne, aux Etats-Unis, au Canada, en Suisse, en Australie et les livres vendus par nous n'ont, jusqu'à ce jour, enregistré aucun commentaire pouvant porter ombrage à notre activité. Au contraire. Et c'est là une preuve de plus que nous faisons notre devoir envers la culture de notre pays.

Propos recueillis par M. ALBOȚU

LÁSZLÓ IMETS: Au matin

LES HEURES SPIRITUELLES DE LA VILLE DE TIMIŞOARA

par MARTA CUÏBUŞ

EN GUISE DE PROLOGUE

Il existe une Timişoara vue de l'extérieur, par le touriste habituel, dont l'œil est avide de saisir au plus vite les divers aspects de la ville, d'en retenir l'image photographique, étant donnés son ancienneté et ses monuments; il en existe une autre, celui que regarde l'homme de la fenêtre de sa maison, de l'usine où il travaille ou de l'Université, bref, que contemplent, de l'intérieur, tous ceux qui s'ingénient à ajouter sans cesse à sa beauté.

D'où que tu sois, voyageur, et pour peu que tu disposes d'un peu de répit, applique-toi à retrouver les traces anciennes de cette ville, située dans le sud-ouest roumain, dans la province du Banat. D'abord, sais-tu d'où vient son nom? Je vais te le dire: Jadis, là où coulent actuellement les eaux du canal Bega, bordé de rosiers, s'épanchait une rivière: Tibiscus, ou Timişul. Ce « jadis » représente des milliers d'années. A cette époque, vivaient en ces lieux les Daco-Gètes. Puis, comme sur d'autres territoires de la Dacie, les Romains se sont établis là en maîtres. Nés de la synthèse daco-romaine, les Roumains sont restés sur place après le retrait de l'Empire et ont formé la population stable de la contrée, en une continuité ethnique et historique ininterrompue. Vers la fin du IXe siècle, les chroniques font état du voïvodat de Glad, dans le Banat, comptant une nombreuse population roumaine autochtone. Après que la migration des peuples ait fait d'établir des tribus hongroises dans la plaine de la Pannonie, le voïvodat roumain a continué à défendre son intégrité et ce n'est qu'au XIIe siècle qu'un successeur de Glad, le voïvode Ahtum, s'est vu obligé de plier devant Etienne, roi des Hongrois: cependant, même dans ces conditions, certaines formations roumaines d'Etat continuaient de vivre dans ces parages. D'autre part, après l'invasion de la Serbie par les Turcs, une population serbe s'était réfugiée dans le Banat, et, il y a de cela 200 ans, l'empire des Habsbourgs y colonisait une population germanique, formée de Souabes.

Les pierres de la vieille citadelle de Timişoara, plus anciennes encore que ne l'attestent les documents (1212) gardant la mémoire de ce passé mouvementé, au cours duquel entre les Roumains et les populations fixées là ultérieurement se sont établis des liens puissants, économiques et politiques, et se sont produits d'incessants échanges de valeurs matérielles et spirituelles. A cela, il convient d'ajouter la lutte commune de tous ceux qui, quelle que soit leur origine ethnique, subissaient l'oppression de l'aristocratie féodale et celle des grands empires qui se disputaient l'hégémonie. Il est impossible que les yeux des murailles de la citadelle — étonemment proches du centre actuel de la ville — aient oublié le supplice de Gheorghe Doja, chef des paysans rebelles de 1514, en lutte contre les nobles hongrois, au nom de la liberté et de la justice sociale. Oui, les yeux de ces murailles ont certainement reflété la haine exprimée par les opprimés: serfs et artisans roumains, hongrois et serbes qui avaient participé à l'émeute. « Leçon administrée par les oppresseurs

aux opprimés » — disait-on. Mais aussi, leçons permanentes administrées par les opprimés à leurs oppresseurs, pourrait-on ajouter. **Car** jamais la volonté du plus grand nombre n'a pu être entièrement brisée. Par-delà les années, les générations de combattants se donnent la main. L'histoire a appliqué son sceau : 166 ans de domination turque, 200 ans de domination des Habsbourgs. Chacun des dominateurs s'est cru là à demeure; l'un et l'autre ont disparu, mais la ville, elle, a survécu, renaissant chaque fois plus vivante de ses cendres. Le ciment de cette renaissance? La cohabitation des Roumains et des autres nationalités, liées par des espoirs communs, par des aspirations communes à l'égalité et à la paix. Une date mémorable de cette histoire : le 1er décembre 1918. Date où selon la volonté librement exprimée par les masses populaires, la Transylvanie et le Banat venaient rétablir l'Etat roumain dans ses frontières naturelles.

Il existe aussi, pourrions-nous dire, une « mémoire rouge », une mémoire prolétarienne, de la ville. Car c'est là qu'a été fondée, le 11 octobre 1868, l'Association générale des travailleurs de Timişoara, la première organisation ouvrière à caractère politique du territoire roumain, affiliée à la Ière Internationale. Nombreuses ont été, en ces lieux, les grèves et les luttes. Des notes du genre de celles-ci : « Mouvements à Timişoara, parmi les ouvriers et parmi les paysans; aux côtés des Roumains combattent des Hongrois et des Allemands » (« Lumea nouă » — Le monde nouveau — Timişoara, 1890) ont paru, des décennies durant, dans les journaux. Chaque année est devenue une page marquée au coin des espoirs et des sacrifices des combattants pour la liberté et la justice dans les rangs des prolétaires, des intellectuels progressistes, des petits artisans.

1920 : la grève générale des travailleurs de Roumanie ébranle à sa base le régime des bourgeois et des hobereaux. A Timişoara, 10.000 ouvriers roumains, hongrois, allemands, serbes y prennent part, et le mouvement ouvrier gagne en intensité et en profondeur avec la fondation, en 1921, du Parti Communiste Roumain, auquel adhèrent un nombre croissant

Le martyre de Gheorghe Doja (1514) d'après une gravure d'époque

d'habitants de la ville; le prestige combattant de celle-ci fait qu'en 1939, année marquant les débuts de la grande crise économique capitaliste, s'y tient le Congrès des Syndicats unitaires de Roumanie, lequel provoque la réaction furibonde des autorités. 1931, 1933, 1934: de nouvelles vagues de grèves et de manifestations ont lieu, dont le caractère antifasciste s'accroît. Dans son écrasante majorité, la population de Timişoara s'oppose aux diversions nationalistes et chauvines de toutes sortes, suscitées par des éléments fascistes ou fascisants. 1940: lorsque le Diktat fasciste de Vienne décide d'arracher la Transylvanie du nord au corps du pays, Timişoara est le siège de manifestations de protestations des plus véhémentes et des plus larges. Toute la population de la ville et des environs: ouvriers, paysans, étudiants, professeurs, artisans de toutes les nationalités, sans exception aucune, expriment leur amour de la patrie commune, dans ses frontières naturelles et clament leur haine de la peste brune qui gagnait de plus en plus l'Europe. 1940: l'ouvrière timisorienne de nationalité hongroise, Ocso Tereza, militante communiste marquante, meurt sous la torture dans les cachots de la police; 4 ans plus tard, sacrifice du communiste roumain Ştefan Plavăţ, timisorien lui aussi, l'un des dirigeants du groupe de partisans antifascistes des Monts du Banat. 1944: dans la lutte pour la défense de Timişoara contre les Hitlériens acharnés à sa destruction, tombent d'autres héros, tels les officiers Titus Mureşan, Alexeï Donici, Ion Enescu et combien d'autres encore, connus ou inconnus . . .

Je t'ai dit tout cela, d'où que tu sois, voyageur, non pas pour charger ta mémoire. Mais pour qu'à ton arrivée ici, dans la Timişoara actuelle, tu t'arrêtes un instant pour écouter la respiration des rues. Et sache que les noms que je t'ai cités en passant sont aujourd'hui des souvenirs vivants; ce sont ceux de rues et d'avenues, ils sont histoire et souvenir.

Je sais, voyageur, que les guides et autres publications t'ont armé de quelques données; ils t'ont dit que Timişoara a été la cinquième ville du monde dotée de tramways (1869) et la première ville d'Europe éclairée à l'électricité. Que c'est la ville du grand chercheur du domaine de la biologie et de la médecine qu'a été Victor Babeş, celle du mathématicien en renom que fut Traïan Lalescu, celle du constructeur d'avions Traïan Vuïa, du compositeur Ion Vidu, du poète Nikolaus Lenau; que sous le socialisme, les marques de la ville industrielle d'à present: moteurs électriques, ponts-roulants ou auto-empileurs, textiles, matières plastiques, chaussures « Guban », ont pénétré jusque dans ton pays, si tu es natif d'U.R.S.S., des Etats Unis, de Suède, de Syrie, de Grèce ou d'autres pays encore.

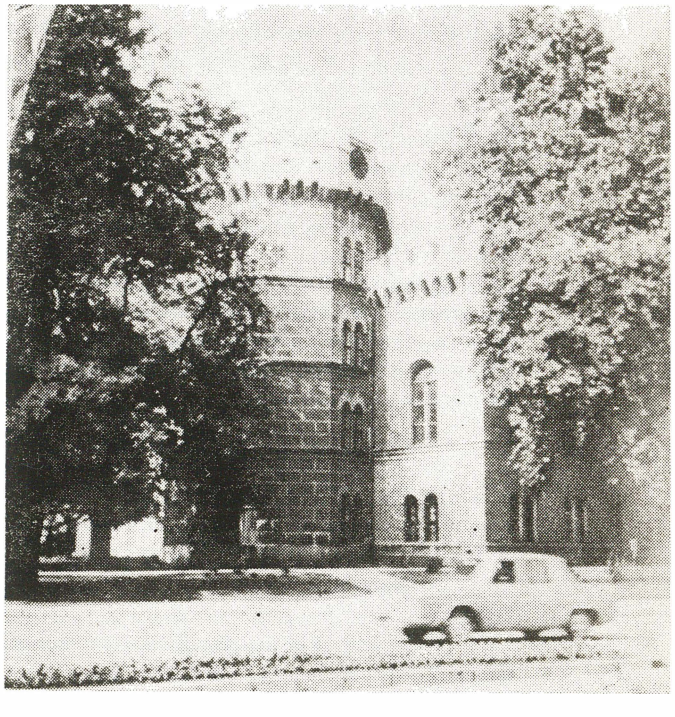
Au fond, j'ignore si j'ai réussi, ami voyageur, à te déterminer à sentir que les heures spirituelles du Timişoara d'aujourd'hui prennent leur source dans tout ce que je viens de te dire: qu'elles découlent d'un passé commun de travail et de lutte des Roumains et des hommes des nationalités cohabitantes établis en ces lieux et que ces heures se complètent par les données de ce présent bâti sur l'expérience avisée, la persévérance et l'espoir.

DE L'AUTRE CÔTÉ DES MURS

Sans doute, avant de t'engager par les rues de la ville, as-tu appris, voyageur, que Timişoara est l'un des centres culturels les plus grands de la Roumanie. Avec son Université et son Ecole polytechnique, avec la base scientifique de l'Académie, avec ses théâtres dramatiques et lyriques, ses musées et ses bibliothèques, ses éditions, ses clubs, ses journaux et ses revues, il ne pouvait en être autrement. Voyons ! essayons de pénétrer de l'autre côté des murs et des statistiques. Il vibre là une vie à part, fruit des identités spirituelles propres aux Roumains, aux Hongrois, aux Allemands, aux Serbes qui s'y trouvent non pas en une simple coexistence, mais en une collaboration à ce point étroite et naturelle qu'en tracer des limites séparatrices ne laisserait pas de rendre les Timisoriens assez perplexes.

En voici un exemple : en plein centre de la ville se trouvent un Théâtre National roumain, un Théatre allemand, un Théâtre hongrois, un Ensemble de chants et de danses serbe, benéficiant les uns comme les autres de l'appui de l'Etat. Si chacun d'eux porte le sceau de son style propre, aucun ne travaille en vase clos. Bien au contraire : les théâtres, qu'ils soient roumain, allemand ou hongrois collaborent entre eux, les acteurs passent de l'un à l'autre. Alexandru Ternovici, du Théâtre National roumain, incarne toute une série de rôles au théâtre allemand : Marieta Gaspar, du Théâtre hongrois, joue souvent dans le cadre du Théâtre National roumain. Très souvent aussi se produit un échange de metteurs en scène. Mais je ne veux nullement te fatiguer, voyageur, en énumérant les exemples : ce que je désire que tu saisisses, c'est l'unité fraternelle formée au service du même idéal de culture, de civilisation, de prospérité du pays. Et puis, il y a encore quelque chose : le public. Au Théâtre hongrois, tu trouveras nombre de spectateurs roumains, allemands ou serbes, parfaitement à même de comprendre les répliques dites en hongrois, et la chose demeure valable pour les deux autres théâtres de Timişoara. Je suis sûre que tu me donnes raison lorsque je prétends que les dimensions spirituelles du Timisorien n'en font que gagner en ampleur . . .

Tu peux d'ailleurs observer la même chose si tu t'intéresses à la vie littéraire. Je me résume à quelques détails. L'Association des écrivains de Timişoara patronne la vie littéraire de quatre cénacles, un pour chacune des langues : roumaine, allemande, hongroise et serbe. Cénacles qui ont fait connaître de nombreux talents, aujourd'hui entrés dans le circuit national et même dans le circuit international. Beaucoup, parmi les écrivains ou journalistes ont débuté, soit dans l'un des trois quotidiens départementaux « Drapelul Roşu », « Neue Banater Zeitung », « Szabad Szo », soit dans « Orizont », hebdomadaire social et politique paraissant en roumain, soit dans le périodique culturel serbe « Knijevni Jivot », soit enfin directement dans le cadre de «Facla» (le Flambeau), une jeune maison d'Editions. Il n'échappera pas à ton œil d'Argus, voyageur venu de n'importe quel coin du monde, que toutes



Le musée régional du Banat, dans l'ancien château de Iancu de Hunedoara, voïvode de Transylvanie (XVe s.)

ces publications offrent leurs colonnes et même des pages entières aux œuvres de leurs confrères d'autres nationalités, en traduction sans doute, et en une équitable réciprocité devenue habitude. Les noms de l'écrivain nonagénaire Franyo Zoltan, des écrivains de langue allemande Franz Liebhard ou Hans Kehrer, des écrivains de langue serbe Vladimir Ciocov, voisinent avec ceux des Roumains Anghel Dumbrăveanu, Ion Arieşeanu, Damian Ureche.

DEUX INTERVIEWS AD HOC

Permets-moi, ami, de te présenter Anghel Dumbrăveanu, redacteur en chef adjoint de la revue «Orizont», secrétaire de l'Association des Ecrivains, auteur de six recueils de poésies et du roman «La pierre de touche», bien qu'il soit possible que tu aies déjà vu son nom dans une librairie de ton pays, puisque, pour le moment, ses œuvres ont été traduites en quatorze langues (trois de ces traductions sont l'œuvre de ses confrères de la ville). Arrivé à Timişoara en 1949, il a tout bonnement oublié de regagner sa province natale, l'Olténie. Tu ne peux te rendre compte de ce que représente un olténien prolixe, à l'esprit vif, parmi les banatiens sobres, au langage doux et mesuré, sûrs d'eux, un peu circonspects au début devant des interlocuteurs inconnus . . .

J'ai l'impression que tu me soupçonnes d'exagérer. Tu as raison, je pense, puisque l'Olténien Anghel Dumbrăveanu est devenu un Banatien authentique, jusque dans ses gestes et dans ses paroles.

— Que représente pour vous Timişoara, Anghel Dumbrăveanu?

— Une légende, la sienne, la fascination qu'il exerce, le «Luptătorul bănățean» (le Combattant banatien), le journal de mes débuts, mon amitié avec Alexandru Jebeleanu, mon aîné, l'exemple et l'encouragement de Franyo Zoltan, bref, toute ma vie et mon existence littéraire. Et retenez bien ceci: en 1949, à mon arrivée à Timişoara, je n'étais pas poète c'est là que je le suis devenu.

— Comment se présentait le climat littéraire de Timişoara à cette époque?

— Il était tonique, révolutionnaire et pathétique; naïf parfois, mais très généreux. Généreux, il l'est resté, même s'il a perdu de sa candeur.

— Je sais que vous êtes un traducteur raffiné de la littérature allemande. Avez-vous quelque chose en chantier à l'heure actuelle?

— Oui, la traduction d'une œuvre de Kurt Kusenberg, en collaboration avec mon cher ami Horst Fassel.

Je veux te faire connaître maintenant, cher voyageur, un autre «transplanté» dans ces parages: Ioan Haïduc, natif d'Oradea, nommé au Théâtre National de Timişoara après avoir décroché son diplôme à l'Institut d'Art théâtral de Bucarest. Il s'est établi dans la ville, il a une fillette, un petit diable de cinq ans, qui de temps en temps monte sur la scène avec son papa (en effet, ils ont joué ensemble dans plusieurs pièces).

— Qu'est-ce qui vous a le plus impressionné, à votre arrivée à Timişoara?

— L'homme de la rue! Parlez avec un passant, n'importe lequel, vous sentirez qu'il bénéficie d'un système culturel et informationnel particulièrement riche et bien implanté dans son existence. Il est difficile, ici, de distinguer un ouvrier d'un intellectuel. Le souffle de la culture les a enveloppés l'un et l'autre.

— Avez-vous beaucoup d'amis, parmi vos confrères du Théâtre allemand ou du Théâtre hongrois?

— La liste, si je le dressais, serait forcément incomplète et injuste aussi. Mais sachez qu'il suffit de commencer la distribution des rôles pour que l'on discute passionnément, en

plusieurs langues à la fois, sur la façon de concevoir tel ou tel personnage, de se figurer le spectacle dans son ensemble, d'envisager le rôle du confrère. Cet incessant échange amical d'opinion nous est utile à tous. Laissez moi maintenant vous raconter une chose, mineure en apparence mais pleine de substance selon moi; la plupart des Souabes sont, chez nous, éleveurs de chiens de race. C'est, chez eux, un hobby, une passion formidable. L'un de mes amis souabes m'a fait cadeau d'un caniche. Le premier livre qu'il a eu soin de mettre à mal était un Hölderlin. Lorsque j'ai conté la chose à mon ami allemand, il m'a repliqué qu'il aurait préféré, lui, avoir perdu son chien...

L'HARMONIE DANS LA DIVERSITÉ

J'espère, ami voyageur, que le charme de Timişoara t'apparaît plus clairement à présent. Mais parcourons cependant un peu la ville, ensemble. Ce qui t'a frappé au théâtre ou dans la vie littéraire se repète partout. Dans la maison du citadin, dans les amphis (il y a ici, outre l'Université et l'Ecole Polytechnique, un Institut d'agronomie, un autre de médecine, avec 252 laboratoires, bref une véritable ville estudiantine), lors des promenades sur le « Corso » entre l'Opéra et l'imposante cathédrale orhodoxe, dans les maisons de la culture, au studio local de radio, dans les plus de 280 bibliothèques, dans les halls des 15 cinés (3 autres, actuellement en construction, viendront s'y ajouter), on parle aussi bien la langue d'Eminescu, que celle d'Ady Endre et que celle de Lenau ou de Kosovel. Miracle linguistique? Non, question de mentalité. Et c'est un privilège des près de 300.000 habitants de Timişoara (la deuxième ville de Roumanie, comme population) que de pouvoir communiquer dans n'importe laquelle de ces langues, de faire échange de coutumes, de cimenter de la sorte de nombreuses amitiés.

Il y a là encore une chose qui venant de la pensée des habitants, des édiles de la ville ne te sera que difficilement saisissable si je ne te la révèle pas. Je te parlais, au début, du caractère monumental de Timişoara. Eh bien ! il y a ici, au-delà de cet aspect, un système d'urbanisation de cette ville représenté entre autres par de larges avenues rectilignes, aérées, flanquées de parcs nombreux (ils totalisent 484 hectares, ce qui signifie 25 mètres carrés de zone verte par habitant!) La ville, dont les quartiers, au début, étaient éparpillés, s'est développée de telle manière sous le socialisme, que les nouveaux quartiers — les zones des Typographes, de la Circonvallation, de la Gare — réalisent la jonction des anciens. C'est là un symbole, qui en dit long sur le comportement des hommes, sur la façon dont ils conçoivent le nouveau, sur la peine qu'ils se donnent de se rapprocher les uns des autres et sur la joie qu'ils tirent du fait de pouvoir plus aisément communiquer, se connaître, se comprendre. Et un symbole encore: il existe, dans ces parages, une loi non écrite, mais profondément ancrée dans l'âme de tout un chacun, qui veut que celui qui salue le premier emploie la langue de celui qu'il salue. Il ne s'agit pas nécessairement de politesse, mais c'est une chose qui entre dans la réciprocité spontanée dont je parlais, dans le charme ineffable propre à ce monde si harmonieux dans sa diversité.

ESQUISSE DE PORTRAIT

Cher voyageur, nous voilà arrivés presqu'au bout de notre itinéraire et il m'est difficile de me séparer de toi. C'est que, vois-tu, j'aurais encore bien des choses à te dire et pourtant il me faut faire un effort pour te laisser découvrir toi-même la vie intérieure de la ville. Et puis, une chose encore me retient: sous le socialisme, Timişoara est devenu un centre

de recherche scientifique, où « le nouveau », comme partout ailleurs en Roumanie, prend racine, où, depuis le vétéran jusqu'au plus jeune, les idées du monde moderne, les découvertes sont placées sous le microscope des intelligences. Et ce n'est pas sans raison que je désire te présenter un chercheur d'un genre assez à part. Il s'agit d'un acteur — je souligne: un acteur — âgé de trente-six ans: Gheorghe Stana qui, à son palmarès déjà fort riche, ajoute une intéressante étude de théorie informationnelle appliquée à l'art du spectacle, tout particulièrement aux rythmes propres à celui-ci, comparables comme valeur expressive — selon lui — aux rythmes de la musique. Pour soutenir sa thèse, le chercheur - acteur a eu recours à son ami, le chef d'orchestre allemand Peter Oschanitzky, secrétaire musical de la Philarmonie de Timişoara. Dans un autre chapitre de son étude, Gheorghe Stana, partant de « la

L'un des nouveaux bâtiments de l'Université de Timişoara

Mouette », de Tchekhov — pièce dans laquelle il a joué d'ailleurs — a réalisé un schèma dynamique du spectacle, comportant des conclusions intéressantes pour l'expressivité de la mise en scène. Il a fait appel, à des fins de vérification, à un mathématicien hongrois en renom, le professeur d'université I. Miklos. A l'heure actuelle, son étude, fondée sur des milliers de fiches, a l'aval de l'un des spécialistes bucarestois de réputation mondiale, le professeur Solomon Marcus, auteur d'une « Poétique mathématique » devenue célèbre.

Mais, outre sa passion de chercheur et de sa profession d'acteur, Stana est aussi professeur à l'Ecole populaire d'art et de mise en scène de la ville. Lui-même auteur et scénariste, il s'applique à former la personnalité culturelle de ceux avec lesquels il entre en contact: des jeunes, d'origine roumaine, hongroise, allemande, serbe ou juive. Et pourtant, jamais, de son propre aveu, Gheorghe Stana n'a eu le sentiment que ces origines différentes puissent le moins du monde être un obstacle: « Je suis né de mère hongroise et père roumain, ici, à Timişoara, dans une rue qu'on aurait pu baptiser «Strada Naţionalităţilor » — la rue des Nationalités».

POINT DE SIMPLES COMPLAISANCES

Comme tu viennes de l'apprendre, ami voyageur, la coopération des nationalités a été marquée au cours des temps, mais je suppose que tu désire en savoir davantage sur cette coopération selon les paramètres du temps présent. C'est qu'en vérité, la coopération, à notre époque, est devenue un moyen de faire ressortir en permanence le critère de valeur, d'engager le nouveau dans la compétition, de le lancer dans le monde, aussi bien en-deçà qu'au delà des frontières du pays. Complaisance, échange d'amabilités, service rendu contre service rendu, ce genre de commerce est étranger à l'habitant de Timişoara. Ici la coopération signifie en premier lieu aide délibérée, vivacité intellectuelle, esprit compétitif dans le monde des idées. Voici ce que nous dit à ce propos Hilde Schleich, secrétaire littéraire au Théâtre allemand: « Pour moi, je vois la coopération comme un échange permanent d'expérience. En voici un seul exemple: il suffit qu'un membre de la troupe du Théâtre allemand parte en tournée à l'étranger, qu'il vienne en contact avec des metteurs en scène de taille mondiale ou qu'il participe à des cours de spécialisation, comme il s'en tient en République Démocratique Allemande sur la méthodologie et la technique du jeu, pour qu'une fois rentré chez lui, il fasse part à ses confrères appartenant à d'autres théâtres de tout ce qu'il a retenu de son voyage. C'est ainsi que si des acteurs comme Robert Jereb, Franz Faulhaber, Irmgard Schati, Helga Sandhof, Iosef Jochum ont pu marquer des progrès marquants dans leur art, leurs confrères roumains et hongrois ont été, eux aussi, mis au courant des recherches faites en R. D. Allemande en matière d'art théâtral. A leur tour, les acteurs du Théâtre hongrois ou du Théâtre National roumain, qui entreprennent souvent des tournées, tout particulièrement dans les pays voisins, la Yougoslavie ou la Hongrie, procèdent de la même manière. De même, il y a collaboration permanente entre les théâtres, les secrétariats littéraires veillant au maintien d'un équilibre du répertoire, tandis que les directeurs ont soin de répartir équitablement les tournées dans le pays et à l'étranger.

Faisons, si tu le veux bien, voyageur, une brève halte aux éditions « Facla ». C'est une entreprise nouvelle dont le directeur, D.Dima, nous informe que sur les 250 ouvrages publiés jusqu'ici, beaucoup le sont dans les langues des nationalités cohabitantes. Citons l'anthologie des poètes allemands du Banat « Wortmeldungen », due aux soins d'Eduard Schneider; le livre intitulé « Keserűsö » — Sel amer — de l'écrivain hongrois Karoly Sandor; les esquisses réunies dans « Clepsidra » de l'écrivain serbe Ivo Muncean. C'est toujours des presses de ces éditions que sont sortis, entre autres, en traduction roumaine, «la Tentation de l'absolu », essai d'Heinrich Alfred, le roman « le Cas no. 13 » de Franz Storch. Parmi les nouveautés, je m'en voudrais de ne pas citer: les poèmes et les écrits en prose de l'écrivain allemand

Nicolaus Berwanger, une édition bilingue des vers d'Arghezi, signée par le poète serbe Vladimir Ciocov, le recueil de vers « la Criée du nom » du poète roumain Nichita Stănescu en serbo-croate. Je ne vais cependant pas citer toute la liste des ouvrages publiés, d'autant plus que je suis sûre que tu auras déduit toi-même l'esprit dont la Maison d'éditions de Timişoara est animée. C'est celui qui règne dans toute la ville.

UN AU REVOIR ET UNE INVITATION

Il nous faut maintenant nous séparer, ami voyageur. Dans ce périple parcouru ensemble, j'ai voulu que tu prennes part à quelques-unes des heures spirituelles de Timişoara, heures de lumière, heures d'effervescence créatrice. Je t'ai mené dans cette ville pour que tu voies comment y vivent les hommes, quelle que soit leur nationalité, comment leurs efforts communs convergent vers le développement harmonieux d'une culture qui existe pour le bien-être spirituel de tous les fils du pays. Que j'aie réussi ou non à te convaincre, ou que j'aie tout au moins éveillé ta curiosité, viens à Timişoara !

Des jeunes de différentes nationalités dans eurs costumes populaires

NOTES SUR LA CULTURE POPULAIRE DES ALLEMANDS DE ROUMANIE

par ROSWITH CAPESIUS

Bien que la population allemande de Roumanie se soit établie dans ces parages à des époques différentes : les Saxons (en roumain les « Sasses ») depuis plus de 800 ans et les Souabes depuis 200 ans seulement, après diverses pérégrinations dans les pays d'Europe centrale, nous pouvons cependant parler d'une culture populaire propre. Le fait, pour ces hommes, d'être fixés depuis des siècles dans l'espace qui s'étend entre les Carpates et le Danube et de vivre parmi des populations parlant une autre langue, le fait aussi que les villages où ils résident s'égrènent tout au long de routes commerciales importantes reliant l'Orient à l'Occident, leur ont créé de nombreuses possibilités de contacts variés et enrichissants. D'autre part les conditions historiques, une fois de plus, ont fait que ces groupes de population — hétérogènes à l'origine — se soient unis en communautés compactes. De sorte que nous avons affaire, en ce qui concerne le développement de ces communautés, à un processus dialectique dans lequel homogénéisation et réceptivité aux influences se sont constamment entremêlées.

Il ne nous faut pas oublier, dans ce sens, que, par exemple, les colons allemands ont apporté avec eux en Transylvanie les prémisses d'une culture médiévale propre, héritage vivement entretenu par des liaisons avec l'Europe centrale, maintenues tout au long des siècles ; cet héritage a rencontré là une culture daco-romaine ancestrale, dont la préhistoire est illyro-thrace et qui a subi, ultérieurement, de fortes influences byzantines. A la suite de quoi, si entre les Saxons, les Souabes du Banat, les Allemands du Maramureş et les Souabes de Satu-Mare il existe des traits, communs, ou légèrement distincts, dans leurs costumes et dans leurs mœurs, nous trouverons cependant, dans tous les domaines, de nombreuses interférences avec la population autochtone roumaine, ainsi qu'avec les Hongrois cohabitants.

Les coutumes populaires font partie des traditions les plus anciennes dans lesquelles survivent les vestiges de croyances pré-chrétiennes, sans doute enracinées dès avant l'époque de colonisation. L'isolement relatif, de même que le contact, dont nous avons parlé, avec un environnement ethnique et social dans lequel les croyances populaires étaient encore vivantes sous leurs formes primaires ont eu pour résultat la perpétuation des coutumes rattachées à la succession des saisons et, implicitement, aux travaux champêtres.

Dans le foisonnement de pareilles coutumes, glanons, aux fins d'illustration, le cortège de carnaval comportant des personnages masqués, appelés « Urzeln » de la zone d'Agnita, « les Fêtes de la commune » au cœur de l'été, ainsi que les fêtes dites « Kerveï », dans le Banat. Selon les chercheurs, il s'agit en l'occurence d'une antique tradition européenne dont l'origine remonte aux rituels primitifs de la fertilité ; cela est démontré, entre autres, par le fait que les personnages masqués et travestis pour « le bannissement de l'hiver » ou pour la célébration de la nuit de l'an neuf, de même que le sceptre et la couronne de la récolte, sont choses courantes aussi chez les Roumains. Ces coutumes — fait significatif — se sont

adaptées en permanence, au cours des temps, aux conditions sociales et économiques, et se sont assimilé des éléments nouveaux, comme cela s'est produit, par exemple, du temps des corporations, époque où les personnages « Urzeln » accompagnaient le cortège de la corporation lorsqu'il se rendait chez le prêvot nouvellement élu, en faisant claquer leur fouets afin de préserver celui-ci des ennuis. On pourrait également rappeler le « Lancement du disque » de Sohodol (département de Bihor), fête au cours de laquelle sont lancés du haut de la colline des disques de bois enflammés, de même que « das Mailicht » (la Lumière de mai), de Sadova Veche (département de Caraş Severin), ou encore la « Fête des fontaines » de Sona (département d'Alba) ; au cours de cette dernière un cortège solennel inaugure les

Jeunes filles de la région de Bistriţa

sources nouvelles, l'eau et sa conservation formant de tous temps l'un des éléments de base des rituels présidant à la fertilité.

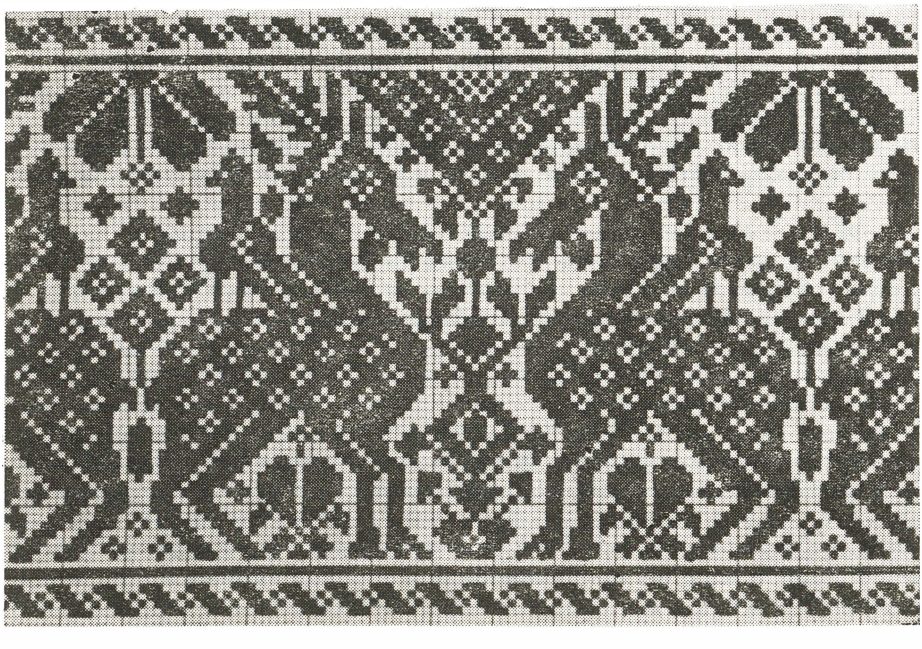
Longtemps — question de superstition ou de croyance — les « Fêtes de la couronne » et les « Kerveï » ont fait partie des réjouissances rattachées à l'église; l'essentiel, c'est qu'elles ont été et demeurent des fêtes populaires. Si le mal était chassé en commun à l'aide de masques affreux, d'aspect grotesque, c'est en commun aussi que l'on recherchait l'appui des forces bénéfiques, en revêtant les plus beaux costumes nationaux, en tressant des couronnes pour filles, ou en ornant artistiquement de fleurs les chapeaux des gars. La plupart du temps

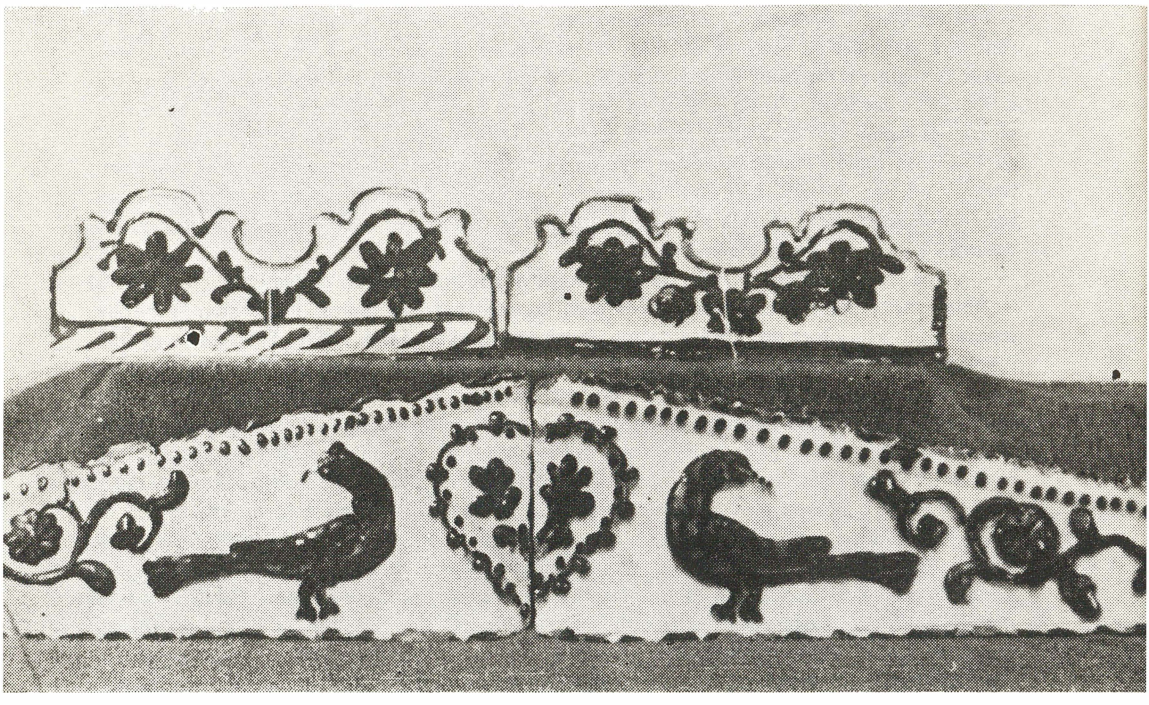
— et c'est assez significatif — la fête comporte aussi des concours. Le gars qui, par exemple, réussit à atteindre le sommet du mât, où se trouve accrochée une couronne multicolore, reçoit la juste récompense de ses exploits. Ce qui montre bien le caractère fortement traditionnel de ces fêtes, c'est que tout en perdant peu à peu leurs liens avec l'église, et se laïcisant, elles conservent cependant leur caractère de réjouissances populaires, à l'occasion desquelles le costume s'étale dans toute sa splendeur, tandis que la danse se déroule selon la tradition, ce qui, par ailleurs, offre aux meilleurs ensembles de danse l'occasion de décrocher maintes récompenses, comme cela s'est passé lors de la récente et première édition du Festival national « le Chant de la Roumanie ».

Une chose caractéristique pour la culture populaire d'une collectivité c'est que si les fêtes sont relativement rares, elles n'en concentrent pas moins l'attention générale, suscitant un gros effort de représentation. A cet égard, ni les Saxons ni les Souabes ne se différencient guère des autres populations, si ce n'est des Roumains chez qui l'art populaire est plus profondément enraciné dans la vie de tous les jours. Les imposants frontons des maisons allemandes, la « bonne chambre » (gute Stube), le costume de fête comportant des rubans de soie, de larges jupes ou des tabliers aux riches broderies, ont pour mission de « présenter » comme il se doit l'habileté de ceux qui les confectionnent et la richesse de leurs possesseurs.

Voyons d'un peu plus près l'art populaire saxon. Il ne saurait être question, 800 ans après l'installation sur ce territoire, d'objets ménagers dont l'origine remonte au début du Moyen Age, puisque la période d'épanouissement de cette création culturelle ne part que du XVIIe siècle, la population des campagnes devant jusque-là concentrer toutes ses forces pour survivre aux destructions et aux guerres. Dans le meilleur des cas, on peut faire remonter au temps de l'établissement sur ce territoire la structure du village, la distribution de l'espace dans les maisons rurales, l'existence de coffres contenant la dot et quelques pièces du costume. Il faut également mentionner que l'art du tissage a connu un développement

HERTA WILK: Modèle saxon de broderie





Plaques de céramique ornant les poêles

incessant, bien que limité au cadre restreint de l'industrie ménagère. Quant à la floraison de l'art populaire saxon, elle se situe dans une période s'étendant du XVIIe au XXe siècle et au cours de laquelle l'art paysan a acquis un caractère artisanal prononcé. Un art bien développé de la menuiserie et de la peinture de meuble, des centres de poteries nettement différenciés, et, de plus, un art artisanal raffiné dans le domaine des bijoux, ont contribué — à une époque (le XVIIe siècle), où la ville et le village n'étaient pas encore essentiellement différents du point de vue économique, étant donné leur caractère agraire et artisanal — à faire se ressembler fortement l'ornementation du costume et du mobilier. Ils sont, l'un et l'autre, l'expression d'un sens tout particulier du style qui, dans le milieu rural, a résisté au temps.

On reconnaît immédiatement un village saxon à sa structure marquée par l'existence d'un centre et, dans la plupart des cas, d'une église fortifiée (Kirchenburg). La rue est bordée de chaque côté par une enfilade de maisons sobres, reliées entre elles par les hauts arcs des portails, ceux-ci, avec leur petite porte, interdisant complètement aux regards la cour qui longe la maison, continuant celle-ci, en profondeur, par les communs. La cour est fermée par une grange placée en travers, et qui donne accès au jardin. Aux XVIe et XVIIe siècles, la cour paysanne acquiert, elle aussi, un caractère de fortification — bien que les provisions, le lard par exemple — aient été conservées à l'abri, même en temps de paix, dans les tours des églises fortifiées (à noter qu'avant cette époque, les maisons n'étaient entourées que de simples haies, tout comme celles des habitations roumaines). Au XVIIIe siècle on voit paraître, dans nombre de villages à population saxonne, des maisons à l'ornementation particulièrement riche. Les hauts frontons en pointe sont ornés de moulures — représentant, par exemple, dans les régions viticoles, des vignes et des raisins — auxquelles s'ajoutent souvent des maximes révelant force sagesse et humour. Peint en vert foncé ou en bleu, le mobilier est décoré

Formes stylisées de fleurs et des feuilles sur des assiettes et des pots en céramique

de fleurs multicolores — tulipes, œillets et roses la plupart du temps — genre d'ornementation qui, en provenance du nord des Alpes, s'est rapidement étendu à de vastes régions de l'Est et du Sud-Est européen, pour s'arrêter à l'arc des Carpates. De l'autre côté des monts n'ont pénétré que les coffres de dot peints par les artisans de Braşov, qui les échangeaient, en Valachie et en Moldavie, contre du blé et du vin. D'ailleurs, le mobilier peint se retrouve aussi bien chez les Souabes du Banat qu'au sein de la population roumaine de ces contrées. Dans toutes les maisons paysannes de Transylvanie, quelle que soit la nationalité de leurs possesseurs, on pouvait voir, en guise d'ornement, des cruches émaillées accrochées à de petites étagères peintes. Pour les Saxons, leur préférence allait au bleu et au blanc, aussi bien pour la poterie que pour les plaques de céramique recouvrant les poêles. De plus, ils recherchaient la vaisselle en étain gravé.

Une branche de l'art populaire ayant conservé la plus grande richesse de formes est le tissage ménager. Des couvertures de lit tissées ou brodées, des coussins égaient le « haut lit » ; à leur tour les nappes sont richement ornées. Si la paysanne roumaine tissait, pour agrémenter son intérieur, des tapis et des tentures de laine multicolore, la paysanne saxonne se limitait, elle, à une seule couleur ou tout au plus à deux, le marron, le rouge, le bleu, ou le rouge et le bleu. Quant aux femmes souabes, nous constatons leur préférence pour la bro-

Étagère en bois peint de Slimnic

derie « blanc sur blanc » ; on voit se manifester chez elles, d'une manière originale, le goût du XIXe siècle pour la broderie sur toile et pour les modèles compliqués de dentelle.

Un regard jeté sur l'ornementation du mobilier, de la poterie et des tissus, nous révèle un vaste répertoire de motifs. Les plus fréquents relèvent de l'ornementation faite de fleurs et de feuilles, formes stylisées des fleurs et des feuilles d'acanthe héritées de l'art romain et byzantin, reproductions aussi d'ananas et de grenade — motifs exotiques qui, au cours des siècles, se sont rapprochés toujours davantage de la flore locale et ont fini par se transformer en roses, en tulipes et en œillets autochtones.

Dans les images représentant des animaux, l'aigle bicéphale et le lion démontrent l'influence d'un trésor de formes étranger, tandis que l'oiseau — avec ou sans l'arbre de vie — et le cerf peuvent — vu leur fréquence — être jugés typiques pour l'ornementation saxonne. Sur les « ştergare », ces serviettes paysannes tissées ou brodées, destinées à la décoration, figurent dès le XVIe siècle, des représentations anthropomorphes — ornements qui ont survécu puisque de nos jours encore nous y trouvons l'image du « cavalier au faucon ». Tout

un monde particulièrement riche en motifs datant du Moyen Age ou de la Renaissance, qu'il soit d'origine européenne ou orientale, a pénétré dans ces parages par l'Italie ou l'Allemagne, à moins qu'il ne provienne directement des Balkans. Mais, dans l'art populaire saxon, le rendu et aussi la composition de chaque modèle ont deux traits distinctifs, originaux: la sobriété, et une disposition le plus souvent concentrique, qui correspondent d'ailleurs à la tendance à la cohésion dont fait preuve cette population.

S'il est possible d'offrir un regard d'ensemble sur la culture populaire saxonne, il n'en va pas aussi aisément pour les colons allemands de date plus récente. Lorsque les Souabes, par exemple, se sont fixés en ces lieux, voici deux siècles environ, le processus de cristallisation de la culture populaire traditionnelle était achevé dans ses grandes lignes. A mentionner toutefois, comme particularité souabe, les frontons de style baroque, des villages du Banat, ainsi que le costume féminin aux larges jupes plissées superposées. De même que les fichus de soie aux longues franges, ces jupes sont d'origine urbaine et comptent parmi les pièces principales du costume souabe, tel qu'on le porte de nos jours à toutes les fêtes, où il soulève, dans ses variantes les plus diverses la plus vive admiration.

Dans la plaine du Banat, la culture populaire des Souabes se rattache étroitement aux métiers ; nous songeons aux moulins flottants de la rivière du Mureş, aux innombrables branches artisanales au moyen desquels ces hommes se sont fait connaître et apprécier. Il faut leur joindre les Allemands venus de Bohème (Deutschböhmen), établis, eux, dans les monts du Banat, et réputés pour leur façon de travailler le bois. On trouve une forte expression de ces métiers et de ces coutumes dans les farces dramatiques et dans les contes populaires souabes, et que le centre de recherche de l'Université de Timişoara s'occupe aujourd'hui, avec enthousiasme, de recueillir.

Bien qu'une bonne partie de la population des campagnes — les jeunes tout spécialement — quittent le village pour la ville industrielle ou bien font la navette pour aller travailler en usine, il ne s'agit pas pour eux de renoncer aux liens qui les unissent à la tradition populaire. Lorsque l'occasion s'en présente, tous ceux auxquels il est possible de le faire reviennent au village natal, afin d'y prendre part aux fêtes du costume et de la danse, qui font partie de leur existence. Il n'est pour ainsi dire pas d'habitation urbaine où manque le coussin brodé, ou ne soit accroché au mur, comme c'est la coutume chez les gens du Banat, un tableau de Stefan Jäger, le peintre qui s'est consacré avec passion à représenter l'histoire, les coutumes et le costume souabes. De même, le succès dont jouit le recueil de modèles saxons de broderie récemment publié par Herta Wilk, en un tirage impressionnant, est une preuve de l'intérêt indéfectible manifesté devant la sauvegarde et la perpétuation du vieux trésor populaire.

DÉBATS SUR LE DÉSARMEMENT

par RADU VASILIU

De nos jours, l'impact des problèmes du désarmement sur l'opinion publique internationale est de plus en plus fort. Les dangers menaçant l'humanité, conséquence de la course aux armements, surtout nucléaires, sont abordés et mis en évidence par les cercles scientifiques de différents pays au cours d'analyses pluridisciplinaires. L'approche de la session extraordinaire de l'Assemblée Générale de l'Organisation des Nations Unies de mai-juin 1978, consacrée au désarmement, détermine évidemment, elle aussi, l'intensification du débat mondial sur le désarmement et, d'autre part, les demandes de passer à la réalisation immédiate de ces desiderata majeurs qui deviennent toujours plus pressants.

La REVUE ROUMAINE publie ci-dessous un article sur une intéressante session scientifique organisée à Bucarest et consacrée à ces problèmes.

Les rapports entre la révolution scientifique et technique (RST) et les problèmes de la paix et de la guerre, ainsi que les conclusions qui se dégagent de la recherche politologique dans le problème du désarmement ont fait l'objet des travaux d'une session scientifique [1] tenue à Bucarest, en janvier 1977. Les communications et les textes des débats de cette session ont été réunis en volume (*les Problèmes de la paix et de la guerre dans les conditions de la révolution scientifique et technique. Nécessité historique du désarmement.* Éd. Politiques, Bucarest, 1977, 488 p. avec des sommaires en français, allemand, anglais, espagnol, italien et russe), mettant, de la sorte, à la disposition du grand public un riche matériel, objet de méditation sur des thèmes concernant le destin de chaque peuple, de chaque individu.

En effet, la première conclusion qu'on dégage de la lecture de ce volume est que, grâce aux applications de la RST dans le domaine militaire — ce qu'on appelle la Révolution

[1] Organisateurs : l'Académie de la République Socialiste de Roumanie (Commission pour la révolution scientifique et technique). l'Académie des sciences sociales et politiques (Commission pour l'étude des implications sociales, politiques et humaines de la RST) et le Ministère de la Défense Nationale de Roumanie (Centre d'études et de recherches d'histoire et de théorie militaires).

Technique Militaire (RTM) — la course aux armements a pris des proportions quasi-démentielles, menant au cumul de moyens et techniques terrifiants de destruction en masse, ce qui a déterminé de changements d'ordre qualitatif — au moins partiels — dans les conceptions classiques de la guerre et de la paix. Nucléaires, électroniques, chimiques, biologiques ou écologiques, les nouvelles armes « garantissent » — que l'utilisation de ce mot nous soit pardonnée —, dans le cadre du « macro-système » que représente la Terre, l'anéantissement presque absolu de la vie, en premier lieu de la vie humaine. Ce n'est pas le cas de reproduire ici les chiffres fournis par les auteurs des communications; provenant de sources scientifiques qu'on ne saurait soupçonner de partialité, ces chiffres ont été diffusés — d'une façon plus ou moins large et explicite — par la presse, la radio et la télévision, ils ont été commentés dans des volumes et des allocutions, ainsi que dans des documents internationaux (notamment de l'O.N.U.).

Effectuées de différents points de vue, parce que la polémologie et l'éirénologie sont des domaines de frontière ou interdisciplinaires et que la RST et la RTM ont déterminé, dans des proportions gigantesques, la croissance des effets économiques, politiques et sociaux de la course aux armements, les analyses conduisent, grâce à une démarche d'une rigueur logique et existentielle presque angoissante, à la conclusion que, de nos jours, le débloquage de la situation et le démarrage dans le problème du désarmement constituent une nécessité vitale, au plus propre sens des termes. L'intégration du sous-système militaire au sous-système industriel — le « complexe militaire et industriel » des Etats-Unies (surtout) et d'autres pays développés, l'intégration du premier au système scientifique et technologique — le complexe militaire scientifique, l'implication toujours plus accentuée des deux dans la direction politique (aux mêmes pays) engendrent, sur tous les plans des relations internationales, une tendance aberrante qui falsifie les données des problèmes, aiguise les contradictions, perturbe les efforts fournis pour trouver une solution conforme aux intérêts et aux aspirations de tous les peuples. Ces intérêts et ces aspirations sont-ils légitimes et réalistes? Est-elle réaliste et légitime la revendication de passer au désarmement général et complet et, en premier lieu, au désarmement nucléaire? En ce qui concerne la légitimité, les arguments de tout ordre, — à commencer par le plus élémentaire, celui de la conservation de l'espèce humaine et des autres espèces auxquelles celle-là est vitalement liée, pour aboutir aux plus hauts, de l'ordre de la civilisation — sont si évidents, que les combattre reviendrait à soutenir la nécessité ou l'excellence du suicide collectif[2]). Le Professeur Dr Ştefan Milcu, académicien, président de la section de sciences médicales de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, directeur de l'Institut d'endocrinologie « C. I. Parhon » de Bucarest, développe dans sa communication des arguments d'ordre biologique: « Parmi les agents mutants, la radiation (résultant de la fission nucléaire, n.n.) est l'un des plus connus et des plus puissants, capable de produire des mutations dans les gènes et les chromosomes, dans les cellules somatiques et germinales. La relation entre la quantité d'irradiation et les mutations est linéaire et sans seuil (œuv. cit. p. 43). . . Les effets de la bombe atomique sur le corps sont instantanés, provoqués dans la première minute après l'explosion, et résiduels après cet intervalle. . . Il n'y a pas de défense contre l'irradiation instantanée. . . L'irradiation par neutrons affecte le squelette par la transformation du phosphore en phosphore radioactif (P_{32}), émetteur de rayons bêta qui détruisent la mœlle épinière » (pages 46 et 47). On met en évidence les effets écologiques et météorologiques, également terrifiants, et qui de pair avec les effets sur l'homme, imposent la conclusion suivante: « . . . apparaît la tendance

[2] Il y a des indices que, dans certains pays occidentaux, on envisage la préparation de l'opinion publique pour la faire accepter l'idée du sacrifice partiel des collectivités, dans l'éventualité d'une guerre nucléaire. Le Ministère de la Défense des Etats-Unis a déjà publié des statistiques prospectives sur les pertes qu'aurait à subir la population de ce pays dans l'une ou l'autre des variantes d'une guerre nucléaire. Il ressort que, dans la plus dévastatrice des éventualités, le peuple américain en tant qu'entité survivrait. Il reste encore le conditionnement idéologique, à l'aide d'une réévaluation de la théorie du sacrifice . . .

d'une guerre globale... la guerre est devenue de la sorte géno- et écocide... Par les graves lésions tardives... où la place principale est occupée par l'altération du fonds génétique, l'espèce humaine elle-même est menacée dans son intégrité et son existence » (p. 48).

La notion de guerre globale, évoquée plus haut, inclut tout autant les répercussions sur l'homme et son environnement que le caractère mondial de la conflagration, car, à cause de la présence des bases militaires et des vecteurs à têtes nucléaires « au-delà des mers » et « sur les mers », il est pratiquement impossible de limiter la confrontation aux seuls territoires des pays belligérants et des pays alliés [3]). D'ailleurs, les communications et les débats ont analysé les diverses théories stratégiques concernant les représailles « massives », « limitées », « graduées », « différées », etc.Toutes les analyses aboutissent à une conclusion fondamentale unique: d'une part, les actions et les reactions des belligérants sont imprévisibles et, d'autre part, dans chacune des éventualités, l'hypothèse de la guerre nucléaire demeure également dangereuse tant pour l'homme que pour la civilisation contemporaine: donc, de telles stratégies clament elles-mêmes leur inanité.

En général, les légitimations appuyées sur l'idée de civilisation s'ordonnent autour du rôle pacifique dévolu aux trois domaines de pointe de la science et de la technologie modernes: nucléaire, informatique-cybernétique, chimique — rôle corroboré, sans doute, avec les analyses, les conclusions et les préceptes de cette science inter-disciplinaire qui est 'écologie et dont les principes tendent à devenir, grâce à leur assimilation par la conscience publique, une vraie force politique de notre époque. Mais dans un monde très technologique et très informatique, « la paix dans la civilisation » comme l'appelle le Pr Dr ingénieur Mihaï Drăgănescu, membre correspondant de l'Académie, directeur de l'Institut central pour le management et l'informatique *(l'Electronique* et *la société contemporaine*, œuv. cit. pages 225—249), peut avoir des effets non moins redoutables, si « le souffle des peuples » (formulation appartenant à l'auteur cité) n'intervient pas pour corriger les tendances négatives existant dans l'arène mondiale: « la civilisation ne suppose pas l'existence d'un groupe qui contrôle et conditionne et d'un autre, évidemment très grand, qui soit contrôlé et conditionné. Voilà pourquoi les principes de la civilisation doivent grandir en importance à mesure que la technique se développe » (p. 246). Malgré la tenue très équilibrée des communications, conséquence de leur position scientifique, et le soin particulier mis par les auteurs de ne pas déclencher des affects désordonnés, une idée assez nette ressort des débats: si, à la limite actuelle des technologies de pointe, à côté des actions de toute sorte, menées afin d'éliminer la guerre, « le souffle des peuples » ne s'intensifie pas également, afin d'éliminer les conséquences destructives des technologies civiles, « la paix dans la civilisation » risque de devenir, dans une perspective pas très lointaine, aussi destructrice que la guerre nucléaire. (Edifiante à cet égard s'avère la communication *Problèmes actuels de l'écologie* du Dr Viorel Soran, chercheur scientifique au Centre de recherches biologiques de Cluj-Napoca.)

La deuxième question à laquelle cette session scientifique a tenté de répondre est celle du degré de réalisme que comporte le desideratum de désarmement. Toutes les analyses politologiques, effectuées sur la base des postulats, des lois et des méthodes propres à la science marxiste, mènent à la conclusion que le renversement des tendances actuelles (course aux armements, politique de domination et de diktat, avec toutes leurs conséquences) est possible à cause justement de la situation limite où elles se trouvent. En considérant la guerre comme un phénomène socio-historique engendré par les sociétés que caractérise la propriété privée des moyens de production — donc passible de disparaître en même

---

[3] D'autres graves effets sur le milieu affecté par les massives explosions nucléaires seraient « la réduction globale probable de la température moyenne sur la Terre »: une réduction de 30% à 70% de l'ozone et une croissance de l'oxyde d'azote (NO). Le manque d'ozone déterminerait la croissance décuplée de l'intensité de la radiation ultraviolette, ce qui provoquerait des brûlures cancérigènes et des dégâts quant à la reproduction et à la viabilité de certaines formes de vie des plantes et des animaux. Ion Şuţa, *la Course aux armements et ses implications politiques et sociales*, oeuvre cit. p. 79

temps que ses causes, mais aussi demeurant possible tant que l'impérialisme existe — l'analyse marxiste-léniniste effectuée par le Parti Communiste Roumain sur les tendances et les facteurs concrets qui agissent dans la vie internationale, avec leurs nuances variées, souligne une réalité incontestable: de nos jours, ainsi que le prouvent les nombreux conflits soi-disant locaux, la guerre n'est plus un moyen à l'aide duquel on puisse résoudre les problèmes et les litiges. « Cependant, la dialectique de la vie a prouvé la réelle possibilité de solutionner des problèmes, très compliqués même, sans recourir à la guerre », souligne le Pr George Macovescu, membre de l'Académie des sciences sociales et politiques, ministre des Affaires étrangères de Roumanie, dans sa communication intitulée *Position du parti et de notre Etat dans les problèmes de la guerre et de la paix*[4]. Cette affirmation apparaît encore plus évidente lorsqu'on ajoute, aux arguments d'ordre historique, l'évaluation des effets de la RST sur les techniques modernes de guerre: « celles-là ne sont plus des armes, mais purement et simplement des moyens de destruction en masse qui, en cas de conflagration, n'auraient plus pour effet la victoire ou la défaite, ne rendraient personne victorieux ou vaincus, au sens classique des termes, mais mettraient en cause la civilisation humaine elle-même. C'est là un exemple de ce que la dialectique appelle la négation de la négation, où l'armement et la force en tant qu'instruments des relations internationales se sont développés jusqu'au point de l'autonégation fonctionnelle et conceptuelle » (pages 68—69). Les données de la vie internationale, et surtout les grandes transformations révolutionnaires, sociales et nationales, en plein déroulement, l'affirmation avec toujours plus d'insistance des forces politiques capables de promouvoir la détente et la coopération, d'imposer une solution démocratique et pacifique des problèmes complexes du monde, justifient la conclusion que la guerre est évitable. « Il est certain que la transformation de la possibilité en réalité ne se réalise pas d'elle-même, elle suppose une lutte énergique, menée avec persévérance, le facteur le plus important pour son succès étant l'unité de ceux qui croient à la paix et non pas à la guerre en tant que moyen de solution des différends internationaux » (p. 70). Il existe, par conséquent, des facteurs objectifs et subjectifs — qui, à leur tour, deviennent objectifs dans la mesure où ils se manifestent en tant que force politique déterminée à atteindre l'objectif qu'elle s'est proposé. Dans la vision du parti communiste et de l'Etat roumains, l'organisation de la paix est conditionnée par l'existence et la viabilité de l'Etat national, « cellule de base du système international contemporain », donc par le respect que chaque Etat doit témoigner à l'égard de la souveraineté de tous les autres Etats, par l'édification de nouvelles relations entre Etats, basées sur les principes à vocation universelle qui découlent des postulats énoncés plus haut; mais elle exige également un support matériel que l'on ne saurait bâtir sans arrêter la course aux armements, en commençant par les armes nucléaires jusqu'au désarmement général, et sans promouvoir le développement, afin de réduire et d'éliminer les décalages économiques entre Etats. « La réalisation des objectifs du désarmement et du développement créera la base matérielle de l'égalité de fait, et non seulement de droit, des Etats face au droit international » (p. 73). Les deux objectifs sont promus avec persévérance par la Roumanie qui, en s'assumant toutes ses responsabilités internationales, a élaboré et a proposé à l'Organisation des Nations Unies et dans d'autres forums des programmes concrets pour la solution des problèmes du développement, ainsi que de ceux du désarmement. Dans sa communication *(l'Impératif du désarmement dans le monde contemporain*, pages 294—318), Marin Alexie, ambassadeur dans le Ministère des Affaires Etrangères de la Roumanie, relève les arguments et les principaux points du programme roumain de désarmement qui, en pesant avec soin les réalités et en tenant compte de la complexité des facteurs subjectifs, préconise un plan d'action à plusieurs étapes; de

[4] Le passage cité se trouve à la page 68. Il existe aussi des exceptions, en premier lieu les guerres de libération nationale, inévitables tant qu'on ne comprend pas la nécessité du respect du droit des peuples à l'autodétermination et à l'indépendance (pages 67—68)

la sorte, le préjugé selon lequel la sécurité internationale doit se baser sur l'équilibre des forces armées serait désamorcé avec le moins de chocs possibles: gel et réduction de 10 pour cent des budgets militaires, priorité du désarmement nucléaire, réalisation de zones dénucléarisées, mesures partielles de désarmement, désarmement général et complet.

La position de la Roumanie est fondée sur la logique des réalités, elle mise sur la capacité des gouvernements à manifester plus de détermination pour faire sortir le problème de l'impasse, ainsi que sur la force de conviction d'une opinion publique mondiale arrivée à un niveau de prise de conscience suffisant pour susciter la confiance en soi et la volonté inébranlable d'agir. Car, ainsi que le faisait remarquer Marin Alexie, « le problème du désarmement général et, en premier lieu, du désarmement nucléaire est un problème de nature politique dont la solution est résolument déterminée par l'existence d'une volonté politique des Etats d'agir en ce sens, en adoptant les mesures politiques adéquates » (p. 296). Nous rappelons ici la formulation de George Macovescu, d'après laquelle le facteur de la plus haute importance dans la lutte pour le désarmement est celui de « l'unité de tous ceux qui croient à la paix et non pas à la guerre », tout en remarquant que, dans le fond, on aborde ainsi le problème d'une *métanoïa*, d'un renversement de mentalité qui entraîne conjointement la pensée et l'affect des gens. Ils seraient ainsi poussés à deployer tous leurs efforts afin de sortir le monde du cauchemar de la course aux armements, cauchemar auquel — grâce à un réseau informationnel et affectif fabriqué à bon escient par les intéressés — une partie de l'opinion publique des pays occidentaux (et non pas seulement de ces pays), s'est habituée, paraît-il, comme à toutes les catastrophes dont la presse, la radio ou la télévision lui rendent compte plusieurs fois par jour. Il y a tant de vérité dans la fameuse boutade de l'écrivain français: « La mort, cette chose qui n'arrive qu'aux autres ! » Comme s'il était encore possible que l'adhérence ou l'indifférence à la politique de dissuasion et d'équilibre de la terreur puisse faire croire aux hommes que c'est sur les autres, et non pas sur eux, que s'abattra la calamité ! Et combien contraignant est devenu, à cause de la course aux armements, le mécanisme des relations internationales (ou le système, pour plaire aux politologues; voir en ce sens la communication du Pr Silviu Brucan, *Problèmes concernant l'étude du système mondial*, œuv. cit. pages 319—334) puisqu'en Occident, dans la perspective de gouverner, des partis de gauche qui jusqu'il y a deux ou trois ans se déclaraient contre la force nucléaire de dissuasion dans leur propre pays, sont arrivés à la conclusion qu'elle doit être maintenue !

Autant dire que la cause profonde de ces états de choses ne peut résider dans la seule course aux armements, mais dans la façon dont a été structuré, après la deuxième guerre mondiale, le système des relations internationales, système dans lequel pour le moment se trouvent encadrés, *volens nolens*, tous les Etats. Dans l'évolution d'après guerre de ce système ont prévalu, durant une certaine période, des conceptions sur l'organisation des rapports entre Etats qui continuaient les doctrines du temps des empires coloniaux, à cela près que la RST et la RTM fournissaient désormais aux noyaux de direction politico-militaire des Etats développés des moyens beaucoup plus raffinés, des possibilités de perfectionner les armements bien plus nombreuses qu'auparavant. Les équations: sécurité = supériorité militaire; sécurité = supériorité stratégique (y compris dans le domaine des zones d'intérêts); sécurité = leadership mondial, sont devenues des axiomes tabou pour les chancelleries de certains grands Etats capitalistes. L'effet produit par la politique qui mettait en œuvre les doctrines respectives a été une réaction en chaîne sur le même plan, jusqu'au point où un grand nombre d'Etats et surtout ceux des zones des anciens colonies, se sont vus forcés, pour sauvegarder leur indépendance et leurs intérêts, d'appliquer, selon leurs forces (souvent même au-delà) et conformément aux dimensions de leurs intérêts, la première des équations sus-mentionnées. Il s'en est ensuivi la course généralisée aux armements. Mais, il y a plus d'une décennie, sont entrés en action des Etats et des forces politiques

qui luttent pour la restructuration du système des relations internationales. Le grand enjeu est aujourd'hui cette restructuration même, dans le cadre du système et non pas en l'anéantissant pour en instaurer un autre, ce qui impliquerait une nouvelle guerre. Comme la tendance à la rénovation s'accroît et qu'elle a toutes les chances de devenir décisive pour la réussite de la restructuration (ce moment pourrait être atteint très vite si l'idée du désarmement, nucléaire en premier lieu, était mise en application), comme d'autre part la tendance opposée, si elle prenait racines, ne serait qu'« une fuite en avant » menant, dans le meilleur des cas, à un point mort, les chances d'élimination graduelle de la cause profonde grandissent à mesure que se renforce la pression internationale exercée sur la deuxième tendance.

Jusqu'alors chaque Etat, et surtout les Etats petits et moyens, sont entièrement fondés à prendre soin de leur défense légitime. La Roumanie, qui concentre ses efforts sur la construction pacifique et qui déploie une politique étrangère dynamique et tenace pour atteindre les objectifs de la paix et de la sécurité internationales par la rénovation de leur système actuel, a adopté dans le domaine militaire une conception uniquement défensive qui tient compte de ses possibilités humaines, territoriales et matérielles limitées. Dans sa communication *(la Politique de paix et de coopération internationale de l'Etat roumain* et *les principes de défense de la Roumanie socialiste*, œuv. cit. pages 19—38), le général-colonel Ion Coman, ministre de la défense nationale, fait ressortir les principes de défense nationale de la Roumanie, leur concordance avec la légalité internationale et la nécessité de rendre permanentes les nouvelles relations de confiance entre Etats. La défense nationale du pays constitue « par les objectifs, le contenu politique et militaire, une matérialisation fidèle du droit à l'autodéfense » (p. 23). On fait des références à la doctrine du Parti Communiste Roumain sur la défense et à la définition donnée par le secrétaire général du parti, le président de la République, Nicolae Ceaușescu, qui dans une importante allocution a souligné: « . . notre objectif stratégique est la défense de la patrie et nous ne nous proposons pas de sortir en dehors des frontières; nous n'avons donc pas d'autre stratégie que de nous assurer que la terre roumaine ne sera pas victime d'une quelconque aggression impérialiste, de la politique de force. . . »

Les éléments caractéristiques de la politique de défense de la Roumanie reflètent les traits de base de notre régime socialiste ainsi que des particularités historiques, géographiques, culturelles, scientifiques et psycho-éthiques. Forgé sur le principe marxiste de l'armement des masses par la Révolution, fondé sur la conception du Parti Communiste Roumain concernant la défense de la patrie en tant qu'œuvre et cause du peuple tout entier, le système militaire national de défense comprend, dans des proportions équilibrées, des structures d'organisation de type militaire et des unités populaires de combat. La communication du ministre de la défense nationale développe ces principes tout en démontrant, dans le domaine militaire aussi, l'unité de conception qui caractérise le Programme du Parti Communiste Roumain pour l'édification de la société socialiste multilatéralement développée et pour la marche en avant de la Roumanie vers le communisme.

Ce volume qui réunit, comme nous l'avons montré plus haut, les communications et les débats de la session scientifique tenue en janvier 1977, contient également beaucoup d'autres thèmes et réflexions qui méritent d'être mis en évidence. Il s'agit par exemple des communications faites par le ministre de l'éducation et de l'enseignement, le Pr Dr ingénieur Suzana Gîdea, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie *(Orientations dans le développement de l'enseignement, dans les conditions de la révolution scientifique et technique, et leur influence sur la défense de la patrie*, pages 51—63) et par l'ingénieur Mihaïl Florescu, membre correspondant de la même Académie, ministre de l'industrie chimique *(la Science et la technologie chimique dans le développement de la société*, pages 96—118), communications qui donnent la mesure du caractère pacifique et constructif de l'activité qui se déroule en Roumanie, dans les deux domaines dont les auteurs se sont occupés. Mais passer

en revue toutes les études et toutes les prises de position réunies dans les quelque 446 pages du volume est hors de question, même dans l'espace relativement grand de cet article qui s'est proposé en premier lieu de stimuler la réflexion sur ces problèmes d'intérêt général, donc d'apporter une modeste contribution à cette *métanoïa* dont il était question plus haut. Les arguments à l'appui sont innombrables. « Mais — comme le faisait remarquer l'un des participants à la session (le Dr Mihaï C. Botez, mathématicien, section Etude des systèmes, Université de Bucarest) dans sa communication *Solution prospective de conflits: un nouveau paradigme dans les sciences de la paix*, œuv. cit. pages 250-274 — est-ce les arguments qui manquent dans l'effort d'instaurer plus de rationalité sur notre planète? »

● ÉCHOS ● ÉCHOS ● ÉCHOS ● ÉCHOS ● ÉCHOS ● ÉCHOS ● ÉCHOS ● ÉCHOS ● ÉCHOS ●

● A Bucarest et à Brașov se sont déroulés en 1977 les travaux du VIe Congrès International de l'Humanisme, organisé par l'Université de Bucarest et l'Académie internationale de propagande culturelle de Rome avec, pour thème: « Les conditions du progrès à notre époque ». Le Congrès réunissait des spécialistes éminents de différents domaines de la science, de la littérature et de l'art venus d'Italie, de France, du Portugal, de Tchécoslovaquie, de Yougoslavie, de la République Démocratique Allemande, de la République Fédérale d'Allemagne, de Turquie, de Roumanie. Embrassant une aire thématique des plus vastes, les communications et les rapports, allant du contenu de la littérature et de la philosophie antique, aux divers aspects théoriques et pratiques du progrès contemporain, ont été dominés par l'idée de la nécessité de conjuguer les efforts et de les multiplier afin de faire en sorte que le progrès représente en une égale mesure, pour tous les peuples du monde, la voie menant à une meilleure et plus juste existence.

● Sous l'égide de la Fédération mondiale de futurologie de l'Académie des Sciences sociales et politiques de la République Socialiste de Roumanie, se sont tenus à l'Académie « Ștefan Gheorghiu » de Bucarest les travaux de la Conférence Internationale « L'avenir de l'Europe — le stade des recherches ». Sur l'ordre du jour de la conférence, à laquelle ont participé des scientifiques de vingt pays d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique du Nord, figuraient les problèmes majeurs du développement de la collaboration économique, politique, scientifique et culturelle, dans le dessein de renforcer la sécurité européenne et la coopération scientifique entre toutes les nations du monde.

● Au Festival de folklore des pays balkaniques, dont la Roumanie a eu l'initiative et qui s'est déroulé du 7 au 14 août 1977 à Bucarest, ainsi que sur le littoral roumain de la Mer Noire, ont participé, outre de nombreux ensembles de chants et de danses de tous les coins du pays, l'Ensemble G.N.S. de Varna (Bulgarie), l'Ensemble « Vrakoforon » de Crête (Grèce), l'Ensemble de l'Association culturelle et artistique « Orce Nikolov » de Skoplje (Yougoslavie), l'Ensemble du Ministère du Tourisme et de l'Information de Turquie.

LA VIE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

LIVRES

VICTOR ERNEST MAŞEK: L'ART — UNE HYPOSTASE DE LA LIBERTÉ

EDITIONS UNIVERS

L'esthéticien Victor Ernest Maşek n'en est pas à sa première tentative d'élucider et d'approfondir les corrélations dialectiques de certains territoires distincts et interpénétrants de la culture. Ainsi que nous le prouve ce dernier ouvrage, des antécédents existent, d'intention et de réalisation différentes, en qualité de fondements, et en même temps que de degrés franchis. Pour une bonne part, les deux ouvrages antérieurs du même auteur auxquels nous songeons, *le Témoignage de l'art* et *Art et mathématiques* (tous deux parus en 1972), sont, le premier surtout, des avant-coureurs de celui qui vient de paraître. Dans ce sens que certains aspects cognitifs de l'art (dans le *Témoignage de l'art*) et certains autres, informationnels et cybernétiques (dans *Art et Mathématiques*) ont servi, sous l'aspect heuristique et méthodologique, à traiter le thème circonscrit dans l'ouvrage actuel.

Avant de présenter les démarches et les idées directrices de ce travail dédié à la relation art-liberté, il nous paraît utile de nous en rapporter à ce que l'auteur, lui, n'a abordé que plus tard (obligé, évidemment, par la logique et le contexte de l'exposé), c'est-à-dire aux définitions, submergentes par leur signification à tout le discours théorique sur l'art et l'artiste. La définition de l'art se dégage de la perspective ouverte par sa fonction et sa fonctionnalité sociale; celle de l'artiste, est determinée par sa qualité humaine et par son rôle dans et pour l'existence des autres. Ainsi donc: « Le but élevé de l'art consiste en sa vocation cognitive et formative, en son pouvoir d'agir comme témoignage ou émanation du vrai et du beau, comme « document» d'une vision spécifique du monde. Voilà pourquoi la finalité humaine est impliquée dans le destin de toute œuvre d'art authentique, et pourquoi elle transcende la simple nécessité qui émane des obligations et des exigences quotidiennes. » Aussi l'artiste, s'il veut parvenir à cet état et être capable d'agir et d'influencer, doit-il se distinguer nettement de l'individu « pourvu de simples habiletés esthétiques » — nous est-il dit un peu avant. Car « l'artiste — dans le vrai sens du terme — a toujours été un *émetteur d'expérience humaine* dont la valeur réside en premier lieu dans la profondeur et le caractère révélateur des choses ressenties, dans la façon dont il vit (et par conséquent éprouve) la réalité, à la tension de l'essentiel, et dans son pouvoir de nous restituer ensuite, de rendre communicable et intelligible l'expérience vécue par le truchement de l'expression et du langage artistiques ».

Si j'ai enfreint l'ordre logique évident en faveur de l'ordre axiologique — assumé et impliqué — sous-jacent à tout l'ouvrage, c'est aux fins de mentionner la position de principe depuis et au nom de laquelle V.E. Maşek aborde, tour à tour, les principaux couples de concepts qui traduisent, sur le plan théorique, la diversité des rapports réels de détermination, d'interconditionnement et de limitation réciproque entre la sphère de la liberté et celle de la création, de la transmission et de la réception des valeurs artistiques.

L'auteur commence par constater que dans la littérature de spécialité la relation entre l'art et la liberté n'a été traitée que fortuitement ou que partiellement, et que le besoin se fait sentir d'une recherche monographique complexe qui entreprenne « de traiter systématiquement le problème selon la perspective de l'art même », donc de l'aborder avec les instruments conceptuels selon la perspective et dans le périmètre théorique de l'esthétique en tant que discipline autonome. Du reste, il nous faut montrer, en passant, que dans sa manière d'aborder d'une manière systématique et monographique la relation art — liberté, V.E. Maşek ne se limite nullement aux instruments conceptuels de l'esthétique, mais qu'il a fréquemment et très justement recours aux concepts explicatifs et interprétatifs qui relèvent d'autres disciplines telles que la sociologie, la philosophie de la culture, la théorie de l'information et de la communication, la cybernétique et la sémiotique.

L'une des idées-forces qui captent et ordonnent la substance du livre pourrait être appelée *macro-relationnelle* (partie de l'ouvrage intitulée: « La liberté dans la perspective du rapport art-société »); l'autre serait *intentionnelle* (« La liberté dans la perspective esthétique »). En adoptant, de son propre aveu, la méthode structuraliste-opérationnelle — qu'il emploie sans en abuser et non exclusivement — l'auteur vise « moins la découverte d'une définition catégorielle du phénomène que celle d'une réponse à la question « comment se manifeste la liberté en art? » La réponse synthétique, qui anticipe et suggère les développements ultérieurs, est celle-ci: « Envisagée à travers le prisme de ses formes essentielles de manifestation, la liberté de création s'offre avant tout à nos yeux comme la possibilité, pour l'artiste, de choisir en toute connaissance de cause une certaine possibilité d'action et de comportement (sur le plan social) et une certaine solution constructive (sur le plan esthétique) ». Dans les deux parties principales, susmentionnées, de l'ouvrage, les deux possibilités de manifestation de la liberté par rapport à l'artiste et à l'art sont « décomposées » afin d'en examiner les éléments internes, leurs rapports et leur structuration.

Vues dans le « contexte social », dans leurs implications économiques, politiques, morales, etc., les formes de manifestation de la liberté artistique partent de l'idée d'une autonomie croissante de l'art, entendue, de toute évidence, non pas dans le sens de « l'autonomisme » esthétique, de l'autarcie et de l'autotélie de l'art, mais dans celui de la constitution de celui-ci en tant que domaine spécifique de l'activité humaine, en l'espèce en tant que création. Cette idée est clairement exprimée: « L'autonomie sociale de l'art est, en fait, celle d'un territoire déterminé *à l'intérieur* (c'est nous qui soulignons) du champ économique et culturel. Dans ce contexte sociologique, l'autonomie porte donc sur un certain rapport entre l'activité artistique et les autres types d'activité sociale ». Débattre de la liberté dans la perspective de la relation art-société permet ou plutôt requiert de définir et de décrire certaines notions ou couples notionnels de toute première importance: création-liberté-responsabilité; liberté-engagement, conditions culturelles de la liberté de l'art, nihilisme artistique et liberté illusoire, réalisme, etc.

En abordant le rapport art-liberté « de l'intérieur », l'auteur estime le moment venu d'utiliser pleinement l'appareil conceptuel fourni — par l'entremise de l'esthétique informationnelle surtout — par les do-

maines de la théorie de l'information, de la théorie de la communication et de la cybernétique. Par conséquent, les sous-divisions de cette partie du livre auront pour titre: liberté-information, redondance; la pression du nécessaire intrinsèque; liberté-intentionnalité-spontanéité; ambiguité et contrainte; la liberté et les structures du code, etc. — aux dépens de la réflexion du type philosophique, inséparable, croyons-nous, du débat d'une pareille problématique. Il convient cependant de mentionner que V.E. Maşek prend ses distances par rapport aux méthodes statistico-mathématiques et informationnelles-cybernétiques appliquées à l'analyse du processus de création artistique. Une théorie mathématique de la liberté, définie dans les termes de la diversité des possibilités de choix, aurait, souligne-t-il, une lacune fondamentale; elle serait « incapable de distinguer entre les différents types et les différentes significations de la liberté exprimés par décision et sélection ». Elle ne peut distinguer entre le choix d'un cadre pour un tableau et celui d'un thème ou d'une modalité artistique, par conséquent elle s'avère inopérante devant « les situations ayant une signification axiologique, donc devant l'art ». En conséquence de quoi les procédés mathématiques et cybernétiques, que V.E. Maşek manipule en connaissance de cause, avec souplesse et précaution, ne peuvent être appliqués sans les rapporter en permanence à l'horizon valorique de la création artistique.

S'il nous fallait nommer deux des qualités qui confèrent de la valeur à l'ouvrage dont nous nous occupons, nous nous arrêterions à celles-ci: l'effort de circonscrire, de systématiser et de définir rigoureusement le thème choisi, sans prétendre l'épuiser; l'effort de préciser et de fixer le contenu et l'extension de concepts ou de couples conceptuels qui circulent d'habitude sous le vêtement déroutant de l'imprécision et de l'instabilité. Si nous parlons d'efforts, nous avons également en vue leurs résultats, assez nombreux, qui peuvent être dénombrés et conservés. Sans oublier cet aspect, principal d'ailleurs, disons cependant que le titre aurait dû être plus adéquat au contenu et à la signification de l'ouvrage. Car, ainsi qu'il ressort clairement du discours théorique, l'art, n'est pas, en fait, une simple « hypostase de la liberté », mais quelque chose de plus et de plus complexe: une synthèse spécifique, irréductible de la liberté et de la nécessité, exprimée dans toutes les instances principales: création, circulation, réception. Par bonheur, le titre seul est inadéquat, car les idées rassemblées sous lui convergent justement vers l'osmose dialectique de la liberté et de la nécessité dans l'explication et l'interprétation du phénomène artistique.

CONSTANTIN COŞMAN

UN PIONNIER DES ÉTUDES ISLAMIQUES

Il est notoire que « l'Histoire de l'empire ottoman », œuvre du prince roumain du XVIIIe siècle Dimitrie Cantemir, a suscité un vaste écho parmi les lettrés d'Europe, non pas tellement parmi les hôtes des salons ou parmi les snobs, amateurs de livres à seule fin d'en décorer leurs murs, mais et surtout parmi les spécialistes qui, tels Edward Gibbon, l'orientaliste Sir William Jones et Voltaire, ont ouvert de nouveaux horizons à la connaissance. L'ouvrage a principalement retenu l'attention de ceux qui, loin de circonscrire la civilisation à l'Europe, ont découvert chez les peuples orientaux des réalisations culturelles qui ne laissent pas d'imposer le respect; pour eux, Cantemir a été un précurseur qui a su allier la connaissance directe des réalités ottomanes à une exposition objective des faits, ce qui faisait

écrire à Sir William Jones, vers la fin du siècle des Lumières, que « l'ouvrage du prince, par son autorité et sa méthode, est supérieur à tout autre sur le même sujet écrit dans une langue européenne».

« L'Histoire », on le sait, devait être un des volets du triptyque, dont le second était un écrit sur la croyance et les mœurs ottomanes, le troisième devant décrire l'organisation politique et administrative de l'empire. L'exécution de ce dernier volet, esquissé sans doute, n'a jamais pu être même entamée. Nous avons connaissance du second par les nombreuses références des historiens et par le texte publié en 1927 par le professeur Ioan Georgescu, dans « Analele Dobrogei », sous le titre: *Du Coran*. Cependant ledit texte n'est que la traduction d'une version abrégée du manuscrit latin, faite par Grigore Tocilescu, du temps de sa mission à Moscou. Bien que certains historiens aient douté de sa survivance, le manuscrit autographe latin existe; d'après lui en a été faite une traduction russe, parue en 1722 à Saint-Petersbourg, sous le contrôle de l'auteur. C'est de ce texte que découle la version roumaine que nous restituent maintenant les Editions Minerva, dans la série des « Oeuvres » du très savant prince, sous le titre: *Le système ou l'organisation de la religion mahométane*. La traduction, complétée par une confrontation avec le texte latin original, une étude introductive très serrée ainsi que des commentaires qui redonnent confiance en l'érudition, appartient à Virgil Cândea, grâce aux efforts duquel le dernier ouvrage de Cantemir, partiellement connu jusqu'ici, reprend intégralement, après un laps de temps de 255 ans, la place qui lui est due dans le champ des lettres roumaines.

Virgil Cândea nous présente la genèse et l'importance de l'ouvrage, sa structure interne et les lumières qu'il projette sur l'exceptionnelle intelligence du grand humaniste roumain; les notes émaillant le texte développent ou rectifient les affirmations du prince; elles dévoilent la science et les objectifs de Cantemir avec une précision et une information ample, qui replacent l'œuvre de ce savant dans un courant adéquat de culture, indiquant ainsi la place qui lui revient dans la civilisation roumaine et dans la civilisation européenne.

De toute évidence, l'ouvrage, lors de sa publication, répondait à la nécessité de « documentation » ressentie par Pierre le Grand et par ses conseillers, au moment où commençait leur grande campagne de Perse que Cantemir aurait voulu voir se prolonger jusqu'à Istanboul, dans la perspective de son retour en Moldavie où il souhaitait ardemment revenir. Mais, comme le souligne Virgil Cândea, son élaboration répondait à un projet beaucoup plus ambitieux. Le texte en fait foi; l'auteur écrit qu'il a vu détrôner deux sultans et ajoute que « si le lecteur curieux désire mieux connaître les raisons de ces événements, il n'a qu'à lire notre *Histoire* des exploits ottomans »; et il achève le paragraphe en renvoyant à son ouvrage « *De la conduite politique ottomane*, où il y a bien des choses à apprendre ». Il est hors de doute que les trois livres ont été conçus dans l'intention de montrer aux Européens le devenir et les traits essentiels d'un empire qui comprenait le nord de l'Afrique et l'Arabie Séoudite, les Balkans et l'Anatolie, bref un grand ensemble de peuples. Cantemir parle de la civilisation persane et des grandes réalisations culturelles des Arabes, des mœurs des Tartares et des Turcs, qu'il prend tous ensemble, dès le moment où il étudie l'élément qui les unit: l'islamisme. Par l'envergure de ses observations aussi bien que par son contact étroit avec les réalités décrites, Cantemir est un pionnier dans ce domaine; et c'est à juste titre que Virgil Cândea souligne que le savant roumain s'avère plus doué que certains voyageurs ou érudits venus d'Occident et auxquels il fait appel, comme Paul Rycaut ou Ludovico Marracci, car il se trouve en possession de catégories mentales que les Occidentaux ont perdues, telle que la distinction entre la théologie apophatique et la théologie cataphatique, en

mesure d'expliquer certains concepts de l'Islamisme et faute desquelles ces derniers, n'ayant aucune résonance, sont facilement classés par une pensée commode parmi les « superstitions ».

Dans ce livre, Cantemir allie l'analyse de concepts subtils à la narration de certains « événements comiques », son regard embrassant, ultérieurement, les cérémonies de la salle du trône et certains épisodes de la vie quotidienne au harem. Il est incontestable que l'œuvre du savant prince marque un tournant dans l'histoire de la vie intellectuelle roumaine, grâce, justement, à cette curiosité qui franchit des barrières jusqu'alors respectées, à cet intérêt croissant pour le fait divers, s'il est significatif. C'est à cette même conclusion que nous conduisent les extraits de *l'Histoire de l'empire ottoman* — portant sur les différents aspects de la vie quotidienne dans l'empire ou sur certaines attitudes culturelles turques — édités par l'Association Internationale des Etudes Sud-Est-Européennes, en 1973. Si l'érudit ne repousse aucun côté de la réalité, il sait conserver une évidente hiérarchie des valeurs. Aussi, bien que cet ouvrage ait eu pour but, dans sa dernière variante, de parler des « adversaires » des commandants et des conseillers russes sur un ton surtout polémique, il n'a finalement rien perdu de son caractère d'exposé objectif. L'auteur ironise certaines coutumes parce que la satire fait partie de sa structure mentale et parce que bien des choses se laissent dissoudre au contact de son esprit caustique; mais il sait présenter, sans partipris, le lien intime des diverses manifestations intellectuelles islamiques. Principalement, le dernier chapitre, dans lequel il loue sans réserves la poésie persane et rend compréhensible le rôle de la calligraphie et de l'épistolographie chez les Ottomans, est essentiel pour une meilleure connaissance d'un monde qui appartient presqu'intégralement au passé. Les données concernant les coutumes, la musique, l'architecture, la peinture sont toujours actuelles; certaines légendes, telle celle ayant trait à Sainte-Sophie, méritent une étude approfondie. Ce que le prince ne tolère aucunement, ce sont les façons de penser et de se comporter qui ne cadrent pas avec la dignité humaine; c'est avec une ironie cinglante qu'il parle du « bakchich » et met en lumière le rôle bienfaisant du « fou » qui corrige les abus des hauts dignitaires persuadés que le monde leur appartient. Sachant imprimer son arrière-pensée dans la pensée du lecteur, l'auteur exerce sa critique non pas au moyen de déclarations solennelles, mais à l'aide d'« historiettes »: « Moi-même, me trouvant à Constantinople, sous le glorieux vizir Ciorula Ali Pacha, j'ai connu un pareil fou, Mehemmed effendi, qui avait l'habitude de demander sans cesse des fonds au vizir et qui, dès qu'il les obtenait, se rendait au marché où il en distribuait une partie aux gens, et achetait, avec le reste, des chibouques en bois, avec lesquelles il battait le vizir »...

Le Système... nous donne la mesure du grand érudit roumain qui, avec une curiosité et un pouvoir de compréhension étonnants, pénétrait les arcanes d'une civilisation que d'autres européens se contentaient simplement de récuser. Déjà, au siècle dernier, C. Negruzzi et Mihail Kogălniceanu avaient saisi l'importance du livre, puisqu'ils l'avaient inclus en 1838 dans un projet d'édition. Sa parution, aujourd'hui, est un acte de culture, qui engage envers Virgil Cândea toute notre reconnaissance.

ALEXANDRU DUȚU

ZSIGMOND JAKÓ: PHILOBIBLON TRANSYLVAIN

EDITIONS KRITERION

Parmi les contributions de marque à l'histoire du livre, des bibliothèques et de l'imprimerie de Roumanie, les études du professeur Zsigmond Jakó de Cluj-Napoca occupent une place de choix bien méritée. A preuve le volume *Philobiblon transylvain*, récemment paru en roumain également. Après le recueil d'études *l'Art d'écrire, le livre, les intellectuels* paru en hongrois dans la même maison d'édition, le présent volume vient compléter le portrait d'un chercheur érudit et passionné. Né à Roşiori (département de Bihor), en 1916, Zsigmond Jakó, docteur en histoire, professeur d'université à Cluj-Napoca, chercheur à l'Institut d'histoire de la même ville, membre de l'Académie des Sciences sociales et politiques, déploie une intense activité scientifique consacrée à l'histoire médiévale de la Transylvanie, ainsi qu'à l'histoire économique et culturelle de la nationalité hongroise *(le Comitat de Bihor avant sa dévastation par les Turcs; Données touchant l'administration de la dîme à l'époque du principat; Bref historique des moulins à papier de Transylvanie à l'époque féodale (XVIe—XVIIe siècles); Ecriture latine au Moyen Age* — étude en collaboration avec Radu Manolescu).

Le *Philobiblon transylvain* est — selon la belle et vibrante présentation faite dans la préface signée par le professeur Dr Virgil Cândea — « une ample évocation de la contribution que les érudits hongrois de Transylvanie ont apportée à la création culturelle écrite et imprimée de notre pays, à la diffusion de l'enseignement et des idées, par l'entremise des livres et des bibliothèques ». Analysant la genèse et l'évolution dans le temps de certaines bibliothèques conventuelles ou collégiales, ainsi que de plusieurs collections princières ou privées de Transylvanie, Zsigmond Jakó considère que « . . . dans l'Europe du sud-est, notre pays est l'un des Etats les plus riches en vestiges de l'ancienne culture du livre. Nos bibliothèques, dont l'activité s'est poursuivie sans interruption pendant des siècles, conservent des monuments de la culture écrite européenne à partir du IXe siècle. Codes du Moyen Age, incunables, raretés typographiques attestent l'intégration organique de notre culture dans les traditions de l'Europe ». *Oradea dans l'histoire de nos bibliothèques médiévales, la Transylvanie et la Corvinienne, la Bibliothèque du Collège Bethlen d'Aïud, Historique de la bibliothèque documentaire d'Odorheiul Secuïesc* sont autant d'études d'une grande érudition et d'une haute tenue scientifique, représentant le fruit de minutieuses recherches qui mettent en lumière des aspects nouveaux, inconnus de la vie des livres en Transylvanie.

Les précisions apportées au sujet de la bibliothèque du grand lettré que fut Janos Vitéz d'Oradea démontrent le rôle important qu'elle joua dans la genèse et l'évolution des idées de l'humanisme dans la culture de Transylvanie, cependant qu'en ce qui concerne les dimensions et le sort de la bibliothèque de Mathias Corvin, de nombreuses données déjà entrées dans la légende se trouvent amendées. Zsigmond Jakó ne suit pas les chemins battus, il soumet à un examen critique nombre d'opinions consacrées sur les livres et l'imprimerie transylvains. La nécessité de reviser certaines données apparaît clairement dans le cas de l'étude *L'impression à caractère latins à Sibiu, au XVIe siècle.* Est ainsi éloquemment démontrée, par des faits concrets, la primauté de l'atelier typographique de Sibiu (1529—1530) par rapport à celui de Johannes Honterus, de Braşov (1538—1539).

Importantes, dans ce volume, sont les nouvelles données sur l'histoire de la culture roumaine et les relations culturelles roumano-hongroises dans cette province de notre pays. Zsigmond Jakó estime que,

dans le cas de la Transylvanie, il est nécessaire « d'étudier en parallèle, aussi bien que le passé du peuple roumain, celui des Hongrois et des Saxons habitant ce territoire, étant donné que le développement des uns offre des analogies, des données précieuses pour une meilleure connaissance de l'histoire des autres ». Ses études s'attachent à l'activité d'érudits d'origine roumaine connus — Nicolaus Olahus, Martinus Haczius ou Csulai Móré Filip —, signalant l'existence dans la collection du comte Dénes Bánffi d'un exemplaire du *Catéchisme luthérien*, premier livre imprimé en langue roumaine à Sibiu, en 1544, par Philippe le Moldave, livre aujourd'hui disparu. Sont amplement évoquées les relations culturelles du médecin Sámuel Köleséri de Sibiu avec des érudits et des voïvodes de Valachie: le Stolnic Constantin Cantacuzino, Constantin Brâncoveanu, Nicolae Mavrocordat (voir les études: *Sur les traces du catéchisme roumain de l'an 1544, les Relations de bibliophilie et scientifiques de Samuel Köleséri avec la Valachie)* ainsi que la contribution de certaines maîtres typographes non officiels de Transylvanie à la modernisation de la typographie roumaine de l'évêque Petru Pavel Aaron de Blaj (XVIIIe siècle). Une étude particulièrement remarquable est consacrée à l'histoire de la bibliothèque de Timoteï Cipariu, fondateur de la philologie scientifique roumaine. La reconstitution documentée de la formation et de l'agrandissement de cette collection de livres, manuscrits et documents démontre le fait que la bibliothèque du savant de Blaj constitue « l'un des plus importants produits du processus de développement des bibliothèques roumaines du XIXe siècles ».

L'évocation de la vie et de l'œuvre de Misztótfalusi Kis Miklós (XVIIe siècle), personnalité de tout premier ordre dans l'art européen de l'imprimerie, impressionne le lecteur par le dramatisme de la destinée de cet artiste passionné et plein de talent, victime de l'incompréhension et de l'indifférence de ses contemporains *(le Phénix transylvain)*. Ses matrices à couler les caractères typographiques, qui l'ont rendu célèbre dans toute l'Europe, ont également servi à confectionner les caractères latins pour la typographie roumaine de Blaj (« Commencements de la typographie de Blaj »).

Les études réunies dans le *Philobiblon transylvain* sont en fait des études d'histoire comparée de la culture de notre pays. Etudes qui relèvent des traits caractéristiques des traditions de la création spirituelle transylvaine, traditions différentes ou communes aux nationalités cohabitantes mais, en réalité, unitaires dans le processus du devenir historique de cette contrée roumaine.

Par sa rigueur scientifique et son érudition, autant que par le charme émanant de la reconstitution historique, le volume signé par le professeur Zsigmond Jakó représente un ouvrage de référence, une contribution d'une incontestable valeur à la connaissance de l'histoire du livre et de l'art de l'imprimerie de Roumanie.

GHEORGHE BULUȚĂ

MARIN PREDA: LA VIE COMME UNE PROIE

EDITIONS ALBATROS

Par son fonds (sans plus parler de sa qualité), le dernier ouvrage de Marin Preda est en quelque sorte une réplique à toute la littérature romanesque autobiographique que traverse l'idée de « la conquête de la vie ». En la considérant « comme une proie », Marin Preda « a conquis la vie » tout autrement que ceux qui ne recherchent

qu'une ascension spectaculaire. La scène sur laquelle s'ouvre la remémoration autobiographique de l'écrivain résume, paraboliquement, le destin de celui-ci: certain jour, alors que tout enfant et encore inconscient d'exister, il a saisi sur la table un gros pain en refusant obstinément de partager avec qui que ce soit, ceux qui l'entouraient le lui auraient arraché des mains si l'un d'entre aux (le père, sans doute) ne les avait priés de laisser l'enfant tranquille, en incitant même le petit à en prendre un second. Comme au réveil d'un songe — réveil qui, il allait le comprendre plus tard, signifiait la prise de conscience de soi-même — le petit paysan a remis « doucement et sagement le pain sur la table ». La situation allait se répéter à plusieurs reprises et dans des circonstances beaucoup plus complexes. Il a été donné à Marin Preda de prendre son destin en mains, non pas d'un seul coup ni d'une façon accapareuse, balzacienne, mais au prix d'une persévérance acharnée, non-spectaculaire, dans le calme de son cabinet de travail. Sa biographie est plutôt intérieure, spirituelle; une biographie absorbée par la bibliographie.

Pour utiliser l'expression même de l'auteur, nous dirons que *la Vie comme une proie* raconte une « aventure de la conscience ». Le livre est le roman de la formation de Marin Preda comme écrivain. En d'autres termes, ce qu'il nous offre n'est pas une simple autobiographie, c'est une œuvre de création, un *Bildungsroman*. Le narrateur devient son propre personnage: de même, ceux qu'il rencontre sur les chemins de la vie deviennent autant de figures littéraires. Chose curieuse ! Dans un roman que nous croyons « à clefs », nous aimons identifier les modèles. Ici, tout au contraire, entraînés par l'histoire qui nous est contée, nous en savourons les épisodes sans nous soucier de savoir s'ils ont réellement eu lieu, de sorte que Marin Preda, aussi bien que d'autres protagonistes des lettres roumaines qui lui sont ou lui ont été contemporains, tels Vladimir Streïnu, Zaharia Stancu, Paul Georgescu, Geo Dumitrescu, Victor Ion Popa, Al. Cerna-Rădulescu, Mircea Grigorescu, Ion Caraïon, Sergiu Filerot et beaucoup d'autres encore, nous paraissent tout aussi irréels que des personnages fictifs. Iréels dans le sens d'une existence concrète, mais, sur ce plan de la création, autant de personnages vivants, d'individualités précises, même si elles ne sont que sommairement définies.

Dans l'espace de la fiction, le plus réel est, sans aucun doute, le héros central. Il se construit lui-même conformément aux exigences de la peinture réaliste, il se scrute avec lucidité, sans complaisance aucune, sans « faire du sentiment »; aussi l'auteur a-t-il campé un gars de la campagne ressemblant très fortement, jusqu'à ce qu'il quitte son village, à son héros Niculae Moromété (dont l'enfance, il le reconnaît explicitement, a été la sienne propre): peu sociable, intériorisé, et cependant sûr de soi, ferme, tenace, même s'il lui arrive de traverser des crises d'apathie ou de découragement, qu'il surmonte d'ailleurs très vite; un gars de la campagne que l'école, la lecture, l'expérience de la vie citadine en général transformeront bientôt en un jeune intellectuel ayant une vie intérieure intense, en un dévoreur insatiable de livres, en un homme assoiffé d'amis intelligents et d'interlocuteurs valables, en un virtuel et finalement un authentique écrivain. Cet enrichissement cérébral, ce raffinement incessant du goût, cette acuité d'une intelligence exercée par la réflexion et la discussion n'atténuent d'ailleurs pas chez lui l'appétit de vie élémentaire, ne mènent pas à l'atrophie des instincts, ne modifient pas son tempérament; bien que plongé dans la pensée spéculative, le jeune homme n'en devient pas pour autant inapte à la vie pratique.

Mais, comme je le disais, c'est « l'aventure de la conscience de l'auteur » qui forme la substance de l'ouvrage. Aventure beaucoup plus passionnante que celles que l'on trouve dans bien des romans à forte trépidation épique. Les démarches et les processus intellectuels, les révélations dans

la conscience prennent effectivement dans *la Vie comme une proie* le caractère des aventures concrètes. Pour Marin Preda, la lecture est un acte existentiel, la méditation un engagement, un débat d'idées, un événement dont les conséquences, sur le plan de la création, sont parfois impressionnantes. L'écrivain participe de toutes ses fibres, en tant que lecteur, à la vie du livre qu'il parcourt ; les *Mémoires écrits dans un souterrain*, de Dostoïevski, le rendent littéralement malade. Il lui arrive souvent de polémiquer mentalement avec les écrivains, les philosophes, voire les grands chefs d'armées, de peuples, tout comme s'il discutait, passionnément, avec un ami, ou tout comme le ferait le paysan Ilie Moromété (dans le roman qui porte son nom) avec les hommes de son village. Lorsqu'il apprend par exemple que le prince régnant roumain Michel le Brave s'est exclamé, devant la tête coupée du cardinal Andreï Bathory son adversaire: « Le pauvre prêtre ! », le lycéen d'alors trouve l'attitude du souverain irrationnelle: « Et pourquoi, pauvre? Pourquoi, pour quelles raisons devrait-on avoir pitié de lui? » Plus tard, après s'être initié à Tolstoï et à Dostoïevski, lors qu'il prend connaissance, par Miron Radu Paraschivescu, de la philosophie de Nietzsche, il la soummet à une critique acerbe et oppose à Zarathoustra et à son éthique « dionysiaque » celle de Spinoza. Implicitement, il s'en prend au Christ. Plus précisément, niant que « le vampirisme des prêtres » découle, comme l'affirme Nietzsche, du Christ même, il remarque que le fondateur du christianisme a fait abstraction de cette « déesse souveraine » qu'est la société et dont l'ignorance rend impossible toute explication du comportement humain. « Depuis ma petite enfance — se rappelle l'écrivain — je savais que l'homme est moins entravé par la morale que par la force des conditions, par sa naissance sous le signe de l'hérédité et d'une certaine société dans laquelle il lui faudra vivre . . . » Persuadé que « tout artiste (. . .) doit redécouvrir le monde », le futur écrivain lit, non pas simplement pour s'instruire, mais pour mettre en ordre, pour éclaircir ses propres idées et ses propres recherches, pour former sa propre conception de la vie. Là se trouve la source de la tension, du dynamisme des pages dans lesquelles Marin Preda évoque ses lectures et, en général, ses expériences intellectuelles. Son journal de lecture devient l'instrument de l'auto-analyse morale d'un écrivain qui « voit des idées », qui reprend l'expérience intellectuelle de l'humanité depuis ses débuts et en arrive à tracer, en matière d'art, et pas seulement en cela, ses propres voies, qu'il suit avec une frénésie semblable à celle des héros du premier volume des *Moromété* prenant connaissance de ce qui se passe au-delà de leur horizon quotidien.

Roman de la formation d'un écrivain, *la Vie comme une proie* est, par là même, le roman d'un roman. Car Marin Preda est la création de son roman *les Moromété*. Jusqu'à la mise au point de ce livre, son auteur restait (ses souvenirs l'attestent explicitement) un écrivain à la recherche de son identité. Pour assumer celle-ci, il lui a fallu dresser la mythographie de son enfance, de sa famille, de son village, ce qui équivaut à une autoimmolation. Il lui a fallu objectiver son moi originel, intime et avec lui, son monde intérieur, se détacher du tout et l'offrir au monde extérieur. Mais c'était se déchirer. Se séparer de l'état d'enfance, de « l'état de village », de tout un mode ontologique. Séparation d'autant plus dramatique qu'il en découlait implicitement la conscience, dans un sens plus large, historique de « l'impossible retour » au monde du village traditionnel. Des années durant (il nous le confie dans les dernières pages du livre) le prosateur n'a pas eu la force de formuler le sens qui se détachait du fait, exposé dès 1942, dans un récit, que son père avait coupé un acacia de leur cour. Après l'avoir écrit, il en a conservé dans un tiroir pendant cinq ans les pages dactylographiées. Dans la conscience de l'écrivain, l'abattage de l'arbre a marqué, symboliquement,

le début des transformations qui dans le contexte des mutations historiques contemporaines allaient restructurer radicalement le village. Il n'était certainement pas facile de décrire sans lyrisme la disparition objective de l'arbre. Mais c'était, pour l'écrivain, une condition de la prise en possession de son propre destin, tout comme la restructuration du monde rural était un impératif historique absolu, une condition de l'existence dans le monde moderne. Pour devenir un authentique romancier du village, Marin Preda a dû présenter le bouleversement des fondements patriarcaux de la vie rurale en demeurant lui-même lucide, réaliste, inaccessible à tout attendrissement passéiste. Mais il n'a pu le faire qu'après de longues années de clarification intérieure. Portant en lui le monde du village, l'écrivain a fait à Bucarest, au cours de ses « années d'apprentissage », une expérience analogue à celle de Paul Ştefan, le héros d'un autre de ses romans: *le Délire*. De sorte que son nouveau livre est ainsi, subsidiairement, aussi le journal de ce roman.

Que nous y cherchions le document littéraire, le roman, la figure exacte de Marin Preda ou, indépendamment de la fidélité par rapport à l'original, le « portrait de l'artiste dans sa jeunesse », *la Vie comme une proie* se lit, d'un bout à l'autre, avec un intérêt jamais démenti.

DUMITRU MICU

ARNOLD HAUSER: **L'ÉTANG**

EDITIONS « CARTEA ROMÂNEASCĂ »

Prosateur allemand de Roumanie, Arnold Hauser s'est lancé relativement tard dans la littérature, ayant pratiqué auparavant le métier d'ouvrier serrurier dans une fabrique. Cela explique peut-être, dans son style, la précision du détail allant jusqu'à la minutie, et aussi la rigueur propre à celui qui, durant des années, a fait siennes les infimes géométries d'assemblage. Grâce, en premier lieu, à leur solide construction épique, où chacun des plans a sa place bien déterminée, les esquisses et les récits réunis dans le volume récemment publié ont suscité un vif intérêt. Sans être nullement schématique, Arnold Hauser est porté par un irrésistible attrait vers la démonstration, fondée sur un principe qu'il énonce dans le contenu même d'un de ses récits (« L'étrange cas de Hasso Werbes »): « Juger quelqu'un selon ce que nous pensons de lui ou selon ce que nous en disons n'est pas juste, car il se pourrait que nous n'éprouvions pas exactement ce que nous disons éprouver à son égard et que nous ne pensions pas non plus comme il nous semble le faire. » Le talent sans conteste du prosateur, qui suit si méticuleusement chacun des sujets que ses observations aboutissent à en reconstituer une image presque parfaite, confère à ses récits une harmonie impressionnante.

Les proses d'Arnold Hauser démarrent de coutume avec lenteur, les détails, que pointent de brèves remarques, y pullulent. « Je n'arriverai jamais à savoir si ce fut un fort grand cerf en pleine maturité ou bien un tout jeune chevreuil. Quant au fusil non plus, je ne pourrais rien en dire sinon que, lorsque j'ai appuyé sur la détente, a fait un bruit assourdissant, qu'avant cela, il s'en exhalait une odeur d'huile, et ensuite — de poudre » — c'est là l'une des premières séquences du récit intitulé « Les chats ». Dans ce récit, le vieux chasseur Wilm abat d'un coup de fusil, en présence du narrateur-enfant, un chevreuil, sans posséder d'autorisation, d'où e retrait par les autorités du permis del

FRIEDRICH BÖMCHES: Nuit vénitienne

EMILIA NICULESCU PETROVICI: Un message en chanson

port d'arme. Jusqu'ici, rien d'insolite, tout au plus un simple « souvenir d'enfance » au charme naïf, pour que, brusquement, la narration prenne un cours entièrement nouveau et glisse vers le grotesque — modalité dont l'auteur fait fréquemment usage. Le chasseur privé de son arme, une bande de chats sauvages envahit le village, « telle une calamité que l'on n'avait jamais vue ». Bien que les autorités lui aient rendu leur confiance et restitué en même temps son arme, le vieux Wilm ne peut, ou ne peut plus agir: « A quoi bon, maintenant que, souffrant depuis quelque temps d'une cataracte, il ne pouvait plus employer sa vue affaiblie qu'au jeu de cartes? » Est-ce bien toute la vérité, ou s'agit-il plutôt de la crise intérieure d'un vieux chasseur qui s'est vu, par un jugement prononcé à la hâte, dépouillé de son arme et, avec elle, de la foi en lui-même? L'auteur nous engage à croire que le jeu s'est substitué chez lui à la passion de la chasse. La plupart, d'ailleurs, des héros d'Arnold Hauser sont surpris en pleine crise morale provoquée soit par des circonstances extérieures, soit par des procès de conscience. Telle nouvelle d'un quotidien, qui annonce le procès d'un criminel de guerre, « d'un Lagermann », déséquilibre un ancien détenu et le pousse au suicide (« Le cendrier »). Tel dialogue banal dans le train avec une étudiante assombrit rétrospectivement la vie d'un ingénieur qui s'est construit une fausse destinée (« Dans le train »). Telle promotion erronée à la fonction de directeur, suivie d'une révocation, provoque chez le protagoniste « un vide immense de l'âme, vide qui — même après des années et des années — n'a jamais voulu disparaître » («Dutzendzwei »).

L'acuité de l'observation morale se trouve complétée chez Arnold Hauser par le symbole — souvent de facture grotesque — que l'on retrouve surtout dans la conclusion de ses proses. La découverte du cadavre d'un ouvrier dans une fosse remplie de mazout provoque, par rétrospection, la récupération de certains événements du passé liés à la victime et à la microcollectivité dont elle faisait partie (« Le vendeur de mazout »), tout comme l'assèchement d'un étang fait découvrir le corps de celui qui avait été le président du conseil communal, Georg Salmen («L'étang »). Le récit qui donne le titre du volume est d'ailleurs le meilleur. « L'étang » est un plaidoyer contre l'abus de puissance, contre la déshumanisation de ceux qui, ayant reçu par erreur la mission de décider, nient à leurs prochains jusqu'à leurs propres facultés de raisonnement. Georg Salmen est un homme dont l'appétit de puissance a obscurci non seulement l'esprit, mais également l'âme; la décision qu'il a prise, de sacrifier tous les chiens du village pour sortir de crise une tannerie des alentours, est surtout dirigée contre les villageois. Sa fin mystérieuse, équivoque, apparaît ainsi telle une vengeance collective accomplie par un personnage symbolique, le gardien de l'étang, un sourd-muet « qui ne possédait rien, sauf en chien: un chien vivace, de berger, de race incertaine ».

« L'étrange cas de Hasso Werbes », le plus long récit du volume, est écrit selon une technique complémentaire, à partir des angles de vue de plusieurs « témoins » qui ne sont en fait que les dédoublements de la personnalité du héros lui-même, un comptable à la retraite qui élève des canaris, pour expérimenter sur eux « l'adaptation à la liberté des oiseaux domestiques ». A la routine, à la vie suffocante, aux misères de la vieillesse s'oppose de la sorte une métaphore généreuse où les oiseaux représentent l'aspiration à la pureté, à la liberté, au manque de contrainte, à l'envol ininterrompu par-dessus le morne paysage de l'ordinaire et de la médiocrité. C'est là aussi l'aspiration de l'auteur à la recherche de vérités humaines simples, essentielles, pour les opposer aux « vérités » confortables, mesquines, qui, faute d'un haut idéal, risquent de briser les ailes de la vie.

IULIAN NEACŞU

LÁSZLÓ KIRÁLY: LES LOUPS BLEUS

EDITIONS KRITERION

Le roman appartient au genre protéiforme; c'est là une affirmation des plus judicieuses. Et le livre de László Király est là pour la corroborer. Il semble que le roman *les Loups bleus* ait pour constante principale la désinvolture de l'auteur. Au reste, ce dernier ne craint pas d'utiliser alternativement divers types d'écriture. Dans la narration, il a recours, sans réticence aucune, à la remémoration la plus libre et la plus spontanée qui soit. Très souvent, les effets en sont remarquables. Le prétexte qui déclenche le mécanisme de la mémoire est le retour du personnage principal — la voix qui ressuscite le passé — dans le village de son enfance. Il y entame une discussion du genre dialogue philosophique avec « le Garde », personnage symbolique retiré dans sa solitude, et qui après nombre de lectures et d'intenses méditations, est devenu un sage. En échange, celui qui se confesse est un anxieux dont l'inquiétude est devenue en quelque sorte chronique du fait de son penchant à scruter la nature humaine. Aussi les événements dont il se souvient sont-ils à la mesure de cette inclination. Il existe une correspondance subtile entre la configuration psychique du protagoniste, telle qu'elle se révèle graduellement à nous par le truchement de la confession, et les événements objectifs que sa mémoire a conservés. C'est là une des qualités les plus frappantes du roman, aisément déchiffrable dans presque toutes ses parties. L'auteur démontre, de la sorte, qu'il possède une aptitude assez rare: celle de parler sur le mode lyrique de choses vécues par lui-même (il est d'ailleurs l'auteur de quelques recueils de vers très appréciés) tout en étant capable de considérer objectivement le monde de ses souvenirs. Nous en voulons pour exemple un fragment où la vision réaliste se trouve inextricablement mêlée à la transfiguration lyrique: « Ils s'avançaient (il s'agit de paysans du village natal n.n.) formant une longue file, en bon ordre, paisibles et silencieux, descendant le coteau planté de vigne, en habits de fête, moustaches retroussées, rasés jusqu'au violet du côté hommes, châles de soie grège noirs ou blancs selon l'âge du côté femmes, tandis que les premiers avaient le chef couvert de chapeaux noirs qui commandaient le respect; parmi les jeunes filles, certaines apportaient des fleurs, de gros bouquets de fleurs des champs, féminines marguerites, pudiques campanules, coquelicots provoquants, églantines virginales, tout ce que la plaine peut offrir l'été; on voyait aussi des gens marcher les lèvres serrées, sourcils froncés, comme s'ils étaient décidés à ne plus jamais parler et à seulement se taire, à se taire jusqu'à la mort; ils s'avançaient avec des mouvements lents, mesurés, comme peu d'entre nous savons le faire, ils s'avançaient en une procession qui n'en finissaient plus, ils pouvaient bien être cent, deux cents, ou même mille. »

Avec sa spontanéité de poète, et au moyen d'un remarquable artifice, l'auteur imagine un alliage inédit de la reconstitution objective réaliste et de la notation lyrique. Au lieu de faire devant « le Garde » le récit des événements comme le ferait un narrateur objectif, László Király construit un scénario de facture parabolique, dont les effets artistiques sont de la meilleure qualité. C'est ainsi qu'arrivé dans son village, il s'arrête sur un vieux pont d'où il rappelle ses souvenirs. La citation que nous avons donnée se place justement au début de l'épisode en question. La procession d'hommes et de femmes est la matérialisation lyrique de toute une suite de souvenirs. Parmi ces personnages du passé, pour la description desquels l'auteur fait preuve, ainsi que nous l'avons montré, d'un sens réaliste indéniable, se détachent successivement ceux qui ont pris part à des événements remontant à l'époque des

années 50. Evénements qui ont une structure identique; toute une série d'épisodes dramatiques ayant eu lieu dans un village de Transylvanie, à l'époque où la collectivisation de l'agriculture en était à ses débuts, sont ainsi reconstitués. Les gens qui y ont participé sont appelés à un procès retrospectif original, au cours duquel l'auteur fait preuve, la plupart du temps, d'une attitude équilibrée et de réflexion lucide sur les moyens, souvent âpres, de l'histoire.

Cependant, malgré les nombreuses pages qui dépeignent la vie du village, le roman s'impose surtout par la façon désinvolte et absolument sincère dont le personnage principal parle de lui-même. A maintes reprises il abandonne la convention romanesque; du croissement de différentes filières narratives, dont le lecteur ne suit pas particulièrement la logique immédiate, ressort très expressivement la figure d'un jeune intellectuel de nos jours en qui se livre un combat incessant afin qu'il puisse pratiquer dignement se profession d'écrivain.

Nous disions, au début de ces notes, que la désinvolture de l'auteur était la principale constante de ce roman. Dignes d'être mis en relief s'en avèrent les résultats littéraires. La remarquable performance narrative de László Király est due justement à l'intuition sans défaut de se laisser aller à ses disponibilités spontanées, ce qui est le plus conforme à son tempérament.

VOÏCU BUGARIU

GEORGE ŢĂRNEA: HAUTE FIDÉLITÉ

EDITIONS « SCRISUL ROMÂNESC »

Le jeune poète George Ţărnea fit son début éditorial en 1974 avec le volume *les Testaments du sage* (Editions « Cartea Românească »), recueil de vers d'inspiration historique marqué par deux grands poèmes, *Descriptio Valachiae* et *les Testaments du sage*, poèmes qui prêtent d'ailleurs leurs noms à deux des cycles du volume, le troisième étant intitulé *Trois chants de ménestrel*. Dans le style propre à la ballade et à l'élégie, souvent à la manière de Villon, le poète tente de crayonner la vie de Dimitrie Cantemir, grand érudit et prince régnant de Moldavie (XVIIIe siècle), de pénétrer dans les drames spirituels de ce prince appelé à accepter le sacrifice pour éclairer son peuple; le déroulement du cycle suit attentivement l'incessante dualité du sage et de l'homme de guerre, qui se partagent l'être du prince patriote. Les poèmes-confession, *Trois chants de ménestrel*, sont des poèmes d'une ardente actualité, le thème du besoin d'entente entre les hommes détenant la primauté. Le titre seul est, à première vue, déroutant, par son rappel moyenâgeux, renforcé par le fait que les idées majeures, très modernes, transparaissent de la langue d'une « narration » qui exhale un parfum d'ancienneté.

A l'instar du premier, le second volume, *Ballades* (Editions « Cartea Românească »), est divisé en cycles, George Ţărnea demeurant fidèle à des délimitations thématiques par lui seul imposées. Le premier cycle, intitulé *le Blé de pierre*, est composé de poèmes au mouvement large, solennel, devant la richesse et les beautés du pays, devant la fécondité de son sol, le blé, par exemple, constituant l'emblème des miracles germinatifs (*Equinoxe*), du sacrifice nécessaire à la fécondation (*le Blé de pierre*).

Sentimental, mais dépourvu de tout pathétisme édulcoré, le poète emprunte ses images au monde des contes et des mythes: ses ballades sont peuplées d'« affreux dragons », de « demoiselles Chloé »,

d'« anges noirs » et de « blondes courtisanes », de « clowns divins » et de « dieux transparents ». Un monde que cependant il conduit avec beaucoup de naturel vers le jour d'aujourd'hui, lui prêtant les soucis, les silences, les ombres et les joies d'une coexistence secrète entre le passé et le présent existentiel. La mort est contemplée depuis des distances cosmiques, le poète lui opposant les « belles vies », « les vies rondes » (*Maîtres*) dans l'idée que le seul être pouvant gouverner l'Univers est l'Homme devenu souverain de lui-même.

Le second cycle, *Ballades de l'enfance*, se constitue en une rétrospective ironiquement attendrie d'un bourg à l'atmosphère provinciale où les marchands ambulants donnent de la couleur aux rues et aux âmes (*Foire à Rîureni*), où les journaux créent — au moyen de banals cancans — la trompeuse impression d'une « vie en rose » (*Journal de province* — 1920), où le cirque, avec son carrousel de surprises (*Cirque à Rîmnic*) est un « fournisseur de molles illusions ».

Memento, le dernier cycle du volume, s'ouvre sur un pathétique poème intitulé *Pays*; une discrète analogie y est établie entre la « maison nuptiale » et le foyer où métaphoriquement viennent se fixer « et les eaux, et les horizons et les monts », l'idée maîtresse du poème consistant en une philosophie simple: « soyons à nous-mêmes notre propre vérité ». L'objectif majeur des autres poèmes du cycle est la connaissance; la connaissance dans son acception philosophique, talonnée par l'implacable écoulement du temps: « Je veux être chant/ Et passer vaincu / Par-dessus chaque / Vérité atteinte » (*Feuilles*). La nostalgie des amours adolescentes (*Elégie*), des années qui passent, ne vient pas assombrir la sève optimiste du poète, son désir d'apprendre, de se savoir présent en tout et partout, sa joie d'exister: « Je suis meilleur depuis un temps / Et plus plein de dons / La vie se verse toute seule / Dans mon verre » (*Villonnesque*).

Enfin, *Haute fidélité*, le troisième livre de l'auteur, est plutôt une reprise, à d'autres paramètres, plus élevés, des thèmes de prédilection auxquels le poète nous a, dans ses précédents volumes, habitués, les quatre cycles — *la Maison de nos pensées*, *Haute fidélité*, *le Chasseur d'apothéoses* et *Une place au soleil* — se déroulant dans un style direct, alerte, mélange de candeur et d'agressivité ironique. Dans les formes, George Ţărnea reste un « classicisant » pour lequel la « maison des pensées » est le pays, avec ses hommes, avec les ancêtres et les endroits mémorables, avec l'ensorcelant langage des doïnas. C'est par fidélité à soi-même que le poète — par-delà son attachement obstiné à la division en cycles — ouvre chacun de ses volumes sur un poème hymnique adressé à sa terre d'origine. Sa constance est absolue à l'égard de ce thème majeur qu'est le Pays, auquel il témoigne constamment une « haute fidélité ». Fidélité à tout ses fils, parmi lesquels il est fier de se compter, fidélité à ses documents anciens, à ses herbes et à son blé, à ses légendes de bravoure et à son audacieuse rêverie. Dans sa veille méditative, le poète voit un « état de patrie » analogue à l'« état d'être », de survivre avec dignité, d'aimer: « Patrie tendre, état infini / de vérité, de paix, d'amours » (*l'Etat de patrie*).

La patrie signifie la permanence, l'éternel, le nom taillé par un peuple dans son antique foyer et perpétué dans le temps et dans l'espace (« Aussi longtemps que nous portons au cœur une alouette »), la patrie signifie histoire (le poème au titre homonyme), « combustion dans les profondeurs », elle signifie nécessairement « la vérité au temps présent », celui que nous vivons, avec ses nouvelles constructions, ses « forêts d'échafaudages », ses charges d'acier dans lesquelles, « sont écrits des poèmes ». L'état de patrie signifie ici l'état d'aimer par rapport à notre devenir présent et futur, par rapport aux rêves accomplis.

Le cycle *Le chasseur d'apothéoses* essaie l'ode en vers blancs. Ce sont des odes fluides, dédiées aux « tailleurs de mots », c'est-à-dire aux chroniqueurs qui ont tracé des pages d'histoire, odes dédiées à tous

les gardiens de sources, de coutumes, à ceux de la langue roumaine, aux grands hommes qui « veillèrent le toit de la Dacie ».

Vitaliste de conception, d'une jeunesse solaire, la poésie de George Ţărnea naît tout droit, comme l'herbe, du sol de son pays — nourrie d'une profusion de chants et d'incantations, de doïnas, de ballades et d'élégies, œuvres des poètes populaires, nos grands anonymes.

MARTA ALBOÏU

STRUCTURES CRÉATRICES

Dans une suite brève et nerveuse d'essais: *Histoire où il est question de deux inconnus: Dostoïevski et Tolstoï* (Ed. Cartea Românească, 1977), Ion Ianoşi reprend, d'un point de vue original, le parallèle ancien et maintes fois ressassé entre les deux grands écrivains russes. Si les commentateurs antérieurs (de Rozanov à Thomas Mann) se sont employés à mettre en relief, à définir les structures créatrices de l'un et de l'autre au moyen d'une analyse (métaphysique, esthétique, structuraliste, etc.) de leur œuvre, Ion Ianoşi s'applique à brosser leur portrait en étudiant et en commentant les opinions, exprimées par l'un au sujet de l'autre, leur attitude l'un devant l'autre, les fluctuations de leurs sympathies ou de leurs antipathies réciproques, les gestes d'adhésion ou de distanciation devant l'activité littéraire, politique et journalistique du confrère. L'histoire des relations entre les deux romanciers — qui pour une raison ou une autre ne se sont jamais rencontrés, quoique contemporains — met en évidence seulement les similitudes et les dissemblances de leurs tempéraments et de leur psychologie, mais aussi et surtout, l'attraction qu'ils exerçaient l'un sur l'autre, la blessure lancinante causée à leur orgueil par la perpétuelle présence de l'autre dans le voisinage, leur attention toujours aux aguets. Cette relation humaine, cosmique dirait-on — car après avoir lu le livre de Ion Ianoşi et malgré les efforts faits par l'auteur pour se garder impassible, parfois même ironique et défiant, l'impression demeure qu'une rencontre entre Tolstoï et Dostoïevski ne pouvait pas avoir lieu, que c'eût été un phénomène aussi aberrant que le heurt de deux astres — cette relation donc entre deux natures puissantes dont les univers partiellement intersectés, mais d'une exceptionnelle particularité, ont modifié dans ses profondeurs la conscience du monde moderne, impose, paradoxalement l'idée d'une complémentarité, d'une intégration nécessaire. Dans la conscience du monde moderne, ils sont assimilés, unis, la pensée du XXe siècle les englobe l'un et l'autre en de continuels et inépuisables rapports.

Leur dialogue, dans la perspective choisie par Ion Ianoşi, forme tout un roman d'analyse; les faits, les paroles, les gestes des héros — pour économiques et pauvres qu'ils soient, au demeurant — sont soumis par lui à d'implacables interprétations, décantations, distillations, en vue de sonder, au-delà d'avares apparences, le boullonnement, la fièvre et aussi l'irritation causée à chacun d'eux par la présence de son grand semblable. Les témoignages, directs ou pas, certaines circonstances significatives de la vie de Tolstoï ou de Dostoïevski — significatives pour la démonstration de l'essayiste—sont soigneusement rassemblés, commentés, étudiés, mis à profit, sans craindre le danger d'une pure casuistique. Il en résulte que sans s'être connus directement — en tant que personnes physiques — l'auteur d'*Anna Karénine* et celui des *Frères Karamazov* ont eu une connaissance profonde, une intuition réciproque l'un de

l'autre, de sorte que leur attitude à chacun a dépendu de cette exceptionnelle pénétration tout autant que de leur immense subjectivité. C'est elle qui a dicté l'admiration, le dédain, l'affection ou l'intolérance, la sensibilité que chacun d'eux manifestait à l'égard de l'œuvre de son confrère et rival. Ion Ianoşi extrait tous les passages des journaux, de la correspondance, des récits de proches, ayant trait à l'opinion de l'un par rapport à l'autre, il utilise aussi de plus amples textes de référence et il observe judicieusement que ce que chacun d'eux voit dans l'œuvre de l'autre, ce qu'il apprécie, ce qui l'intéresse, ne représente guère que ses propres obsessions. (Dans *Souvenirs de la maison des morts*, Tolstoï retrouve la ferveur de sa propre transformation, l'enthousiasme que le livre soulève en lui survient au moment où il élaborait une nouvelle attitude devant le monde; dans *Anna Karénine*, Dostoïevski est captivé par l'histoire d'Anna, mais plus encore par celle de Lévine et les théories, de même que le comportement du personnage, l'incitent à écrire les pages bien-connues du *Journal d'un écrivain*, etc.).

Sur le plan de la biographie et de l'œuvre des deux écrivains, Ion Ianoşi détache certaines similitudes (obsession de la mort violente, justifiée chez Dostoïevski par l'expérience de la fausse exécution, chez Tolstoï par le souvenir de l'exécution de Richet, guillotiné à Paris; personnages à structures analogues, qui vivent des événements pareils — Pierre Bezoukhov racontant la décapitation à laquelle avait assisté Tolstoï, Michkine subissant le simulacre d'exécution vécu par Dostoïevski; rapprochements entre la Maslova et Sonia Marmeladova, entre Macar Ivanovitch Dolgorouki et Platon Karataev) et il souligne pertinemment les points de ruptures entre les deux écrivains, les plans de leur incompatibilité (dissemblance de leur condition sociale: l'un, exposant de la noblesse, l'autre, des couches citadines du tiers-Etat, un « intellectuel prolétaire »; décor de leur vie — pour l'un, les salons, les beaux parcs, pour l'autre les rues chaotiques et pauvres de Saint-Pétersbourg; différence de leurs conditions psychiques: la santé réelle et bien entretenue de Tolstoï, la maladie pathétique assumée par Dostoïevski; différence des milieux sur lesquels se sont exercées leurs investigations: « citadin par excellence, Dostoïevski a connu, comme personne avant lui, les couches moyennes et basses de la ville », tandis que Tolstoï, lui, a été l'écrivain de la noblesse et de la paysannerie, mais il a compensé la modernité des typologies décrites par l'autre, par la découverte de phénomènes nouveaux dans la structure de la société russe, comme, par exemple, le travail agricole dans les conditions créées par l'infiltration du capitalisme; différences de positions politiques; le slavophilisme de Dostoïevski, le spiritualisme de la non-violence et de l'amour, le non-conformisme devant l'église et la réserve devant le nationalisme, de Tolstoï).

La capacité de prospection et de spéculation de l'essayiste a, pour la soutenir, un rythme et une mobilité associative, une souplesse casuistique assez risquée parfois (agréablement d'ailleurs) d'où résulte — comme je l'ai dit plus haut — un roman d'analyse captivant. Entraînés par l'enchaînement de suppositions et d'hypothèses que requiert tout roman d'analyse, il nous arrive souvent d'être choqués, tant sont redoutables les deux personnages qui se trouvent au premier plan. Au besoin, Ion Ianoşi n'hésite pas à traiter ses héros par-dessous la jambe (d'un texte politique de Dostoïevski, il dit: « comme il ne s'agit pas de démoiselles de pensionnat, n'ayons pas peur des mots: c'étaient autant d'aberrations !) »; il n'hésite pas à les soupçonner d'envie, de passion, d'égoïsme, à mesurer leur orgueil. On sent, dans sa façon d'écrire, la liberté, le courage qu'il a d'approcher le côté humain, strictement humain des grands créateurs en cause, et aussi une légère pédanterie dans sa documentation. Le tout contribue à concrétiser le conflit de cet étrange roman dans lequel les protagonistes ne sont nullement des inconnus,

quoi qu'ils demeurent, pour finir, enveloppés d'un halo mystérieux. Car l'être réel de l'écrivain n'est impliqué que partiellement dans la création; s'il faut en croire Proust, celui qui écrit est, en fait, « le plus moi-même que moi ».

DANA DUMITRIU

● ÉCHOS ● ÉCHOS ● ÉCHOS ● ÉCHOS ● ÉCHOS ● ÉCHOS ● ÉCHOS

● Dans « Miorița, A Journal of Romanian Studies », Mircea Zaciu a signé un essai, en langue française, sur les « Courants et tendances dans la littérature roumaine du XXe siècle. » Dans la même publication, C.W. Wheelock a analysé le roman « Nu-pieds » de Z. Stancu dans la perspective américaine, tandis que Norman Simms, présentait « Hypérion d'Eminescu » et Don Eulert le poète Mihaĭ Ursachi.

● « Südostforschungen », publication allemande paraissant à Munich, s'étend, dans son XXXVe volume, 1977, sur le livre de Al. Duțu: « les Humanistes roumains et la culture européenne », ainsi que sur des ouvrages de D. Micu et de Barbu Cîmpina, etc.

● La Maison d'édition Wilhelm Heyne, de Munich, a fait paraître, dans la collection des « Classiques de la littérature de science-fiction », le roman intitulé « Les Villes englouties » de Felix Aderca. Elle s'est servie dans ce dessein de la traduction d'Erich Mesch, publiée par « Kriterion » à Bucarest.

● Les amateurs canadiens de folklore roumain ont eu la possibilité de pénétrer dans les arcanes des jolies danses de Roumanie, grâce aux cours pratiques dispensés par le maître chorégraphe Nichita Dragomira au Club culturel canadien-roumain de Regina.

● Dans la salle des expositions de la Radiotélévision de Berlin-Ouest, ont été présentées, pour une durée de deux mois, des œuvres de sculpteurs roumains contemporains. Parmi les vingt-cinq exposants, citons Ion Jalea, Mac Constantinescu, Ion Irimescu, Ovidiu Maĭtec, Ion Vlasiu, Ioana Kassargian.

● « World Literature Today » (nouveau titre de la revue américaine bien connue « Books Abroad ») a présenté dans deux de ses numéros quatre livres roumains. C'est ainsi que Marguerite Dorian fait, dans le numéro d'hiver (1/1977), le compte-rendu de « La grande transition », de Lucian Blaga, dans la version de Roy Mac Gregor-Hastic, tandis que le prof. Thomas A. Perry de l'East Texas State University, s'occupe des « Poèmes de la lumière » du même auteur, traduits par Don Eulert, Ștefan Avădanei, Mihaĭl Bogdan. Dans le numéro de printemps (1977) de la revue, Virgil Nemoianu a analysé les livres de N. Manolescu: « Sadoveanu ou l'utopie des livres » et D.R. Popescu: « les Pluies d'au-delà du temps. »

● Dans son numéro 5/1977 la revue yougoslave « Sodobnost », paraissant en langue slovène à Ljubljana, a publié des vers de Traĭan Iancu, Valentin Deșliu, Ion Horea, Petre Ghelmez et Ana Blandiana, précédés de brefs aperçus sur la poésie roumaine, signés par M.N. Rusu, Voĭcu Bugariu et Angela Marinescu.

● La revue soviétique « Inostrannaia Literatura » (no. 7/1977) a réuni pour ses lecteurs plusieurs poésies roumaines, dans la traduction de Kirill Kovaldji et L. Berinski. Elles avaient pour auteurs Veronica Porumbacu, Vasile Nicolescu, Ștefan Bănulescu, Grigore Hagiu et Toma George Maiorescu.

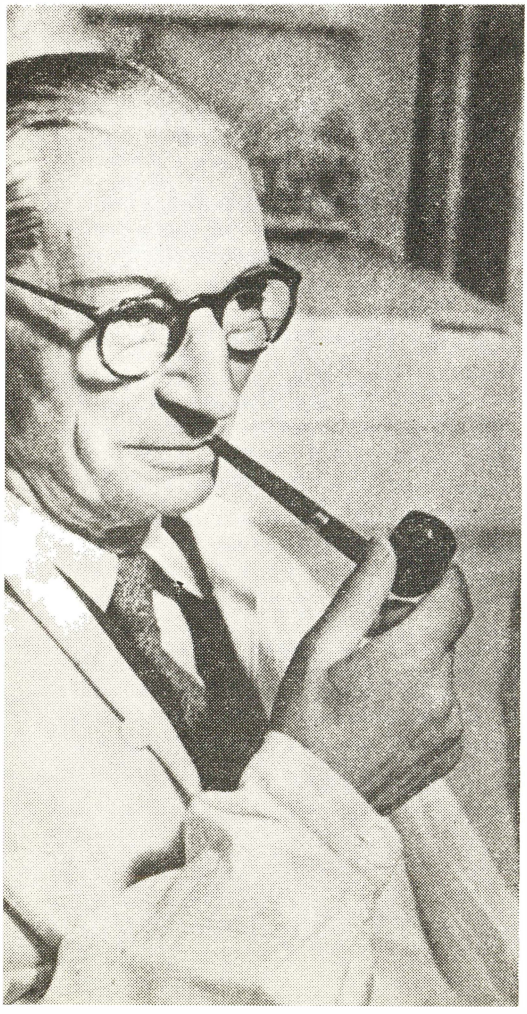
● Participant au Congrès de l'Association internationale des critiques de théâtre (Athènes, du 2 au 15 juillet 1977) Valentin Silvestru et deux de ses confrères ont été élus commissaires généraux de l'Association.

● Après le prix spécial du jury décerné lors du Festival du film de Moscou de 1977 à la coproduction roumano-soviéto-française *Mama*, dans la mise en scène d'Elisabeta Bostan, un autre « Prix spécial », doublé d'une « Coupe d'argent » a récompensé à la 7e édition du Festival international du cinéma pour les enfants et pour les jeunes de Valle Piana (Italie) cette libre transposition pour l'écran du conte de Creangă: « La chèvre aux trois chevreaux ».

● À Berlin, Capitale de la République Démocratique Allemande, le Théâtre juif d'Etat de Bucarest a présenté six spectacles des pièces: « Le fil d'or », « Dibouk » et « Tévié le Laitier ».

ION JALEA

Une synthèse significative de certains sens fondamentaux de la vision humaniste, c'est ainsi que peut se définir la sculpture de Ion Jalea dans l'histoire de l'art roumain du XXe siècle. Ceci, non seulement dans le sens traditionnel de la glorification de l'être humain, de sa beauté et de sa force, mais, plus que tout, dans l'évocation de l'existence de l'homme, de ses actions quotidiennes, des épisodes d'un « epos » du travail, des joies et des souffrances, des élans et des défaites qui donnent un sens au monde — un monde ennobli par la présence et les aspirations d'un être qui, selon le poète antique, « donne à l'univers l'axe fragile autour duquel tournent, cependant, les étoiles. »



L'art de ce sculpteur nonagénaire est, par excellence, un art épique. Fragments, reliés entre eux d'une manière cohérente, d'un impressionnant « Chant de l'homme ». Episodes de la légende ancestrale, dans laquelle l'homme se détache du néant originel et s'en rend maître, en lui conférant, dominateur, un sens rationnel. Episodes des contes folkloriques où apparaît Sfarmă-Piatră, être doué d'une force extraordinaire, représenté avec un sentiment dramatique intense. De l'épopée antique, dans laquelle les centaures traînent le fardeau de sentiments violents, humanisés comme ils le sont par le drame qu'ils vivent et qu'ils extériorisent avec une dure expressivité. Ou encore de l'audacieuse Victoire, représentée avec un sens aigu du lapidaire, de la condensation de la forme; emblématique effigie des aspirations roumaines à la lumière.

Mais, plus que tout, Jalea est un artiste de ce terroir; les personnages de sa sculpture sont les héros d'une histoire qui s'est passée dans un espace spirituel spécifique, les héros d'un destin modelé par les circonstances de la vie d'un pays tout entier. L'artiste répugne à tout élément douceâtre ou conventionnel. Ses paysans, créés entre la Ie et la Ve décennie de ce siècle, sont d'une grave authenticité. Ils sont modelés avec la préoccupation évidente de saisir la vérité d'un monde qui, à l'époque, n'était que de labeur et de souffrance. Voici « les Sarcleuses » (1928), inscrivant dans le rythme des silhouettes, rigoureusement soutenu, l'histoire d'une besogne exténuante. Voici le pathétique personnage de « A la charrue » (1926) dans laquelle, modelés avec une extrême sensibilité, le paysan et le cheval, courbés semble-t-il sous un vent hostile, tendent leurs muscles pour un implacable combat avec la terre. Jalea s'entend à faire valoir les éléments tragiques de la scène qu'il nous donne à voir; le mouvement s'inscrit dans un plan strict, les formes sont définies par des contours précis, par un jeu de contrastes violents d'ombre et de lumière. Cependant, les paysans de Jalea signifient, à maintes reprises, une présence monumentale, énergique. Une sévère noblesse caractérise le buste du père de l'artiste, dont la physionomie révèle une profonde spiritualité, une vigueur âpre, en même temps qu'une surprenante douceur cachée dans le regard décidé, franc. La « Tête de berger » (1936) est d'une beauté simple, qui nous renvoie par la pensée aux réalisations bien équilibrées de la statuaire grecque. Il y a, dans ces images d'un équilibre parfait des proportions, une force d'âme que nous déchiffrons dans les énergiques stylisations du portrait.

Il est significatif qu'après la dernière guerre, l'artiste ait donnée à cette vision de la grande dignité du paysan roumain, une valeur artistique extrêmement émouvante. Participants actifs à l'édification d'un monde de beauté morale, les paysans de Jalea acquièrent à présent une superbe confiance. S'ils conservent la profonde simplicité des anciennes sculptures

ON JALEA : Archer au repos

du maître, ils y associent cette fois la certitude obtenue du sens de la vie. Le caractère monumental provient d'une calme réévaluation des sens éthiques qui définissent l'univers du village roumain. Une civilisation très, très ancienne, profondément spécifique, se reflète dans « le Dace » que Jalea nous montre vivant sa souffrance avec la haute conscience du sacrifice nécessaire. Dans l'imposante silhouette de « Décébale », figuration allégorique des fondements d'une histoire de lutte pour la liberté sur ce territoire. Dans l'admirable bas-relief (genre où le sculpteur a retrouvé, dans l'art roumain moderne, une rare force d'expression) consacré à la fondation du Pays Roumain, réalisé avec une grande plasticité de l'image dynamique. Mais aussi dans les ouvrages représentant les hommes d'aujourd'hui, dans cette « Paysanne » de 1956, par exemple, où l'attitude du personnage inscrit dans l'espace un emblème très clair de la permanance. A son tour, le recours à l'allégorie antique se fonde sur une typologie roumaine, et « Prométhée » de même que les vigoureux « Chevaux du Soleil » ont quelque chose des contes fantastiques autochtones.

Créateur d'images qui englobent de larges sens de l'histoire mais aussi de la vie contemporaine, Ion Jalea — ainsi que le démontre la sévère sélection exposée dans les galeries de la salle « Dalles » de Bucarest — est l'une des personnalités de l'art roumain qui donnent des contours et un noyau philosophique à une attitude morale exemplaire. L'exposition rétrospective est un hommage dédié tout naturellement à l'un des artistes les plus marquants de la Roumanie.

ION JALEA: Hercule vainqueur du Centaure

DAN GRIGORESCU

FRIEDRICH BÖMCHES

Friedrich Bömches, peintre allemand de Roumanie, a ouvert à Bucarest, au cours de l'été 1977, une vaste exposition rétrospective, dans les galeries de la salle Dalles. C'est là un événement que nous signalons avec la pleine satisfaction d'avoir retrouvé ce vigoureux artiste, persévérant dans son effort de se renouveler sans jamais cesser d'être lui-même, maître d'un univers dont il n'a jamais divulgué tous les secrets.

Quiconque a eu le privilège de se trouver devant la centaine de toiles et devant les dessins tout aussi nombreux exposés salle Dalles, a pu se rendre compte que dans l'ensemble de l'art roumain contemporain, Bömches pratique un art aussi original qu'audacieux. Il y a, dans son attitude, quelque chose de la force d'âme de ceux qui demeurent sur leur position, bravant le déferlement hâtif et souvent superficiel des modes, sans craindre que l'épuisement de leurs provisions ne les rende vulnérables.

FRIEDRICH BÖMCHES
Autoportrait →
A la campagne ↓

S'il est assez difficile de déceler chez Bömches des consonances dans la peinture contemporaine, établir son ascendance immédiate, lui trouver des précurseurs, s'avère une entreprise tout aussi délicate. En tout état de cause, c'est du côté de l'expressionnisme qu'il nous faut nous tourner, car il ne fait aucune doute que notre artiste prolonge, avec ses moyens propres, une expérience européenne dont le berceau se trouve dans les pays du Nord, sans que ceux du Sud lui soient demeurés indifférents. Ainsi donc, sur une ligne très sinueuse qui passe par l'œuvre de Munch, de Nolde ou d'Ensor, ou encore de Soutine ou de Kokoschka, sans éviter Rouault, mais dont le point de départ pourrait bien être Goya, Bömches plante un jalon de plus en plus distinct. En tant qu'expressionniste et, en fait, romantique (parce que sa facture spirituelle est celle d'un romantique), il ne se contente pas de la simple transposition de la réalité d'où il part. Pour employer l'expression de Herwarth Walden, pour notre artiste « Kunst ist Gabe, nicht Wiedergabe » (l'art est don, non restitution). Du trop-plein d'un esprit bourrelé d'inquiétudes, il extériorise d'une manière directe et frappante des états d'âme, des sentiments, des obsessions. Il est vrai que, sachant quelles sont les circonstances qui ont engendré l'expressionnisme et lui on valu son époque de gloire, nous sommes tentés de nous demander si, pour la peinture de Bömches, il existe encore aujourd'hui une impulsion extérieure ou s'il ne s'agit que d'une fantaisie gratuite. La réponse ne peut être qu'affirmative pour la première partie de la question et négative pour la seconde. Dans le monde existent encore, même si elles ne sont pas forcément identiques à celles du passé, des sources suffisantes de tension, d'appréhension. Type saturnien par excellence, Bömches ressent et enregistre comme un sismographe ultra-sensible ces états de tension et dans son âme se forment des images

qui, projetées au-dehors, prennent des formes souvent grotesques. Cependant, sur le plan affectif, nous sommes loin de l'anxiété, de la désolation, ou tout simplement de l'effondrement spirituel de l'expressionnisme classique. Se deroulant plutôt sous le doux régime d'une lumière sidérale où le noir l'emporte, le drame aux multiples formes qui sollicite le peintre est mêlé de mystère sans jamais atteindre pour autant le paroxysme de celui d'un Van Gogh, par exemple, qui se déroule dans une violente explosion de couleurs solaires. Le contraste entre le noir, appliqué en larges taches sans retenue aucune, et les quelques couleurs, froides elles aussi (le violet, le bleu, le rose, le jaune citron) est perçu, non pas comme un cri de douleur ou de désespoir, mais comme une espèce de vague et d'étrange frisson. Quant aux tableaux ayant pour titres « Trois générations », « Après la grève », « Groupons-nous et demain », ou encore le triptyque « 1907 », ils ne dégageraient ni force ni pathétisme si Bömches n'était un romantique de type révolutionnaire, doué d'une conscience active et lucide, capable d'embrasser la perspective historique.

Cependant, même au point de vue du style, on ne saurait expliquer l'œuvre de Bömches par la seule esthétique de l'expressionnisme. Il nous faut préciser que la solide culture plastique de l'artiste annexe aussi d'autres modalités d'expression. Sa peinture se ressent positivement — pas au point de devenir « manière » mais assez nettement sous l'aspect formel — du climat dans lequel il se meut et où, en dehors de l'expressionnisme anti-précieux, ont été assidûment cultivées les valeurs décoratives du sécessionnisme. De là le goût pour les éclats de gemme des couleurs, les effets chatoyants. Particulièrement significatives s'avèrent les suggestions décantées de Goya, et elles sont décelables aussi bien dans le registre violent et sombre des peintures murales de « Quinta del Sordo » que dans l'autre registre, celui des gris somptueusement colorés des portraits, genre dans lequel Bömches est aujourd'hui un maître de taille européenne.

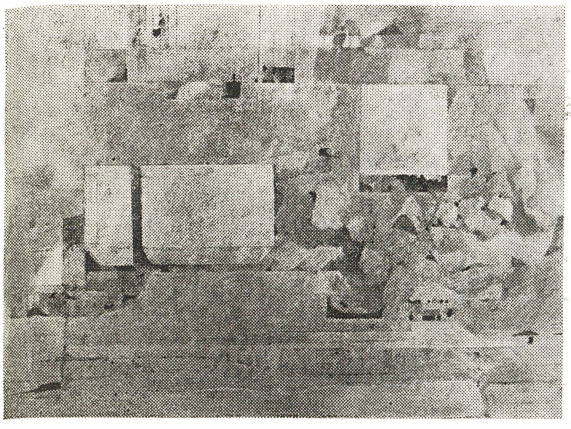
Il nous faut remarquer pour finir les vertus de dessinateur de l'artiste, car chez lui le dessin semble un élément primordial, support et élément de cohésion de la matière picturale minée par une apparente tendance à la désagrégation. Les dessins de l'exposition offrent chacun invention, virtuosité et concision. Ils résument avec spontanéité et vivacité les sentiments d'une franchise toute virile que Friedrich Bömches éprouve intensément avant de les transcrire en lignes et en couleurs sur ses toiles.

VASILE FLOREA

HUIT PEINTRES CONTEMPORAINS

C'est une initiative intéressante que celle qu'a prise le Théâtre National de Bucarest de présenter, systématiquement, diverses expositions d'art plastique dans les halls spacieux dont il dispose. Ce prestigieux et moderne monument culturel a en effet généreusement offert ses espaces d'exposition à des manifestations de grande ampleur et il se propose d'être dorénavant l'hôte accueillant et permanent d'expositions de groupes ou de rétrospectives personnelles. En ces lieux, comme dans d'autres où l'amour des valeurs de la spiritualité a mené à l'apparition d'expressions nouvelles du climat culturel, se produit une extension des zones de contact entre artiste et public, ce qui ne laisse pas d'avoir un écho positif d'un côté comme de l'autre.

En ce qui concerne la formule des expositions du groupe, les premiers invités ont été les peintres Virgil Almăşanu, Sabin Bălaşa, Horia Bernea, Sever Frenţiu, Ion Gheorghiu, Georgeta Năpăruş, Ion Pacea et Constantin Piliuţă.



VIRGIL ALMĂŞANU:
Paysage au bord du Danube

SABIN BĂLAŞA: Pensées pour a fête de la patrie

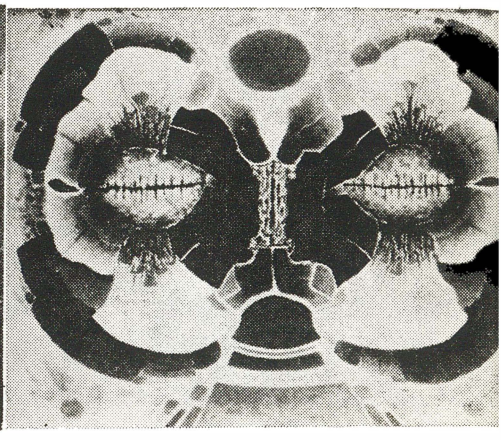
D'une manière générale, les sélections comportent un nombre de tableaux suffisant pour définir les artistes. Nous avons déjà eu pu voir, lors d'expositions antérieures, des œuvres de ces peintres, mais ce qui compte en l'occurrence, c'est d'établir une sorte de micro-monographies permettant d'appliquer le principe — utile selon nous — de la détermination de repères dans la création roumaine contemporaine. Il est évident que ce genre de groupage est une formule qui permet d'aborder d'une manière critique le phénomène artistique actuel. L'incontestable mérite de cette exposition demeure — à part la qualité réelle d'un grand nombre de tableaux et la diversité évidente des styles et des visions — la promesse de toute une suite de manifestations similaires appelées à mettre en lumière — du point de vue non équivoque des sélectionneurs qui expriment ainsi leurs opinions esthétiques — les œuvres d'artistes du pays tout entier.

Dans la présente sélection, *Virgil Almăşanu* expose principalement quelques détails du cycle dédié par lui à l'histoire de la patrie entendue en tant que vaste évocation de ses réalités *(Groupe, Jeunes filles)*. La composition ouverte, avec ses personnages évoluant sur un même plan, le rythme des surfaces coloriées, transparentes ou mates, parlent d'une évidente vocation de muraliste. Dans les scènes où il peint des personnages, dans ses paysages comme dans ses natures mortes, l'artiste ajoute aux rigueurs d'une composition savamment élaborée la spontanéité de ses impressions; il continue de la sorte l'une des traditions de notre peinture, où le lyrisme fusionne avec la sévérité de la construction, tradition que Pallady a brillamment illustrée. On remarque chaque fois, dans les œuvres d'Almăşanu, une fraîcheur de la couleur et des sentiments qui cache — comme chez tous les artistes authentiques — l'effort de la méditation et de la construction plastique *(Arbres, Un bout du village, Coupe de fruits, Sapins II, Paysage au bord du Danube,* etc.).

Sabin Bălaşa emplace les personnages de ses tableaux selon un scénario que jalonnent des symboles pris dans une fable littéraire soutenue par l'imagination. Consacrés à des évocations historiques *(Pensées pour la fête de la patrie, Nicolae Bălcescu, le Printemps roumain)* ou à des situations humaines de large généralité (à remarquer tout particulièrement les figures de jeunes *(Vers la lumière, Prolégomènes à la vie)* ses œuvres font valoir des concepts soutenus avec insistance par la présence auto-

HORIA BERNEA: Cour

SEVER FRENȚIU: Doïna



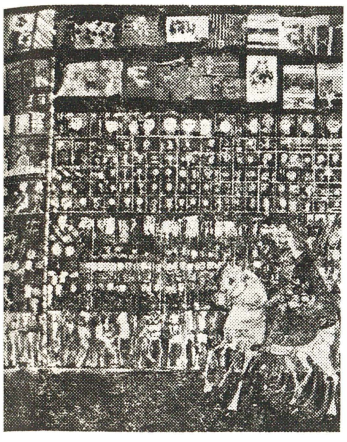
ION GHEORGHIU: Jardin suspendu

ritaire de la figure humaine, en une vision dont la source peut être qualifiée de fantastico-symbolique.

Quant aux tableaux de *Horia Bernea*, ils appartiennent à ses cycles *Colline* et *Cour*, où, ayant pour point de départ une côte de la zone des monts Făgăraş et une cour paysanne des mêmes parages, l'artiste a entrepris un utile et fécond exercice visant à fixer les valeurs du réel, en revenant sans cesse sur les différents aspects d'une même réalité observée. Reprenant ses motifs au cours de diverses périodes de travail, et cherchant à distinguer dans leur structure l'éphémère et le durable, en fonction des mutations apportées par le temps, et sur eux et sur les devenirs de sa propre sensibilité, l'artiste a démontré combien inépuisables sont les ressources d'expression figurative dans des tableaux dont le « héros » est tout à la fois l'objet et le sujet de la présentation.

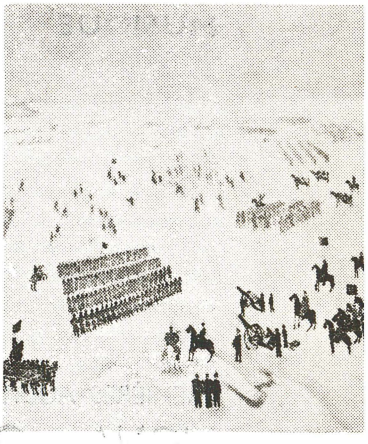
C'est sur le plaisir du détail finement enregistré que compte *Sever Frenţiu*, qui cite dans ses tableaux, en tant que garantie de valeur et que modalité poétique, la manière des maîtres primitifs de la peinture flamande et hollandaise. Il utilise l'accessoire livresque, avec une amplification parallèle de l'image — en découvrant, par exemple, un coin du tableau où se montre une autre image (dans sa *Doïna* surgit un paysage de montagne; dans *la Prairie de la nostalgie*, un coin de ciel bleu) . . . Dans ce genre de peinture, il est moins misé sur les qualités picturales du tableau que sur les motifs et sur les relations — surprenantes parfois — existant entre eux. Ce sont là des modalités découlant de la technique de la peinture surréaliste, à cela près que ces montages ne tiennent guère à instaurer l'idée d'insolite, d'inquiétant, d'existence de quoi que ce soit au-delà de l'apparence de l'image: ce seraient plutôt des symboles poétiques, des allégories, dont les clefs sont d'ailleurs assez transparentes.

Dans la sélection *Ion Gheorghiu*, nous retrouvons ses « jardins suspendus » dans lesquels, au-delà de ce qu'ils représentent, l'artiste trouve un champ d'action où il peut librement perfectionner ses modalités d'expression picturale. Cependant — et c'est assez paradoxal — ses répétitions, dans le véritable sens du mot, ne concernent pas tant le motif que (ce qui devrait le faire réfléchir) les solutions plastiques. L'artiste, dont les débuts remarquables sont d'ailleurs confirmés dans cette exposition même par une nature morte et par une composition picturale où il quitte le filon



GEORGETA NĂPĂRUŞ: Légende

ION PACEA: Composition



CONSTANTIN PILIUŢĂ: L'Attaque

de ses « Jardins », s'avère un coloriste par vocation, ses harmonies prenant leur source dans la façon de traiter la pâte aussi bien que dans la construction de la forme.

Le montage de petites scènes — dont certaines sont remarquablement réalisées — selon les principes de la fresque *(Berceuse, Légende)* demeure la note distinctive des œuvres de *Georgeta Năpăruş*. Dans ses tableaux qui représentent les saisons, ou diverses fêtes, ou encore le panorama d'agglomérations humaines bouillonnant de vie, l'artiste ne craint pas de jeter sur la toile des couleurs d'une fraîcheur allant jusqu'à la crudité. Si l'œil du spectateur, partant des détails parfois très bien délimités, va de là au tout, il découvre sans cesse de nouveaux aspects qui ne font qu'ajouter à son plaisir.

Ion Pacea aborde les natures mortes par les quelques tons d'ensemble que peuvent comporter les objets traités synthétiquement. Réduisant un objet, ou une partie de celui-ci, à une simple surface coloriée, le peintre dénote un intérêt particulier envers cette forme d'une couleur unie, qu'il s'efforce de soumettre à la composition. Il peut aller jusqu'à l'abandon de l'impulsion initiale, la forme coloriée acquérant une certaine autonomie. Il arrive qu'elle évolue indépendamment, en troublant l'équilibre auquel le peintre aspire par tempérament et par ses options allant aux tons chauds.

Les tableaux présentés par *Constantin Piliuţă* permettent de distinguer deux des sens pris par ses dons et ses options en fait de style. Dans « l'Attaque », de nombreux personnages qui évoquent une séquence de la Guerre d'Indépendance d'Etat de la Roumanie (1877), sont minutieusement inscrits sur l'immensité blanche des neiges. La multitude de motifs constitue un réseau d'accents chromatiques qui animent toute l'image, vue comme à distance. S'ajoutant à une série de tableaux représentant des fleurs, *le Fenouil* nous montre aussi le souci de réduire le fond à l'austérité du blanc, sur lequel le peu d'éléments de couleur, les nervures de cette plante d'une extrême simplicité, sont placés selon des lois décoratives. La mise en valeur d'un autre don de Piliuţă — celui de l'humour, dont faisaient preuve autrefois ses dessins — lui fait enregistrer, avec une malice non exempte de tendresse, une noce de faubourg « comme chez le photographe » revitalisant ainsi une atmosphère pleine de pittoresque qui rappelle *les Moments et les Esquisses* de I.L. Caragiale.

CONSTANTIN PRUT

PREMIÈRES AUDITIONS:

«IONA», OPÉRA D'ANATOL VIERU

Proposer des œuvres vraiment représentatives dans le contexte universel, qui aient des chances de s'imposer dans la conscience contemporaine aux quatre coins du monde — donc non seulement auprès des compatriotes de l'auteur — et aussi de durer, voilà un privilège qu'une culture nationale, même riche et puissante, détient rarement, à des intervalles qui se laissent d'habitude compter non pas en années, mais en décennies. Cinq ans seulement séparent toutefois le lancement de l'opéra *Hamlet* de Pascal Bentoiu (1971) de celui d'Anatol Vieru, *Iona* (« Jonas »), (1976) — deux œuvres que l'appréciation unanime du public et de la critique ont inscrites au rang des grandes créations. Il est non moins vrai, par ailleurs, que 35 ans se sont écoulés depuis *l'Oedipe* d'Enesco (aux côtés duquel ces deux opéras récents peuvent se placer, en toute modestie, sans « rougir ») et que dans l'intervalle, de nombreux compositeurs roumains ont enrichi le genre de partitions qui ont marqué tout autant d'échelons dans l'ascension vers l'universalité, tant par les problèmes posés que par l'audience obtenue: Gheorghe Dumitrescu ou Liviu Glodeanu, Doru Popovici ou Mihai Moldovan, Ştefan Niculescu ou Cornel Ţăranu sont quelques-uns des plus importants.

Semblable en cela à *Oedipe* et à *Hamlet*, *Iona* est un opéra né de l'impact puissant, sur le compositeur, d'une œuvre dramatique; mais, fait notable, il s'agit cette fois de la littérature dramatique nationale, et ce n'est pas un des moindres mérites de l'auteur que d'avoir su choisir, parmi les nombreuses pièces de valeur, la mieux faite pour toucher l'habitant de tous les points du globe. Prisonnier de la baleine, le Jonas de la pièce de Marin Sorescu fait des efforts surhumains pour se délivrer, mais c'est en vain qu'il transperce le ventre qui le tient captif: au-delà surgit chaque fois une prison pareille. Sisyphe obstiné, pensant à haute voix ou plutôt dialoguant avec lui-même, Jonas réitère obstinément son effort pathétique; toute la démarche de la pièce devient ainsi une méditation vaste et profonde, poétique et philosophique sur la condition humaine, héroïque sans doute, tragique et non sans noblesse. La charge métaphorique, les symboles de cette pièce due à l'un des plus originaux, des plus intéressants poètes roumains contemporains sont d'une densité extrême, de l'ordre de la poésie et c'est cette qualité qui permet justement de tirer de la pièce un bon livret d'opéra. Edmond Fleg avait composé pour *Oedipe*, d'après les indications d'Enesco, un livret qui synthétisait les deux célèbres tragédies de Sophocle, *Oedipe Roi* et *Oedipe à Colone;* Pascal Bentoiu a repensé et récrit pour *Hamlet*, comme en se livrant à un remarquable

commentaire, la tragédie shakespearienne; pour *Iona*, Anatol Vieru a trouvé dans la pièce de Marin Sorescu un livret au plein sens du mot, qui ne demandait que très peu d'interventions sur le texte pour répondre aux exigences d'une œuvre musicale. D'ailleurs Vieru a fidèlement respecté l'original; il a simplement omis quelques images poétiques, restreint parfois le discours aux phrases essentielles et introduit, à un seul endroit, quelques brèves répliques parfaitement conçues dans l'esprit du texte, ce qu'imposait l'attribution au chœur, très opportune, du poème « *Cette eau . . .* » (Marin Sorescu a intégré à la pièce quelques-uns de ses poèmes précédemment parus en recueil), Jonas se contentant par conséquent de lui fournir un contrepoint.

Mais si l'opéra multiplie les valences poétiques et philosophiques de la pièce, c'est surtout parce que le compositeur a eu l'intuition exacte de la complexité du personnage unique: tout naturellement, la succession capricieuse, psychologiquement si vraie, de ses pensées, leurs recoupements et leur superposition se trouvent illustrés, sur le plan musical, par la multiplication effective du personnage de Jonas. Toute l'action musicale de la pièce évolue depuis le monologue du premier tableau, où le baryton distribue si rapidement, si imprévisiblement ses répliques aux trois registres spécifiques (moyen, aigu et grave) qu'il semble suggérer avec une insistance croissante la triple scission du héros, jusqu'à l'échange effectif des répliques entre les trois incarnations du personnage (les voix du baryton, du ténor et de la basse) qui occupe les deux tableaux suivants, pour aboutir enfin au monologue du tableau final, où Jonas se «rassemble» de nouveau en soi, cette fois-ci définitivement, en une intériorisation poussée à l'extrême. Fait particulièrement intéressant, à cette pulsation de l'ensemble répondent une structure et même une micro-structure du même type. La tension dramatique des sections, des sous-sections et même l'évolution harmonique et dynamique du discours orchestral, tout est soumis à cette alternance de dilatation et de concentration que nous retrouvons également dans la géométrie rythmique des gravures de M.C. Escher: ce sont des métamorphoses projetées sur un écran, parallèlement à quelques séquences musicales, que le compositeur a associées à la démarche poétique et dramatique de l'œuvre, dans l'intention excellemment réalisée d'unir, au point d'interférence qu'est le genre si complexe de l'opéra contemporain, les valeurs de tous les arts sous le signe d'une idée commune, mais aussi de leur structure similaire, correspondante.

On le voit, le compositeur nous offre non seulement une matière musicale d'une grande richesse, mais aussi des suggestions pour la mise en scène de cet opéra qu'il n'est pas facile, convenons-en, d'imaginer au même niveau de fantaisie et d'intérêt que la partition. Jusqu'à ce qu'un metteur en scène trouve en soi des ressources suffisantes d'imagination et de sensibilité, de force et de finesse, d'audace et de raffinement pour bâtir un édifice scénique à la mesure de l'œuvre (comme l'a fait, il n'y a pas longtemps, George Teodorescu pour *Hamlet* de Pascal Bentoiu), *Iona* d'Anatol Vieru vit dans la conscience du public dans sa version de concert, réalisée par l'orchestre de la Radiotélévision. Cette première audition des partitions d'opéra sur le podium des salles de concert est déjà une tradition, belle et utile, dans la vie musicale roumaine. *Hamlet* aussi a été joué d'abord par l'orchestre Philharmonique; quant à celui de la Radiotélévision, qui organise annuellement une saison lyrique, il a également présenté de nombreux opéras, parmi lesquels se sont distingué ces derniers temps l'*Interrogatoire à l'aube*, de Doru Popovici, *les Fiançailles*, par Nicolae Brînduş, *Vlad Ţepeş* (« Vlad l'Empaleur »), de Gheorghe Dumitrescu.

Même réduit à ses seules dimensions musicales, l'effort des interprètes demeure, pour *Iona*, considérable. La grande beauté sonore de la partition, son éclat (surprenant à première vue, mais bien fait pour accuser l'intensité du drame) — qualités

qui rendent l'opéra à la fois moderne et accessible — sont le résultat d'une rigueur, d'une densité de l'écriture qui soulèvent plus d'un problème au cours de l'exécution. On voit ici les conséquences d'un processus de maturation artistique, manifesté par la cristallisation d'un langage original, qui réalise une synthèse entre les données de la tradition universelle et nationale et les fruits d'une recherche personnelle. Cela fait que, par exemple, dans le traitement des voix en solo, les ressources d'un terrain situé à égale distance de la déclamation et du chant soient exploitées d'une manière qui met à profit les acquis d'illustres prédécesseurs; le ton oscille entre le « Sprechgesang » expressionniste, celui de Schönberg et d'Alban Berg, et le style imposé dans la musique roumaine, pour les deux pôles, tragique et comique, de l'expression (que *Iona* touche aussi bien tour à tour que simultanément, dans son jeu incessant entre l'essence et l'apparence) par *Oedipe* d'Enesco et *Une nuit orageuse*, de Paul Constantinescu; mais la note distinctive est finalement donnée par la résonance des expériences personnelles de l'auteur, celles qui prirent forme il y a dix ans dans les *Scènes nocturnes*. Quant à la texture orchestrale (et cela vaut en bonne partie aussi pour le chœur), elle témoigne de la décantation d'écriture, de la stabilisation de tous les constituants de la substance musicale, imprimées par une personnalité artistique vigoureuse et originale, qui ont déjà mené, dans l'évolution du compositeur, au moment d'équilibre et de pureté « classique » marqué par la *Deuxième Symphonie*.

Il faut dire, à l'honneur de tous les interprètes, que par-delà toutes les difficultés, l'exécution a brillamment atteint le niveau exceptionnel de l'œuvre. Il est non moins vrai que pour cette création qui ne pouvait manquer d'être un événement, on a constitué une équipe de première force. En premier lieu la basse, Gheorghe Crăsnaru, jeune artiste d'envergure exceptionnelle et d'un style assez mobile pour passer avec une aisance souveraine du rôle du roi, dans *Hamlet* de Bentoiu, à celui de Pierre dans *la Lune* de Karl Orff, et du personnage de Wotan à ce rôle de baryton (eh oui !) qui soutient pendant quatrevingt minutes, presque sans interruption, le déroulement du drame, sollicitant toutes les possibilités expressives, très nombreuses, du chanteur; puis le ténor Florin Diaconescu (créateur du rôle de Hamlet) et la basse Pompei Hărăşteanu, qui ont mis leur prestige artistique au service des deux autres incarnations du personnage de Jonas. Viennent ensuite, soutenant l'évolution des trois solistes, l'orchestre de Studio de la Radiotélévision, une formation souple, toujours disposée à aborder les genres et les styles les plus variés; le chœur « Madrigal », fin et sensible, d'une mise au point comme toujours sans défaut, due à son fondateur et à son chef, l'exceptionnel artiste qu'est Marin Constantin; enfin le coordonnateur de tout l'ensemble vocal et instrumental, le chef d'orchestre Ludovic Bacs, réalisateur exigeant et passionné, à un niveau professionnel exemplaire, de nombreuses partitions inédites de musique roumaine et ancienne, qui vient ainsi d'inscrire dans sa biographie artistique cette création de *Iona* d'Anatol Vieru, événement mémorable de la culture musicale nationale.

*

DISQUES:

COMPOSITEURS TRANSYLVAINS DES SIÈCLES XVI—XVIII

Un préjugé aussi injuste que bien ancré, semble-t-il, dans la conscience de certains mélomanes (et malheureusement aussi de quelques musiciens étrangers) prétend que l'art musical roumain « cultivé » ne daterait que du siècle passé. Conviction nourrie

tout récemment encore par la présence toute sporadique (pour ne pas dire presque inexistante), dans la vie musicale, de ces auteurs du Moyen Age, Roumains ou ayant vécu et composé sur la terre roumaine, qui ont assimilé les éléments caractéristiques du folklore national et les ont transfigurés dans le langage européen de leur temps. A l'encontre de ce préjugé s'élève maintenant l'action concertée de plusieurs interprètes connus, généreusement appuyés par les institutions musicales, par la Radiotélévision et la Maison de disques Electrecord ; cette dernière a inauguré un véritable cycle, dont nous avons déjà commenté les deux premières parutions dans les numéros précédents de la revue. L'initiative prise par Ludovic Bacs d'enregistrer, à la tête de sa « Formation de musique ancienne », un programme de « Compositeurs transylvains des siècles XVI—XVIII » (c'est le titre du disque STM—ECE 01190) apparaît donc comme la démonstration pratique d'une vérité que les musicologues roumains (à commencer par Octavian Lazăr Cosma, qui signe sur la jaquette un plaidoyer documenté, passionné et convaincant) s'efforcent depuis plus de vingt ans d'imposer par leurs travaux théoriques. Cette vérité, c'est l'ancienneté, sur le territoire roumain, de la tradition de musique « cultivée » et la complexité (en Transylvanie surtout) des œuvres musicales nées ici, dans des circonstances historiques bien déterminées. Ces dernières ont fait se rencontrer, se mêler et s'influencer réciproquement des types musicaux très divers: pour la musique cultuelle — le byzantin et le grégorien, pour la musique laïque — l'oriental et l'occidental, tous pénétrés, néanmoins, par les fortes essences du folklore autochtone. Quant au titre de noblesse de cette musique, il est assuré par sa ferme cohésion intérieure, brillamment manifestée en dépit du caractère hétérogène de ses éléments.

Grâce donc aux efforts du musicien distingué qu'est Ludovic Bacs, les œuvres des vieux compositeurs transylvains ont retrouvé un corps sonore, faisant la preuve d'un niveau artistique sensiblement équivalent, tout au long de deux siècles (de la moitié du XVIe siècle à celle du XVIIIe) des cultures musicales roumaine et occidentale (certes considérées dans leur ensemble et non à la hauteur des personnalités hors série, placées sous le signe du génie). Le mérite de Bacs n'est pas seulement d'animer et de diriger un orchestre d'un type spécial, qui ressuscite l'art interprétatif pour de vieux instruments oubliés depuis longtemps mais si expressifs, justement, par leur sonorité inédite. (Soit dit en passant, il quitte souvent sa baguette pour prendre sa place dans la formation, où il joue tour à tour de deux instruments d'une technique très dissemblable, la *viola da gamba* et la *blockflöte)*. Animé à la fois d'une passion de chercheur et d'une vocation d'indéniable compositeur, Bacs recherche sans se lasser de vieux manuscrits qu'il reconstitue avec la patience d'un restaurateur d'art. Or, cette opération requiert la minutie et le savoir d'un musicologue, la technique et la fantaisie d'un créateur, et demeure fort délicate à cause du piètre état de conservation des partitions ; souvent il s'agit d'une sorte d'archéologie musicale et il faut reconstituer, d'après une seule partie retrouvée en bon état, tout un échafaudage polyphonique à 4 ou 5 voix. En même temps, le musicien doit posséder un talent considérable d'orchestrateur, les partitions qu'il ressuscite étant écrites ou pour les voix seules, ou pour des groupes instrumentaux dont la spécification s'est perdue, ou pour un instrument unique (le luth, d'ordinaire); il faut donc exécuter une transcription qui respecte l'esprit du temps et suscite aussi, en vertu d'une variété sonore accrue, l'intérêt de l'auditeur actuel.

Trois des cinq pièces de ce disque sont donc réalisées selon des transcriptions élaborées par Ludovic Bacs: la « Fantaisie-ricercar » de Valentin Greff Bacfark (composée pour le luth par ce virtuose qui a quitté Braşov, sa ville natale, pour courir l'Europe et s'est acquis du renom auprès de plusieurs cours princières, pour mourir à Padoue en 1576); cinq Mélodies extraites

des recueils publiés en 1673 et 1677 sous le titre « Geistlichmusikalischer Blum- und Rosenwald » (Florilège de musique spirituelle) par Gabriel Reilich (composées pour voix et basse continue par cet organiste distingué, musicien de cour, qui a lié son nom à celui de la ville de Sibiu); enfin les « Danseries » tirées de la célèbre tablature reprise à Matéï de Seredéï et complétée par un lettré remarquable aux préoccupations multiples, Ion Căianu (1629—1687), sous le nom duquel elle est parvenue à la postérité: « Codex Caioni ».

Outre ces morceaux, et venant compléter le tableau de la musique populaire réélaborée par les compositeurs transylvains du Moyen Age et de leurs écrits dans le style ouest-européen, figurent sur ce disque « Intrada et deux danses valaques », du ballet « Musikalisch Türkischer Eulenspiegel » (1688) de Daniel Speer (musicien à la cour du prince moldave Gheorghe Stefan et qui prit le surnom de « Simplicissimus Dac »); enfin, le « Dictum en Do majeur » de Johann Sartorius Junior (qui vécut et travailla entre 1712 et 1787 à Sibiu, où il cultiva surtout la musique sacrée; son genre favori fut ce « dictum », d'une structure à mi-chemin entre la cantate et l'oratorio).

Pour en revenir à l'interprétation en soi de ce véritable panorama de deux siècles de musique « cultivée » sur le sol transylvain, il faut d'abord remarquer l'aisance évidente acquise par les membres de la formation de Ludovic Bacs dans le maniement des instruments anciens. L'effet en est une grande homogénéité de la sonorité d'ensemble — déjà délicate à réaliser avec les instruments ordinaires, mais d'autant plus digne d'éloge, étant donnés les problèmes d'émission particuliers aux anciens. A la qualité de l'interprétation s'ajoute l'adaptation stylistique intelligente et sensible des quatre solistes — le soprano Georgeta Stoleru, le mezzo Rodica Mitrică, le ténor Mihai Zamfir, la basse Ionel Pantea — et du groupe vocal instruit par le chef de chœurs Aurel Grigoraş. Enfin, due à Ludovic Bacs, une coordination générale sans défaut, dans l'esprit d'une authenticité historique entendue non pas comme une présentation de musée, mais comme une identification émue, sincère et vibrante avec cette musique née il y a presque un demi-millénaire et qui peut, la preuve en est faite, impressionner encore, avec la même intensité, l'auditoire.

LUMINIŢA VARTOLOMEI

● ÉCHOS ● ÉCHOS ● ÉCHOS ● ÉCHOS ● ÉCHOS ● ÉCHOS ● ÉCHOS ● ÉCHOS ● ÉCHOS ●

● La chorale enfantine de la Radiotélévision roumaine a entrepris une tournée dans plusieurs centres urbains du Japon.

● Après plusieurs tournées antérieures en Europe, un groupe de danseurs de l'Opéra d'Etat de Timişoara (Rodica Murgu, Anca Beuran, Francisc Valkay et Ioan Gîrba) a présenté dans plusieurs villes d'Italie, sept spectacles comprenant « Le lac des cygnes », « Don Quichotte », « Carmen » et « Shéhérazade ».

● En Italie — plus exactement à Modène, à Reggio Emilia, à Milan, à Spolète, à Rimini et à Venise —, le chœur « Madrigal » dirigé par Marin Constantin et l'orchestre de chambre « Bucureşti » ont offert plusieurs concerts, comprenant entre autres: « la Messe du couronnement » de Mozart et « Missa Brevis » de Haydn. Dans ce même pays, à Bologne et à Rimini, l'on a pu entendre le violoniste roumain Petre Csaba, détenteur du deuxième prix du concours « Niccolò Paganini », et le pianiste italien Eduardo Rici, interpréter plusieurs sonates de Beethoven.

● C'est dans « Turandot » de Puccini et dans « Samson et Dalila » de Saint-Saëns que s'est fait entendre à l'Opéra de Mexico le ténor roumain Ludovic Spiess.

● En compagnie de l'ensemble de l'Opéra national de Grèce, le baryton Nicolae Herlea s'est fait entendre à Salonique, dans « Rigoletto ».

● Avec, au pupitre, Ion Baciu, Gheorghe Vintilă et Liviu Ionescu, l'orchestre de la Philharmonie d'Etat de Jassy a présenté 16 concerts dans diverses villes de l'Italie.

NOUVELLES DE L'ÉDITION

LITTÉRATURE ROUMAINE

PROSE

A.E. BACONSKY: *Remember, Fals jurnal de călătorie* (Remember. Faux journal de voyage), 2. vol., Ed. Cartea Românească; ŞTEFAN BĂNULESCU: *Cartea milionarului. I: Cartea de la Metopolis* (Le livre du millionnaire. I: Le livre de Métopolis), roman, Ed. Eminescu; ANA BLANDIANA: *Cele patru anotimpuri* (Les quatre saisons), récits, Ed. Albatros; GHEORGHE BUZATU: *Dihania asta nu există* (Ce monstre n'existe pas), roman, Ed. Cartea Românească; FLORIN CHIRIŢESCU; *De taină* (Parlant tout bas), récits, Ed. Cartea Românească; GIORGINA VIORICA ROGOZ: *Drăculeştii* (Les Dracula), roman historique. Collection « Les audacieux », Ed. Albatros; CORNELIU ŞTEFANACHE: *Dimineaţa* (Le matin), roman, Ed. Cartea Românească; SORIN TITEL: *Pasărea şi umbra* (L'oiseau et l'ombre), roman, Ed. Eminescu; RADU THEODORU: *Cronica eroică*. 1877—1878 (La chronique héroïque. 1877—1878), roman-document, Ed. Albatros; EUGEN ZEHAN: *Studenţii* (Les étudiants), roman, Ed. Dacia; HARALAMB ZINCĂ: *Dragul meu Sherlock Holmes* (Mon cher Sherlock Holmes), roman, collection « La Clepsydre », Ed. Eminescu.

POÉSIE

VALERIU ARMEANU: *Odihna lacrimii* (Le repos des larmes), Ed. Scrisul românesc; ION BRAD: *Transilvane cetăţi fără somn* (Transylvaines cités sans sommeil), Ed. Cartea Românească; DANIELA CAUREA: *Adalbert Ignotus*, Ed. Junimea; AURELIAN CHIVU: *Cina* (Le souper), Ed. Eminescu; GEORGE CIUDAN: *Vîrstele dorului* (Ages de la nostalgie), Ed. Facla; ELISABETA COSTIN: *Arcul de nisip* (L'arc de sable), Ed. Cartea Românească; FLORIN COSTINESCU: *Numărătoare de aştri* (Dénombrement des astres), Ed. Albatros; NICOLAE DRAGOŞ: *Cu inima curată* (Le cœur pur), Ed. Eminescu; MARCEL GAFTON: *Miraria*, Ed. Cartea Românească; ELENA GRONOV-MARINESCU: *La porţile luminii* (Aux portes de la lumière), Ed. Militaires; CEZAR IVĂNESCU: *Rod IV* (Récolte IV), Ed. Cartea Românească; TOMA GEORGE MAIORESCU: *La echinox de toamnă* (A l'équinoxe d'automne), Ed. Cartea Românească; ION POP: *Gramatică tîrzie* (Tardive grammaire), Ed. Dacia; PETRE SOLOMON: *Culoarea anotimpurilor* (La couleur des saisons), Ed. Cartea Românească; MARIN SORESCU: *La lilieci* (À «Lilieci»), t. II, Ed. Cartea Românească; VICTORIA ANA TĂUŞAN: *Cartea nopţilor* (Le livre des nuits), Ed. Albatros; VIRGIL TEODORESCU: *Ancora lunii* (L'ancre de la lune), Ed. Eminescu; MIHAI URSACHI: *Marea înfăţişare* (La présentation solennelle), Ed. Junimea; VIOLETA ZAMFIRESCU: *În aerul vibrînd* (Dans l'air vibrant), Ed. Cartea Românească; ELENA ZARESCU: *Poeme* (Poèmes), Ed. Albatros.

HISTOIRE, CRITIQUE LITTÉRAIRE, ESSAIS, ŒUVRES PUBLICISTIQUES

EUGENIA ANTON TUDOR: *Ipostaze ale prozei* (Hypostases de la prose), Série « Critique », Ed. Cartea Românească; A.I. BRUHARU: *Masca principelui* (Le masque du prince), essai, collection « Le discobole », Ed. Dacia; CONSTANTIN CRIŞAN: *Confesiuni esenţiale. Eseuri de sociologie a literaturii* (Confessions essentielles. Essais de sociologie de la littérature), Ed. Cartea Românească; AUREL CURTOI: *« Hamlet » în România* (« Hamlet » en Roumanie), série « Confluences », Ed. Minerva; AL. DIMA: *Dezbateri critice* (Débats critiques), Ed. Eminescu; MIHAI GAFIŢA: *Flautul lui Marsyas* (La flûte de Marsyas), Ed. Cartea Românească; ION LOTREANU: *Caligrafii critice* (Calligraphies critiques), Ed. Eminescu; Z. ORNEA: *Curentul literar de la « Contemporanul »* (Le courant littéraire de « Contemporanul »), Ed. Minerva; EDGAR PAPU: *Din clasicii noştri. Contribuţii la ideea unui protocronism românesc* (Nos classiques. Contributions à l'idée d'un protochronisme roumain), Ed. Eminescu; MIHAI RALEA: *Scrieri* (Ecrits), t. II, édition et étude introductive de N. Tertulian, Ed. Minerva; ALEX. ŞTEFĂNESCU: *Preludiu* (Prélude), Ed. Cartea Românească; EUGEN TODORAN: *Titu Maiorescu*, monographie, Ed. Eminescu; MIRCEA TOMUŞ: *Opera lui I.L. Caragiale* (L'œuvre de I.L. Caragiale), t. I, série « Universitas », Ed. Minerva; CORNEL UNGUREANU: *Proză şi reflexivitate* (Prose et réflexivité), Ed. Eminescu; THEODOR VĂRGOLICI: *Interferenţe literare româno-franceze* (Interférences littéraires roumano-françaises), Ed. Univers; ILEANA VERZEA: *Byron şi byronismul în literatura română* (Byron et le byronisme dans la littérature roumaine),

Ed. Univers; ION VLAD: *Lectura — un eveniment al cunoaşterii* (La lecture — un événement de la connaissance), Ed. Eminescu; ION VINEA: *Publicistică literară* (Oeuvres publicistiques littéraires), édition et préface de Constantin Brezu Stoian, Ed. Minerva.

ŒUVRES LITTÉRAIRES DANS LES LANGUES DES NATIONALITÉS COHABITANTES

PROSE

JANOS KISS: *Tégy engem mint egy pecsétet a te kobeledre* (Le sceau de l'amour), roman, en langue hongroise, Ed. Kriterion; IMRE MIKO: *A Bérere esett fa* (L'arbre solitaire), biographie romancée de Sandór Farkas Bölöni, en hongrois, Ed. Albatros; HERT RIVKIN: *Din satul vecin* (Du village voisin), en langue yiddish, Ed. Kriterion; GEORG SCHERG: *Die Erzählungen des Peter Merthes* (Les contes de Peter Merthes), t. 1—2, Ed. Kriterion; WILLI ZEIDNER: *Haus an der Europastrasse* (Maison sur la route d'Europe), reportages, Ed. Dacia.

POÉSIE

SANDOR KANYADY: *Legszebb versei* (Vers choisis), en hongrois, préface et notes biographiques d'Adam Katona, collection « Les plus belles poésies », Ed. Albatros; KIRIL KUTZIOUK KOTRZYNSKI: *Zapah neba* (L'arôme du ciel), en langue ukrainienne, Ed. Kriterion; FERENC SZEMLER: *Fegyveres felhők* (Nuages armés), en hongrois, Ed. Dacia; ŞTEFAN TKATCIUK: *Posmih svitu* (Le sourire du monde), en ukrainien, Ed. Kriterion; *Poezii populare sîrbeşti* (Poésies populaires serbes), t. II, en serbo-croate, Ed. Kriterion.

TRADUCTIONS

PROSE

EDMOND ABOUT: *Omul cu urechea ruptă* (L'homme à l'oreille arrachée), traduit en roumain par Mihaï Elin, avec une préface de Ion Hobana, Ed. Dacia; GIOVANNI BOCCACCIO: *Filocolo*, roman, traduction de Ştefan Crudu, collection « Classiques de la littérature universelle », Ed. Univers; ALEXANDRE DUMAS: *Ludovic al XIV-lea şi secolul său* (Louis XIV et son siècle), notes et traduction de Teodora Popa-Mazilu, collection « La Clepsydre », Ed. Eminescu; ALEXANDRE DUMAS: *Alain vînătorul* (Alain le chasseur), roman, traduit par Paula Găzdaru, Ed. Albatros; THEODOR FONTANE: *Fără întoarcere* (Sans retour), roman, traduction par Maria Giurgiuca, collection « Classiques de la littérature universelle », Ed. Univers; GYULA KRUDY: *Poştalionul roşu* (La diligence rouge), roman, traduit du hongrois par Adrian Hamzea, collection « Le roman du XXe siècle », Ed. Univers; CHARLES et MARY LAMB: *Povestiri după Shakespeare* (Contes tirés de Shakespeare), traduit par Virgil Stanciu, Ed. Dacia; OSKAR LUTS: *Primăvara* (Le printemps), roman, traduit de l'estonien par Alexandra Bărcăcilă et Igor Talmaţchi, Ed. Univers; CONRAD FERDINAND MEYER: *Răscoală în munţi* (Révolte dans les montagnes), roman, traduction, notes et tableau chronologique de Suzi Hirsch, préface d'Alexandru Al. Şahighian, Ed. Minerva; MONTAIGNE: *Aforisme* (Aphorismes), anthologie, traduction et préface de Mihaï Rădulescu, collection « Cogito », Ed. Albatros; GÉRARD DE NERVAL: *Călătorie în Orient* (Voyage en Orient), traduction, préface et notes de Micaela Slăvescu, collection « Correspondance, Mémoires, Journaux », Ed. Univers; WILHELM RAABE: *Reduta roşie* (La redoute rouge), roman, traduction et notes de Ion Roman, collection « Classiques de la littérature universelle », Ed. Univers; HENRI DE RÉGNIER: *Şarpele cu două capete* (Le serpent à deux têtes), roman, traduit par Andreea Dobrescu Warodin, collection « Le roman d'amour », Ed. Eminescu; EMMANUEL ROBLÈS: *Croaziera* (La croisière), roman, traduction, préface et notes de Dima Florea-Ciornei, Ed. Junimea; ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY: *Citadela* (La citadelle), roman, trad. par Şerban Florea, Ed. Junimea; JOSÉ LUIS SAMPEDRO: *Apele care ne poartă* (Les eaux qui nous emportent), roman, traduit de l'espagnol par Odette Mărgăritescu, collection « Globus », Ed. Univers; MARK TWAIN: *Autobiografie* (Autobiographie), traduction de Petre Solomon, collection « Correspondance, Mémoires, Journaux », Ed. Univers; ROBERT VERGNES: *Chemarea necunoscutului* (L'appel de l'inconnu), roman, traduit du français par Angela Cismaş, collection « Le dauphin », Ed. Meridiane; THOMAS WOLFE: *Priveşte, înger, către casă* (Regarde, ange, vers la maison), roman, traduction et préface de Marcel Pop Corniş, collection « Le roman du XXe siècle », Ed. Univers; *Walhalla şi Thule* (Walhalla et Thulé), mythes et légendes germaniques anciens, renarrés et préfacés par Mihaï Isbăşescu, 2 vol., collection « Bibliothèque pour tous », Ed. Minerva.

POÉSIE

MIHALY BABITS: *Poeme* (Poèmes), traduit du hongrois par Constantin Olariu, collection « Poesis », Ed. Univers; HAFIZ: 100 *de gazeluri* (100 ghazels), traduit du persan par Otto Starck, collection « Poesis », Ed. Univers; J. CHR. FR. HÖLDERLIN: *Hyperion. Moartea lui Empedocle* (Hypérion. La mort d'Empédocle), 2 vol., traduit par Ştefan Aug. Doînaş et Virgil Nemoianu, préface de Wolf Aichelburg, collection « Bibliothèque pour tous », Ed. Minerva; GYULA ILLYES: *Poetul şi porumbelul* (Le poète et la colombe), traduit du hongrois par Const. Olariu, préface de Ferenc Szemlér, collection « Les plus belles poésies », Ed. Albatros; W.S. MERWIN: *Poemele deceniului şapte* (Poèmes de la septième décennie), vers choisis, 1963—1973, traduits par Constantin Abăluţă et Ştefan Stoenescu, préface de Ştefan Stoenescu, collection « Poesis », Ed. Univers; AGOSTINHO NETO: *Sfinţenia speranţei* (Sainteté de l'espérance), édition bilingue portugaiso-roumaine, traduction roumaine d'Aurel Covaci, Ed. Univers; *O şoaptă cheamă vîntul* (Un murmure appelle le vent), anthologie de lyrique négro-africaine, préface de Léopold Sédar Senghor, traduction et anthologie de Sînziana Colfescu-Dragoş et Gheorghe Dragoş, Ed. Univers; *Cu Orfeu în Bosnia şi Herţegovina* (En Bosnie-Herzégovine avec Orphée), traduction et médaillons critiques de Mirela Petrovici, préface de Corneliu Merlău, Ed. Univers; *Antologia poeziei americane de la începuturi pînă azi* (Anthologie de la poésie américaine depuis ses commencements jusqu'à nos jours), t. I., édition élaborée par Leon Levitchi et Tudor Dorin. Préface et tableau chronologique de Dan Grigorescu, collection « Bibliothèque pour tous », Ed. Minerva.

ESTHÉTIQUE, THÉORIE ET CRITIQUE LITTÉRAIRE, ESSAIS

DAMASO ALONSO: *Poezia spaniolă. Încercare de metode și limite stilistice* (La poésie espagnole. Essai de méthodes et limites stylistiques), traduction et préface de Sorin Mărculescu, collection « Etudes », Ed. Univers; BERTOLT BRECHT: *Scrieri despre teatru* (Ecrits sur le théâtre), textes choisis et traduits par Corina Jiva, préface de Romul Munteanu, collection « Essais », Ed. Univers; GILBERT DURAND: *Structurile antropologice ale imaginarului. Introducere în arhetipologia generală* (Structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction dans l'archétypologie générale), traduit par Marcel Aderca, préface et postface de Radu Toma, collection « Etudes », Ed. Univers; GUSTAV RENÉ HOCKE: *Manierismul în literatură. Contribuții la literatura comparată europeană* (Le maniérisme dans la littérature. Contributions à la littérature comparée européenne), traduit par Herta Spuhn, préface de Nicolae Balotă, Ed. Univers; ALDOUS HUXLEY: *Și restul e tăcere* (Et le reste est silence), traduction d'Antoaneta Ralian, préface de Marian Popa, collection « Essais », Ed. Univers; ȘTEFAN MORAWSKI: *Marxismul și estetica* (Marxisme et esthétique), 2 vol., traduction de Claudia Dumitriu et Ion Pascadi, préface, commentaries et notes de Ion Pascadi, collection « Bibliothèque d'art », série « Art et pensée », Ed. Meridiane.

ART, ETHNOGRAPHIE, MUSIQUE

WILHELM GEORG BERGER: *Muzica simfonică contemporană, 1950—1970* (La musique symphonique contemporaine, 1950—1970), t.V, guide, Ed. Musicales; VIOREL COSMA: *Două milenii de muzică pe pământul României. Introducere în istoria muzicii românești* (Deux millénaires de musique sur le territoire de la Roumanie. Introduction à l'histoire de la musique roumaine), Ed. Ion Creangă; BRĂDUȚ COVALIU: *Pe tărmurile artei* (Sur les rives de l'art), avant-propos de Modest Morariu, Ed. Meridiane; JOSZEF FARAGÓ, JENŐ NAGY, GEZA VAMSZER: *Portul popular maghiar din Călata* (Le costume populaire magyar de Călata), en hongrois, Ed. Kriterion; TRAIAN HERSENI: *Forme străvechi de cultură populară românească* (Formes ancestrales de culture populaire roumaine), Ed. Dacia; MIRCEA ȚOCA: *Josif Fekete*, collection « Pygmalion », Ed. Meridiane.

TRADUCTIONS

UDO KULTERMANN: *Istoria istoriei artei. Evoluția unei științe* (Histoire de l'histoire de l'art. Evolution d'une science), 2 vol., traduit de l'allemand par Gheorghe Székely, préface de Virgil Vătășianu, collection « Bibliothèque d'art », série « Art et pensée », Ed. Meridiane; EVGUÉNIA LVOVA: *Arta bulgară* (L'art bulgare), traduction du russe et préface de Ion Marina, collection « Bibliothèque d'art », série « Arts et civilisations », Ed. Meridiane; GREGORIO MARAÑON: *El Greco și Toledo* (Le Greco et Tolède), traduit de l'espagnol par Esdra Alhasid, préface de Dumitru Matei, collection « Bibliothèque d'art », série « Biographies, Mémoires, Essais », Ed. Meridiane.

LITTÉRATURE D'INFORMATION

ÁNOS CSERE APACZAI: *Enciclopedia maghiară* (Encyclopédie magyare), en hongrois, parue par les soins et avec une introduction et des notes de József Szigeti, Ed. Kriterion; DAN GRIGORESCU: *Dicționar cronologic de literatură americană* (Dictionnaire chronologique de littérature américaine). Ed. Scientifiques et Encyclopédiques; NAPOLEON TOMA IANCU: *Dicționarul actorilor de film* (Dictionnaire des acteurs de cinéma), Ed. Scientifiques et Encyclopédiques; CĂLIN POPOVICI: *Dicționar de astronomie și astronautică* (Dictionnaire d'astronomie et d'astronautique), Ed Scientifiques et Encyclopédiques.

HISTOIRE, PHILOSOPHIE, LITTÉRATURE SOCIO-POLITIQUE

N. CORIVAN: *Lupta diplomatică pentru cucerirea independenței României* (La lutte diplomatique pour la conquête de l'indépendance de la Roumanie), Ed Scientifiques et Encyclopédiques; PETRE DIACONU, SILVIA BARASCHI: *Păcuiul lui Soare. Așezare medievală (sec. XIII—XV)* (Păcuiul lui Soare. Agglomération médiévale, XIIIe-XVe siècle), t. II, Ed. de l'Académie de la R.S.R.; MIHAIL FLORESCU: *Dimensiunile cunoașterii* (Les Dimensions de la connaissance), Ed. Politiques; CAROL GÖLLNER: *Samuel Brukenthal. Sein Leben und Werk in Wort und Bild* (Samuel Brukenthal. Sa vie et son œuvre en paroles et en images), en allemand, Ed. Kriterion; ION HUDRUBEȚIU: *Die Deutschen über die Herkunft der Rumänen* (Les Allemands sur l'origine des Roumains), en allemand, préfacé par l'académicien Constantin C. Giurescu, Ed. Kriterion; CECILIA IONIȚĂ: *Relațiile agrare în Grecia veche pînă în pragul epocii clasice* (Les relations agraires dans la Grèce antique jusqu'à la veille de l'époque classique), Ed. Scientifiques et Encyclopédiques; ION IONIȚĂ: *Roumanie, Fascicule 8 (R 42 — R 51). La nécropole du IVe siècle de notre ére à Miorcani*, Série « Inventaria archaeologica », sous l'égide de l'Union Internationale de Sciences Préhistoriques et Protohistoriques, Ed. de l'Académie de la R.S.R.; ION IONIȚĂ, VASILE URSACHE: *Roumanie, Fascicule 9 (R 52 — R63, La nécropole Carpe des IIe—IIIe siècles de N.E. à Văleni*, Série « Inventaria archaeologica », Ed. de l'Académie de la R.S.R.; LIVIU MAIOR: *Transilvania și războiul pentru independență — 1877—1878* (La Transylvanie et la guerre d'indépendance — 1877—1878), Ed. Dacia; ȘTEFAN METEȘ: *Emigrări românești din Transilvania în secolele XIII—XX* (Emigrations roumaines de Transylvanie du XIIIe—XXe siècles), Ed. Scientifiques et Encyclopédiques; AL. TĂNASE: *Cultură și civilizație* (Culture et civilisation), Ed Politiques; *Independența României. Documente vol. II Partea I — Corespondență diplomatică străină 1853—1877 mai, vol. III — Presă străină* (L'indépendance de la Roumanie. Documents, t.II, Iere Partie — Correspondance diplomatique étrangère 1853—1877 mai, t.III — Presse étrangère). Sous l'égide de la Direction Générale des Archives de l'Etat, de l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga », de l'Académie de la R.S.R. et de l'Académie des sciences sociales et politiques. Coordonnateur des volumes: Ionel Gál, Ed. de l'Académie de la R.S.R.; *Documente privind istoria militară a poporului român 23—31 august 1944* (Documents concernant l'histoire militaire du peuple roumain 23—31 août 1944), t.I, Ed. Militaires.

NOS COLLABORATEURS

MIHNEA GHEORGHIU (n. 1919). Président de l'Académie de Sciences Sociales et Politiques de la République Socialiste de Roumanie, docteur ès lettres et philosophie de l'Université de Bucarest. Auteur de nombreux essais et études culturels, politiques et sociaux, de volumes de critique et d'histoire littéraire, de plusieurs pièces de théâtre, neuvelles, romans, poèmes et traductions de la littérature universelle.

ZSOLT GÁLFALVI (n. 1933), essayiste et critique littéraire, membre du bureau du Conseil des travailleurs de nationalité hongroise de Roumanie. Riche activité journalistique. Essais et études réunis dans les volumes *Écrivains, livres, débats* (1958) et *le Sens du fait d'écrire* (1977).

TITUS POPOVICI (n. 1930). Prosateur, dramaturge, scénariste et publiciste, auteur des romans *l'Etranger* (1955, éd. rev. 1972), *la Soif* (1958); de la nouvelle *la Mort d'Ipou* (1970), des drames *Passacaille* (1960) et *le Pouvoir et la Vérité* (1973), de *Notes de Cuba* (1962) et de plusieurs scénarios pour des films à grand succès, tels *la Colonne* (1968), *Michel le Brave* (1969), *le Pouvoir et la Vérité* (1972).

ANDRAS SÜTÖ (n. 1927), prosateur, dramaturge et essayiste. De ses trente ans d'activité littéraire notons, à part le roman *Un berceau dans le ciel*, les nouvelles parues dans les volumes *les Égarements de Salamon* (1956), *Raisins d'automne* (1955), *Misi, le formidable* (1968), *Eaux troubles* (1974), les essais groupés sous le titre *Merle et apôtre* (1970) et *Dieux et chevaux de bois* (1973), les drames *les Paques fleuries d'un maquignon* et *L'Etoile sur le bûcher*, les comédies *Amour prodigue, Gédéon le terrible, Complainte gaie pour une poussière errante.*

FRANZ STORCH (n. 1927), prosateur. poète et journaliste, rédacteur en chef de la revue « Volk und Kultur ». Il a écrit des romans dont *Ombres enchaînées* (1959), *la Maison bruyante* (1963), *Trois jours difficiles* (1968), *le Cas no* 13 (1970), des récits réunis dans les recueils *l'Harmonica* (1962), *les Plumes du paon* (1964), *le Gramophone en bois* (1966), *Au bord de la lumière* (1968).

GÉZA DOMOKOS (n. 1928). Essayiste, critique littéraire, scénariste, il est le directeur de la maison d'édition « Kriterion » de Bucarest. Ses essais et ses études traitent surtout de la littérature hongroise de Roumanie. Auteur également de reportages littéraires et de notes de voyage qu'il a publié sous les titres « *le Plus précieux des saluts* (1953) et *le Quatrième souvenir* (1953).

ROSWITH CAPESIUS (n. 1929), docteur en l'histoire de l'art, chercheur scientifique à l'Institut de recherches ethnologiques et dialectologiques de Bucarest. Auteur, parmi d'autres, des ouvrages *le Mobilier paysan roumain* (1974) et *la Maison paysanne saxonne, formes d'habitat* (1977).

RADU VASILIU (n. 1923). Licencié en philosophie, journaliste spécialisé surtout dans les problèmes internationaux. Auteur, parmi d'autres, d'un volume sur *la Décolonisation et les relations internationales* (1972).

Pour s'abonner à la

REVUE ROUMAINE

prière de s'adresser à

ILEXIM

Departamentul Export-Import Presă,

B. P. 136-37, Telex: 11226, București — România,

Str. 13 Decembrie Nr. 3

ou aux firmes suivantes:

ALBANIE	Drejtorija Quendrore e Përhapjes dhe Propagandimit të Librit, Bruga Konferenca e Pezës, Tiranë
R.D. ALLEMANDE	Buchexport, Leninstr. 16. Leipzig 701
R.F. D'ALLEMAGNE	Kubon & Sagner — P.O.B. 68, München 34
	W.E. Saarbach, P.O.B. 101 610 — 5 Köln 1, Follerstrasse 2
ARGENTINE	Libreria Hachette S.A. Rivadavia 789/45 (R.G.) — Buenos Aires
AUSTRALIE	Current Book Distributors PTY Ltd, 425 Pitt. St. Sydney N.S.W. 2000
AUTRICHE	Globus Zeitung — Druck-und Verlagsanstalt, G.m.b.H. 1200, Höchstädtplatz 3, Wien
BELGIQUE	Du Monde Entier, rue Du Midi 162, Bruxelles, 1000
	Agence et Messagerie de la Presse 1070, rue de la Petite Ile, B 170, Bruxelles 7
BULGARIE	Hemus-Boul. Russky, 6 Sofia
CANADA	Davies Book Company Ltd. 2220 Beaconsfield Ave, Montréal 261, Québec
	McGill University, Law Library, Chancellor Day Hall, 3644 Peel Street, Montréal 112
R.P. de CHINE	China National Publications Import Corporation — P.O.B. 88 Peking
R.P.D. DE CORÉE	Chulphanmul — Pyongyang
CUBA	Instituto Cubano del Libro Calle O'Reylly nr. 407, La Habana
DANEMARK	Ejnar Munkasgaard, Norregade 6 — Kopenhagen K
ESPAGNE	Libreria Herder, Calle de Balmes 26 — Barcelona 7
ÉTATS-UNIS	Fam. Book Service, 69 Fifth Avenue Suite 8 F, New York 10003, N.Y.
	EBSCO — Subscription Service, P.O.B. 1943, Birmingham, Alabama 35201
	Stechert Macmillan Inc., 7250 Westfield Ave., Pennsauken, N.Y. 08.110
	Morgan Guaranty Trust Company of New York, 23 Wall Steret, New York N.Y. 10015
	Read More Publications Inc., 140 Cedar Street, New York, N.Y. 10.006
	Maxwell International Subscription Agency-Fairview Park, Elmsford, New York N.Y. 10 523
	F.W. Faxon Company, Inc. 15 Southwest Park Westwood, Mass 02090
	Walter Johnson — Inc. 355 Chestnut Street Norwood, N.Y. 07648
FINLANDE	Akateeminen Kirjakauppa — P.O.B. 128 — S.F. 00101 — Helsinki 10
FRANCE	Hachette — 58, rue Jean Bleuzen F. 92 170 — Vanves
	Dawson — France S.A. Service Librairie, B.P. 40 — 91,121 — Palaiseau
	Office — Lib., 48 Rue Gay-Lussac, 75 Paris 5e.
GRÈCE	Atom, Karagheorghi Servivas 7 — Athènes
	Institute for Balkan Studies, Vas Sophian 4, Thessaloniki
HONGRIE	Kultura, P.O.B. 149 — Budapest 62
ISRAEL	Haiflepac Ltd., 11, Arlosorov Street — Haifa, P.O.B. 1794
	Lepac, 15 Rambam Street, P.O.B. 1136 Tel Aviv
ITALIE	Messaggerie Internazionali, Via Gonzaga 4, 20123, Milano
	Libreria Commissionaria Sansoni, Via Lamarmora 45, Firenze
JAPON	Maruzen Co Ltd. 3—10 Nihonbashi 2-Chome, Chuo-Ko, Tokyo 103, P.O.B. 50.50
	Nauka Ltd., 230 —19 Minami — Ikebukuro, Toshima, Tokyo, 171
	Pacific Book, Inc., Morikawa Bldg. 7—4 Iidabashi, 1 — Chome, Chiyoda — Ku Tokyo, 102
MONGOLIE	Mongolgosknigotorg, Ulan Bator
NORVÈGE	Norsk Bokimport, P.O.B. 3267 — Oslo
	Tidesskrift Sentralen Tenum Cammermeyer Karl Johangt. 41—43 Oslo 1
PAYS-BAS	Swets & Zeitlinger, Keizergracht 487, Amsterdam
	Martinus Nijhoff Publisher & Bookseller, Lange Voorhout 11, P.O.B. 269 Haag 2076
	Meulenhoff, Beulingstraat 2—4, Amsterdam, P.O.B. 197
POLOGNE	Ars Polona-Ruch Warszawa, Krakowskie Przedmiescie 7
PORTUGAL	Libreria Buchhoiz, Lisboa — Rua Duque de Palmela 4, Av. da Liberdade
ROYAUME-UNI	Collet's Holding Ltd. Denington Estate, Wellingborough Northants NN8 2QT
	Hachette Gotch Limited, Gotch House, 30 St. Bride Street, London EC4 A4 D
	WM. Dawson & Sons Ltd., Cannon House, Folkestone, Kent CT 19 See
	Central Books Ltd. 37, Grays Inn Road — London, WC1
SUÈDE	C.E. Fritze, Fredgatan 2—10327 Stockholm 16
	Lindsteds, Kloster Gatan 8, S 222 22 Lund
	Ronnels Antiquariat AB Birger Jarbogatan 31 114, 29-Stockholm
SUISSE	Pinkus & Cie, Frischaugasse 7—8001 Zürich
	Schweizer Buchzentrum, 4600 Olten, Amsthausquai 23
TCHÉCOSLOVAQUIE	Artia, Ve Smerckach 30 — Praha 1
	Slovart, Gottwaldovo nam 48.80.000 Bratislava
UNION SOVIÉTIQUE	Mejdunarodnaia Kniga, Moskwa G 200
R.S. DU VIETNAM	So Haut Nhap Sach Boa Hai Ba — Trung 32- Hanoi
	Xunhasaba, Hai Ba — Trung 32- Hanoi
YOUGOSLAVIE	Yougoslavenska Knija, P.O.B. 36 Beograd
	Prosveta Export-Import Co., Terazije 16, Beograd, P.O.B. 555
	Forum — Novisad, 1 v Misica, P.O.B. 206

43.434

LISEZ DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO:

Neuf jeunes poètes roumains, présentés par LAURENŢIU ULICI

IOANA POSTELNICU Tourne la Terre, Tourne la pensée
(fragments d'un roman vécu)

Le roman roumain : ses lignes d'évolution actuelles, un débat auquel participent NICOLAE CIOBANU, OV.S.CROHMĂLNICEANU, VALENTIN F. MIHĂESCU, EUGEN SIMION, MIHAI UNGHEANU

Idées et commentaires

DUMITRU BĂLĂEŢ Idéal et accomplissement

ILIE ŞERBĂNESCU Information — Développement — Equité

ALEXANDRU OPREA Le Musée de la littérature roumaine à son vingtième anniversaire

Contacts

Un colloque à Fribourg ● Les arts et le dialogue interbalkanique ● Le livre en Roumanie — une étude française de sociologie

Livres — Panorama du théâtre — Cinéma — Expositions

Disques — Premières auditions